

PROVISOIREMENT : 2 francs.

ÉDITION ILLUSTRÉE.

HENRY BATAILLE

*

LE MASQUE



L'ENFANT DE L'AMOUR



PQ
2603
A7M38
1900z
c. 1
ROBA

PARIS

MODERN-THEATRE

ARTHÈME FAYARD et C^{ie}, ÉDITEURS

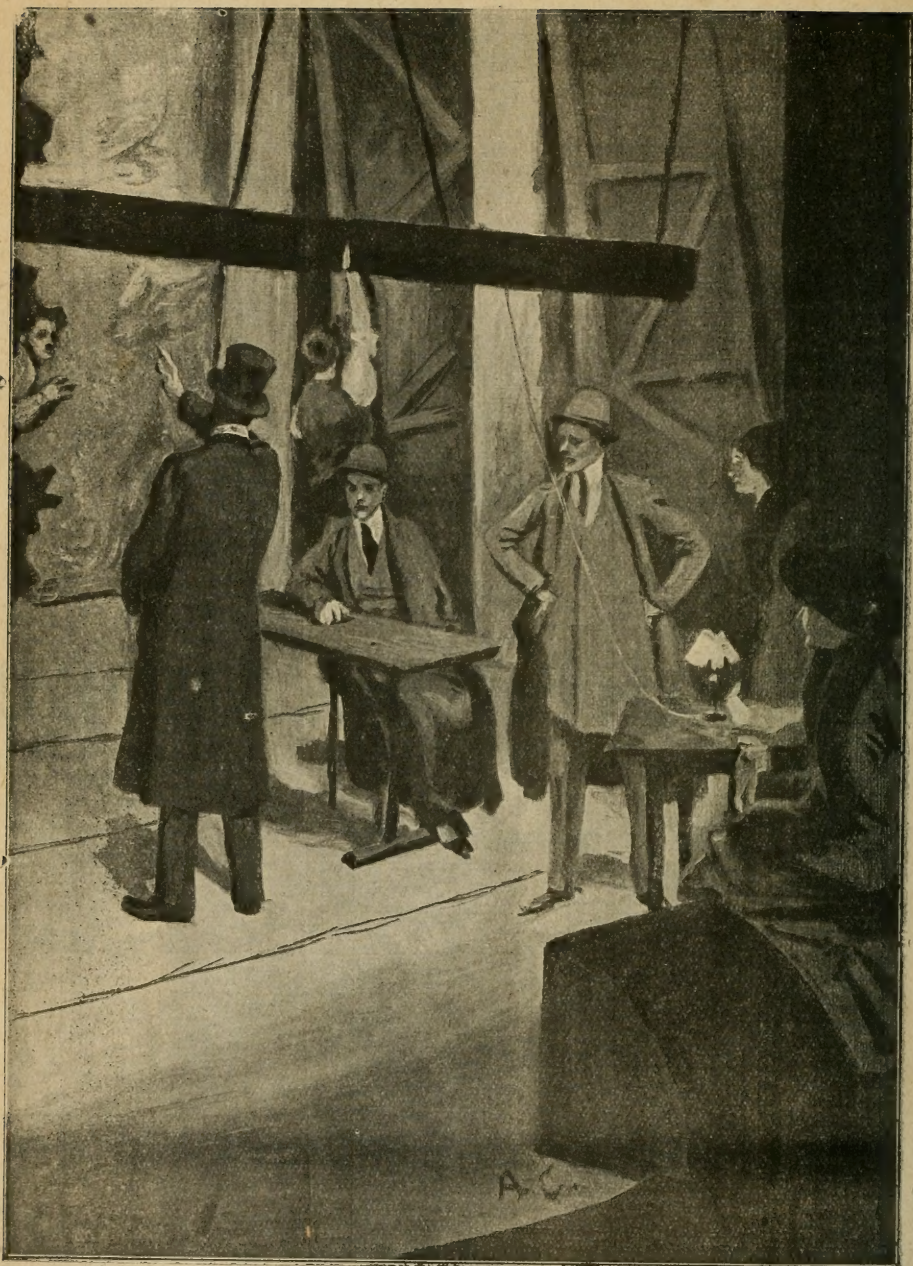
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD 18-20



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
from
the estate of
GIORGIO BANDINI

LE MASQUE

L'ENFANT DE L'AMOUR



LE DIRECTEUR — APPUYEZ
UN PÉU A GAUCHE...

HENRY BATAILLÉ

LE MASQUE

L'ENFANT DE L'AMOUR



ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS

ANDRÉ CAHARD



PARIS
MODERN-THEATRE
ARTHÈME FAYARD et C^e, EDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

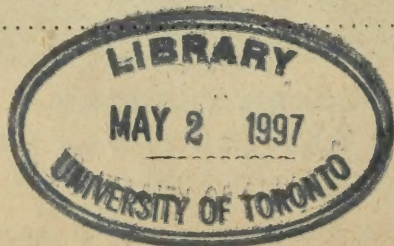
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation, de représentation et d'exécution réservés pour tous pays

PERSONNAGES

	MM.
ANDRE DEMIEULLE.....	TARRIDE.
SICAULT	LERAND.
FELIX ROUCHON.....	G. DUBOSC.
DARTIER	NERTANN.
VOIRON	PAUL FUGÈRE.
GILLET	PAUL NUMA.
DESIRE	BARON FILS.
LE DIRECTEUR.....	GILDÈS.
LE PRINCE PALINKOFF.....	RIPERT.
LOUIS	PRIKA.
UN AGENT.....	COQUILLON.
LE PIANISTE.....	ALCIBIADE.

GARÇONS ET MACHINISTES

	M ^{mes}
GENEVIEVE DEMIEULLE.....	RÉJANE.
NETCHE EMS.....	C. CARON.
GYSELE DARTIER.....	LUCY GÉRARD.
PAULETTE	SUZANNE AVRIL.
VALGY	THYLDA.
BOUYOU	BERNOU.
LA PRINCESSE PALINKOFF.....	ANDRAL.
THERESE	CLAUDIA.
EMMA DANNET.....	HERVAL.
TIM	PETITE PRÉVOST.




*Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence
Pour réjouir leur cœur qui fuit la vérité...*

BAUDELAIRE.

LE MASQUE

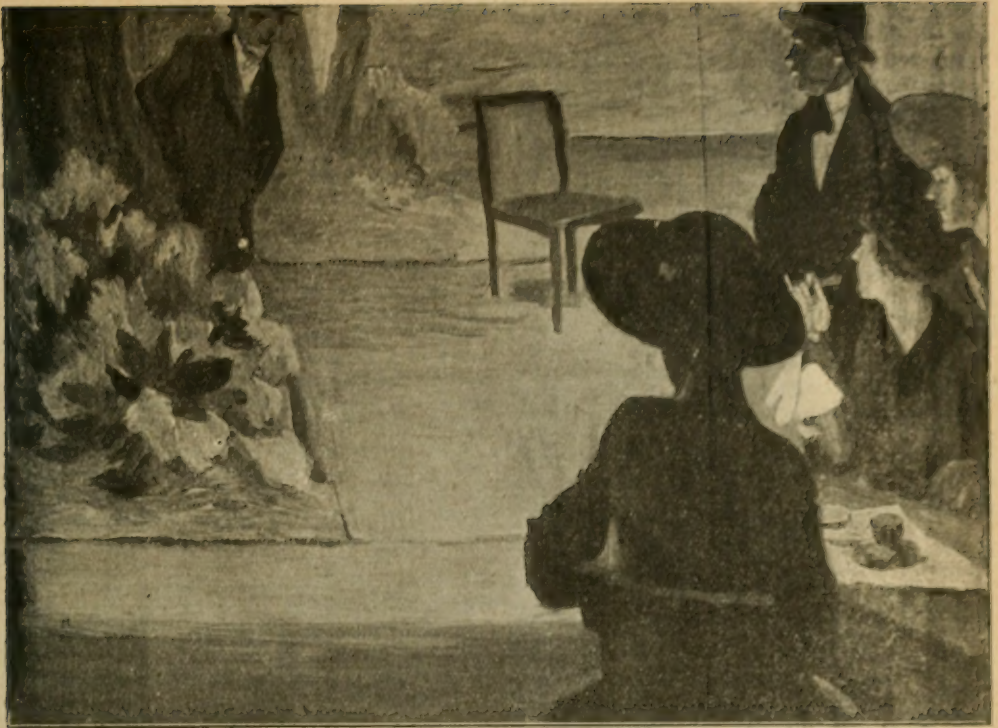
COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 24 avril 1902.





ANDRÉ. — ELLE EST
LA VIE, LA VIE...



EMMA. — EH BIEN... QU'EST-CE QUI VOUS EST ARRIVÉ, DEMIEUÛLE ?..

ACTE PREMIER

*La scène même du théâtre pendant une répétition.
Lourde pénombre.*

Une herse au fond. De vagues portants à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

EMMA DANNET, PAULETTE, BOUYOU,
VOIRON, GILLET, SICAULT, LE DI-
RECTEUR, LE PIANISTE, UNE PE-
TITE FILLE, ACTEURS, MACHINIS-
TES.

On aperçoit des machinistes qui posent un décor de jardin dans le fond de la scène.

SICAULT. — Appuyez le rideau de fond !

LE DIRECTEUR. — Chargez le rideau de Zélie !... Le massif côté jardin !

SICAULT. — Allons, mes enfants, allons !

DES ACTEURS. — Prends garde, Bouyou !

L'actrice interpellée se gare.

EMMA. — Et n'écrasez pas les gâteaux !... Sauvez les gâteaux !...

Les acteurs se groupent sur le devant du théâtre,

près de la rampe éteinte, autour d'une petite table qu'ils ont avancée..

LE DIRECTEUR, aux machinistes. — C'est ça... appuyez un peu à gauche... encore... là... Ça va !... Dites donc, Sicault, une minute...

Il disparaît dans les portants avec le régisseur Sicault.

EMMA DANNET, à une petite fille de cinq ans qui a la bouche pleine d'un gros gâteau. — Viens ici, mon loulou... tu vas te faire écraser...

PAULETTE. — Il n'y a jamais que le pianiste d'exact !... Ce n'est pas des répétitions ça !...

VOIRON. — Comme tu manges salement, Bouyou !... Quel petit cochon !

PAULETTE. — Pas notre décor, je suppose, qu'on plante là ?

Elle quitte la table pour regarder le décor.

GILLET, *haussant les épaules*. — Qu'est-ce que ça peut bien te faire?

PAULETTE. — Oh! sûr que pour une pièce pareille!... Ah! ils peuvent être certains de leur affaire! La tape! Si j'étais le directeur, je m'arrangerais pour me faire payer le dédit.

GILLET. — Oui, il paraît qu'il y a dix mille francs de dédit. Bon à prendre! Taudis que ça ne fera pas un sou!... Trente représentations assurées. Ça en aurait fait quarante si ce n'avait pas été joué par Valgy...

PAULETTE. — Faut-il qu'il soit gâteaux pour monter une pièce pareille!

VOIRON, *se rapprochant*. — Je ne suis pas tout à fait de votre avis, ma chère amie... Il y a des choses intéressantes... mais c'est un peu subtil, je l'avoue, c'est un peu subtil.

Mouvement général. Cris de: « Ah! le voilà! le voilà!... » L'auteur, André Demieulle, entre.
— Chapeau haut de forme. Gros foulard.

SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRÉ DEMIEULLE

EMMA. — Eh bien... qu'est-ce qui vous est arrivé, Demieulle?...

PAULETTE. — C'est du joli!... L'auteur à la fin de la répétition maintenant... C'était à midi pour le quart et il est trois heures et demie.

EMMA. — Nous avons répété le deux sans vous et sans le guignol.

ANDRÉ, *enlevant son pardessus*. — Tiens! parbleu... (*Apercevant les gâteaux sur la table et dans les bouches*.) Je vois que vous ne vous embêtez pas!

PAULETTE. — Vous savez que la grande actrice n'est pas là?

ANDRÉ. — Ah!

PAULETTE. — C'est de l'aplomb!... Elle nous fait poser.

BOUYOU, *très haut*. — Quelle dinde!...

GILLET, *bas à Bouyou*. — Chut!... voyons... Tu fais la gaffe!

BOUYOU. — La gaffe?

GILLET. — Voyons... Demieulle et Valgy...

BOUYOU. — Eh bien, quoi?... Après tout, on n'est pas forcé de savoir...

ANDRÉ, *se rapprochant de la table et enlevant ses gants*. — Ça a l'air bon ce que vous mangez là.

EMMA. — Il reste un éclair et un baba pour vous.

ANDRÉ. — Je prends l'éclair avec vos doigts, Dannet... merci.

LE DIRECTEUR, *reparaissant dans le fond*. — Dites donc... Demieulle... deux mots...

VOIRON. — Le patron vous appelle.

André remonte vers le directeur.

LE DIRECTEUR. — J'ai fait poser pour vous le fond du décor du trois. Je mettrai là un pavillon. Ça vous plairait-il en principe?

ANDRÉ. — Vous m'aviez promis un décor neuf...

LE DIRECTEUR. — Bien sûr... bien sûr... je ne parle que de la plantation... On reprendra tout ça... J'ai des embêtements avec mes actionnaires, en ce moment. Vous comprenez?...

EMMA, *aux autres*. — Regardez-le manger son éclair en causant... Oh! mais ça a l'air sérieux!... Bouyou, sans rien dire, va lui offrir une croquette de chocolat.

Bouyou prend la croquette. — On entend André et le directeur:

ANDRÉ, *s'animent*. — Permettez, permettez... (*Bouyou lui offre la croquette. Machinalement il la prend et dit*.) Merci.

Il continue la conversation, l'éclair d'une main la croquette de l'autre.

PAULETTE. — C'est qu'il la mange!... Il a une bonne tête!... (*A Sicault*.) Alors que répète-t-on, Sicault?

SICAULT. — Le trois...

ANDRÉ, *redescendant après avoir quitté le directeur, qui disparaît. En passant près du pianiste, à mi-voix*. — La brute!

LE PIANISTE, *se retournant*. — Hein?

ANDRÉ. — Ah! c'est vous... je ne vous avais pas vu... Bonjour, monsieur... monsieur du piano... comment vous portez-vous?

LE PIANISTE, *rectifiant*. — Damianos.

ANDRÉ. — C'est ça, c'est ça... Damianos (*Il passe*.) A qui est cette enfant? A vous, Dannet?

GILLET. — Tu ne vas pas nous l'amener tous les jours, ton gosse?

EMMA. — Il te gêne?

ANDRÉ. — C'est vrai que vous êtes une des rares actrices rangées et mariées. C'est bien ça... Il ressemble à son père, d'ailleurs.

EMMA. — Il n'est pas de mon mari... Ah! non, par exemple!... Avoir un enfant de mon mari, quelle horreur! Dire qu'il y a des femmes qui supportent cette idée...

ANDRÉ. — Alors, il est d'avant?

EMMA. — Non; d'après.

ANDRÉ. — Ah! parfait!

EMMA, *sentencieusement*. — La première chose, mon petit, quand on se marie, c'est de se faire une vie bien à soi. Tout de suite que je me suis mariée, j'ai commandé mon ménage à différents fournisseurs. (*A l'enfant*.) Et maintenant, oust! va jouer chez le petit concierge...

VOIRON. — Passe-moi le sac aux gâteaux.

GILLET, à André. — Cette Danette, elle a vécu huit ans avec le dernier vaudevilliste, et elle se croit dirigée, ne nous servir que mots l'autour qu'... est effroyable.

ANDRÉ. — Oui, mais je l'aime bien, parce qu'elle a en tout une belle âme républicaine...

EMMA, à l'enfant qui fait claquer le son de papier aux oreilles de l'enfant. — Sale type, va!... tu vas la faire pleurer!... Gillet, veux-tu être assez gentil pour conduire ma fille chez le concierge?

GILLET. — Comment donc.

EMMA. — Va, ayez le monsieur.

GILLET, entraînant l'enfant par la main et d'une voix mielleuse. — Viens, mon coco. Tu entends ce que dit ta grue de mère?... Ah! tu peux te flatter d'appartenir à une jolie famille... Va-tu chez le concierge, et si tu rappiques demain, tu peux être sûre que je te mettrai mon petit pied dans le derrière, s'tas, mon coco?

L'ENFANT. — Oui, monsieur.

EMMA, de loin. — Qu'est-ce que tu racontes là-bas?

GILLET. — C'est sa fille qui me dit des méchancetés.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins GILLET et LA PETITE FILLE

ANDRÉ, au réquisitoire. — Je suppose qu'on ne va pas répéter dans cette demi-obscurité... *Succiant, pal et blaquant* Succiant, pas d'économie pour les dernières répétitions?

SICAULT, applaudit. — Charles!... Il est là, Charles.

UNE VOIX SOUTERRAINE. — Charles?

SICAULT. — Donnez la rampe... la rampe, j'ai dit. *(à voix basse)* Vous n'entendez pas?... *(On donne la rampe)* Et étendez la herse du fond.

PAULISTE. — Est-ce qu'on attend encore Valgy pour répéter le trois?

ANDRÉ, regardant persévérément sa montre. — Oh! elle ne viendra pas à présent.

EMMA. — Si on téléphonait chez elle, savoir ce qu'elle est devenue.

BOUYOU. — Quel est son numéro? J'y cours.

EMMA. — Je ne sais pas.

BOUYOU, à Desvallée, avec impatience. — Vous le connaissez peut-être, comme par hasard?

ANDRÉ. — Non.

BOUYOU. — En cherchant bien?

ANDRÉ, sans hésiter. — 243-30.



BOUYOU. — Vous pouvez bien m'aider à...

BOUYOU. — Boudin! *(Elle est en costume et en chantant:)*

— Vous pouvez bien m'aider
— Moi, je m'en vous pourvu que je vive!

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins BOUYOU

GILLET. — Quelle gosse!

SICAULT, en juponnet. — Monsieur Desvallées, je crois que vous pouvez vous en aller...

ANDRÉ. — Je pense, en effet, monsieur Desvallées, qu'on ne répétera pas la danse de M^{lle} Valgy aujourd'hui.

LE PIANISTE. — Je vais attendre encore. Je suis habitué...

VOIRON, ramassant un jouet. — Oh! chiel!... la trompette du salé!... (Il souffle dedans.) Moi qui ai toujours rêvé de jouer Hernani!...

EMMA et GILLET. — Assez!... Assez!... Raseur!...

SICALT. — Voyons, mes enfants, commenteons... En scène.

VOIRON, interrompant. — Pardon... avant d'attaquer. (À André.) Dis donc, mon petit, un mot.

ANDRÉ. — Ce que vous voudrez.



VOIRON. — COMMENT ÇA SE FAIT, JE N'EN SAIS RIEN...

VOIRON, l'amenant face au public, sur le devant de la scène. — Il y a quelque chose qu'il faut que tu changes à tout prix... non, non, tu ne peux pas laisser ça... impossible...

ANDRÉ. — Quoi?

VOIRON, prenant le manuscrit au souffleur. — Tu me fais dire à la fin de ma déclaration une imbécillité... mais ça, ça te regarde; c'est toi qui es l'auteur. Ce qui me regarde, moi, c'est le ton. Eh bien, voilà l'indication que tu as mise dans ton texte: *Avec passion*; tu as marqué *avec passion* « Tes yeux, ta bouche, et surtout le plus exquis de tes charmes, ta bêtise!... » Eh bien! jamais tu ne me feras dire ça... jamais le public ne comprendra!...

ANDRÉ. — Cependant l'intention...

VOIRON, l'interrompant. — Tes intentions? Elles ne me regardent pas, tes intentions. On ne peut pas dire ces choses-là

avec passion. Tandis que... ainsi... après « tes yeux, ta bouche, et surtout le plus exquis de tes charmes », je me lève et avec mépris... comme ça... je laisse tomber... « ta bêtise! » Alors, oui, comme ça le public comprend...

ANDRÉ. — Mais le public, cher monsieur, n'est pas une oie.

VOIRON. — Tais-toi, tu n'y connais rien... Le public est un idiot... C'est un fait connu, mon bon... ce n'est pas toi qui y changeras quelque chose. Personne ne peut savoir pourquoi, mais c'est comme ça... Si tu prends chacun en particulier, si tu causes avec des gens bien, dans un salon ou dans un café (*Sourire de Demieulle.*) — et ne souris pas; je te prie de croire que j'ai fréquenté des gens qui te valaient, dans ma vie! — ils comprennent, oui... mais sitôt qu'ils sont réunis dans une salle, là, devant toi... (*Il montre la salle.*) ils deviennent tous des moules... Comment ça se fait, je n'en sais rien... mais c'est un fait établi, mon petit!

ANDRÉ. — Cependant...

VOIRON. — Tais-toi, je te dis... Tu n'as pas la prétention de t'y connaître mieux que moi?... Il y a trente ans que je joue et que je n'ai aucun succès... alors tu penses si je le connais, le public!

ANDRÉ, sarcastique et amer. — En effet... pareille compétence...

VOIRON. — Si je te disais que ma femme n'a pas de tempérament, qu'est-ce que tu répondrais?

ANDRÉ. — Tant pis! ou : ah! ah!

VOIRON. — Rien. Tu ne répondrais rien... tu serais collé... Tu ne la connais pas, ma femme! (*Avec un beau geste.*) Eh bien, idem, attends de connaître le public, mon petit.

ANDRÉ. — Permettez... la comparaison entre votre épouse et le public ne se tient pas beaucoup, ou alors, si vous n'avez pas eu plus de succès auprès d'elle qu'auprès du public, il y a quelqu'un qui me renseignerait mieux que vous-même sur les goûts de votre femme... c'est son amant.

VOIRON. — Tu crois? (*Il siffle.*) Gillet, le monsieur veut te demander un renseignement... cause-lui.

Et il s'en va, superbe.

GILLET, s'approchant aimablement. — Monsieur Demieulle?

ANDRÉ. — Rien, rien, c'est une plaisanterie de Voiron.

GILLET. — Ah! bien!... (*Un froid.*) Il en a parfois de terribles... Ah! on n'en fait plus de ce genre. C'est le type du vieil acteur.

ANDRÉ, dans les dents. — Du vieil acteur...

GILLET. — Qui a connu le panache.

ANDRÉ, de même. — Qui a connu le panache...

Silence. — Ils se saluent et se séparent.

SICAULT — Y sommes-nous ?

LE DIRECTEUR, entrant — Une minute ! (Il appelle.) SICAULT ! (Il lui parle bas.) Dites donc, elle commence à m'embêter Valgy. Tâchez de l'asticoter ferme, en répétant... Si on pouvait lui faire payer son dedit ! Trente mille francs !... Elle est très nerveuse ces temps-ci... Compris ?...

SICAULT. — Bon, patron.

SCÈNE V

LES MÊMES, BOUYOU, VOIRON

BOUYOU, rentrant par le fond — On a répondu que madame était partie il y a déjà un bon moment pour sa répétition et qu'elle avait été souffrante.

EMMA. — Ah ! chérie !... Les ivresses !...

SICAULT — Alors, répétons, voulez-vous, en attendant, la fin de la scène du deux. En voilà une qui commence à nous raser !...

PAULETTE. — Et la coupure ?... Il serait temps de la faire, cette coupure !...

ANDRÉ. — Oui... après. On coupe toujours bien assez tôt !

SICAULT, arrangeant. — La mise en scène... Une chaise là...

Le directeur a disparu.

GILLET, à Bouyou — Qu'est-ce que c'est que ce livre que tu trimballes sous le bras ?

BOUYOU. — Je ne sais pas... On me l'a prêté.

GILLET. — Elle est étonnante, cette petite !... Tout ce qu'elle trouve chez ses amis, elle le chipe... Et ce qu'elle en a de petits amis !... On lui envoie tous les jours dans sa loge, les uns des caisses de pruneaux, les autres des lampes à pétrole... C'est ainsi qu'on l'entretient, cette petite. Tenez, elle n'a pas couché chez elle, eh bien, ce matin, il a fallu qu'elle chipe ce livre... (Il le prend.) *La Chasse aux fautes*

ANDRÉ. — Bigre !... C'était un dompteur...

SICAULT, finissant la plantation — Le canapé par ici...

GILLET, à Bouyou. — En somme, pour quoi t'appelle-t-on Petit Bouyou ?

BOUYOU. — Parce que je dis comme ça bouyou au lieu de bonjour... Ça m'est resté.

VOIRON, sur le devant du théâtre, en se protégeant de la lumière de la rampe avec le bras. — Quel beau théâtre, tout de même !... Regarde-moi ça... Quelle salle !...

GILLET. — Et le lustre !... Quel lustre !...

VOIRON. — Quel dommage qu'on ne joue ici que des cochonneries !... Quand je serai directeur ici, on ne jouera que le drame... Il faut de l'idéal !... Jetons de l'idéal aux foules !

GILLET. — Moi, après toi, quand tu au-

ras fait ta ilite, je ne jouera que l'opérette !... Je serai l'opérette la dedans.

SICAULT, parlant — Place au théâtre !... À Voiron et à Gillet ! Le bien, que faites-vous là ?

VOIRON. — Nous rien...

GILLET. — Nous rien...

SICAULT. — Allez, faites le coup...

VOIRON, en son allant à Gillet. — Et d'ailleurs, que m'importe !... Tu sors d'opérette !... Quand la France est dirigée comme elle l'est !...

ANDRÉ, aperçu. — Quelque peu malin si mon ami Rouchon est venu me demander ?

EMMA. — Non, je ne dirai pas.

SICAULT. — Non, ça y est, toi, Paulette, prends un monologue.

EMMA, bas à André, pendant que Paulette va s'occuper sur scène d'être à l'avant-scène. — Vous ne pouvez pas venir en passer de votre ami Rouchon, qui est ce qu'il fait dans la vie, votre ami Rouchon ?

ANDRÉ. — Rien, il est mon ami... C'est sa fonction... C'est un garçon sans apparence, comme ça... mais très fin... toute l'année, avec ses petites attentions, ses susceptibilités aussi... ses bouderies quand...

PAULETTE, sur le devant de scène, se retournant. — Chut ! un jet de scène, Emma, c'est très plat, l'auteur !... on ne s'entend pas ici... C'est pas des répétitions ! Ah !

GILLET, se tournant vers Bouyou. — Qu'est-ce qu'elle a à pousser ses soupirs de pauvre ?

ANDRÉ, à Paulette. — Alors, mademoiselle, souvenez-vous que, dans la pièce, le plus exquis de vos charmes, c'est votre bêtise... dans la pièce seulement ! Tâchez d'être bien bête. Vous représentez la Viennoise sentimentale.

Paulette est face au public. André à gauche. Les autres dissimulés.

PAULETTE, commençant. — Et que m'importe, après tout !... Vicomte, oui, certes, mais un titre suffit-il à combler le vide d'un tel cœur... Ah ! vous croyez que vos instances, vos obligations... Que non pas !... Charles est toujours présent à ma mémoire, et le souvenir n'est pas loin d'un soir, où, au clair de... (Elle s'arrête, regardant le trou du souffleur.) Maudit ! Je te dis : merci !... Faut-il être bête pour souffler : lune !... Quoi ?... Ça m'est égal ! Je te prie de me rien m'envoyer ! (Elle reprend.) Charles est toujours présent à ma mémoire et le souvenir n'est pas loin d'un soir, où, au clair de lune, nous échangeâmes ce que vous appelez avec toute les premiers serments de la gasette, vous dont le cœur, sans faiblesse, alors que... alors que... « Allons ! allons !... Ah ! oui ! quand je sais, il souffle, et quand je ne sais plus, il ne souffle pas !...

LA VOIX DU SOUFFLEUR. — Mais c'est vous qui m'avez dit...

PAULETTE. — Parbleu ! Tu me fais perdre

la mémoire... Tu me troubles... Maintenant, ça y est... ça y est... je suis troublée.

LA VOIX DU SOUFFLEUR, dans le trou, dominant le tumulte. — Il y a vingt ans que je suis souffleur de théâtre subventionné!...

PAULETTE. — Ah! ah! C'est ça qui m'est égal!... Je m'assieds sur les théâtres subventionnés!

SICAULT. — Voyons, mes enfants, voyons, un peu de calme... Nous n'arriverons à rien...

PAULETTE. — Je suis troublée, je le sens bien...

VOIRON. — Mais non... mais non... tu es lucide...

On l'entoure, on la presse... Moment de brouhaha d'où l'on entend par moment cette exclamation : « Je suis troublée. » Enfin, tout se calme.

PAULETTE. — Je veux bien continuer... Mais qu'il ne recommence plus... Et puis je passe le monologue... Je prends quelques répliques avant l'entrée de Gillet... « L'aura l'énergie... quoi qu'il adienne... Mon pauvre Charles! »

A ce moment, dans le fond du théâtre, le concierge du théâtre fait des gestes pour être vu de l'auteur... Il tient une carte à la main.

ANDRÉ, à voix basse, sans bouger. — Qu'est-ce que c'est?...

LE CONCIERGE, faisant un cornet de ses mains par-dessus la tête de Paulette. — Monsieur Rouchon!...

André fait signe de faire entrer. Le concierge disparaît.

ANDRÉ, à Félix Rouchon qui apparaît dans le fond. — Psst!

Félix s'avance sur la pointe des pieds pendant que Paulette continue.

SCÈNE VI

LES MÊMES, FELIX

ANDRÉ. — Assieds-toi là... sans bruit!

Félix s'installe à côté de Demieulle, sur la gauche.

PAULETTE, continuant. — « ...Ma vie est brisée!... Soit... Je sais ce qu'il me reste à faire!... Charles saura tout. »

ANDRÉ, bas à Félix. — Ça va?

FÉLIX, même jeu. — Merci... Je viens de faire des achats avec ta femme dans les grands magasins. Nous t'avons acheté de l'eau dentifrice et de la pâte à barbe.

PAULETTE, sanglotant. — « Il ne me reste plus que cette issue... »

ANDRÉ, bas. — Est-ce qu'elle doit venir, Geneviève?

FÉLIX, bas. — Elle a dit que, peut-être, elle viendrait te chercher... Sinon, elle te prie de ne pas rentrer trop tard pour dîner.

PAULETTE. — « Lui!... Regardons-le donc en face, celui qui a été le pâle amant de mes rêves! »

SICAULT. — Gillet, à toi!...

GILLET, de la coulisse. — Voilà.

PAULETTE, répétant. — « ...Pâle amant de mes rêves. »

GILLET, apparaissant. — « Madame, la voilà donc, cette explication tant désirée! »

SICAULT, d'une voix de stentor. — Non!

Un temps. — Silence général.

SICAULT, après avoir joué de son effet, d'une voix très simple. — Je te demande pardon de t'interrompre, mon vieux, mais voilà déjà plusieurs fois que je te vois faire cette cafouillade... ce n'est pas ça du tout... ce n'est pas une entrée... (Élevant la voix.) Je sais bien que maintenant c'est la mode... on dit : « Madame, je vous aime et je vais me jeter par la fenêtre », comme on dit : « Il fait chaud, j'enlève mon paletot... » Ce n'est pas de la réalité, ça, c'est du réalisme!

UNE VOIX, partie on ne sait d'où. — Bravo!

SICAULT. — Je ne demande les approbations de personne... Eh bien, ça ne veut rien dire du tout ce que tu fais là... où est l'émotion?... Où est-elle? L'émotion, ça ne se cache pas, ça se montre... et même il faut la transposer... Transpose, mon vieux!... Qu'est-ce que c'est qu'une statue sans socle?... rien du tout... eh bien, la statue, c'est la vérité, et le socle, c'est le théâtre... Voilà... Par conséquent, voilà comme il faut poser ça... tu entres... (Il va prendre la place de l'acteur et joue.) rapidement... Tu enlèves ton chapeau.

GILLET, ironique. — Dans le salon?

SICAULT. — Naturellement... Tu enlèves ton chapeau, tu le poses sur la chaise... Dans un salon chic, il y a toujours une chaise à côté de la porte d'entrée... là... et tu t'avances... la main sur le dossier d'un fauteuil : « Madame, la voilà donc, cette explication tant désirée... » Voilà, à la bonne heure... c'est quelque chose... ça a de la ligne... ça a du... Recommence.

GILLET. — Moi, je veux bien n'enlever mon chapeau et mon pardessus que dans le salon... seulement... alors le domestique, qu'est-ce qu'il fait, le domestique?...

SICAULT, se retournant, terrible. — Il est sorti, nom de Dieu!...

Au moment où Gillet va recommencer son entrée, bruit de jupe dans le fond. Mme Valgy entre en coup de vent. C'est une très jolie fille, encore jeune, très maquillée. Un silence glacial l'accueille.

SCÈNE VII

LES MÊMES, VALGY, puis GENEVIEVE
DEMEUILLE

VALGY, qui s'aperçoit de l'accueil. — Oui, oui, je sais bien... mais je me lève, mes enfants. J'ai attrapé un refroidissement terrible... j'ai dîné hier soir au Bois... et toute la nuit, sueurs, fièvre... Oh! cette voix!... non, mais écoute ça... hum! hum!... C'est épouvantable!...

Elle va rapidement à André sur le devant de la scène.

PAULETTE, derrière son dos. — Ah! ma vieille, si tu n'étais pas la maîtresse de l'auteur, du directeur et du ministre de l'Agriculture!

ANDRÉ, bas. — Il fallait me faire téléphoner.

VALGY, bas. — Comment donc!... Et ta femme? Vois-tu ta femme à l'appareil? Est-ce que le coco est là? a Benjour, coco... Eh bien?...

ANDRÉ. — Quoi?

VALGY. — Eh bien, je te dis bonjour, tu pourrais être poli... Qu'est-ce que tu as fait ces jours-ci?... Tu m'as beaucoup trompé?

ANDRÉ. — Merci, pas mal, et toi?...

VALGY, se retournant, aux autres. — Si vous croyez, mes enfants, que je vais répéter avec cette voix-là...

EMMA. — Charmant! Délicieux!...

VALGY. — Je répéterai la petite danse, si vous voulez... C'est même d'ailleurs pour cela que je suis venu.

SIGAULT. — Allez, oust! changement à vue... A la pantomime!... Quel métier!... S'il ne vaudrait pas mieux faire des chaussons de lisière!

VALGY, à André, en enlevant ses fourreurs. — Dis-moi quelque chose de gentil pour me réchauffer le dos...

ANDRÉ. — Mignemigne.

VALGY. — Ah! ça s'en va, mon garçon... ça s'en va!... Où est-il le temps où tu venais d'abord mettre ta tête là, pour sentir le parfum de ma fourrure... et où je te retrouvais la moustache pour voir ce qu'il y avait dessous?

ANDRÉ. — Pas loin... Trois mois.

VALGY. — Bah! et puis après!... Ça s'en ira si ça doit s'en aller, n'est-ce pas?... faut pas se faire de bile!... (Haut.) Allez, monsieur Damianos... à la ritournelle!... Non, mais cette voix!

EMMA. — Je t'ai déjà indiqué mon docteur... il est épatant... Au fond, tu n'es qu'anémique!... Je connais une dame du monde, de mes amies, qu'il soigne avec de la viande crue...

VALGY. — Connu!

EMMA. — Non, pas connu!... des kilos de

viande crue sur la figure, du verre de champagne de temps en temps.

ANDRÉ. — Et une rose entre les dents.

EMMA. — Elle te quitte comme ça à son tour.

ANDRÉ. — Vous me promettez?

GILLET. — Mais n'est-ce qu'il te faut que tu nous racontes là!

FÉLIX, à André, en le prenant par le bras. — Dite que tu es l'air à l'aise parmi l'écroulement de tous ces propos!

ANDRÉ. — N'en dis pas de mal... C'est la poésie même du lieu : cela fait partie de l'atmosphère mélancolique et triste de ces répétitions voilées d'ombres... et je les aime comme les dévotés doivent aimer l'éternuement du sacristain... N'en dis pas de mal. Ce sont les bruits de chaise de l'église...

SIGAULT. — Vous êtes libre, Paulette, pour aujourd'hui?

PAULETTE. — Non, je reste voir les ébats chorégraphiques de Valgy... Qu'est-ce qu'elle fait? Elle enlève son corsage... Eh bien, et ce rhume?

VALGY. — Zut! tant pis!... Je ne peux pas répéter ces mouvements-là dans des entourures.

GILLET. — C'est imbécile... Vous allez attraper la mort.

VALGY. — Eh bien, en attendant, veux-tu t'étendre sur ton canapé, suivant la mise en scène... Ah! à ce propos, monsieur Demieulle, comme sentiment je ne me trompe pas, n'est-ce pas?... Mon amant est, au fond, très furieux de me voir engagée dans un music-hall, parce qu'il ne me croit aucun talent, et...

GILLET. — L'imbécile!

VALGY. — Alors, après la scène d'engueulade (que nous passerons aujourd'hui), je lui danse mon pas de ballet, et, ce faisant, je tâche de l'exciter...

VOIRON, rectifiant. — De l'enivrer, divine amie...

ANDRÉ. — Oui, oui... Vous avez très bien donné la dernière fois. C'était tout à fait ça... comme une vision... la vision du plaisir moderne... Que ce soit très encaillé et très harmonieux à la fois. (Souriant.) N'est-ce pas? vous voulez-bien?...

VALGY. — Compris. (À Gillet.) Tu vas voir ça, mon colon. Tu n'as qu'à te bien tenir.

GILLET, qui figure l'amant en question, s'installant sur une chaise. — Passe-moi ta chaise aux fesses, Bouyou.

VALGY. — Allez, Damianos... seulement, très en sourdine, s'il vous plaît, un murmure à peine... que je cherche des choses en répétant...

ANDRÉ. — Et surtout pas de poésie, hein?... Café-concert, que ça sente bien la fumée de tabac. C'est ça... na... na... na... (Il fredonne.) na... na... na...

VALGY. — Attendez! attendez! je suis retournée... Une seconde, que je me remédie... (Elle met les mains sur la figure, puis brusquement.) Oie posada mille aranga... comme disait un de mes amants qui

était marchand de nougat espagnol. (A André.) Te frappe pas, mon coco, c'est pas vrai, c'est de l'esprit... Attention!... marchez!...

André et Félix sont sur la gauche. Bouyou se trouve près du piano et du pianiste, à droite, aux deux tiers de la scène. Gillet sur des chaises figurant un canapé, au milieu. Les autres dans le fond. Et Valgy commence à esquisser son pas, à la façon des danseuses, près du piano, presque sans bouger, avec des jetés battus indiqués avec les mains. — Musique douce.

ANDRÉ, à Félix. — Elle est jolie, hein?

FÉLIX. — Non... elle n'est pas.

ANDRÉ. — Parce que tu ne sais pas voir...

Et puis, toi, tu n'aimes pas les femmes.

FÉLIX. — Si, je les aime bien... à ma fa-



BOUYOU. — VOLEZ VOUS MA CHAISE ?

çon. J'aime bien les faire causer, leur payer des gâteaux, les mener dans les magasins, leur acheter des petites affaires pas chères... un sac de cuir par exemple, à sept francs quatre-vingt... bricoler... Oh! bien sûr que je ne partage pas tes enthousiasmes! Mais je t'assure, je ne comprends pas... Il y en a mille sur le pavé de Paris comme celle-là!... Qu'est-ce que tu lui trouves d'extraordinaire? Sérieusement, je ne comprends pas que tu trompes ta femme pour un être aussi insignifiant.

ANDRÉ. — Mais, imbécile, crois-tu que je l'aime cette femme? Ou du moins que ce soit elle-même que j'aime?... Allons donc! La femme, vois-tu, c'est l'action des paresseux ou des artistes. C'est la seule qui leur soit permise, et qui résume pour eux toute la vie extérieure... La femme alors devient une sorte de voyage, d'exode... Je l'aimerais celle-là, tiens, dix fois plus canaille encore pour tout ce qu'elle m'apporte de vie vraie... Les contemplatifs comme nous d'un travail ou d'une épouse trop à nous, ont besoin de ces sorties vitales, et justement je l'aime, elle, pour son histoire commune, son passé; elle est un bain de réalité... Quand j'en aurai assez, soit, stop! En attendant, voilà ce qui s'appelle aimer. Le reste, c'est affaire à charretiers.

FÉLIX. — Eh bien, qu'est-ce que tu vois en celle-ci, par exemple? A quel voyage t'entraîne-t-elle?

ANDRÉ. — Ah! mon cher, je voudrais te faire comprendre cela avec des mots... Regarde-la, tiens...

Geneviève Demieulle apparaît à un portant de droite. Elle est presque complètement cachée à André par le piano et le portant du jardin.

GENEVIÈVE, bas à Bouyou. — Bonjour, mademoiselle.

BOUYOU, se retournant. — Oh! bonjour, madame... je ne vous voyais pas... Monsieur votre mari est là. Voulez-vous ma chaise?

GENEVIÈVE. — Merci, merci.

Elle se tasse, timide, dans un portant. — A ce moment, Valgy se laisse entraîner à la danse.

Et elle la danse vraiment joyeuse et dépoitraillée. Le piano murmure.

ANDRÉ, continuant, à Félix, sans avoir remarqué l'entrée de sa femme. — Oui, regarde... tiens, ces yeux, ces épaules, qui ont l'air de s'allumer et de crépiter seulement à la lumière du soir, du beau soir tumultueux des appartements... cette chair spéciale, prêtée, qui n'est pas à moi comme celle de ma femme... J'aspire avec elle la vie même de son milieu... Je suis avec elle les mille désirs anonymes d'hommes qui l'ont exaltée... Ce que j'étreins en elle, mais c'est tout le paysage de vie qu'elle apporte. Tiens, en ce moment, elle s'est assise, elle s'étend... regarde-la... eh bien, elle devient pour moi toute la lassitude nocturne de la femme... son dos calé est celui qu'emporte toutes les

nuits le petit mystère galopant des voitures, le dolétement caoutchouté, tu sais, qui traverse la nuit si vite, si vite, l'âme de Paris qui l'écoute passer. (*Dans les petits salons, on entend la cour de Geneviève à Bouyou, de l'autre côté de la scène, au elles causent à mi-voix.*) Hop! droite! immobile, maintenant... seuls les cinq doigts se trémoussent sur la baguette, ces cinq petits doigts nus, car les doigts ont aussi leur nudité que n'ont pas les mains d'épouses, si nus que le bois semble rude à toucher, mais c'est toute la liberté allée de la carresse, c'est le coup d'aile d'oiseau qui a passé!... Les jupes secouées, envolées, comme elles sont gaies, comme elles sont vivantes! Cette chair de femme engendre la vie, la belle vie animale de tout ce qui la touche, l'étreint. Elle est un geste rose de la vie... Ah! au contraire, le gris omni fidèle de la chair à moi, quand je vais rentrer tout à l'heure.. Et tout ça me dit zut, et tout ça se fiche de moi, tout ça me crie : suis-moi ou ne me suis pas, qu'est-ce que ça me fait?... Et cette vie-là me fortifie, m'emporte... Elle n'est pas, cette femme, seulement la joie, mais elle est surtout la joie des autres... voilà, voilà, surtout cela, comprends-tu... la joie des autres! Et j'aspire cette joie comme un voyage, comme une force, comme du bon soleil, comme la santé et l'espace. Elle est la vie, la vie, la v...

Applaudissements.

VALGY. -- Ouf! mes enfants, quelle suée!

TOUS. -- Bravo, bravo, c'est très bien.

ANDRÉ. -- Tout à fait, tout à fait bien.

VALGY. -- Vous n'avez pas regardé. Vous avez bavardé tout le temps.

VOIRON. -- Ma fille, ça ne fait rien que tu sois malade, ne guéris pas... ne cherche pas mieux... c'est exquis et joué... (*Il fait claquer la langue.*) comme ton pied!

FÉLIX. -- Absolument...

VALGY, riant. -- L'autre qui dit : absolument!

GILLET. -- Vous ne savez pas qui vient d'entrer dans le cabinet du patron? -- Dartier.

GENEVIEVE, qui est restée dissimulée derrière son paravent, de façon qu'on ne puisse pas la voir, bas à Bouyou. -- Dartier?... qui?... l'auteur?

BOUYOU. -- Oui, le père Dartier...

VOIRON, aux autres. -- Il vient voir si ça va être la tape ici... J'espère que le patron ne va pas nous l'amener sur scène, cette vieille bête.

GILLET. -- Justement les voilà. Cit'...

GENEVIEVE, à Bouyou, en un mouvement de retraite. -- Oh! bien, si ce sont les Dartier, je me sauve.

BOUYOU. -- Vous partez, madame?

GENEVIEVE. -- Oui, je ne voudrais pas me rencontrer avec eux, ça me serait désagréable... je reviendrai tout à l'heure, dans un instant, à la fin. (*Après une hésitation.*) Dites-moi?

BOUYOU. -- Madame?

GENEVIEVE. -- Je crois que personne ne m'a aperçue, alors ce n'est pas la peine de leur dire que j'étais venue, n'est-ce pas?

BOUYOU. -- C'est entendu, madame.

GENEVIEVE. -- Ah révoir, mademoiselle... (*Revenant.*) Même pas à mon tour, n'est-ce pas?... c'est parce que comme ça n'a pas d'importance, vous comprenez...

BOUYOU. -- Oui, oui, parfaitement.

GENEVIEVE. -- Merci.

Elle disparaît.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins GENEVIÈVE

VALGY. -- Je suis esquinçée.

ANDRÉ. -- Il y a de quoi.

VOIRON, regardant dans la coulisse. -- Il a encore grossi depuis hier, le père Dartier.

VALGY, s'approchant d'André. -- Ce n'est pas ta femme qui était là contre le portait?

ANDRÉ. -- Ma femme? Elle est là?

FÉLIX. -- Elle est là?... Tiens!...

ANDRÉ. -- Je vais voir.

Il sort par la droite pendant que Dartier et sa fille Gysele arrivent du fond, accompagnés du directeur.

SCÈNE IX

VALGY, VOIRON, GILLET, EMMA, PAULETTE, SICAULT, FÉLIX, BOUYOU, DARTIER, GYSELE, LE DIRECTEUR, puis ANDRÉ.

DARTIER, braquant. -- Je ne vous dérange pas?

EMMA. -- Ou peut...

DARTIER. -- Bonjour, mon petit. Bonjour, Emma. Tiens, vous êtes engagée les deux?

EMMA. -- Vous voyez.

LES ACTEURS. -- Maître. Bonjour, cher maître...

DARTIER. -- Demitulle n'est pas là?

EMMA. -- Si, il doit être là.

GILLET, à Valgy sur la gauche. -- Quelle est la femme qui accompagne Dartier? Elle est jolie?

VOIRON. -- C'est sa fille.

GILLET. -- Alors elle est laide.

DARTIER, à sa fille. -- Je te présente M^{lle} Valgy.

ANDRÉ, revenant, à Félix. -- Mais non, elle n'est pas là... (*À Bouyou.*) M^{lle} Demitulle n'était pas là, n'est-ce pas. Bouyou?

BOUYOU. — Non, je ne l'ai pas vue.

ANDRÉ. — Tiens! Dartier!

DARTIER. — Ça va, mon petit?

GYSELE, s'avançant. — Bonjour, monsieur.

ANDRÉ, à Gysèle. — Ah ça! par exemple, c'est gentil de venir nous voir...

DARTIER. — J'étais monté causer avec Garthéz, au sujet de la conférence que je fais ici au samedi populaire prochain... ma fille était dans la voiture... alors, elle est montée vous dire bonjour... On travaille ferme ici? Ça marche?...

ANDRÉ. — Votre pièce passe après la mienne, n'est-ce pas?

DARTIER. — C'est Garthéz qui le dit. Ce n'est pas une raison... Ce vieux Sicault, ça me fait toujours plaisir de le revoir.

GILLET, à Voiron, continuant, sur la gauche. — Ah! c'est sa fille!...

VOIRON. — Tu ne l'avais jamais vue?

GILLET. — Elle est... honnête?

VOIRON. — Elle n'a que dix-huit ans, ce n'est pas difficile... En tout cas, ça ne pourra pas durer longtemps.

GILLET. — Pas le sou dans la maison?

VOIRON. — Et le diable en a assez d'être tiré par la queue... ça le fatigue.

GILLET. — Je croyais qu'elle allait entrer au théâtre?

VOIRON. — Elle n'a plus que ces deux partis à prendre... un amant ou monter là-dessus comme nous.

DARTIER, passant sur le devant du théâtre avec le directeur. A Emma, en lui tendant un journal. — Tiens, regarde si je ne parle pas de toi, mon enfant. (A Garthéz.) Comment est la pièce de Demieulle?

LE DIRECTEUR. — Pas plus idiot que les autres pièces, mais pas moins.

DARTIER. — Alors, pourquoi la montez-vous?

LE DIRECTEUR. — Parce que nous nous croyons obligés de monter des pièces. C'est le moyen de perdre un peu plus d'argent que si on n'en montait pas... Enfin! Ah! si le bougre pouvait retirer sa pièce! Il y a un dédit de 10.000 francs! Je me payerais une petite maison à Berqueville-sur-Mer!

DARTIER. — A propos, vous serait-il égal, puisque nous sommes en compte, de m'avancer le montant de ma conférence?

LE DIRECTEUR. — Mais comment donc, cher maître, avec plaisir... seulement, je vous l'ai déjà réglée.

DARTIER, négligé. — Ah! Au fait, c'est vrai... Celle du Rire de Molière, vous êtes sûr?

LE DIRECTEUR, féroce ment souriant. — Mais ça ne fait rien... Ce sera pour *Les Larmes de Racine*, quand elle viendra... Voulez-vous passer une minute dans mon cabinet, puisque nous y sommes?

DARTIER. — Ça ne vous dérange pas?

LE DIRECTEUR. — Au contraire. Ça me fait un plaisir énorme.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LE DIRECTEUR et DARTIER

SICAULT, interrompant la conversation générale. — Je vous demande pardon, monsieur Demieulle, mais je voudrais savoir si nous avons fini.

ANDRÉ. — Oui.

PAULETTE, rayeuse. — C'est possible, mais je vous avertis que je ne partirai pas sans avoir ma coupure.

ANDRÉ. — Ah! oui. Eh bien, elle est faite, la coupure... il n'y a qu'à copier dans le manuscrit...

PAULETTE. — Eh bien, allons-y! Emma! Bouyou!

ANDRÉ, bas à Gysèle Dartier. — J'ai deux mots à vous dire... mettez-vous près du piano... si, si... je suis à vous. (*Se retournant vers les acteurs.*) Il y a quelque chose à copier... Sicault, voulez-vous collationner avec soin.

EMMA. — Eh bien, et vous?

ANDRÉ. — Moi? Jamais de la vie!... J'en ai assez de ma pièce... Tenez... voilà comment on va s'arranger... Voilà la table. (*Il prend la table sur le devant de la scène et la porte dans le fond du théâtre.*) Vous allez vous mettre autour comme des beaux, sur vos petites chaises... Le manuscrit est très net...

PAULETTE. — Mais nous avons besoin de...

ANDRÉ, vivement. — De Rouchon. Au fait, mon vieux... tiens le manuscrit, tu me rendras service...

FÉLIX, bas, suffoqué. — Tu en as de l'a-plomb!

VOIRON. — Allez, le Rouchon... Sacré Rouchon des familles!...

PAULETTE. — Au travail, Rouchon!...

ANDRÉ. — D'ailleurs, si vous voulez des explications, je ne suis pas loin... Seulement, la politesse... (*Il montre Gysèle. Il quitte le fond et vient près de Gysèle qui feuillette une partition, appuyée droite derrière le piano.*) Dites donc, quelle surprise!... C'est gentil d'avoir tenu la promesse que vous m'aviez faite, l'autre soir, chez les Stimpfer, de venir me voir à ma répétition.

GYSELE. — N'est-ce pas?

ANDRÉ. — Oh! mais, je suis ravi, vous savez...

Il s'assoit sur le tabouret de piano.

GYSELE. — C'est vrai?

ANDRÉ. — Je vous revaudrai ça.

GYSELE. — Vous me donnerez un rôle?

ANDRÉ. — Ce n'est pas sérieux?... Vous n'allez pas entrer au théâtre?

GYSELE. — Rien de plus sérieux.

ANDRÉ. — Vous aurez tort... Oh! mais je suis content, content... J'ai beaucoup pensé à vous depuis notre soirée chez les

Stimpfer... Mais laissez donc ce morceau de piano tranquille... puisque je vous parle.

CYSELE. — Oh! mais vous avez des autorité d'artiste!...

ANDRÉ. — Vous aimez les artistes?

CYSELE. — Dieu non! je les ai en horreur.

ANDRÉ. — Pourtant, votre père?...

CYSELE. — Papa?... Est-ce que c'est un artiste, voyons!...

ANDRÉ, *riant*. — J'aime à voir que vous êtes intelligente... Êtes-vous vraiment intelligente?

CYSELE. — Mais c'est un inventaire.

ANDRÉ. — Oui. Quand j'approche une femme pour la première fois, tout m'étonne en elle... Et puis, vous m'intéressez comme un animal très jeune... une jolie bête d'appartement.

VORON, *dans le fond, à Valgy, à la table où sont rangés les acteurs*. — Dis donc... regarde ton chouchou qui fait la cour à la dame...

VALGY. — Eh bien! De quoi te mêles-tu? Si ça t'amuse, cet enfant.

VORON. — Ah! très bien!...

CYSELE, *à André qui la fixe*. — Quand vous aurez fini de me regarder!

ANDRÉ. — C'est que c'est très drôle, votre figure... Vous avez un peu les paupières bleues de fièvre là-dessous, et transparentes comme la peau des petits canaris qui viennent de naître... C'est très joli.

CYSELE, *riant*. — Vous êtes drôle.

ANDRÉ, *essayant de lui prendre la main dans le manchon, sur le piano, Et la retire*. — Et là, qu'est-ce qu'il y a? (Il garde le manchon à la main.) Je ne peux jamais voir de ces petites affaires-là, sans avoir envie de tout retirer... Il n'y a pas de bête là-dedans, au moins? Ah! c'est que je connais des dames qui ont toujours à l'intérieur des ouistitis, ou des petits cochons d'Inde.

CYSELE. — Ne vous gênez pas, fatouillez!.. Eh bien, eh bien, il va lire mes lettres, maintenant?... (Il a trépassé.) D'ailleurs, vous pouvez voir; c'est de la sœur qui m'a élevée au couvent!...

ANDRÉ, *trépassant une carte-télégramme ouverte*. — Fichtre!... elle vous envoie des petits bleus?... On est moderne dans votre couvent... Alors, je peux regarder la signature? (Il lit.) Soso... La sœur Soso!... Ah! bien, à la bonne heure!

CYSELE. — Il faut vous dire que c'est un diminutif, un diminutif d'amitié... Elle s'appelle M^{me} Sosoza... alors, n'est-ce pas, de Soso à...

ANDRÉ. — Oui, il n'y a qu'un pas... Ah! vous avez oui! c'est un couvent!... D'ailleurs j'aurais dû m'en douter, à votre chaîne, il y a des mailles... (Jouant avec sa chaîne de son.) Qu'est-ce que c'est que cette sainte préférence, c'est une sainte?

CYSELE. — Non. C'est Jeanne d'Arc.

ANDRÉ, *se levant indéfinissablement*. — Gardez la long-cueps, mon enfant!... (Revenant.) Alors, dites encore... parlez-moi de

vous... Vous avez des principes... C'est bien, ça... Vous croyez au bon Dieu?

CYSELE. — Non, le bon Dieu, je n'y crois pas... (Après avoir réfléchi une seconde.) La Sainte Vierge, j'y crois.

ANDRÉ. — Belle gondole!.. Il faudra venir me voir... Venez chez moi demain dans l'après-midi, à deux heures.

CYSELE, *faiblement en partant*. — Quelle est cette partition? Il y a de la musique dans votre pièce?

ANDRÉ. — Je ne sais pas... Dites... dis-moi?... Qu'est-ce que vous faites dans la journée?... Vous n'êtes pas très libre, peut-être?

CYSELE. — Oh! je suis complètement in-



ANDRÉ. — Oui! mais, je suis là!...

dependante. Personne n'a à me demander compte de mes actes.

ANDRÉ. — Alors?

CYSELE. — Ah! il y a de la musique. Est-ce M^{me} Valgy qui chante?

ANDRÉ. — Non, elle danse.

CYSELE. — Vous savez qu'on nous regarde, à côté.

ANDRÉ. — Ça ne fait rien. Nous ne faisons rien de mal, n'est-ce pas?

CYSELE. — De quoi vous inquiétez-vous? (Rires au fond.) Vous entendez?... On se fiche de nous.

ANDRÉ. — Eh bien, quoi? Regardez-moi au dégoût... Faites de même... c'est un jeu à prendre. Supposez que je vous dise... Je vous aime, c'est un crime... je dirais ça dans les dents... pourtant... (Il se tait.) Je vous aime, je vous aime, je vous aime...

CYSELE. — Oui, mais vous ne me le dites pas.

ANDRÉ. — Je m'en garderais bien!... Y a-t-il rien de plus sot et de plus borné au monde que : « Je vous aime! » Que dire après? C'est fini... Non, ce qui est varié et profond, c'est ce qu'on ne dit pas, c'est l'insignifiance des paroles à qui nous faisons porter tout notre pauvre petit infini... Il y a mille fois plus d'amour dans certaines phrases banales de conversation que dans : « Je vous aime »... Ecoutez, en ce moment vous pianotez trois mesures de musique et personne au monde ne peut savoir ce que j'y mets d'amour dans ces trois mesures... (Il fredonne.) Comme c'est vous, cet air-là!... (Il fredonne plus doucement.) Et c'est la vie, qu'on puisse entrer dans un salon et y entendre : « Voulez-vous du café? » sans se douter que ce « Voulez-vous du café? » veut peut-être dire des choses charmantes ou infinies...

GYSÈLE. — Vous êtes drôle!

ANDRÉ. — Je ne vous dis pas des phrases aussi poétiques pour que vous me répondiez : vous êtes drôle. C'est vrai, ça!... Ecoutez, je vous attendrai demain toute la journée... je bouleverse exprès pour vous des tas de choses pressées, des affaires urgentes... Je ne reviendrai plus là-dessus... mais vous avez compris?

GYSÈLE. — Serez-vous en négligé, avec des poignets de dentelle et un bracelet d'or.

ANDRÉ. — Je ne plaisante pas. C'est très sérieux.

GYSÈLE. — Je le vois bien.

ANDRÉ. — Vous êtes adorable. Et je vais être très malheureux.

GYSÈLE. — Il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas.

ANDRÉ. — Pourquoi?

GYSÈLE. — Qu'est-ce que vous trouvez de bien en moi? Dites vite, parce que papa va revenir?

ANDRÉ, riant. — Mais tout. Vous avez une forme de menton ex-tra-or-di-nai-re.

GYSÈLE. — C'est tout?... Ce n'est pas beaucoup.

ANDRÉ. — Vous avez une chose que j'adore... le nez et la bouche en contradiction; oui, vous avez le nez qui fait uit, uit, uit... et puis la bouche qui fait ch, ch, ch...

GYSÈLE. — Ah! j'ai le nez qui fait uit, uit, uit...

ANDRÉ. — Et vos cheveux sont couleur délicieuse de cigarette américaine.

GYSÈLE. — C'est bien ça. Il ne faut plus nous revoir.

ANDRÉ. — Quel rapport?

GYSÈLE. — De quelle couleur vraie sont-ils, mes cheveux?

ANDRÉ. — Blonds.

GYSÈLE. — Si vous m'aimiez, demain ils seraient verts.

ANDRÉ. — Pourquoi verts?

GYSÈLE. — Ou bleus... parce que vous les trouveriez d'une couleur exceptionnelle... Mais quand vous auriez cessé de m'aimer, ils ne seraient ni blonds, ni bleus, ni verts...

ils seraient de cette couleur indistincte et laide qu'ont tous les cheveux des femmes qu'on a aimées.

ANDRÉ. — Ce n'est pas justifié du tout.

GYSÈLE. — Mais si. Pour vous autres, hommes, il n'y a que deux sortes de beautés, celle des femmes qu'on n'a pas encore eues et celles des femmes qu'on a eues... qui toutes se valent... Et comme je tiens à ma beauté...

ANDRÉ. — Oh! vous voulez poser à la jeune fille à aphorismes!

GYSÈLE. — Quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je suis très franche...

ANDRÉ. — Vous êtes franche?... Alors, regardez-moi bien dans les yeux... Croyez-vous que je sois affolé... littéralement affolé par vous?

GYSÈLE, bien dans les yeux. — Oui.

ANDRÉ. — Et que je veuille vous le dire et vous voir, et que je ne vais plus penser qu'à vous?...

GYSÈLE. — Oui.

ANDRÉ. — Et que vous viendrez demain?

GYSÈLE. — Voilà papa.

SCÈNE XI

LES MÊMES, DARTIER et LE DIRECTEUR

DARTIER, entrant de gauche, bruyamment, avec le directeur. En passant près de la table autour de laquelle sont rangés les acteurs, au fond. — Ah! ah! les derniers béquets?

PAULETTE. — Non, la première coupure, au contraire... Vous savez, Demieulle, c'est dix mille fois mieux ainsi... Ça ne se compare pas...

Elle se lève.

ANDRÉ, les bras au ciel. — Tant mieux, tant mieux!

FÉLIX, se rapprochant d'André, bas. — Mon rôle est-il terminé?

DARTIER, à André. — Je vous demande pardon, cher ami, je finissais avec Garthouze... (Appelant.) Gysèle! à André et à Gysèle. Descendons-nous ensemble.

ANDRÉ. — Mais tout le monde a fini, je pense... Nous allons tous descendre ensemble... Vous n'y voyez pas d'inconvénient?

SICAULT. — Oui, la collation est faite... Je garde le manuscrit.

GILLET. — Les pardessus, les cannes, les parapluies...

Les acteurs, peu à peu, se sont levés.

VALGY, se rapprochant d'André. — Monsieur Demieulle, un mot... (Bas.) C'est ta nouvelle passion?... Compliments.

ANDRÉ. — Imbecile!

VALCY. — Oh! mon pauvre petit, je ne suis pas jalouse, va!... Si ça peut te faire plaisir... Seulement, tu les prends jeunes maintenant. Prends garde, ça te vieillit...

SCÈNE XII

LES MÊMES, GENEVIÈVE

Geneviève entre par la droite comme précédemment.

ANDRÉ, allant à elle. — Justement, nous allions partir... Je t'ai vaguement attendue; Félix m'avait promis ta visite... Tu n'es pas venue tout à l'heure, n'est-ce pas? Tu n'étais pas dans la salle?

GENEVIÈVE. — Non.

ANDRÉ. — C'est bien ce que je pensais... Dartier est là.

GENEVIÈVE, à Dartier. — J'ai vu votre voiture à la porte.

ANDRÉ, présentant Gysèle. — Tu connais mademoiselle?

GENEVIÈVE. — J'ai eu le plaisir de rencontrer mademoiselle deux fois déjà... chez les Sturpelt.

GYSELE. — C'est cela.

GENEVIÈVE. — Et puis à des premières... Oh! j'ai déjà remarqué mademoiselle... Je suis enchantée de vous serrer la main. Vous vous en allez vraiment?

DARTIER. — Nous nous en allons.

VOIRON, en finissant. — Mon bouillard... Qui m'a chié mon bouillard?

ANDRÉ. — Et mon pauressss, Sturpelt? On ne s'y reconnaît plus.

VALCY. — Et mon chapeau?

STURPELT. — Vous l'avez posé sur le placard.

LE DIRECTEUR. — Messieurs et mesdames, avant de nous séparer... Vous allez peut-être me trouver indiscret, mais le dessein professionnel, n'est-ce pas? — Je tiens à votre disposition les locaux de notre théâtre de l'Association que vous voudrez bien me prêter. Certes, nous sommes petits, d'ailleurs, mais nous ne sommes pas fous!

VALCY. — Pars!... Je ne puis pas... Je ne puis pas... Je ne puis pas... Je ne puis pas... Je ne puis pas...

ANDRÉ. — Pars!... Je ne puis pas... Je ne puis pas... Je ne puis pas... Je ne puis pas... Je ne puis pas...

DARTIER, à sa fille. — Quel caprice!... Nous allons lui en présenter peut-être vingt... Je ne lui devrai plus que quatre ou quatre-vingt-dix-neuf francs.

GENEVIÈVE, qui est descendue sur le devant de la scène, où Valcy s'agitait en silence. — Permettez-moi, mademoiselle, de vous dire toute mon admiration sincère.

VALCY. — Oh! madame!

GENEVIÈVE. — Je n'avais pas encore eu

l'occasion de vous féliciter de votre beau talent... mais j'ai vite aperçu deux ou trois fois ce que vous faîtes dans la pièce de mon mari.

VALCY. — Je suis content, madame... et très flattée.

GENEVIÈVE. — Vous avez un succès per-



DARTIER. — Permettez-moi, mademoiselle, de vous dire toute mon admiration sincère.

VALCY. — Oh! madame!

GYSELE, à Valcy. — Permettez-moi, mademoiselle, de vous dire toute mon admiration sincère.

VALCY. — Oh! madame!

ANDRÉ. — Pars!...

PAULETTE. — C'est ridicule... Demieulle pourrait bien éviter à sa femme des situations grotesques...

GILLET. — Non, mais regarde-les. Madame ma chère!... (A ce moment, Félix est passé près d'eux.) Ça y est! Nous sommes pincés!... L'ami a entendu.

PAULETTE. — Il ne mouchardera pas.

GILLET. — Non, il s'en privera!... surtout qu'il a une tête à être amoureux de la dame... Tiens, justement...

Il lui fait signe de regarder Félix.

FÉLIX, visiblement éncré, appelant. — Geneviève!

GENEVIÈVE, à Valgy, confirmant sans se retourner. — Et vos dernières robes étaient d'un goût!

VALGY. — Eh bien, figurez-vous, c'est une petite couturière de rien du tout.

GENEVIÈVE. — Vraiment?

FÉLIX, appelant plus fort. — Geneviève, venez-vous?

GENEVIÈVE, toujours sans se retourner. — Vous me donnerez l'adresse... Elle n'est pas très chère?...

VALGY. — Assez... mais en venant de ma part...

FÉLIX, se rapprochant, à Geneviève, à voix basse. — Venez... je vous dis de venir.

GENEVIÈVE. — Pourquoi? Elle se retourne aimablement vers Valgy qui allait s'écartier.) Vous descendez avec nous, n'est pas, mademoiselle?

FÉLIX, agité, toujours à voix basse. — Pour l'amour de vous-même, voulez-vous venir!... Votre place n'est pas ici...

GENEVIÈVE. — Pourquoi?

FÉLIX. — Parce que... parce que vous vous rendez ridicule... parce que vous ne voyez pas ce...

GENEVIÈVE, lui mettant la main devant la bouche. — Chut! mon ami... Qu'est-ce que vous allez dire! (Elle le regarde fixement.) Votre amitié aura failli une fois manquer de tact... voilà tout. Mais ne recommencez plus... (Elle va vivement au groupe qui se dirige à ce moment vers la sortie de gauche en barordant, et où se trouve son mari.) Re-

lève le col de ton pardessus, mon chéri, j'ai peur que tu attrapes froid.

ANDRÉ, souriant. — Maman, va!

PAULETTE. — A demain, l'auteur!

ANDRÉ. — A demain... Eh bien, Félix?

FÉLIX, qui est resté sur le devant de la scène, rêveur. — Oui, oui... Allons!

GYSÈLE, en disparaissant dans les portants, à Geneviève. — La pièce de M. Demieulle sera un triomphe.

DARTIER, mettant le bras sur l'épaule d'André. — Ah! mon cher, votre directeur me le disait encore à la minute : « La pièce de Demieulle? C'est une merveille! »

UN ACTEUR, à un autre. — Bonsoir.

EMMA. — Au revoir, vieux.

GILLET, au régisseur. — Je ne viendrai pas demain, je te prévien... J'ai une petite bonne femme délicieuse à promener demain...

SICAULT. — T'as raison... Ne te la foute pas... Ah! les acteurs chics!

VOIRON, à Gillet. — Tiens, veux-tu m'aider à enfileur ma manche?... (Enfilant son pardessus.) Bonsoir.

On s'an va.

UN AUTRE, au régisseur. — Fatigué, hein?

LE RÉGISSEUR. — Enfin!... une journée de moins!... On va pouvoir aller manger... B'soir.

GILLET. — T'as pas une cigarette?

SICAULT. — Du caporal...

LE RÉGISSEUR, quand tout le monde est parti et que les voirs se sont éteintes. — Ouf! (Il empile les cahiers.) Une... deusse... trois... (Un silence.) Charles!...

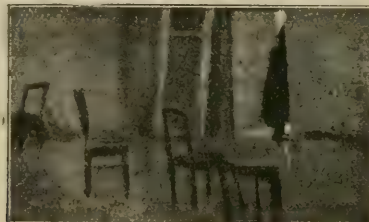
VOIRON, revenant. — J'avais oublié ma canne... B'soir.

Il s'en va.

LE RÉGISSEUR. — Voyons... le manuscrit... mon chapeau... (Il allume lentement une cigarette. — Un temps. Il s'étire. Il crie.) Charles?... éteigne!...

Obscurité complète sur la scène et dans la salle.

On entend la voix de l'homme qui se dirige en chantonnant vers un petit falot qui pointe entre les portants. Le rideau descend dans l'obscurité.





GENEVÈVE. — DANS UNE DÉPENDANCE.

ACTE DEUXIÈME

Un grand atelier de broderie, comme on voit quelquefois les lettres enroulées. Restent à droite, Dominique à droite, Geneviève, Netche, André, près de la machine. Et tout à gauche sur un banc de l'école, à travers les vitres.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVÈVE, NETCHE, ANDRÉ, puis
UN DOMESTIQUE.

NETCHE. — Quelle horrible pensée aujourd'hui à l'Exposition... on en mangera!... Et la sale robe!

GENEVÈVE. — Comment puis-je le faire voir?

NETCHE. — Il le fait bien. On n'est pas là pour son plaisir... Kaka!

Un domestique entre avec un plateau.

ANDRÉ. — Ah! non, votre petite mixture... Qu'est-ce que c'est déjà? Une cuillerée de macarons à manger, dans une tasse d'eau chaude?...
NETCHE. — Mon cher, vous avez toujours

des observations de François Esau... François. Dire que vous n'êtes pas encore habitués à mes conseils! Faites toujours votre peu, sans accident?

NETCHE. — Ce n'est pas votre conseil qui est-ce que vous dites... c'est qu'il n'y a pas un air que pose un air... Pourquoi j'aurais-je toujours par un... je l'ai remarqué... au lieu de ce que j'ai dit... Ce je suis et après, l'air, mais avec une population en papier, le travail, la sueur, le sang, le cœur... et Netche, pourquoi vous arrêtez?

NETCHE. — Parce que, vous doutez de ma sincérité une unité de votre fille? C'est possible parce que j'ai une passion... c'est un conseil, que je ne me suis pas méfié.

NETCHE. — Arrêtez! — Mais, ce conseil... c'est-à-dire que j'ai dit... je ne suis pas sûr.

NETCHE. — Oh! si j'étais sûr... Netche, il me semble que tout est dans un moment, à ce point que l'on... Ce conseil...

superbe!... On y est si souvent un nombre supérieur.

LE DOMESTIQUE, *rentrant*. — M^{me} Valgy et une demoiselle sont là.

ANDRÉ. — Quelle demoiselle?

LE DOMESTIQUE, *hésitant*. — Je crains d'avoir mal compris : M^{lle} Petit-Bouyou.

ANDRÉ. — Elles viennent me remercier de mon cadeau de première. Faites-les monter.

NETCHE, *se levant*. — Ah! vos sales actrices, mon cher!... Je me sauve. Je monte dans ma chambre.

ANDRÉ. — Restez donc!

NETCHE. — Dieu m'en préserve!... Je n'aime pas du tout vos actrices... Je prends mes papiers, vous permettez?

Elle va au bureau.

ANDRÉ. — Est-ce par respectabilité que vous fuyez?

NETCHE. — Etes-vous bête!

ANDRÉ. — Alors, dites-leur donc un mot, je vous en prie...

NETCHE. — S'il ne faut que cela pour vous faire plaisir!... Où avez-vous mis mon numéro de la *Revue verte*?

ANDRÉ. — Que faites-vous en ce moment?

NETCHE. — Un travail, pour un magazine américain, sur Saint-Quentin... Très intéressant.

GENEVÈVE, *bas à Netché*. — Attendez-moi là-haut, dans ma chambre, et ne vous étonnez de rien... J'ai à vous parler.

NETCHE. — Il n'y a qu'une chose qui m'étonne de vous... c'est que vous ne restiez pas pour recevoir cette... personne.

GENEVÈVE. — Oui, n'est-ce pas?... Cela me change. Ce que je vais vous annoncer vous étonnera plus encore. (*Allant à la rencontre de Valgy et de Bouyou.*) Bonjour, mesdemoiselles...

SCÈNE II

LES MÊMES, VALGY, BOUYOU

VALGY et BOUYOU, *à André qui leur a ouvert la porte*. — Ça va? Bonjour, vous.

Elles saluent Geneviève.

GENEVÈVE. — Asseyez-vous donc, je vous en prie...

ANDRÉ, *présentant*. — Miss Netché Hems, la traductrice anglaise bien connue.

VALGY. — Madame.

NETCHE, *rectifiant*. — Non : mademoiselle, si ça ne vous fait rien.

BOUYOU, *à André*. — Oh! je me souviens... c'est mademoiselle qui a traduit ce roman que vous m'avez prêté, sur l'*Amour thérapeutique*.

NETCHE. — J'aime à constater que vous

me faites de la réclame, mon cher. Oui, mademoiselle, c'est moi, bien que je professe sur ce sentiment des idées bien différentes de celles de l'hygiéniste. J'estime que le bon Dieu s'est occupé de l'amour, *grosso modo*, et à une époque où son éducation de bon Dieu n'était pas encore faite... en sorte



NETCHE. — ETES-VOUS CONTENT ?

que nous en sommes réduits à des moyens un peu barbares. Maintenant que son goût artistique doit être plus raffiné, quel repentir il doit éprouver!... Adieu, Geneviève, à tout à l'heure... à dîner... (*À André, en s'en allant.*) J'ai dit mon petit mot... Etes-vous content?

ANDRÉ, *refermant la porte en riant*. — C'est une excellente amie... Elle est venue s'installer chez nous pour l'Exposition.

GENEVÈVE. — Elle a la vie un peu dure, et nous sommes enchantés de cette occasion... Je l'aime infiniment.

ANDRÉ. — Et elle a dit juste, vous savez? c'est « un vieux vierge ».

VALGY. — Elle n'est pas jolie, jolie, mais enfin...

ANDRÉ. — Pauvre femme!... Une fois, on l'a demandée en mariage. Elle valsait... son danseur s'est embarrassé dans sa jupe... ils sont tombés... A la suite de cet incident, il voulut l'épouser. A quoi elle répondit : « Non, mon cher, parce que vous êtes toujours saoul, et je ne suis pas sûre que vous ne le soyez pas encore en ce moment! »

VALGY. — C'est drôle!

ANDRÉ — Et vous ne connaissez pas toute la ménagerie!... Nous avons aussi un type de vieille bonne... Tenez, d'ailleurs, jugez-en.

Une vieille bonne genre campagnard entre.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA VIEILLE BONNE

GENEVÈVE, avec reproche. — André! (Elle se lève, et va à la bonne. A voix basse.) Eh bien?

LA BONNE, de même, en prenant le plateau qu'elle vient chercher. — Tout est prêt.

GENEVÈVE, de même. — Chut! j'arrive...

VALGY, à André. — Nous sommes venues toutes deux vous remercier de votre souvenir... (Très femme du monde.) Monsieur Demicelle a fait des folies!... Ces statuettes!...

ANDRÉ — Ne parlons pas de ça.

GENEVÈVE — Vous avez été admirable, mademoiselle, et mon mari ne vous sera jamais assez reconnaissant. (Prenant congé.) Vous permettez?... Je ne sais si j'aurai le plaisir de vous revoir encore tout à l'heure. En tout cas, je vous serre la main. Et encore bravo!

VALGY et BOUYOU, levées. — Madame.

Geneviève sort.

SCÈNE IV

ANDRÉ, VALGY, JOUYOU

ANDRÉ, sans se déranger de son bureau. — Je vous croyais brouillées toutes les deux, Bouyou et vous?... Vous êtes réconciliées?

VALGY. — Oui, nous sommes très amies maintenant... C'est la vie!... Vous excuserez ma visite... mais il faut venir ici pour vous voir.

ANDRÉ. — J'ai été très pris tous ces temps. Les travaux de la Commission...

VALGY. — Oh! ce n'est pas une scène de jalousie, tu sais!... (Un temps.) On peut parler?...

ANDRÉ, se levant. — On peut parler... Attends.

Il prend un gros livre sur une table et le porte à Bouyou.

VALGY — Quo fais-tu?

ANDRÉ — Bouyou, on va parler d'amour... Voilà des images à regarder, pour les petites filles.

BOUYOU. — J'aime autant ça, vous savez... Je n'ai pas de vice.

ANDRÉ, l'installant dans le fond de l'atelier. — C'est très joli. C'est ma collection d'images, quand j'avais des cabottes courtes et des bas écossais... (A Valgy.) A nous deux!

VALGY. — Ne prends pas ce que je viens de te dire pour un reproche... au contraire... tu es libre... et non, je suis justement venue t'annoncer une nouvelle.

ANDRÉ, ironique. — Tu te maries?

VALGY. — Enfin... depuis hier... j'ai un nouvel ami...

ANDRÉ — Allons, allons, tant mieux! Si c'est un garçon bien... enfin, dans mon genre... je suis enchanté pour toi.

VALGY. — Oh! il ne te vaut pas!

ANDRÉ. — Ta, ta, ta!

VALGY. — Enfin, que veux-tu, mon coco, nous avons été très heureux tous les deux, n'est-ce pas?... Nous nous sommes bien aimés, je crois. On peut le dire!

ANDRÉ. — Ça, c'est vrai!

VALGY. — Et nous nous quittons sans colère, en amis... C'est très bien.

ANDRÉ. — C'est très bien.

VALGY. — Toi, de ton côté, tu n'aures pas eu à te plaindre, je crois... J'ai été une maîtresse assez chic... D'ailleurs, je reconnais que tu peux avoir qui tu veux.

ANDRÉ. — Oh! tu sais, je suis comme les autres « Monsieur cent francs » ou « Monsieur trois actes »...

VALGY. — Pour mon compte, je me souviendrai toujours avec attendrissement de toi... de nos baisers... J'ai même voulu en garder une trace ineffaçable... J'ai voulu en éterniser le souvenir d'une façon qui te touchera beaucoup, je crois, mon chéri...

ANDRÉ, inquiet. — Ah!... en quoi faisant?

VALGY, les yeux perdus au plafond. — Je me suis fait tatouer tes initiales... pour la vie... là, sur ma poitrine...

ANDRÉ, bondissant. — Hein?... quoi? Qu'est-ce que tu dis?... C'est une farce?

VALGY, doucement entêtée. — Non, mon chéri, c'est vrai... Tu peux voir.

ANDRÉ. — Mais c'est idiot!... Je ne veux pas!... Je ne veux pas de ça!... Bouyou, vous auriez dû empêcher votre amie...

BOUYOU. — Je n'étais pas là!

ANDRÉ. — En voilà une histoire!

BOUYOU — Oh! c'est assez bas pour qu'elle puisse encore se décolleter!

VALGY. — Je croyais que ça te ferait plus de plaisir!... Tiens, regarde.

Elle dégrafe son corsage et lui montre au-dessus du sein la marque bleue.

ANDRÉ. — Mais c'est que c'est vrai!

VALGY. — Eh bien, tu en fais une tête!

ANDRÉ. — C'est que c'est vrai!

Elles éclatent toutes deux.

VALGY. — Bêta!... Le bêta!... (Elle va à un vase de fleurs, y trempe ses doigts)

et se frotte la peau à l'endroit de la marque.)
Il y a coupé!... Il y a coupé!...

Elle lui montre son mouchoir devenu tout bleu.
Elles se courbent de rire.

ANDRÉ. — Ah! c'est d'un goût!... d'un esprit!... Mes félicitations!... Tout à fait spirituel!

VALGY, *ne cessant pas de pouffer.* — Que veux-tu, on fait ce qu'on peut! On n'est pas des princes!

SCÈNE V

LES MÊMES, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE, *rentrant, une dépêche à la main.* — Tiens, une dépêche pour t...

Elle s'arrête, interdite, devant Valgy dépoitraillée.

VALGY, *à Bouyou, entre les dents.* — Tableau!

Elle se retourne précipitamment vers la glace.

ANDRÉ, *prenant le bras de Geneviève, qui s'est redressée pour sortir. Bas.)* — Reste... Je te demande de rester... Tu verras ce qui va se passer... *(Haut, à Valgy qui s'arrange de l'air le plus naturel qu'elle peut, et à Bouyou qui s'est levée.)* Mesdemoiselles... je suis désolé de ne pas vous retenir, mais il faut, maintenant, que je passe à des choses... intéressantes... *(Il a martelé les mots. Un temps. Silence.)* Vous connaissez le chemin?

Les deux amies se consultent du regard.

VALGY. — Merci. Je le connais encore pour aujourd'hui... mais je vous certifie, mon cher, que, demain, je l'aurai oublié.

Elles sortent maladroitement, gauchement, comme elles peuvent.

SCÈNE VI

ANDRÉ, GENEVIÈVE

ANDRÉ, *après avoir refermé la porte.* — Oh! je te demande pardon, Geneviève... je t'expliquerai... C'est imbécile!... Je ne peux pas te dire à quel point je suis navré de te voir faire du chagrin pour une stupidité pareille... Ecoute, quand tu sauras!... C'est ridicule... si bête que je n'ose même pas te l'expliquer... Une plaisanterie de fille, dont je suis tout honteux... Voilà... c'est une imbécile histoire de... vaccin...

GENEVIÈVE. — Tais-toi! Tais-toi!

ANDRÉ, *continuant.* — Cette fille, figure-toi, a imaginé par ce temps d'épidémie...

GENEVIÈVE. — Tais-toi... Laisse... Ça n'a pas d'importance... Si tu me vois un peu plus émue que de coutume, c'est à cause de certaine coïncidence... Sans quoi, rassure-toi, le cœur de ta servante ne défaille pas plus aujourd'hui que durant huit ans de silence!... J'en ai vu d'autres! Ce n'est pas que ta maîtresse fasse ici comme chez elle, comme chez vous... Pendant huit ans, nous avons eu des mystères de ce genre entre nous et jamais deux mots de plainte ne sont sortis de nos lèvres... Ce n'est donc pas pour semblable détail que mon cœur éclaterait... Non, laisse, te dis-je... c'est une coïncidence avec certain événement qui me frappe et qui fait qu'aujourd'hui j'aurais envie de crier... oui, il me semble que ça me ferait du bien de dire un peu : « Monstre! monstre! monstre! »

ANDRÉ, *doucement.* — Mais non, mais non, mon petit, je ne suis pas un monstre... En effet, nous ne nous expliquons jamais, et c'est un tort!

GENEVIÈVE. — Nous expliquer? Pourquoi, grands dieux!... Un jour, bientôt, tu sauras ce que j'ai enduré!... ce que tu m'as fait souffrir d'humiliation... oh! d'humiliation seulement, car il y a longtemps que je ne t'aimais plus... c'est fini, je te le dis très franchement... je ne t'aime plus. C'est de la peau morte!... Mais d'humiliation, oui, de rage impuissante dans les mouchoirs tordus... Ah! je ne puis dire que cela, mais laisse-moi le dire, tiens, ça me fait du bien... Monstre! monstre!...

Et elle répète ce mot dans ses dents, à mi-voix, plusieurs fois de suite.

ANDRÉ. — Mais non, mon petit... je ne suis pas un monstre... Je suis désolé vraiment de tout ce qui arrive... je suis très très peiné, je t'assure, de ne pas savoir t'éviter certains contacts... Et si tu crois que je ne m'aperçois pas de ta délicatesse!... Mais ce que je sais bien, tout de même, c'est que je ne suis pas un monstre... Il y a une chose certaine, une chose dont je réponds, et c'est l'essentiel, c'est que je t'aime!

GENEVIÈVE. — Aimer! Tu m'aimes!...

ANDRÉ. — Arrange ça comme tu voudras, mais oui, je t'aime... Tu ne trouves peut-être pas cet amour suffisant, c'est bien compréhensible... mais que veux-tu!... Je pourrais m'en expliquer, ce serait très long... et inutile... Tout cela n'a pas l'importance que tu crois... Il y a des femmes dans la vie, c'est indéniable, il y a des femmes, oh!... *(Il fait un geste de lassitude.)* mais il y a les femmes, comme il y a les tableaux, comme il y a mille autres choses!...

GENEVIÈVE. — Ah! oui, je sais!... Artiste, va!

ANDRÉ. — Mais c'est que c'est l'exacte vérité!... L'amour, dans la réalité, ne se différencie pas toujours par des sentiments aussi nets que tu crois... C'est... *(Cherchant les mots)* l'agglomération de vagues désirs... Je

« L'âme, voilà qui est sûr, et cependant le masque, sans me considérer comme un imposteur et sans avoir même le sentiment de le faire, il se peut que j'aie besoin de regarder sur la terre autre chose que... moi. »

GENEVIEVE. — Oh! dis : « toi », va, ne te gêne pas!

ANDRÉ, s'animant. — C'est évident! J'ai le besoin absolu (c'est mon métier, mon art, ma vie) de respirer tout l'air de ma journée, sans discipline... Il le faut... Il me faut choses, besutes, laideurs, — parfaitement, laideurs! si ça me plaît! — autour de moi... là, sur ma table de travail, partout... J'y puise mes sujets, j'y alimente mon cerveau... Est-ce te traduit? C'est le besoin d'un peu d'universalité... Je ne te prends rien.

GENEVIEVE. — Il y a la limite.

ANDRÉ. — Ah! voilà, on commence la grande hypocrisie... la limite!... Qui l'assignera? Qui peut établir la borne? La femme d'un peintre permet à son mari d'être ami devant une autre femme jusqu'à un certain point, le comble de la forfaiture à la femme d'un architecte... mais parfaitement!... C'est le grand mensonge... Ah! accuse-moi plutôt d'egoïsme... voilà, voilà, la vérité!... Il est possible que je sois une force brutale, mais point répugnante... Le désir n'est pas en soi une chose laide... c'est la source du monde tout de même! Et tu sais bien que si tu redonvais jeune fille, tu m'aimerais d'être cette force, et que c'est pour elle que tu m'as aimé, que tu m'as donné le premier baiser de ta bouche... Prends-moi donc comme je suis, va... je reconnais que ce ne doit pas être tous les jours facile, mais il y a des appartements et des amours incommodes... on peut y vivre tout de même... Douleur ou joie, ne fais pas le tri, — et cueille toute la gerbe, va, puisque c'est l'amour.

GENEVIEVE. — Si tu savais, à la longue, comme c'est fatigant!

ANDRÉ, impétueux l'atelier avec des gestes. — Quo veux-tu?... Jamais tu n'obtiendras ce changement, jamais, que je puisse n'être plus sensible à la volupté des choses et à la beauté qui passe, à un frémissement féminin... Il faudrait me fermer les yeux, pour que ces yeux-là n'aient plus... Je ne sais pas comment font les autres... ils sont bien heureux s'ils sont fêlés autrement!... Seulement, ce qui me différencie et constitue ma probité à moi, c'est que j'aurais horreur de mentir. Ça éclate... Et ça vaut encore mieux, avoue, que si je mentais.

GENEVIEVE. — Ah! qui te demande d'être sincère?... Mens!... C'est la politesse de l'homme!

ANDRÉ. — Et moi, je ne veux pas être poli. Je ne veux pas d'un mensonge.

GENEVIEVE. — Sans lui, deux êtres au monde pourraient-ils vivre ensemble?

ANDRÉ. — Mensonge tout de même!

GENEVIEVE. — Cher mensonge alors, celui qui m'a si longtemps entretenus de toi. Je ne te demandais pas autre chose que la grace

de se mensonger et l'illusion de ses amours, voilà. — Et moi, je veux la vérité... Ah! et nous pourrions nous débarrasser de cette sincérité toute faite et de convention, comme nous nous débarrassons nous et plus rapproches justement par le mensonge de toute distance! Comme tout s'en doit que mieux!

GENEVIEVE, hochant la tête. — Non, il n'y aurait plus de bonheur.

ANDRÉ. — Quel sort? Ce ne serait peut-être qu'une habitude à prendre. Comme tout s'accoutume! alors on ne se prendrait ni véritablement important!... (*Chuchote à elle*) En tout cas, je le veux pour moi, cette sincérité; j'ai foi en elle... Résigne-toi à cette franchise. Il faut que notre union s'y plie ou... (*Plus hésitant, qu'elle cesse*) Je veux le libre développement de ma conscience et de ma confiance. Je t'aime! comme je t'aime... et si je t'aime un jour ainsi que tu le désires, tu ne le devras qu'à ma liberté... Fais-le de l'admirer à cette limite, qui sera coûte que coûte... il le faut!

GENEVIEVE, sans étonnement. — Et compte-tu donc que tout cela, je ne me le suis pas dit?... Et même ce que tu n'oses pas dire plus clairement... que, de moi-même, toi seul dans le bonheur, parce que toi seul es digne de l'être, parce que toi seul vaut quelque chose, que mon destin à moi doit s'échapper de ta main... et que cela est juste parce que tu es fort et beau, et qu'il faut que tu crées, et que mes larmes ne peuvent pas couler dans la balance... Ah! tout cela et bien d'autres choses, je me le suis dit! Mais humainement, pratiquement, comment faire? Et tu le sais si bien que tu restes dans les généralités, dans les idées au-dessus de nous, et que tu n'oserais pas préciser davantage ta pensée!... Cependant, parfois, André, j'ai cru toucher à la sensation heureuse. Si tu savais! si tu savais!... Je n'ai pas eu de plus grande passion que ton bonheur. Avec quel soin j'ai veillé sur lui... mais la force!... la force!... Avec quel désespoir je me suis crié: « Il faut!... il faut!... » Et parfois, j'ai despit le bon, parfois, j'ai eu quelque chose de bon... j'ai eu que je croyais ne que ne peut pas l'aimer... J'ai conseillé tes malheures, je leur ai souri, je leur ai tendu la main, je t'ai conduit vers elles, et certains jours, je me suis sentie toute heureuse et toute pâle d'un bonheur extraordinaire, d'une beauté trop forte pour mes sens... Ah! tu ne sais rien... Toi, cette femme, je ne te l'ai pas dit, qui avait des cheveux blancs et qui était italienne... tu sais qui je veux dire? — et puis, cette autre dont nous n'avons pas parlé, la police que tu ne fais venir de Bruxelles... Eh bien...

ANDRÉ. — Dis tout! Tout!

GENEVIEVE, ébahi! le regardant, sans aucun intérêt. — Ah! tu tout tout!... tu tout tout que tu es partie de moi!

Et quand elle est, et l'un d'eux seulement les deux de l'opération.

ANDRÉ, *ému, la voix basse, un peu étonné*. — Tu as raison; les mots nous ont dépassés... Seulement, il faut que cette conversation nous ait servi à quelque chose... Je ne veux pas céder à l'émotion à laquelle je pourrais me laisser aller... facilement... Résumons. (*Les mains dans les poches.*) Alors... alors... accepte-moi comme une force brutale, injuste, cruelle... soit, peu important!... mais prends-moi ainsi, je t'assure, ou... laisse-moi!... Je t'aime, j'affirme que je t'aime, mais je ne changerai rien... je ne veux pas changer... je resterai cette force nécessaire et libre... voilà... Notre union demeurera dans la vérité.

Il a dit cela doucement, mais fermement, avec un peu de timidité.

GENEVÈVE. — Tu seras heureux.

Un froid.

ANDRÉ, *essayant de changer de ton*. — Maintenant, cessons. Voyons, voyons, quelle heure est-il? Cinq heures... Tu n'as pas oublié que nous dînons chez les Hurteaux.

GENEVÈVE. — Je ne sais si j'irai... Tu peux y dîner seul...

ANDRÉ. — Oui, d'ailleurs!... Comment se fait-il que Félix ne soit pas venu aujourd'hui?

GENEVÈVE. — J'ignore. Il devait aller à une exposition particulière.

Félix entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FÉLIX

ANDRÉ, *soulagé, haussant la voix au diapason ordinaire de la maison*. — Nous parlions de toi à la minute. Tu viens tard.

FÉLIX. — Pas trop. Bonjour, Viève... Je vous rapporte votre livre... Tu t'en vas quand j'arrive?

ANDRÉ. — Oui. Ce n'est pas l'effet que tu me produis, mais je vais terminer mon petit papier pour le journal, qui doit être porté avant dîner, par le groom. Geneviève ne sort pas.

FÉLIX. — Fais, fais... Je le pose là, votre livre... Vous ne me le réclamerez plus... Pas très passionnant, du reste... Enfin, après tout, il en vaut d'autres!

André sort.

SCÈNE VIII

GENEVÈVE, FÉLIX

GENEVÈVE. — Adieu, mon ami.

FÉLIX. — Comment, adieu?

GENEVÈVE, *souriant*. — Adieu... Vous ne me reverrez plus peut-être de longtemps.

FÉLIX. — Que voulez-vous dire?

GENEVÈVE. — Pour toujours, je quitte André et cette maison... Je suis contente que vous soyez venu...

FÉLIX. — Ah! ça, voyons, qu'est-ce que c'est que cette histoire?... Ce n'est pas vrai?

GENEVÈVE. — Si vrai que mes mallas sont prêtes... Félicie les termine là-haut, sans qu'André s'en doute le moins du monde, car André ignore mon départ, bien entendu... et dans deux heures, je serai partie.

Elle sourit.

FÉLIX, *suffoqué*. — Mais enfin, on ne prend pas des résolutions pareilles sans...

GENEVÈVE, *l'interrompant*. — Il y a huit jours que j'arrange mon départ et un mois au moins que je l'ai décidé.

FÉLIX. — Oh! que je n'aime pas cela... que je n'aime pas cela!... On eût dit que je pressentais quelque chose, en venant. Je me rappelais la tête que vous vous faisiez, la dernière fois, et je me disais, en marchant: « J'aimerais mieux recevoir vingt-cinq gifles que de les trouver se disputant... » Et je les comptais les gifles, à chaque arbre... pan! pan!... Geneviève? Ce n'est pas sérieux?

GENEVÈVE. — Oh! à n'y pas revenir!... Je ne l'aime plus. Inutile d'insister, mon bon Félix... ce n'est pas un coup de tête, un défi... je pars parce que je le veux, parce que j'en ai assez. J'ai trop souffert. Ce que j'ai souffert, mon Dieu, ce que j'ai souffert!... En ai-je subi des ignominies!... Je crois avoir fait et supporté tout ce que l'on peut humainement. À la longue, mon affection pour lui s'est usée... et maintenant, je veux me sauver. J'ai bien le droit de penser à moi!... Je ne veux pas mourir, vous comprenez?... Il n'est que temps de me refaire une petite vie à moi... que temps! J'ai trente-cinq ans, je suis encore jeune et j'ai de la fortune... Cela représente encore dix ans de possible... Ah! non, non, non!... si je ne pars pas en cette minute, je suis perdue! Sa vie n'est et ne peut être qu'une chaîne interminable de femmes et d'aventures; à chaque chaînon, j'ai espéré... Hélas! pas même une interruption!... Aujourd'hui, le chaînon qui se prépare, c'est la petite Dartier...

FÉLIX. — Bah!

GENEVÈVE. — Oui, la petite Gysèle, je le sais... Un chaînon durable... L'occasion est excellente pour moi, de m'en aller au plus vite, au plus vite, Félix!... ou sans quoi, c'est la perspective de la décrépitude irréparable. Nous deviendrons irrémédiablement vieux et sans joie... il se teindra la moustache tandis que je maquillerai la trace de mes soucis... nous aurons une de ces affreuses vieillesses d'artistes... je ne connais rien de plus laid... comme ces vieux couples sacrilèges que l'on se montre du doigt et qui sentent l'amour et la mort... heuh! la salété!... Au plus vite, au plus vite, Félix!

FÉLIX — Rêléchissez, réléchissez, Geneviève!

GENEVIÈVE, *souriant à nouveau de même petit sourire léger et simple*. — Vous voyez bien qu'il n'y a pas à insister... Mes malles sont faites et regardant mon calme... Et encore je viens, à l'instant, de m'enlever un peu... Vous ne pouvez pas me blâmer de partir, voyons, vous qui me l'auriez déjà conseillé, si vous l'aviez pu!

FÉLIX — Oh! moi je ne suis pas en question!

GENEVIÈVE. — Et ce sera sans rémission... Il n'y aura pas de rapprochement possible... Vous-même, pendant un certain temps, vous ne saurez pas où je suis... J'emmène Netche.

FÉLIX — Mais, qui va-t-il arriver ici?

GENEVIÈVE. — Ah! Et puis approuvez ou n'approuvez pas, cela m'est bien égal!... Vous préféreriez sans doute me voir victime jusqu'au bout de mes forces, c'est possible, mais vous ne me contesterez pas le droit d'exister un peu pour mon compte, tout de même? — Et puisque André sera André, qu'il n'y a pas d'espoir qu'il change... Oh! je ne suis pas ce que le fait de traverser la rue de la à la m'appostera de bonheur... mais peu m'importe!... Il ne saurait y avoir, momentanément, de plus grand bonheur pour moi que la délivrance... respirer... je n'en peux plus... respirer!... Et ne discutons pas. Ce sera ainsi, parce que je le veux... là.

FÉLIX. — C'est une raison! Alors, s'il n'y a rien à faire...

GENEVIÈVE. — Rien.

FÉLIX — Alors... *Geste amer*. Mais êtes-vous si sûre que ça de ne plus l'aimer?

GENEVIÈVE. — Oui!... De l'affection amicale, il y en a encore en moi... de la pitié, aussi... de l'amour, plus... Comment s'est opéré ce changement?... Lassitude, sans doute... Et cependant, je l'ai tant aimé, Félix!... Un beau matin, on se réveille délivré de ce poids... on ne sait pas... c'est fini!

FÉLIX — Eh bien, partez, partez!... Mais vous allez le rendre très malheureux.

GENEVIÈVE. — Hélas! oui, voilà la triste chose! Malheureux, en effet...

FÉLIX. — Evidemment, c'est votre droit, de partir, mais bien qu'il ne vous aime pas à passion, il sera malheureux, et peut-être éternellement... de vous sentir absente et de vous avoir fait souffrir à ce point.

GENEVIÈVE, *comme à elle-même et tristement*. — Justement. Je suis acculée à ce dilemme : ou il faut que j'en meure, ou il faut qu'il souffre à son tour... Je n'ai trouvé qu'un moyen pour remédier à tout, et ce moyen qui allégera ses remords, je vais l'employer... Il est terrible, amer et pas fameux... au moins, il est sûr. Il faut qu'il ne puisse plus, vous entendez, jamais me regretter... jamais. Sa vie a autrement d'importance que la mienne... Il a beaucoup de talent, et je n'ai pas le droit, même en me sauvant, de détruire une aussi belle desti-

née... Dix ans je me suis passionnée pour son bonheur! Je n'ai eu que ce but unique, je peux le dire, Il ne faut pas que tous ces efforts soient perdus. Que mon départ serve au moins à quelque chose... à le délivrer tout à fait et pour de bon... Sur les deux qu'il y en ait un au moins de sauvé... Ah! qu'il l'ait, le son bonheur!... Nous en aurait assez encombrés. Hein, de son bonheur? ... Ah! Dieu, qu'il soit heureux enfin... si ça peut lui faire plaisir!

FÉLIX. — Que c'est bien, ce que vous dites là, et que vous parlez peu en femme!... Oui, mais le moyen?

GENEVIÈVE. — Très simple... Pour la première fois, je vais faire œuvre pieuse et lui mentir. Ce sera ma manière de répondre à ses jolis reproches et si faciles sur la vérité, au nom de laquelle il lui est loisible de commettre toutes les infamies depuis notre mariage!

FÉLIX. — C'est si commode!

GENEVIÈVE. — Ah! la vérité dont il m'aura tant accablée, la vérité qui tue l'amour!... Seul le mensonge est poétique et pitoyable, le beau mensonge qui voile tout... Eh bien, voilà, je vais mentir pour son bonheur.

FÉLIX. — Comment?

GENEVIÈVE. — Je vais lui faire croire, avec toutes les preuves à l'appui que moi aussi, je lui ai été infidèle et que je l'ai trompé.

FÉLIX, *raut*. — Pih! Si c'est tout ce que vous avez trouvé, ma pauvre Viève! Il ne vous croira pas.

GENEVIÈVE. — Ça dépend. Il y a la manière.

FÉLIX. — Jamais! Jamais!

GENEVIÈVE. — Nait!

FÉLIX, *haussant les épaules*. — Et qu'avez-vous réussirez, la belle avance! Vous l'aurez rendu plus malheureux!

GENEVIÈVE. — Oui, un temps... mais après!... Quand vous aurez réfléchi une minute, vous comprendrez mieux ce que je veux tenter. D'abord, j'aurai rendu toute réconciliation impossible... et cela j'y tiens avant tout... Il me retrouverait, on se reviendrait, fatalement, on se réconcilierait... mal. Je mets de l'irréparable entre nous... S'il m'aimait, mon moyen ne vaudrait rien, car je sais que la jalousie rapproche les hommes. Ne m'aimant plus, il se contentera de me maudire, et s'il souffre un peu dans son amour-propre et ses habitudes, songe aussi que, petit à petit, il se justifiera. Croyez-en sa femme... je le connais... il reprendra vite, même en progressant son petit équilibre et son bon appétit. Je le délivre de moi, qui l'en arrassais. Je délivre! Tout est là.

FÉLIX. — Alors, vous consentirez, Geneviève, à lacer au prix même de la paix de son homme, à rester pour toujours soufflée dans son esprit, à devenir...

GENEVIÈVE, *haussant les épaules*. — Oui! la de votre des dévotions, s'il ne fallait que cela pour qu'il soit heureux et pour que je

m'en aille enfin me reposer dans un petit coin, quelque part, à la campagne!...

FÉLIX. — Ah! la brute, que je le hais! Vous êtes sublime!

GENEVÈVE, *très simple et légère*. — Mais non, mais non! Ce que je fais, au contraire, a la froideur d'un calcul... C'est de la pitié, oui, si vous voulez... et de l'intelligence. La petite bourgeoise du coin n'agirait pas ainsi, certes, mais moi, j'ai été à une école plus... relevée! Je suis de la classe des grandes, moi... Sublime? Mais c'est un calcul de femme rangée, Félix!

Et elle sourit.

FÉLIX. — Comme vous connaissez le cœur humain!

GENEVÈVE. — Ce n'est pas le privilège exclusif des littérateurs! Et pourtant, tout à l'heure, il m'a traitée comme une simple, avec tout le mépris possible... S'il savait! C'est lui le naïf! (*Un grand soupir.*) Ah! si j'avais été heureuse, mon ami, j'aurais fait une femme charmante et j'aurais été une maîtresse très habile. Hélas! il a fallu me résigner à cultiver pour moi seule l'intelligence de mon amour.

FÉLIX. — A ce point là, bigre, c'est de l'art! Je dirai même de l'art... dramatique; car c'est toute une intrigue, pareille à celles qu'il imagine, que vous allez fabriquer là...

GENEVÈVE, *avec amertume*. — Il m'a appris le métier. Oui, au milieu de tous ces masques de comédie qu'il amoncelle autour de lui, ce soi-disant apôtre de la Vérité toute nue, eh bien, je vais à mon tour en ramasser un... Je le mettrai sur mon visage pour la vie... C'est ce masque-là qui sera désormais entre nous, et il ne verra plus jamais, Félix, le beau visage qui était derrière. (*Elle passe les mains sur son front.*) Et maintenant, partez vite, je n'ai que le temps...

FÉLIX. — Comment allez-vous vous y prendre?

GENEVÈVE, *très rapidement*. — J'ai plusieurs moyens... de mauvaise comédie. Je vais en essayer un... le premier venu. S'il ne réussit pas, je passerai à un autre... C'est hasardeux!... Mais un imaginaire comme lui se laissera facilement prendre à ses propres hameçons. J'y compte en tout cas... Disparaissez et revenez dans un quart d'heure. J'ai besoin que vous soyez là, au cas où j'aurais réussi du premier coup.

FÉLIX. — Comment le saurai-je, si je vous trouve ensemble?

GENEVÈVE. — C'est juste... Un signe.

FÉLIX. — Car tout cela est très bien, mais savez-vous si cet homme au lieu de bondir comme vous le croyez, ne va pas trouver quelque parole lamentable et douce qui vous ira jusqu'au cœur? Dès les premiers mots, vous balbutierez... et je suis bien bon de m'inquiéter! Je vous défie de mettre votre projet à exécution.

GENEVÈVE, *de la porte qu'elle tient ouverte, se retournant, très fermement*. — Oh!

je vous jure, Félix, je vais une dernière fois juger mon amour en toute indépendance, ça va être la dernière épreuve, eh bien, je vous jure que, si je distingue là (*Elle montre son cœur.*), fût-ce à cause d'un seul cri, le moindre son qui ne soit pas celui de la pitié, — je reste.

FÉLIX. — Bien. Je vais mettre un cerje à votre paroisse. Et mon signe?

GENEVÈVE. — C'est juste... (*Elle va à la cheminée.*) Eh bien, tenez, cette photographie... la sienne. Après que j'aurai parlé, je la tiendrai en mains... Pendant qu'il répondra, je fermerai les yeux, comme ça, et je m'interrogerai. Si vous retrouvez la photographie, là, à sa place, sur la cheminée, c'est que quelque chose aura bougé en mon cœur... Au contraire, si, en entrant, vous voyez la photographie à terre... eh bien, mon cher... c'est que je l'aurai laissée tomber!

FÉLIX. — Ah! folle Geneviève! Je trouve tout cela bien compliqué pour ma simplicité à moi... mais je souffre de votre souffrance et j'admire, allez, cette espèce de soin testamentaire que vous prenez de lui... C'est tout de même une très jolie et bien touchante idée!... Heureux l'homme qui l'inspire!

GENEVÈVE. — Mais je vous ai mis dans la confidence... Le silence, hein, Félix?

FÉLIX. — A quoi bon me le recommander? Ne suis-je pas votre ami plus que celui d'André? (*Gravement.*) Quoi qu'il arrive, et quoi que j'en pense, vous entendez, la beauté de votre pensée sera respectée, je vous le jure.

GENEVÈVE. — Merci. Revenez exactement. Il faut que vous soyez là... après. D'ici là, tout ce que je demande, moi, c'est la force... la force... car ça va être un dur moment! (*Elle referme la porte, réfléchit un instant.*) Voyons... (*Elle semble capituler diverses pensées, puis elle va vivement à une table, écrit quelque chose et, ensuite, ouvre une porte en appelant très haut plusieurs fois.*) Tim!

SCÈNE IX

GENEVÈVE, TIM, puis UN DOMESTIQUE

TIM, *petit groom, entrant quelques secondes après*. — Madame?

GENEVÈVE. — Monsieur ne t'a pas encore appelé pour ses épreuves?

TIM. — Non, madame.

GENEVÈVE. — Prends... ce télégramme, et va le porter à la poste de la rue Meissonier.

TIM. — Mais monsieur m'a dit de ne pas bouger, qu'il allait me donner l'article à porter au journal.

GENEVÈVE. — Va. Ça ne fait rien.

On entend sonner dans la maison.

TIM — Madame, justement, voilà monsieur qui me donne mes trois coups.

GENEVIEVE, *riant*. — Je te dis d'aller, as-tu compris? Vite, vite... Ne passe pas par là... passe par le grand escalier et ne remonte pas chez monsieur surtout.

Elle ouvre une petite porte à droite et fait sortir le groom. Elle écoute quelques secondes, puis s'installe précipitamment au bureau d'André et se met à écrire.

LE DOMESTIQUE, *entrant*. — Madame n-elle vu le groom? Monsieur le demande.

GENEVIEVE, *continuant d'écrire*. — Le groom? Non.

LE DOMESTIQUE. — Ah! je croyais que madame l'avait appelé...

GENEVIEVE — Du tout, du tout.

Le domestique ressort. Un temps. Genevieve écrit toujours d'une plume rapide et nerveuse. La porte de droite s'ouvre brusquement.

SCÈNE X

GENEVIEVE, ANDRÉ, puis FELIX

ANDRÉ, *entrant, un porte-plume dans les dents*. — Ça, c'est un peu fort!... Qu'est devenu le petit? Tu ne l'as pas vu?

GENEVIEVE. — Non.

ANDRÉ — On me disait que tu l'as appelé à l'instant... Il ne s'est pas envolé, pourtant.

GENEVIEVE, *écrivant*. — Je ne l'ai pas appelé du tout.

ANDRÉ. — Ça c'est raide!... Il m'a semblé à moi aussi entendre ta voix... Et alors, qu'est-il passé? Je lui avais dit de ne pas bouger... Il verra ça!... Je lui ternerai les yeux!... Eh bien, et l'autre? Qu'est-ce qu'il est devenu, Félix?

GENEVIEVE. — Il est parti.

ANDRÉ — Qu'est-ce qu'il a? Il boude?

GENEVIEVE, *verrouillant toujours*. — Non.

ANDRÉ — Avec ça! Je le connais... encore une lubie!... Quel sale caractère il a, celui-là! Qu'est-ce que nous lui avons fait? Tu l'as vexé, hein?... hein? Je te parle, tu n'entends pas?... Tu pourrais répondre?... Mais, ah ça! que se passe-t-il?... toute une réunion est sens dessus dessous? Qui?... tu n'entends plus maintenant quand on te parle?...

GENEVIEVE. — Je te demande pardon... J'étais.

ANDRÉ. — A qui?

GENEVIEVE — A Lehmann, pour sa facture.

ANDRÉ — Ah! bu... Mais nous n'avons pas fixé le chiffre de la réduction. Ça me concerne pourtant! A combien transiges-tu?

GENEVIEVE, *toujours dans la même position*. — A huit cents francs.

ANDRÉ, *hébété*. — A huit cents francs!... Mais tu es folle! à huit cents francs!... Qu'est-ce que te prend? Jamais de la vie, par exemple!... Nous n'avons pas les moyens de mettre huit cents francs à une souscription qui en vaut trois cents sans en plus!... Puis, qu'est-ce que ça fait de réduction? Deux lions au lion?... Je crois que tu perds la tête, ma pauvre! D'abord, c'était à moi d'écrire... Je ne sais pas ce qui t'a pris... Comment arranges-tu ça? Montre.

GENEVIEVE. — Je vais corriger le chiffre.

ANDRÉ, *allongeant la main*. — Pas vite... Car si tu crois qu'il s'agit seulement de lui proposer, à cet individu!... S'il refuse, je plaide... je plaide... Dommage.

GENEVIEVE. — Tu... veux voir cette lettre?

ANDRÉ — Mais oui!...

GENEVIEVE. — Ecoute...

ANDRÉ. — Eh bien, qu'est-ce que tu as, voyons?

GENEVIEVE. — Ecoute... laisse-moi la voir.

ANDRÉ — Quoi?... Allons, allons, pourquoi ne veux-tu pas me donner cette lettre?... Qu'est-ce que ça veut dire?... Voyons... maintenant c'est moi qui exige que tu me la donnes...

Il veut prendre la lettre. Genevieve met la main dessus.

GENEVIEVE. — André... je t'expliquerai...

Il lui arrache la lettre et y jette les yeux quelques secondes.

ANDRÉ, *très calme*. — Qu'est-ce que c'est que ça? *Il lit à haute voix*. Ne sois pas plus malheureux... Je vous l'ai écrit à vous comme à tous pour ne pas vous ennuier, peut-être, de joie trop prématurée... oui, je puis, mon ami... Je quitte cette mission à cinq heures, je ne serai plus là... Je remercie Félix... Attendez-moi demain, mardi, ou vous savez... Dieu n'est témoin que lorsque je me suis donnée à vous mon âme... *Genevieve voit la phrase*... c'était plus par vanité que par amour... j'ai beaucoup souffert depuis, de ma fièvre... mais maintenant je suis trop mourante, j'ai besoin de me réconforter auprès de votre tendresse... *Il a temps. Eclairci de sa vie*. Non, c'est trop bête!... C'est vraiment trop simple!... Il faut trouver autre chose, ma petite! Chercher à exciter ma jalousie avec des trucs aussi enfantins! Ah! ma pauvre fille, si tu crois que nous en sommes encore là!

GENEVIEVE. — Tu as raison... C'était de ma part un enfantillage ridicule... Je ne sais ce qui t'a passé par la tête... Remis ce bout de papier. Je suis restée.

ANDRÉ — Cependant que veut dire à cinq heures je ne serai plus là?... Oh! je te demande cette exploitation pour te montrer à quel point l'invraisemblance était évidente... Tu ne réfléchissais pas que l'on ne peut pas

ainsi dans la vie, sans bagages, sans... Au fait, pourtant, qu'est-ce que cette malle que j'ai vue avant notre explication de tout à l'heure, à ton palier.

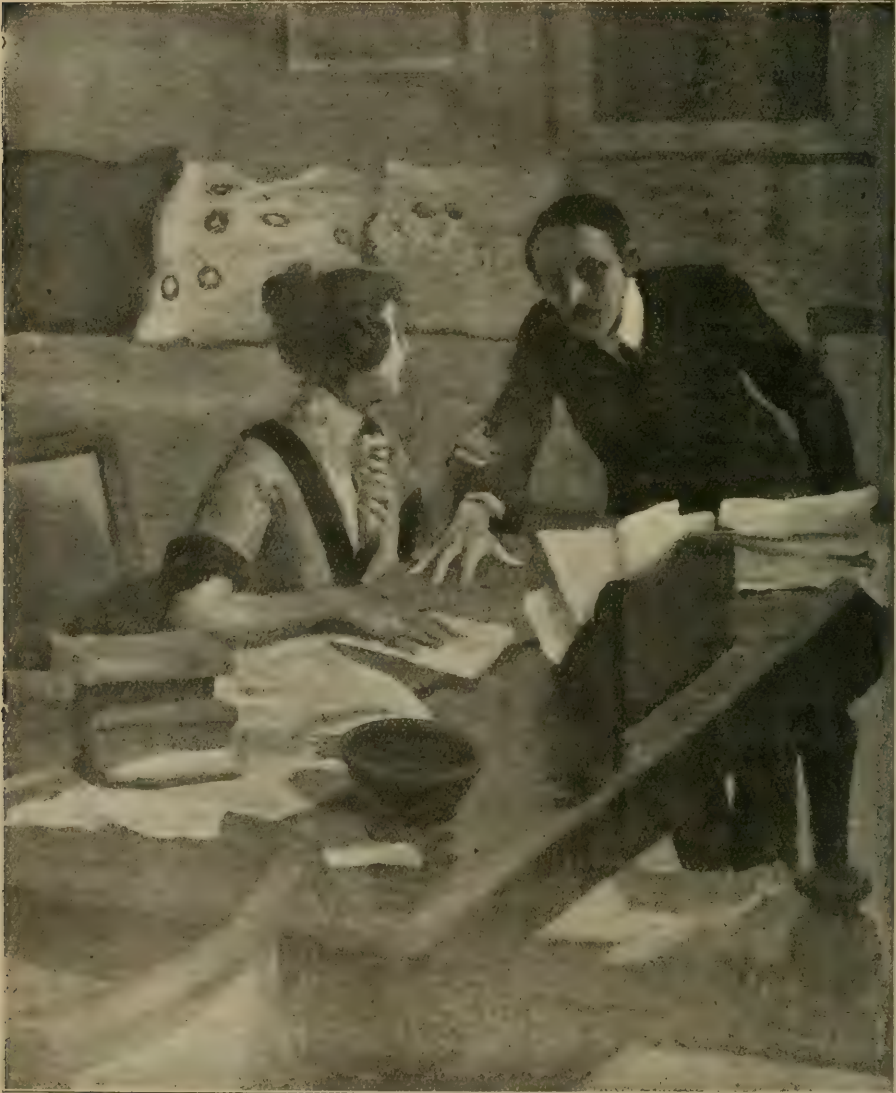
GENEVIÈVE. — Oh ! une coïncidence... voilà tout.

ANDRÉ. — Allons, voyons, voyons... Gene-

GENEVIÈVE. — Je t'expliquerai... Ne va pas croire des choses que tu pourrais croire à première vue...

Elle se tait.

ANDRÉ. — Parle donc... Tu es toute pâle... Je ne me fâche pas, tu vois bien... Je sais



ANDRÉ. — VOYONS... MAINTENANT C'EST MOI QUI EXIGE QUE TU ME LA DONNES...

viève, tu n'as jamais menti, du moins je l'ai toujours cru ainsi. Je fais appel à ta loyauté, en ce moment... Trêve de plaisanteries de mauvais goût. Je te prie, je te somme de répondre en toute franchise. Qu'y a-t-il, derrière cette trame cousue de fil blanc que tu me tendais?... Pourquoi ce piège?...

qu'en te posant la question comme je viens de le faire et dans un pareil moment, tu ne mentiras pas... Maintenant que tu es bien convaincue, je l'espère, que des manœuvres de ce genre pour raviver mon amour par la jalousie seraient d'abord absurdes et dangereuses ensuite pour toi-même... parle.

Elle laisse tomber la tête dans ses mains.

GENEVÈVE, se dressant brusquement. — Ah! pourquoi mentir plus longtemps, puisque dans une heure tu l'aurais su?... Eh bien, oui, oui, c'est vrai, j'en ai assez... je pars, je m'en vais.

ANDRÉ. — Je ne te demande pas si tu pars ou si tu restes... ce n'est pas ça... je te demande si tu oserais, après ce que je viens de te dire, soutenir la véracité de cette phrase : « Dieu m'est témoin que quand je me suis donnée à vous... »

GENEVÈVE. — André!... je ne suis pas coupable!

ANDRÉ. — Mais réponds donc!... Ces faux-fuyants ne sont plus de situation!... Il faut bien que je t'interroge, puisque tu m'as mis dans cette obligation stupide... Certes, je n'ignore pas que les aberrations des femmes jalouses les poussent parfois aux pires extrémités... tout est possible dans la vie!... Mais de ta part pourtant... de ta part!...

GENEVÈVE, hésitant, cherchant ses mots, avec une expression atroce. — C'est à toi la faute si j'ai perdu la tête, André!...

ANDRÉ. — Tu mens!... je vois bien que tu mens! Je suis bien bon de donner dans ces panneaux!...

GENEVÈVE. — Oh! je pourrais mentir... mais je ne le ferai pas... j'en ai assez! J'aime mieux qu'il en soit ainsi, après tout. Oh! je prévois la gravité de ce qui va se passer... après l'aveu que je vais te faire nous ne devrons plus jamais nous revoir... mais qu'importe!... Elle se redresse avec courage.) Oui, André, c'est vrai... La lettre que tu as surprise disait vrai... Dans un moment de détresse, un jour, je t'ai été infidèle... depuis j'ai vécu dans le remords, mais aujourd'hui je reconquiers ma liberté!...

ANDRÉ. — Des preuves!

GENEVÈVE. — Des preuves?... A quoi bon? Ne sens-tu pas que je dis toute la triste vérité... Puisque je pars, à quel mobile oserais-je en te leurrant de la sorte?... Je n'aurai pas la sottise folie que tu me supposes, de vouloir te reprendre par des moyens aussi bas.

ANDRÉ. — Tu pourrais vouloir te venger.

GENEVÈVE. — Dans... ma vengeance!... Il est bien sûr que tu le mérites!...

ANDRÉ. — Mais quelle... vengeance, quel...

GENEVÈVE. — Va voir dans ma chambre. Tiens, j'ai écrit quatre lettres... deux lettres dans l'escalier... Fais-leur passer à mon service... Elles doivent être prêtes!...

André va à la porte, l'ouvre, regarde et revient.

ANDRÉ, le poing levé. — Guéuse!

GENEVÈVE. — Je ne suis guère coupable, après tout... André, si tu savais!... des mois de rage, de souffrances!... ne me trahais-tu pas, toi, abominablement? Je souffrais trop... je me disais : moi aussi, j'ai le droit... Et alors, un jour que tu m'avais rudoyée... la vieille histoire... alors. (Eclair-

fant.) Tu vois bien que je ne peux pas parler, les mots m'étranglent... épargne-moi!

Elle retombe sur une chaise. Elle est livide.

ANDRÉ, éclatant. — Ah! c'est propre!... Hypocrite! Hypocrite!

GENEVÈVE, rassemblant ses forces. — Et c'est cette faute en grande partie qui m'a aidée à supporter avec résignation tout ce que tu me faisais.

ANDRÉ, lui saisissant les poignets. — Le nom?... le nom de l'homme... le nom? (Silence.) Tu hésites!...

GENEVÈVE. — Je ne puis plus te le dire.

ANDRÉ. — Ah! c'est juste!... J'ai besoin de me réfugier auprès de votre tendresse... Va, garde ton vil secret... tu peux l'emporter... Pars, pars, quitte cette maison, (Belle-louvement.) mais pars tout de suite... que je ne te revoie plus, va-t'en, va-t'en!

Geneviève, réellement éperdue, fait un pas vers lui, comme si elle allait se jeter à son cou.

GENEVÈVE, criant. — André!... Ce n'...

ANDRÉ, l'interrompant brusquement avec un rire. — Oh! je sais bien ce que tu te dis : il n'y a qu'une minute il criait : « Tout le monde a le droit!... »

GENEVÈVE. — Non, non... Ecoute donc!

ANDRÉ, parlant sur elle. — ... Et voilà, maintenant qu'il s'agit de moi, ce n'est pas la même chose!... »

GENEVÈVE. — André!... Puisque...

ANDRÉ, criant à tue-tête. — Oui, tu avais le droit commun!... Ce n'est pas ta trahison qui m'écœuré et me révolte... Tu avais le droit!... Ça? mais je m'en fous, c'est bien simple... je m'en fiche!... tu dois bien le voir à mon calme!... (Il la repousse avec force.)

Le tumulte de leurs deux voix mêlées s'apaise brusquement. André continue seul attendant la paix en gesticulant.) Non, ce qui m'écœuré, c'est le mensonge... cela seulement!... Ah! le voilà bien le résultat de ton beau mensonge, hein?... Quelle infamie!...

Tu as caché cela avec toutes les hypocrisies, peut-être pendant des mois, je n'en sais rien, des années... comme se débarrasser des enfants, remise une pauvre fille meurt subite que tu as... Et c'est indigne, tu avais l'orgueil de me représenter tout à l'heure, me montrant tes réalisations et ton grand succès. He... (Il s'adresse à elle.) Ah! quelle infamie!... (Il se tourne vers elle.)

Elle a hoché la tête. Elle a hoché la tête en sautant le photogramme. Elle hoché la tête sur ses yeux toutes les phases d'une lutte intérieure.) Heureusement tout s'arrange... Si tu voulais me faire quelque chose en t'en allant, j'aurais peut-être pu te qui me quittes, c'est moi qui te chasse. Je vais donc pouvoir enfin vivre sans ton fardeau... sans ton animal!... Veux-tu savoir? J'en ai assez de nous jusqu'à l'éternité.

Ils sont seuls à visage...

GENEVÈVE. — Je comprends ça!...

ANDRÉ. — Regarde-moi... Notre amour, entends-tu? ce n'était plus rien! rien! rien!

GENEVÈVE, *laissant tomber la photographie*. — Peuh!... pas grand-chose!

ANDRÉ. — Et maintenant soyons libérés l'un et l'autre. Notre séparation pratique, nous y songerons... mais d'abord ce qu'il faut, c'est mettre de l'espace entre nous... Tu parlais. A merveille!

SCÈNE XI

LES MÊMES, FÉLIX

Félix entr'ouvre peureusement la porte. André se retourne.

ANDRÉ. — Entre, entre... tu n'es pas de trop!...

GENEVÈVE. — Ah! pardon!... Quand je serai sortie...

FÉLIX. — Qu'y a-t-il? Vous vous disputiez?

GENEVÈVE. — Nullement.

FÉLIX. — Ce désordre, ces papiers épars?...

GENEVÈVE. — Un coup de vent qui est passé par là... Il a même fait tomber cette photographie, voyez.

FÉLIX. — J'y vois. *(Pendant qu'André se baisse pour ramasser la lettre chiffonnée, Félix, bas à Geneviève.)* Alors, vous avez eu cet horrible courage!... Est-ce possible!

GENEVÈVE, *rapidement*. — J'ai moins souffert que je ne croyais... Il m'a aidée. Ce que c'est que de nous! *(Elle montre du regard André qui plie la lettre en quatre.)* Voilà un homme intelligent et supérieur, tenez... Si vous saviez la lamentable puérité de ce qu'il a trouvé à dire!... C'est un pauvre grand gosse, après tout...

Elle va sortir.

ANDRÉ, *lui tendant la lettre de loin*. — Ceci t'appartient.

GENEVÈVE. — C'est juste... *(Elle la prend, puis, bas, à Félix, en passant.)* Silence!

FÉLIX, *de même*. — C'est juré.

GENEVÈVE, *à la porte, toujours à voix basse*. — Je pars tranquille. Le blé est bien semé : il va pousser. *(Elle se retourne pourtant vers André, à la dérobée.)* En partant, Félix, tout de même si je pouvais l'embrasser sans qu'il le sache!...

Elle sort.

SCÈNE XII

ANDRÉ, FÉLIX

ANDRÉ, *qui les a regardés se bécoter à voix basse*. — Elle vient de te dire ce qui se passe?

FÉLIX, *d'un air lassé à l'avance*. — Non Elle m'a dit seulement en sortant : « Il arrive des choses. » Quelles choses?...

ANDRÉ, *changeant de ton, prenant le ton homme*. — Ah! mon vieux, ce qui arrive?... un bouleversement dans ma vie, incroyable, in-cro-ya-ble!... Tu m'en vois encore tout abasourdi...

FÉLIX. — Quoi?

ANDRÉ. — Imagine ce que tu peux trouver de plus invraisemblable, de plus inattendu... la chose qui nous eût semblé, il y a une minute, la plus inconcevable!

FÉLIX. — Dis.

ANDRÉ. — Geneviève me trompait.

FÉLIX, *avec le calme le plus absolu*. — Ah!

ANDRÉ. — Oh! je t'en prie, mon ami, je t'en prie!... Il y a des minutes où tu manques de tact, je ne sais pas si tu t'en aperçois... Je te dis : « Geneviève me trompait » et tu me réponds : « Ah! »... comme si je t'apprenais que nous changeons de cuisine... Ça n'a pas autrement d'importance, mais dans la circonstance, tu comprends, c'est un peu agaçant...

FÉLIX. — Je te demande pardon. Je tâcherai à l'avenir de...

ANDRÉ. — Oui, ça n'a aucune importance... *(Reprenant.)* Crois-tu?... elle me trompait! Tout, je me serais attendu à tout... mais pas à celle-là! A ce point que j'ai cru tout d'abord à une répartie enfantine... mais il est impossible de douter. Elle ne s'est pas accusée : je l'ai surprise. Elle ne s'est pas vantée : elle a larmoyé... Et puis, quoi, elle s'en va!... Voilà! Elle s'en va!... Hein? Avais-je raison de ne pas me mettre martel en tête? On eût dit que je presentais l'avenir et qu'il ne fallait pas m'inquiéter autrement d'elle!... Et elle a refusé de me nommer... l'autre, le partenaire.

FÉLIX. — Ah! elle a refusé...

ANDRÉ. — Naturellement. J'ai eu la révélation subite, en une seconde... du fait brutal... c'est tout... Je n'en sais pas plus que toi maintenant... Avec qui? hein?... avec qui?...

FÉLIX. — Oui, avec qui?...

Leurs yeux se rencontrent tout à coup. Le regard se prolonge. Félix fait un mouvement brusque, un haut-le-corps véhément.

ANDRÉ, *lui mettant la main sur l'épaule en souriant*. — Ah! permets... es-tu fou? Je ne te soupçonne pas... je te prie même de ne pas te défendre... Non... seulement, je m'interroge... Ton défaut de surprise à l'instant... ton attitude... gênée *(Nouveau mouvement de Félix.)* mais oui, gênée... ces paroles échangées à voix basse... cette lettre après ton brusque départ...

FÉLIX. — Oh! arrête-toi!... Tu ne peux pas te douter à quel point cette scène va être ridicule!... Arrête-toi!

ANDRÉ. — Tu es fou? Est-ce que j'en doute?... Non... seulement il suffit qu'une

minute, une seule, tu comprends? ce soupçon soit admissible, pour qu'il empoisonne à jamais notre amitié et nos relations... Un tel soupçon serait en effet ridicule, intolérable, grotesque... Et dans l'impossibilité ou nous sommes actuellement, toi l'une justification, moi d'une preuve... il vaut mieux remettre à plus tard le plaisir de nous revoir.

FÉLIX. — Je te répète, André, que tu es insane en ce moment...

ANDRÉ. — Écoute... je suis à un grand moment de ma vie, un moment décisif et terrible... ou il faut d'un coup net que je sépare le passé de l'avenir... Je n'ai le loisir ni de m'attarder, ni de réfléchir, si je veux me sauver... et je me sauverai... Avec cette femme s'en va toute une moitié de ma vie que je ne connais déjà plus. Demain je mettrais de l'ordre dans tous ces événements, je réfléchirai, je m'amenderai, mais aujourd'hui, il faut faire maison nette... Je te demande pardon, mais que ce qui appartient au passé soit au passé!... A quelque titre que tu en fasses partie, confident ou... autre, je sens que nous devons nous séparer... Aussi bien notre amitié n'avait plus aucun rapport avec ce qu'elle fut autrefois... elle n'avait plus qu'un lien : ma femme...

FÉLIX, éclatant. — Mais, imbécile, est-ce que tu ne vois pas que...

ANDRÉ. — Que?

FÉLIX, s'arrêlant, puis haussant les épaules. Un silence. — Rien... Comme tu voudras, après tout! Tu as raison, pas d'explications. Il vaut mieux nous séparer, sans plus...

Il va prendre son chapeau.

ANDRÉ. — Crois-tu que je ne sache pas qu'il y a près de deux ans que tu es amoureux de Geneviève!

FÉLIX, les poings serrés. — Oh! assez, s'il te plaît!... Eh bien oui, j'étais amoureux de ta femme, oui, c'est possible, après tout... c'est possible que je l'aime!... Mais sais-tu comment?... sais-tu depuis quand?... Il y avait des mois que tu la trompais bêtement avec une actrice... tu rendais malheureuse à plaisir cette pauvre petite femme et je la voyais silencieuse et souriante, au point que je me demandais par quelle grâce elle ignorait encore ta conduite, lorsqu'un soir, vers minuit, je la ramenaï en voiture, je ne me rappelle plus d'où, mais tu venais à coup sûr de faire encore quelque chose de pas très glorieux, et nous gardions tous deux une contrainte pénible. Dans un mouvement qu'elle fit vers la portière, sa tête passant probablement au-dessus de moi, je sentis tout à coup sur ma main comme une goutte de pluie... Une larme venait de tomber. Elle était chaude, je me souviens, elle glissa en refroidissant le long de mon poignet... Oh! le trajet de cette larme, j'en garderai toute ma vie, le contact!... Ce qu'elle disait, cette larme, ce qu'elle disait!... Et ne sachant pas que je l'avais reçue, cette femme continuait de rire et de parler, comme si cela ne la gê-

nait pas... et comme si elle eût pu se remuer toute de la sorte, sans que ça la dérangerait autrement... Et j'eus la sensation, les nuits que tous les jours elle attendait l'obscurité pour pleurer... Depuis cette minute, je l'ai aimée, oui, d'un seul élan de pitié qui fait que je ne crains pas, tu vois, d'avoir les yeux mouillés en t'en parlant et que ses yeux à toi, mon cher, je ne m'en excuse



FÉLIX. — BONSOIR.

pas — je m'en vante!... Et là-dessus, je crois qu'on peut se quitter.

Il met brusquement son chapeau et remonte.

ANDRÉ, sans se retourner. — Je te le répète pour la justification de ce que je fais, en rompant avec toi je romps avec tout un passé...

FÉLIX, de loin. — Mais oui, mais oui, ne te donne donc pas la peine. Bonsoir.

Il sort.

SCÈNE XIII

ANDRÉ, seul, puis UN DOMESTIQUE,
puis GYSELE

ANDRÉ, un moment immobile, puis se mettant en marche. On entend des mots — Partant! parfait!... Tout ça est très bien — très bien... très bien... J'ai rudement bien fait de congédier celui-là! A merveille!... Tout ça va on ne peut pas mieux!... (Il frappe à la porte au fond. Haut.) Non, pas exemple, je n'y suis pas. (Il répond.) Oh! mais très bien! très bien! (On continue à chanter.) Je n'y suis pas!... (Il se dirige.)

tire sa montre.) Voyons, voyons, du parti pris, du parti pris!...

LE DOMESTIQUE, *passant la tête à la porte.* — Je demande pardon à monsieur, mais j'ai attendu que monsieur Félix fût parti... Monsieur sait bien... c'est la personne qu'il m'avait dit de faire entrer, même s'il n'y était pas... Alors, comme justement j'ai entendu dire à monsieur qu'il n'y était pas... je me suis permis... Faut-il la faire entrer? Elle attend dans le bureau.

ANDRÉ. — S'il faut la faire entrer!... S'il faut la faire entrer!... *(Courant à Gysèle, qui entre pendant que le domestique sort.)* Gysèle! Gysèle! quelle joie! C'est vous!... C'est votre fraîche petite figure qui arrive! Que c'est bon... Gysèle!... Quelle joie que vous veniez à cet instant... vous ne pouvez pas savoir! Ah! cher petit bouquet de violettes!..

GYSÈLE. — Mon Dieu... cette effusion!... On reçoit de la sorte une maîtresse... Vous oubliez que je ne vous suis rien.

ANDRÉ. — Vous ne m'êtes rien... mais vous me serez tout demain.

GYSÈLE. — C'est à savoir!

ANDRÉ, *lui faisant assoir et dans un élan précipité.* — Si... si... mon enfant, mon petit doux!... Ah! ça me fait du bien, cette jeunesse-là! Mettez vos mains comme des fleurs mouillées sur mon front!... *(Il respire avec soulagement.)* Ecoutez... Il se passe des



ANDRÉ — METTEZ VOS MAINS COMME DES FLEURS MOUILLÉES SUR MON FRONT!...

choses très graves ici... oui, ma vie peut être bouleversée du jour au lendemain... Il faut absolument que nous nous voyions ce soir... que je vous parle... Ici ce serait imprudent... J'ai des affaires à mettre en ordre.

GYSÈLE, *ironique devant cette effusion formidable.* — Mais, cher monsieur, mettez-les tranquillement... Je venais vous faire une simple visite, et...

ANDRÉ. — Pas d'outantillages, Gysèle... c'est très sérieux... L'admission grave... C'est la troisième ou quatrième fois que nous nous voyons, mais l'importance de la situation veut que nous nous passions d'être corrects... Pouvez-vous, ce soir, vous trouver loge 37 à l'Odéon... sans votre père?... Faites-vous chaperonner par une amie...

GYSÈLE. — Faites attention... quelqu'un.

SCÈNE XIV

LES MÉMÈS NETCHE

NETCHE, *entrant brusquement, sans frapper.* — Qu'est-ce qu'on me dit, mon cher?... Vous permettez, mademoiselle, une seconde?... On lève ses paquets!

ANDRÉ, *glacial.* — Mais ce n'est pas à moi à vous renseigner, ma chère amie.

NETCHE. — Moi qui m'apprétais à boucler mon baluchon pour retourner à Londres!... J'y suis attendue à dîner samedi par la princesse Stirberg. Ah! que vous êtes donc inconfortables, mon dieu! Quelle horrible chose que les ménages d'artistes!... Je viens vous prendre mes cigarettes, alors... Vous ne pensez pas, mon gros, que je vais vous faire cadeau de mes bouts dorés... Je n'ai pas les moyens de vous laisser des cigarettes à deux sous pièce... Vous seriez bien aimable d'ouvrir votre tiroir.

ANDRÉ. — Voici.

NETCHE. — J'oublierai certainement quelque chose dans cette précipitation, mais je compte sur votre probité pour me le renvoyer... Au fait, j'y pense, vous ne nous avez pas présenté mademoiselle.

ANDRÉ, *du bout des dents.* — Mademoiselle Gysèle Dartier, Miss Netche Bms.

NETCHE, *mettant son mouchoir et la regardant avec insolence.* — Mademoiselle... Mademoiselle est actrice?

GYSÈLE, *aimable.* — Pas encore.

NETCHE. — Vous êtes en train de lui faire un rôle, probablement c'est cela... Je vous le souhaite sincèrement très joli, mademoiselle, et digne de vous... Mon cher ami Demieulle est loin d'être un imbécile... mais je n'aime pas beaucoup ce qu'il fait. Ses pièces manquent, vous savez, de ce que nous appelons d'un mot spécial, le... *(Elle dit le mot anglais.)* vous n'avez qu'un mot en français un peu trop général, pour rendre ça : le cœur. N'est-ce pas ainsi qu'on dit?

ANDRÉ, *agaqué, mettant la main sur le bouton de la porte.* — Je suis bien fâché, croyez-moi, de ne pas avoir votre approbation.

NETCHE, *avec le cœur.* — Je n'aurai pas le plaisir de vous voir dans ce rôle, mademoiselle, mais je vous le dis, je souhaite absolument que la pièce soit belle... n'est-ce

pas, André?.. qu'elle soit gaie, et que la femme ne souffre pas trop à la fin.

ANDRÉ, *tout à fait impatient*. — Ma chère Netche, vous m'exécutez, mais je suis un peu pressé aujourd'hui... Malheureusement il sera difficile pour ne pas commettre vos idées littéraires. Elles ont leur intérêt d'ailleurs. (*A Gypole en croquant.*) Vous le voyez, miss Netche a été élevée à l'école du cœur sur la main.

Netche, qui allait sortir, se retourne, sa grosse face empourprée.

NETCHE. — Mon cher, mon père était un gros belaudant aux mains courtes, et moi, élevée en effet solidement, à côté d'autres hommes, étais restée d'une trempe vaillante, et en lui eût coupé les bras plutôt que de lui faire faire une action qu'il n'eût pas jugée bonne... Il fessait la fille, mais il n'a jamais fait pleurer la mère... Et je me souviendrai toujours de la poignée de main qu'il me donna quand je quittai le pays pour gagner ma vie, une poignée de main où il y avait pour cinquante ans de courage et de belle honnêteté... je ne sais pas si la fille aura y mettre l'énergie qu'y mit le père, mais d'autant à peu près comme moi, je ne sais pas... Good bye. (*Elle va faire un adieu à son père, puis elle se retourne.*) S'adressant à son père. Malheureusement.

SCENE XV

GYSELE, ANDRÉ, seuls.

GYSELE. — Oui, qu'est-ce que tout ça veut dire?... Non, mon cher, non, je ne veux pas me mettre dans cette histoire!..

Elle a un instant immédiat vers la porte.

ANDRÉ, *à part*. — Gysèle, Gysèle!.. que nous importent les gens!.. Ils ne savent pas encore... Quand ils sauront donc quelle bonne je pâtirais!.. Demain, Gysèle, toi-même, si vous le voulez, ma vie entière vous appartient...

Il lui prend les mains avec effusion.

GYSELE, *regardant la porte obstinément comme un chien qui voudrait partir*. — Laissez-moi descendre. Je voudrais m'en aller.

ANDRÉ. — Pratiquement voyons, voulez-vous?.. loge 37. Vous avez peur?..

GYSELE. — Oui, je ne suis pas tranquille. J'aimerais mieux ne pas être venue. Les scènes, vous savez... les histoires...

ANDRÉ. — Quelle enfant!.. Vous n'avez rien à craindre. Dites!..

GYSELE, *les pieds serrés l'un contre l'autre*. — Laissez-moi m'en aller.

ANDRÉ. — Je vous accompagne. Voulez-vous?... Répondez.

GYSELE, *regardant la porte*. — Quoi?.. Votre vie?... la loge?.. On ne s'y connaît plus... Je voudrais partir d'ici... en son, neuf heures... loge 37... Elle répète machinalement. 37... quatre et trois.

ANDRÉ. — Vous avez peur?

GYSELE. — Oui.

ANDRÉ. — La scène, la scène, la porte!..

Il ouvre la porte et regarde dans la rue. Gysèle, qui est restée à la porte, se retourne vers lui et dit : — Vous n'avez rien à craindre. Dites!..

SCENE XVI

GENEVIEVE, LA CHÈRE BONNE, puis ANDRÉ

GENEVIEVE, *venue de la cuisine par une porte latérale à la suite d'une porte vitrée à l'entrée dans la pièce*. — Personne... Ils sont descendus. Allez vite... pas de temps à perdre... Partez. (*La chère bonne*) Mère, ça lui est-il... (*Elle prend un bibelot sur une table*) Et puis ça... j'y suis beaucoup. (*Elle s'adresse de l'autre côté de la porte*) Quoi encore?... ça... Voulez-vous comme ça... on arrange tout le bien... Mais, qu'est-ce que ça a pleuré?.. Ah! bon, oui, on s'en va, mon pauvre cœur, on s'en va! C'est la vie!.. Qu'est-ce que ça veut dire, j'y ai à voir d'extrême!.. Ça arrive pas souvent... Quand la dernière fois, ça m'est arrivé avec vos trois petits de la rue, ça m'a changé tout, n'est-ce pas? (*La chère bonne*) Allez... je m'en va tout d'un coup... Maintenant c'est fini... partez, vous... fin! (*On voit l'arrivée de la chère bonne*) Je ne voudrais pas qu'on nous voie, nous n'avons pas de temps à perdre, voyons... Je s'imagine tout! (*La chère bonne s'en va*) Je m'en va tout d'un coup... GENEVIEVE aperçoit la photographie d'André restée à terre. Ça... Elle se lève et se penche. Quand elle se relève, la porte est tout ouverte. André, resté là, lui dit le geste de tristesse qui se reflète malheureusement. Puis elle se retourne, gênée, mais lorsqu'elle se retourne et regardant André, bien dans les yeux, elle dit : — Adieu, je vais vivre... A mon tour, maintenant. Sans rançonne.

ANDRÉ. — Adieu.



GENEVÈVE. — QUE C'EST DRÔLE... IL A ÉPOUSÉ UNE DE MES AMIES DE PENSION.

ACTE TROISIÈME

Le petit salon d'un Palace à Monte-Carlo, attendant à gauche au hall de l'hôtel et donnant au fond sur un vaste couloir. A droite, la porte d'un « tea room », sorte de bar vitré. De grandes lanternes japonaises sont assez joliment disposées de chaque côté de la porte. Des pots de faïence du pays avec des palmiers. Petites tables, petits canapés. Une table à journaux au milieu. Toutes les portes sont ouvertes, sauf celle du tea room qui est à tambour. Dans le corridor du fond, on voit la cage de l'ascenseur. La musique de l'hôtel vient de cesser et, au lever du rideau, défilent dans le corridor quelques musiciens en costumes rouges, avec leurs contrebasses, leur boîte à violons, etc. Netché et Geneviève sont assises sur la gauche. Geneviève brode vaguement un chemin de table. Elles causent à distance avec un monsieur en habit et une dame. Ce sont deux Russes, de table d'hôte, prince et princesse Palinkoff.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVÈVE, NETCHE, LE PRINCE ET
LA PRINCESSE PALINKOFF

GENEVÈVE. — On abuse un peu de la musique à Monte-Carlo.

NETCHE. — Mais ici cela fait un son assez joli. Et c'est encore bien mieux de ce

tea room — comme ils disent emphatiquement — lorsqu'on en laisse la porte ouverte...

LE RUSSE. — Du reste, ce petit salon est intime. C'est la seule pièce où se tenir.

NETCHE. — C'est pour cela sans doute que personne ne s'y tient.

LE RUSSE. — Oh! tout le monde, le soir, va à l'usine, comme vous dites ici.

LA RUSSE. — Vous ne jouez pas, madame?

GENEVÈVE. — Nous sommes de passage

seulement. Nous arrivons, mon amie et moi, de Naples, où nous venons de séjourner deux mois. Avant de réintégrer Paris, nous nous arrêtons un peu à la Riviera. Nous partirons demain probablement.

LA RUSSE. — Ah! si tôt!... Nous, nous arrivons directement de Pétersbourg. C'est un si beau pays... Nous aimons tant Monte-Carlo, en Russie... Mais il n'y a pas un chat cette année. La saison est très mauvaise. Le Caire leur fait concurrence...

GENEVÈVE. — C'est encore de si bonne heure!

LE RUSSE. — Nous devons venir avec de nos amis, le prince et la princesse Stahovitch... mais, au dernier moment, ils sont demeurés pour les fêtes de la Cour.

GENEVÈVE. — Vous connaissez les Stahovitch? Lesquels? Celui qui a épousé une Française... l'aide de camp?

LA RUSSE. — Nous le connaissons beaucoup.

GENEVÈVE. — Que c'est drôle!... Il a épousé une de mes amies de pension, Louise Vandal, la fille d'un marchand de soieries de Besançon... Comme le monde est petit! Elle a failli venir?

LA RUSSE. — Oui. Elle est très musicienne, vous savez... elle adore Monte-Carlo à cause de la saison d'opéra... Mais elle aura encore le temps de se décider à venir, car le théâtre n'a commencé que ce soir, n'est-ce pas?

LE RUSSE. — On joue une pièce de qui donc, déjà?... de Demieulle.

GENEVÈVE. — Oui, j'ai aperçu l'affiche en arrivant.

LE RUSSE. — Je ne connais que de nom... C'est bien? On dit que c'est un auteur gai.

GENEVÈVE. — Très gai, n'est-ce pas. Netche? Nous le connaissons un peu.

LE RUSSE. — Oh! vraiment. Vos auteurs français sont si charmants... (*On apporte des lettres.*) Vous permettez?

GENEVÈVE. — Faites donc.

Ils débâchent leur courrier et se parlent en russe à voix basse.

NETCHE. — Dire qu'il y a des gens qui arrivent de Pétersbourg pour la joie d'entendre une pièce d'André! Eh bien, vrai!

GENEVÈVE. — C'est tout de même ce qu'on peut appeler une fichue idée que de s'arrêter à Monte-Carlo, et de descendre juste à cet hôtel.

NETCHE. — Maintenant que c'est fait!

GENEVÈVE. — Le plus simple sera de partir demain matin de très bonne heure pour Beauhien ou Bordighera... Beauhien plutôt. C'est plus près de Londres... Ça vous fera plaisir.

NETCHE. — Nous n'aurions pas voulu descendre à Monte-Carlo que nous y étions bien forcées, ma chérie. Nous ne pouvions plus envoyer de dépêche à Felix. Il est parti ce

matin à huit heures cinquante de Paris. Il n'aurait pas pu recevoir la dépêche.

GENEVÈVE. — Oh! puis, mon Dieu!... Il n'y a qu'à faire tout ce que nous pourrions pour éviter une rencontre. D'ailleurs, André est à son théâtre... Nous ne le verrons pas... et ils vont souper avec les acteurs au Côté de Paris ou chez Cires... Je connais ses habitudes... Jambon et porto blanc. Je suis venue déjà avec lui à Monte-Carlo pour la représentation de son *Eloa*.

NETCHE. — Avez-vous que ça ne vous a peut-être autrement désagréable de l'apercevoir sur le Grand Rond ce matin? Croyez-vous vraiment qu'il ne nous ait pas vus?

GENEVÈVE. — Non... Il était là avec toute sa troupe. Je ne sais si c'est parce que j'en ai perdu l'habitude, mais j'ai trouvé cela d'un lugubre!... Il avait l'air de faire partie d'une tournée de province... Il portait un chapeau non marron désastreux...

NETCHE. — Ça vous a impressionnée tout de même, dites, de revoir son joli petit museau en sucre rose.

GENEVÈVE. — Pas le moins du monde... Tenez...

A ce moment, entrent, venant du couloir du fond, Gysèle Dartier et Bouyou chapeaux, accompagnées de l'acteur Voltron. On voit qu'elles passent intentionnellement par là pour Geneviève. Ils se dirigent vers la table aux journaux, de l'air de chercher un journal. Avant de sortir, les femmes, au même temps, jettent un coup d'œil sur Geneviève. Bouyou, avec un peu d'insolence, affecte de siffler de son favori, Gysèle, très simple, un peu timide. Il sortent débout, comme des gens qui ne font que traverser.

SCÈNE II

LES MÊMES, GYSELE, BOUYOU, VOIRON

NETCHE, *aux deux femmes*. — Elle y est, donc pas au théâtre avec son André cher!

GENEVÈVE. — C'est la deuxième fois qu'elle passe et qu'elle nous dévisage.

NETCHE. — Vous ne dites pas que quelque- là ne nous a pas vus!... Elle est en pleine compagnie!

VOIRON, *chantant*. — T'es-tu, là, dit-tu là... Astu le Pagan!

BOUYOU. — Non, vraiment.

GYSELE, *affectant de regarder aux tables*. — C'était justement lui que je cherchais.

VOIRON. — Alors, allez au théâtre... La nuit du dernier tableau, mais, si vous ne faites rien... Ou alors, le voici l'homme la voir l'histoire.

GYSELE, *revenant, parlant comme au Théâtre*. — Dis tout, nous sommes dans l'histoire, monsieur!



BOUYOU. — C'EST RIGOLO, LA VIE, PAS ?...

BOUYOU, en sortant, à Voiron, exprès, tout haut. — C'est rigolo, la vie, pas?...
Ils sortent tous les trois, Gysèle la dernière.

SCÈNE III

GENEVIEVE, NETCHE, LE PRINCE ET LA PRINCESSE

GENEVIEVE, pensif. — Il n'y a que six mois et pourtant elle a déjà vieilli.

A ce moment, les Russes se retournent vers Genevieve.

LE RUSSE. — Je vous demande pardon... Mais les nouvelles du pays, n'est-ce pas?... J'ai justement mon frère qui m'envoie des nouvelles de cette affreuse guerre. (*S'adressant à sa femme.*) Ah! Néra! regardez l'horloge... Il faut aller prendre nos manteaux. (*À Genevieve.*) Nous allons chercher des amis à la sortie du théâtre.

GENEVIEVE. — Quelle heure est-il donc ?

LE RUSSE. — Onze heures moins cinq à l'usine.

GENEVIEVE. — Que cela ?

LA RUSSE, riant. — Oh! que cela, vraiment!

GENEVIEVE. — C'est une exclamation...

parce que nous attendons un ami qui vient de Paris à notre rencontre par le rapide de onze heures.

NETCHE. — Et il nous apporte des grands papiers sérieux. Alors!...

LE RUSSE. — Vous avez encore un petit quart d'heure d'attente... Et il y a quelquefois du retard... Néra, je monte avec vous... Si cela peut intéresser madame, nous allons descendre en même temps la photographie de la princesse Stahovitch.

GENEVIEVE. — Oh! oui... cela m'amusera beaucoup de voir ce qu'elle est devenue.

LE RUSSE. — Elle est très grosse personne.

GENEVIEVE. — Pauvre Louise!... Oui, rendez, voulez-vous bien?

SCÈNE IV

GENEVIEVE, NETCHE

NETCHE, se levant pour se dégoûter. — Enfin!... J'allais leur proposer de jouer à pigeon-vole... Qu'on est poli en Russie! (*Elle chante :*)

« L'adjudant dit : « Nom de nom.
« Bougre, bougre, mon capitaine! »

GENEVIEVE. — Taisez-vous! Si on vous entendait!

NETCHE. — On vous prendrait pour ma dame de compagnie. Ça vous vexerait.

GENEVIEVE. — Ce bon Félix!... J'aurai plaisir tout de même à le revoir... Avouez que dans toutes ces affaires il a été charmant... si discrètement dévoué... pour toutes ces questions odieuses de notaire... ces formalités indélicates du divorce. J'ai hâte de savoir s'il va nous apporter quelque chose de définitif...

NETCHE. — Je ne blague pas votre caniche... seulement, n'exagérons rien... Il travaillait un peu pour son compte.

GENEVIEVE. — Oh! son compte!... Pouvez-vous dire! Rien n'est moins vrai! Il sait que je lui suis reconnaissante d'une affection si dissimulée et si intense, voilà tout. Évidemment, il se doute bien aussi que le jour où je me déciderai, le divorce prononcé, et bien plus tard encore, à choisir un compagnon sûr, un ami suivant la formule, pour me voir vieillir, en échange de ces bons sentiments dont se font les amitiés durables, il se doute bien, évidemment, que ce ne sera pas un autre que lui...

NETCHE. — C'est ce que je dis... Le bail est consenti à longue échéance. C'est dans le tempérament des Françaises de ne pouvoir vivre seules... Ne discutons pas... Seulement, quand je serai à Londres, vous savez, ça se fait aussi bien qu'ici et plus rapidement, ces petites opérations!... et ça ne m'occasionnera pas de dérangement...

GENEVIEVE, se balançant dans le rocking. — A moins que je ne prenne goût définitive-

ment au voyage et puis je ne devienne, Natché, le soldat des tables d'hôte... la dame en noir qui a dû être polie... J'aime le voyage pour lui-même, le train, son dorboisement, son amoncel, avec le long chapelet des stations qu'on agresse, on n'est nulle part hors de soi... c'est bon. Toute votre vie suit aux bagages... Être un peu comme ces employés de sleeping dont l'ambitionne parfois la vie, avec leurs longues journées vides où ils n'ont qu'à regarder monter et descendre les fils télégraphiques, derrière la portière d'azur... Et je ne suis déjà, Natché, cette dame en noir, qui a dû être si pauvre et qui descendra sûrement demain à l'heure triste de la table d'hôte.

NETCHÉ. — C'est égal, mon amie pratique de Saxeonne, habitue mal à l'idée que ce qui vous sépare, c'est une faute imaginaire? Le Signaruelle imaginaire a... tous, voilà pour lui!

GENEVIEVE. — En tout cas, vous n'en pouvez rien l'effacement? Et puis ne dites pas de mal de mon message, j'en suis très fière, vous savez?

NETCHÉ. *lisant les lettres au ciel.* — Si je le sais!

GENEVIEVE. — Et si jamais le bon Dieu qui saura apprécier — me dispense la Purgatoire et me fait entrer au Paradis, ce ne sera jamais qu'à cause de ce petit message-là.

NETCHÉ. — Vous avez fait aussi votre petite pièce, ça se gagne! Cabotins!

GENEVIEVE. *faisant la grimace.* — Oh! cette vilaine Natché! Non... pas cabotins... nous sommes... *(Elle s'arrête.)* les impresarios de notre bonheur... voilà. Ça, c'est une définition qui me plaît.

Elle rit.

NETCHÉ. — Si vous le pouviez, comme on veut que vous veuillez encore de lui sur son bonheur, à votre homme!

GENEVIEVE. — Je n'aimerais pas le savoir malheureux, voilà tout... Mais quant à m'en occuper jamais, ou à me donner une once d'émotion à cause de lui... ah! non!... Penser que j'ai été jadis assez bête pour me faire tant de mal!... Tout est passé. Tenez, dans le livre que je lis là, il y a cette phrase (on dirait un proverbe oriental) : « Quand tu sens que tu vas pleurer, pense à la stupidité de la cause et tu souris ». Maintenant, s'il arrivait quelque chose, n'importe quoi, je crois que je saurais sourire et m'en tirer de façon spirituelle, ce qui est toujours, après tout, la seule façon de s'en tirer.

Passaient les Russes.

SCÈNE V

LES MÈRES, LE PRINCE, LA PRINCESSE,
puis FÉLIX

PRINCE. — Voilà.

Ils exhibent un long poste-particulaire de voyage.

GENEVIEVE. — Oh! que c'est drôle! Cette bonne Louise! C'est qu'elle est devenue étonnée... Ma parole, elle a l'air Russe véritablement!

LA PRINCESSE. — Voilà le prince Stalovitch.
GENEVIEVE. — Oh! moi elle... oh! que cela m'attriste!

FÉLIX. *entrant par la porte du hall.* — Bonjour, chère madame.



GENEVIEVE. — Vous avez l'air si triste d'un moment!

GENEVIEVE, *s'excusant.* — Par exemple!... Mais qu'y a-t-il? Le train est donc en avance?

FÉLIX. — J'ai pris une voiture pour venir de la gare. L'omnibus avait beaucoup de bagages à charger... et je craignais de vous faire attendre... *(Aux Russes.)* Mais, je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi.

LE PRINCE. — Nous avons fini, nous sortons.

FÉLIX. — Je vous en prie. Je monte ma valise et choisis ma chambre... Ne me regardez pas, j'ai voyagé avec une dame qui a laissé la glace brisée toute la journée... je dois avoir l'air d'un mécanicien.

GENEVIEVE. — Vous avez fait au moins d'un ingénieur!

Tout cela a été dit avec une politesse affectée et un balancement de main très correct. Un garçon attend avec la valise et les couvertures.

NETCHÉ. — Bonjour le Félix. Votre chambre est retenue, vous savez. Vous allez voir, si elle ne vous convient pas.

GENEVIEVE, *sortant les lettres aux Russes qui se retirent discrètement.* — Au revoir, madame, cela m'a fait un grand plaisir.

GENEVIEVE, *allant à Félix, qu'on voit et familièrement.* — Vous avez fait bien voyager?

FÉLIX. — Vous, vous avez fait un bon voyage, dites-vous! Deux mois! Vous avez toute l'Italie dans les yeux... Mais vous êtes en tout le renvoyer à ses amis. Bonsoir... Je suis un descendant, une seconde et je serai restauré.

GENEVÈVE. — Je pense bien!... Vous allez prendre quelque chose, vous allez souper.

FÉLIX. — Je boirai surtout.

NETCHE. — Oui, c'est cela, Geneviève, pendant que je vais lui indiquer sa chambre, faites-lui préparer ici quelque chose.

FÉLIX. — De la bière surtout.

NETCHE, *bas à Geneviève*. — Laissez-moi le soin de le prévenir de la présence d'André et de la petite souillon.

GENEVÈVE, *haut*. — Prenez tout votre temps, Félix. Je vous attendrai dans le bar, à côté. Vous avez les papiers?

FÉLIX. — Oui, je vous raconterai ça... *(Au groom.)* Dis donc, petit.

NETCHE. — Prenez-vous l'ascenseur. C'est au premier.

FÉLIX. — Pas la peine alors.

Ils sortent.

LA VOIX DE NETCHE, *dans le couloir*. — Avez-vous mes cigarettes? Ah! vous êtes un bon chienchien...

Geneviève, restée seule, va au canapé, tapote son ouvrage. Elle a l'air heureux et léger. Gysèle entre par le hall. Elle se dirige vers la table du milieu et y prend une enveloppe. Elle regarde Geneviève de côté; celle-ci gênée, et voyant l'insistance, prend le parti de se retirer. Au moment où elle atteint la porte du corridor, Gysèle, rouge comme une pivoine, se décide.

SCÈNE VI

GENEVIEVE, GYSELE

GYSELE. — Madame... toute la journée j'ai hésité vingt fois à vous aborder... excusez-moi... je sais que c'est contraire à toute espèce de correction, et vous devriez en effet vous retirer. Mais il n'y a pas d'audace de ma part. J'ai une chose très grave à vous dire. Vous pouvez passer sur les convenances avec la petite Dartier, allez!... Maintenant, madame, je n'insisterai plus... j'aurai fait mon devoir en vous priant de m'écouter.

GENEVIEVE. — Mademoiselle, ce n'est pas une affaire de correction, mais je doute que vous ayez à me dire quoi que ce soit qui puisse me concerner... et je vous prie de ne pas insister. Elle fait un pas vers la porte.

GYSELE. — Si, madame, si, justement quelque chose qui vous concerne!... Mais, je vous le répète, vous êtes dans votre droit en vous retirant et j'aurai fait mon devoir.

GENEVIEVE, *après une hésitation*. — Si c'est important, dites rapidement ce que vous avez à me dire, mademoiselle

GYSELE. — Vous le pouvez d'autant mieux que je n'étais rien dans la vie de M. Demieulle quand vous vous êtes séparés. Et lorsque nous nous rencontrions chez

M^{me} Stumpfer ou aux répétitions, j'ignorais tout de votre vie.

GENEVIEVE. — Je le sais.

GYSELE, *embarrassée, cherchant les mots*.

— Je me fais engager à l'Odéon et je quitte demain Monte-Carlo. Je m'en vais.

GENEVIEVE. — Avec M. Demieulle?

GYSELE. — Sans monsieur Demieulle.

GENEVIEVE. — Ah! bah!... Eh bien, mademoiselle, je ne saisis pas l'intérêt que peut avoir pour moi un engagement... évidemment appréciable, et dont je vous félicite... mais ce doit être affaire entre vous et M. Demieulle, un départ conclu entre vous depuis longtemps et auquel je ne suis, je suppose, en rien mêlée.

GYSELE. — Vous vous trompez, et c'est parce que vous êtes là que j'ai pris une détermination aussi rapide.

GENEVIEVE. — Je ne comprends plus.

GYSELE. — Les raisons pour lesquelles je quitte ma vie actuelle vous importent peu, madame... mais mon devoir était de vous dire en partant : il n'y a qu'une seule femme qu'il aime. Et c'est vous

Un silence.

GENEVIEVE, *avec un petit sourire*. — Je vous remercie, mademoiselle, vous êtes bien aimable!... Mais ce que vous me dites là, je n'en ai jamais douté, croyez-le bien. Cela ne m'apprend rien... Alors?...

GYSELE, *désarçonnée*. — Alors, quand j'ai appris votre présence ici même, ma résolution a été prise. Je me suis dit : « S'il est un instant de partir, c'est celui-ci... On ne sait pas ce qu'on laisse derrière soi! »

GENEVIEVE, *ironique*. — Ah! très bien, je comprends... vous espérez que je reviendrais gentiment prendre la place vacante et vous vous disiez que l'occasion était bonne de mettre votre fuite à exécution; il serait toujours en pays de connaissance, le cher homme! Et, on ne sait pas, des fois, n'est-ce pas?... C'est simplet comme raisonnement, mais désarmant.

GYSELE. — Maintenant, c'est dit... je n'aurai plus rien à me reprocher.

Elle salue et se retire.

GENEVIEVE, *l'appelant*. — Je ne suis pas curieuse, mademoiselle, mais pour quels motifs le quittez-vous si mystérieusement?

GYSELE. — Oh! il n'y a pas de mystère... Quant aux raisons, vous comprenez qu'elles soient difficiles à vous donner...

GENEVIEVE, *ironiquement sincère*. — Mais, chère mademoiselle Dartier, ne vous gênez donc pas pour moi!... Sérieusement, entre nous, croyez-vous que l'ex-femme d'André ne doive pas être blâcée sur ce genre de rapprochements? Je n'en suis pas à ça près, vous pensez bien!... J'en ai connu d'autres. Et c'est de la si vieille histoire tout cela! André m'est devenu si totalement étranger! Je m'informe, mais à pur titre de renseignement... parce qu'en effet c'est... curieux d'apprendre une chose comme celle-là... Mais

je vous en prie, ne vous gênez donc pas!... Vous voyez avec quelle simplicité j'agis... Qu'est-ce donc?... Raisons de...

GYSÈLE. — Oh! mon Dieu, tout et rien... Si vous désirez savoir, cela peut très bien se dire... Au fond j'étais née pour le théâtre, uniquement... Je n'étais pas habituée aux artistes, aux vrais. Cela ressemble si peu à ce que j'ai vu autour de moi!... Oui, je n'étais pas destinée à un artiste trop compliqué... Je ne comprends pas cette psychologie... ces violences, ces cris... Nous ne parlons même pas le même langage... Et puis, comment dire... il n'a pas de sentiments... (Elle cherche et puis laisse tomber de ses lèvres avec un snobisme très accentué et un peu méprisant) d'homme du monde... Est-ce que je vous choque en disant cela?

GENEVÈVE, amusée et faisant des gestes de dénégation. — Du tout, du tout!...

GYSÈLE. — Vous souriez?

GENEVÈVE. — Oh! du tout... mais pendant que vous parliez, mes yeux sont tombés sur une phrase de ce livre que je lisais tout à l'heure : « Quand tu sens que tu vas pleurer, pense... (Elle s'arrête, la considère, et avec un sourire) aux autres... »

GYSÈLE. — Je sens bien que vous me prenez pour une petite bête... Non, madame, non... Je suis seulement d'un autre bord, d'une autre espèce, voilà tout... Il y a des races qui ne peuvent pas se rencontrer. La mienne est faite pour produire des ratés, des aventuriers ou des grues... vous voyez que je ne m'illusionne pas!... J'ai la consolation de penser que je m'en tirerai seulement avec un peu d'élégance... Ce ne sera pas plus gai pour cela!... Je suis de celles dont les hommes disent : « C'est une rosse! » Et en effet, j'ai un grand besoin de liberté et pas de cœur. (Genevève sourit. Gysèle la regarde dans le blanc des yeux.) Ne riez pas, madame, c'est très douloureux. (Devant l'expression sérieuse de Gysèle, Genevève s'arrête.) Même quand on pleure à côté de moi, même quand c'est quelqu'un que j'aime, j'ai l'impression d'un grand vide sec au cœur... et de l'impatience... Tous les jours, on se dit : Ça viendra, ça viendra peut-être... et de jour en jour c'est l'impression, au contraire, que ça manque sous le pied à chaque fois... C'est excessivement douloureux, madame. Ceux qui n'ont pas subi cette sorte d'effort et de vide ne peuvent pas comprendre... mais chacun a sa manière de souffrir, croyez-le bien; quelle qu'elle soit, elle mérite un peu de respect... et on ne sait pas, quand on ne l'a pas éprouvé soi-même, ce que l'on peut souffrir de ne pas pouvoir aimer, et ce que représente de torture et de bonne volonté une larme de petite rosse.

Elle a dit cela avec un simple regard, redressant sa tête, les yeux éclairés d'un pleur sé et rapidement essuyé.

GENEVÈVE. — Je vous demande pardon si je vous ai blessée, mademoiselle. Je suis

pas en cette mesquine intention... et je n'ai aucun motif de vous en vouloir...

GENEVÈVE, se laissant aller avec une d'expansion. — Il n'y a pas que de ma faute d'ailleurs... Je dois le dire, les femmes comme moi se feront toujours difficilement à cette vie très... spéciale... Il a gardé, affiché des relations avec cette Valgy... il a combiné des petites aventures diverses dont il m'a fait part d'ailleurs avec une régularité parfaite... Pourquoi, grand Dieu! ce besoin extraordinaire de tout dire!... Ah! j'en ai vu en peu de temps!... Il m'a demandé de recevoir amicalement, comme des égales, d'étranges personnes... Et puis, laissez cela... Il est possible que je ne fusse pas née pour l'amour, mais c'est bien lui en tout cas qui m'en aura fait passer l'envie!... Ah! ils ont été jolis nos six mois!...

GENEVÈVE, hochant la tête. — Je vois, allez... je vois... En une seconde, pendant que vous me parliez, toute votre intimité vient de m'apparaître... C'est extraordinaire!... Je reconstitue tout... Je vous vois là à ma place, vous qui avez pris la suite de mon existence... lui, boudeur sous la suspension de la salle à manger... le vide de votre intimité pendant que le poêle de l'atelier crépite. J'entendrais sonner la pendule! Quo c'est piètre, mon Dieu! et que c'est donc toujours la même chose!...

GYSÈLE. — Oui... c'est piètre, comme vous dites... Mais maintenant, fini... je m'en vais... je n'ai plus la force!

GENEVÈVE. — Et ces mots!... les mêmes!... les mêmes phrases... les mêmes gestes presque!... Comme c'est curieux tout cela!...

GYSÈLE. — Alors, j'ai écrit à papa... Il y a cinq jours... (vous voyez qu'à ce moment je ne pouvais pas prévoir cette rencontre) pour voir quel accueil on m'ferait à la maison, et si l'on voudrait user d'influence pour me faire engager ministériellement. Vous ne que j'ai reçu (Elle lit la lettre.) « Ma fille, ta mère est prête à te pardonner; j'ai vu le ministre, hier, et moi, me souvenant les sentiments généreux que ton pauvre grand-père nous a inculqués, je ne mets aucune condition au plaisir de te rouvrir les bras... Post-Scriptum. — Puisque tu es à Monte-Carlo, veux-tu mettre un louis pour moi sur le 26 et un autre sur le 32? »

GENEVÈVE, essuyant. — Il ne peut pas la carte, M. votre père.

GYSÈLE. — Ah! c'est encore un type délicieux, celui-là! (Elle se lève.) Enfin, voilà... voilà...

GENEVÈVE. — Eh bien, mademoiselle, résumons. Je comprends votre démarche et vous voyez que je ne m'oxy suis nullement formalisée. Seulement, c'est irrévocable... Jamais, quoi qu'il arrive, dans quelque embarras qu'il se trouve, je ne retournerai auprès d'André... Appuyant sur les mots, vous entendez, quoi qu'il arrive... C'est entendu.

GYSÈLE. — Alors, tout fini!

GENEVÈVE, souriant. — Mais si je vous

ai écoutée sans vous contredire, je suis loin cependant de penser comme vous... A votre place, mademoiselle, je réfléchirais avant de faire une chose irréparable dont vous pourriez vous repentir... Qui sait si son bonheur n'est pas en vous?... Vous allez peut-être lui porter un coup très dur... Vous vous trompez en disant qu'il ne vous aime pas : je crois au contraire qu'il vous aime beaucoup... c'est vrai... J'ai été très malheureuse



GENEVÈVE. — AH ! OUI, LE GÂCHEUR !

à cause de vous, autrefois. (*Mouvement d'étonnement de Gysèle.*) Oui, c'est à cause de vous que nous nous sommes séparés.

GYSELE, ébahie. — De moi ? C'est la première nouvelle !

GENEVÈVE. — Vous savez, ce jour où vous êtes venue à la maison quand je partais... eh bien, je lui avais dit : « Fais ton choix entre elle et moi... puisque tu l'aimes à ce point... » C'est à ce moment justement que vous êtes arrivée.

GYSELE. — Il m'a raconté la chose tout autrement.

GENEVÈVE. — Eh bien, il vous a menti.

GYSELE. — Oh !

GENEVÈVE. — Vous voyez, il vous l'a caché pour ne pas vous montrer justement à quel point il tenait à vous... à quel point il vous aime... et...

Elle s'arrête troublée devant le regard de Gysèle, qui la fixe avec émotion depuis un instant.

GYSELE. — Ah ! le gâcheur ! le gâcheur ! Il avait cette femme et il l'a quittée !

GENEVÈVE. — Que voulez-vous dire ?

GYSELE. — Comme c'est difficile à comprendre !... Vous ne voulez plus reprendre votre mari, mais tout de même vous ne voudriez pas qu'on lui fasse du mal, qu'on le fasse souffrir... et alors, pour m'inciter à

rester, vous allez mentir, essayer de me redonner du courage à mon tour !... Ah ! ne vous froissez pas, madame, de ce que je vous aie devinée ! C'est une pensée si délicate !... Eh bien, non, on ne le fera pas souffrir, ne craignez rien... Si peu que je sois dans sa vie, rien ne sera fait qui puisse lui être néfaste. Je ne partirai pas encore... Je ne ferai rien de brutal... Je reste encore, madame, j'essaierai. Je vous le promets, parce que, maintenant, je sens très bien que je le dois.

Elle s'est levée, très sérieuse et très respectueusement.

GENEVÈVE, après l'avoir regardée à son tour en silence. — Ah ! oui, le gâcheur ! Qu'il en aura été gâché pour lui ! et de jolies choses qui méritaient mieux... oui, ma foi, de jolies choses ! (*Avec un soupir.*) Maladroit !... (*Elle se lève.*) Tenez, le voici qui ouvre la porte du hall. Poussiez-vous un peu à droite. Adieu, mademoiselle, nous ne nous reverrons plus... Je suis contente tout de même de vous avoir mieux connue... Dans toutes les âmes, il y a des hésitations, des timidités charmantes qui peuvent les rapprocher un moment... et des pudeurs qui les séparent pour toujours. Adieu, mademoiselle.

GYSELE. — Adieu, madame.

Geneviève entre dans le tea room. Peu après paraît André par la porte du hall.

SCÈNE VII

ANDRÉ, GYSELE, puis NETCHE et un GARÇON

ANDRÉ. — Tiens, tu étais là... On te cherche partout... Bouyou t'avait perdue... Tu n'es pas restée au théâtre ?

GYSELE. — Il faisait chaud... J'étais un peu fatiguée... Ça a bien marché ?

ANDRÉ. — Pas mal. Public un peu froid, mais le troisième a porté... Oh ! tu sais, à cette saison... Nous sommes au Café de Paris... on t'attend à souper... Viens-tu ?

GYSELE. — Non, je suis trop fatiguée, je vais me coucher.

ANDRÉ. — Bien... (*Un temps.*) Dis donc.

GYSELE. — Quoi ?

ANDRÉ. — Tu sais qui est ici dans l'hôtel ?

GYSELE. — Oui... j'ai vu... cet après-midi.

ANDRÉ. — Son gros Porthos est avec elle... Aramis ne doit pas être loin... Seulement, ces gens-là ça voyage avec des airs d'armée du salut et ça s'amuse en dessous... Le vice protestant est sentimental... heuh !

GYSELE. — Tu as tort de parler ainsi de ta femme, mon ami... Ce n'est pas indis-

pensable. (*ANDRÉ, nerveux et ironique.* — Toujours drôle, au bout de six mois, d'entendre la maîtresse défendre la femme de son amant !

Patachon ! Dans ce peu tu me diras qu'elle a eu logiquement raison de me tromper comme elle la fait !

GYSELE, *l'air empant*. — Oui, je connais cette vieille histoire... Mais c'est curieux, si tu veux mon avis... il y a quelque chose qui ne m'y paraît pas clair dans cette histoire là.

ANDRÉ. — Que veux-tu dire ?

GYSELE. — Rien... une impression.

ANDRÉ. — Si. Tu insinues... tu veux dire quelque chose ?

GYSELE. — Rien... Je te dis ça en passant... une impression.

ANDRÉ. — Qui l'est venue quand ?... A quel propos ?... Pourquoi me dis-tu ça maintenant ?...

GYSELE, *se reprenant*. — Mais je ne sais pas... Je n'y tiens pas autrement... Non, n'allons pas entrer en discussion à cette heure... J'ai sommeil. Bonsoir.

ANDRÉ. — C'est que c'est si particulière... que tu tiens de dire... rapproche de certains renseignements essentiels qui m'ont frappé. Alors rien ?... Tu ne l'as pas vue, par hasard ?

GYSELE. — Moi ? Ce serait un comble !... Veux-tu me débarrasser cette agrafe, qui me gêne ?

Ils sont de tout et de moment ; dans le fond passe Nerthe qui s'adresse au liter-boy.

NETHE. — Ce monsieur réclame sa malle. LE LITFER. — Madame, elle a dû sûrement arriver par l'omnibus... On doit la lui remettre en ce moment.

NETHE. — Merci. *(Elle entre dans le salon, se dirigeant vers le tea room. Elle aperçoit André et Gysèle qui ne peuvent pas la voir.)* Tiens, tiens, ce cher ami !

Elle se retourne pour prendre dans le fond de sa jupe un énorme porte-cartes de père de famille. On la voit griffonner un mot, pendant qu'André finit de dégager le manteau de Gysèle.

ANDRÉ. — Alors, tu montes dans ta chambre ?

GYSELE. — Oui... A demain.

ANDRÉ. — Tu te lèveras de bonne heure ?

GYSELE. — Je ne sais pas... ma femme de chambre t'avertira...

NETHE, *faisant un signe du doigt au liter-boy qui est resté dans le fond*. — Voulez-vous avoir l'obligeance de passer cette carte à ce monsieur ?

Et elle entre dans le room où elle va rejoindre Geneviève.

ANDRÉ. — Alors pour l'excursion à la Reine ?

GYSELE, *d'un geste las*. — Ah ! non ! non... merci.

LE GARÇON, *s'approchant la casquette de la main à l'épaule*. — Monsieur.

Il prend la carte et fait un mouvement.

ANDRÉ. — Ça, par exemple !

GYSELE, *qui s'en va*. — Qu'est-ce que c'est ?

ANDRÉ. — Rien... un monsieur... une demande de pièces pour demain... *(Le liter-boy attendez, je vais répondre.)* La Gysèle. — Eh bien, alors, voilà... à demain.

GYSELE. — C'est ça.

Elle s'en va tranquillement et empantant les yeux, nous, probablement pour ne pas être vu.

ANDRÉ. — Qui est cette dame qui vient de remettre la carte de visite ?



ANDRÉ. — Ça, par exemple ?

LE GARÇON. — Elle est entrée dans le room.

ANDRÉ. — Est-elle seule ?

LE GARÇON. — Je ne sais pas... mais on peut regarder par la vitre.

André se hausse à la porte du room, et se laisse mulant.

ANDRÉ, *designant quelqu'un par la vitre*.

Vous voyez cette personne... pas celle qui vous a remis la carte, l'autre à côté... Voulez-vous aller lui dire que quelqu'un est là qui voudrait lui parler ? *(Reste seul, il consulte le mot écrit sur la carte. Il prend une agite. Lisant.)* Vous êtes un imbécile... Un imbécile !... Bien... nous allons voir ça tout de suite...

Peu après, la porte du bar s'ouvre.

SCENE VIII

LES MEMES, GENEVIEVE

GENEVIEVE, *sans surprise*. — Vous ?

ANDRÉ. — Oui, moi.

GENEVIEVE. — Je croyais que nous étions convenus que les intermédiaires s'élevaient. Si vous exigez de moi une satisfaction, laissez l'avisoir... mais en tout cas, pas moi.

ANDRÉ. — Excusez, il me s'agit pas de se payer de phrases ni de phrasologie... Sans

plifions... Ce que j'ai à te dire n'exige qu'une minute, le temps de relever le col de ce pardessus et de jeter mon cigare. Un soupçon, un soupçon atroce me tourmente. Il y a un mois, une circonstance imprévue l'a fait naître... Je passe. Ce soupçon est de telle nature, que je n'aurai pas une minute de repos avant que je n'aie éclairci la chose... Le hasard nous met pour la première fois en présence, à portée de la main... j'en profite. Je veux une preuve absolue, qui m'éclaire. Je l'aurai.

GENEVÈVE. — En vérité, je ne saisis pas un mot de tout ceci... je me demande si je rêve et je vous prie de cesser cet obscur entretien, qui est dérisoire.

ANDRÉ. — Inutile. Je crois, je suis sûr au fond que je me suis trompé et que ce n'est de ma part qu'un scrupule bête... Toutes les apparences sont contre toi, ou pour toi, comme tu voudras. J'ai guetté tout à l'heure... je sais que cet homme vous a rejoint ici... ceci devrait me suffire.. ceci, et ce que je sais de votre vie à deux qui ne peut laisser aucun doute... l'instance en divorce, vos projets d'union, je suis au courant de tout. Eh bien, cela ne me suffit pourtant pas. Il me plaît, j'ai le droit de revenir sur un passé qui m'appartient encore... J'y reviens... Je veux, j'exige une preuve de ce que vous m'avez juré, de ce qui nous a séparés... de ta trahison, de ta liaison avec cet homme.

GENEVÈVE. — Vous êtes fou, ridicule et odieux... Nous n'avons plus rien de commun... Je me retire... et plus jamais je ne vous autorise à me reconnaître.

ANDRÉ, *s'interposant entre elle et la porte*. — Pourquoi cette rebuffade? Si cet homme est votre amant, c'est en souriant que vous devez m'écouter. Ecrasez-moi donc de cette lumière dérisoire. Je me résigne d'avance à n'avoir été en pareille démarche qu'un mari ridicule et un peu sot... Je serai le premier à en rire. Il vous est facile, il doit vous être facile de m'éclairer définitivement d'un détail retrouvé, d'une lettre de Félix, d'une vieille dépêche... d'une de ces mille boutillies de vie que l'on traîne après soi... que sais-je? Notez que je n'exige aucune comparaison, rien de solennel, grand Dieu!... rien qu'un pauvre petit détail bien bête et tristement éloquent... qui me rende la paix... et je vous laisse pour la vie... Mais comprenez bien ce que je veux dire, à quel point ma détermination est prise... ou d'ici demain vous me fournirez cette satisfaction morale à laquelle huit ans de mariage me donnent droit, ou je vous jure que je la prendrai moi-même et que demain j'aurai calotté cet homme. Alors il faudra bien qu'il s'explique! Vous avez le choix. Si vous préférez d'éviter un scandale et un ennui, toujours un peu niais, voyez ce que vous avez à faire... Je ne partirai que délivré de ce doute, qui me fait souffrir atrocement... C'est compréhensible!... Ce serait tellement affreux... telle-

ment... (*S'interrompant brusquement*.) Voilà. Pardon, si je me conduis avec quelque grossièreté, ce n'est pas dans mes habitudes, mais j'étouffais... Pas moyen que tu te dérobes ou que tu partes de cet hôtel avant midi. Au besoin je le garderais... Trouve, ou bien... tu es avertie... A demain...

GENEVÈVE, *faisant un effort pour garder son sang-froid, et d'une voix mal assurée qu'elle essaie de rendre dédaigneuse*. — Soit... Demain je vous aurai fourni la preuve que vous réclamez... Vos menaces sont vaines et piteuses... Mais surtout, oh! surtout, que je ne vous revoie jamais.

ANDRÉ. — Non, non, jamais.

Il sort. — A peine est-il parti que Geneviève se précipite à la porte du bar et appelle.

SCÈNE IX

GENEVIEVE, NETCHE

GENEVÈVE. — Netche! tout s'écroule! mon beau mensonge qui s'en va!

NETCHE, *accourue*. — Quoi! que se passe-t-il?...

GENEVÈVE. — Quelqu'un, quelque chose, je ne sais pas, lui aura fait comprendre... donné des doutes... Qui?... Vous seule au monde et Félix savez la vérité... Il m'a sommé de lui fournir une preuve que ma liaison n'était pas feinte. Sinon, d'ici demain il aura provoqué son ancien ami... et alors, alors tout est fini, Netche! Ils s'expliqueront!... Et jamais Félix ne voudra consentir à soutenir le mensonge, à lui affirmer...

NETCHE. — Que vous êtes sa maîtresse? Ça, bien entendu... Vous pouvez perdre toute illusion de ce côté. Dame!

GENEVÈVE. — Oh! je le sais bien. Vingt fois déjà je l'ai empêché de se disculper. Le jour de notre rupture, pendant qu'André parlait, j'ai eu envie de crier : « Ce n'est pas Félix, c'est un autre! » Mais heureusement je ne l'ai pas fait... c'eût été aviver le soupçon!... Dieu m'est témoin que lorsque je me suis fait arracher cette lettre improvisée, pas une minute je ne pensais que cet aveu pouvait retomber sur Félix. Plus tard, lâchement, j'ai laissé croire... c'était fait! Maintenant, dans l'état de clairvoyance où est André, revenir sur cette légende, c'est encore plus dangereux. Ah! le seul obstacle que j'avais mis entre nous s'écroule, nous reprendrons le collier de misère, et pour la vie!..

NETCHE, *brutalement*. — Eh! bien, quoi?... Quel mal y voyez-vous?

GENEVÈVE. — Vous êtes folle!... Cela jamais!... Et ce qu'il y a de plus malheureux dans cette rencontre, de plus enrageant, c'est que ce mensonge, mensonge autrefois, n'en est plus un maintenant... Il est vrai

jusqu'à un certain point, puisque me voici à la veille même d'épouser Félix... Enfin, n'est-ce pas, c'est vrai... cette scène aurait eu lieu quelques semaines plus tard j'aurais pu lui crier au visage : « Vois donc un peu si je n'ai pas dit la vérité!... » Ah! quel malheur! quel malheur que cela ne soit pas!

NETCHE. — Voyons, pas d'effolement... Félix va descendre, qu'il ne vous trouve pas dans cet omoi.

GENEVIEVE. — J'ai peur... j'ai peur, ma petite Netche!

NETCHE. — Avouez-le donc, si vous avez peur, c'est de vous-même, parce que vous savez bien que vous l'aimez toujours au fond... que vous n'avez jamais cessé de l'aimer... et que vous vous sentez d'avance à sa merci.

GENEVIEVE, lui mettant la main sur la bouche. — Et quand cela serait, malheureuse! Raison de plus! Je veux vivre... je ne veux plus souffrir... Mais regardez-donc, rien qu'à cette idée, mes mains tremblent... Ah! fuir vers la paix, du repos!... Non, non, je ne veux plus... Ce ne sera pas. Allons, il faut passer à l'acte... Que ce que j'ai évoqué se réalise, maintenant!... Il faut que d'ici demain l'irréparable soit entre nous.

NETCHE. — Geneviève!

SCÈNE X

GENEVIEVE, NETCHE, FELIX, qui redescend, UN GARÇON

FÉLIX. — Je vous demande pardon... Je suis inexcusable... mais cette malle n'arrivait pas, j'avais peur qu'elle ne fût perdue... J'ai piétiné dehors en l'attendant; heureusement il ne me manque rien... J'ai tous les papiers.

GENEVIEVE, allant droit à Félix. — J'ai à vous parler. (À ce moment, un garçon s'approche à droite.) Garçon, mettez le couvert pour deux, là, à gauche, sur cette petite table. (À Netche.) Je sais que vous avez horreur de souper. Je ne veux pas déranger vos petites habitudes... Félix vous excusera; il sait aussi que vous n'aimez pas vous coucher après minuit.

FÉLIX. — Certainement, ma bonne Netche. Dormez bien, ma bonne Netche. Adieu, ma bonne Netche.

NETCHE. — Mais... (Entre les dents) Diable!

LE GARÇON, à Geneviève. — Qu'est-ce que madame désire?

Geneviève commande au garçon, qui met le couvert sur une petite table dans l'encoignure. Pendant ce temps, Netche fait exactement ce qu'elle a fait tout à l'heure pour André : elle prend le carnet dans la poche de sa jupe, tire une carte et écrit rapidement, puis elle se rapproche de Félix.

NETCHE, lui glissant la carte à son bouton. — Chut!... Lisez et gardez ça pour vous.

FÉLIX. — Entendu.

NETCHE, haut. — Modérez et endormez-vous là-dessus.

FÉLIX. — Est-ce un verset de l'Évangile?

Geneviève s'assoit.

GENEVIEVE, serrant la main de Netche. — A demain, Netche, pour le lunch.

Pendant qu'elle dit deux mots à son beau à Netche en la reconduisant à la porte, elle jette les yeux sur la carte que lui a passée Netche.

FÉLIX, lisant. — « Vous en êtes un autre!... Qu'est-ce que c'est que ça? (Maugréant.) Vieille toquée! Elle se croit spirituelle! On l'a gâtée, cette femme, à laisser sa folie en liberté... Que diable veut dire ceci!

SCÈNE XI

FÉLIX et GENEVIEVE, seuls.

GENEVIEVE. — Voilà. Ça va être gentil tout plein... n'est-ce pas? Asseyez-vous.

FÉLIX. — Un petit coin intime...

GENEVIEVE. — Éteignez donc ce grand lustre... que ce soit plus intime encore... Au paravant, allumez les lampes de la table... Là... Elles seront bien suffisantes...

FÉLIX. — Oui, ce sera très bien... Où est l'allumage?

Il cherche.

GENEVIEVE. — Dessous, à portée de votre main...

Il tourne le bouton électrique sous la table. Il ne reste dans la pièce que la lueur des petits abat-jour sur la nappe. Le garçon entre et dépose les plats.

GENEVIEVE. — C'est cela, garçon, posez tout en une fois... et laissez-nous... ne revenez plus.

FÉLIX, riant. — Il va croire à un repas confidentiel, ce garçon...

GENEVIEVE. — Un diner d'amoureux... C'est un peu ça, justement... Félix, j'ai une chose grave, nouvelle, à vous apprendre.

FÉLIX. — Sérieuse?

GENEVIEVE. — Ça, dépend... J'ai beaucoup réfléchi en votre absence... et j'ai senti, parfaitement senti, que je vous aimais... mais d'amour, d'amour.

FÉLIX. — Comme ça, subitement? — Geneviève, ne plaisantez pas, je vous en supplie, ce ne sont point des facilités à faire... Mon bonheur est déjà très suffisant. Je n'en souhaite... Oui, vous m'aimez... mais d'une bonne grosse affection, avec deux grosses joues rebondies.

GENEVIEVE. — Pas le besoin de mensonge. C'est de l'amour, du vrai, quelque chose de nouveau, d'intime, de sensuel... J'en suis

sûre... J'ai de la difficulté à vous le dire, un peu, mais je l'éprouve... Mon bon Félix, je vous aime... Voilà...

FÉLIX. — Pourquoi le dites-vous en pleurant?

GENEVIÈVE. — Ne faites pas attention. C'est l'émotion... Je vous aime... Je m'habitue à le dire... En vérité j'ai la tête qui tourne un peu. Est-ce ce beau pays, l'effet d'un veuvage déjà ancien... dame, on est

GENEVIÈVE. — Quelle preuve faut-il vous donner? Ma chambre sera ouverte, ce soir.

FÉLIX. — Hein?... Vous ne vous jouez pas de moi?... Ah! cette chance-là, par exemple, cette chance!... Et vous me dites cette phrase-là sans préparation, en grignottant un sandwich!... Moi, il me semble que la terre va s'arrêter de tourner, tout simplement! Geneviève, répétez encore, pour voir...



GENEVIÈVE. — EH BIEN, QUOI! N'ÊTES-VOUS PAS MON AMANT?

femme!... l'odeur de la mer, le parfum des oeillets coupés... des tubéreuses... les tziganes... l'ensorcellement banal des lumières sur le fond bleu des vagues... mais je pensais avec hâte à votre retour. J'escomptais ce rapprochement... je rêvais des choses folles... que sais-je?... J'attachais une sorte d'importance superstitieuse à cette nuit de retour. Est-ce bête?... Je suis troublée, heureuse, énervée.

FÉLIX. — Geneviève, est-ce possible? Non, arrêtez-vous... vous voulez-vous m'éprouver, vous moquer de moi... C'est encore du jésuitisme laïc, ça!

GENEVIÈVE. — Ma chambre sera ouverte cette nuit. Eh bien, quoi?

FÉLIX. — C'est qu'elle le répète encore, avec ses lèvres adorables!... Et cette promesse, cette offre de vous, si simple, faite, à mi-voix, entre deux portes, dans le va-et-vient d'un hôtel, mais c'est plus divin à entendre que tout ce qu'on peut imaginer!... Le mariage, cela me paraissait beau, lointain, vague; je n'osais pas presser. Et puis tout d'un coup, sans transition, à l'avance, c'est vous qui vous offrez!... Mais vous ne vous doutez pas de ce que vous exaucez... Vous ne saviez pas!... Vous croyez que je vous

chérissais en bon toutou... que j'étais le Félix sentimental, le Félix banal si répandu, si indispensable à tout ménage qui se respecte au vingtième siècle. Ah! quelle erreur, mon amie!... Maintenant je peux bien le dire pour la première fois, je vous ai désiré follement, passionnément, sensuellement, j'ai souffert de votre corps, de votre chair.

GENEVÈVE. — Taisez-vous, taisez-vous! mon Dieu!

FÉLIX. — Gouffément... tout à fait. Je n'aurais jamais osé vous le laisser comprendre avant ces paroles banales que vous venez de prononcer. Vous n'avez jamais pu sentir mon désir vous atteindre, avouez-le! Pourtant par moments, ma parole c'était tragique... Que de fois j'ai failli vous saisir au passage, avec une fringale de pauvre!... Pourquoi retirez-vous votre bras?...

GENEVÈVE. — Moi?... Je ne le retire pas... Vous vous trompez.

FÉLIX. — Geneviève?

GENEVÈVE. — Mon ami?

FÉLIX. *la fixant attentivement, tout à coup avec épouvante.* — Regardez-moi... Ah! elle ment! Elle mentait, la misérable! Je le savais bien!... Pourquoi venez-vous de commettre cette cruauté? Que venez-vous de moi faire avouer!

GENEVÈVE. — Mais non, je ne mens pas... Quelle idée! Je vous assure...

FÉLIX. — Allons donc! mon désir vous dégoûte... On ne se méprend pas à cela!... J'ai senti le geste... Mais alors, qui vous poussait à ce jeu cruel? A quel motif avez-vous obéi? Il y en a un. Lequel? Vous n'êtes pas si étourdi!...

GENEVÈVE. — Comment vous convaincre! Ah! prenez-moi donc, sans phrases, sans scrupules, puisque je vous dis que je suis à vous... Que vous fait-il de plus? On ne demande rien à une femme qui se donne, mon cher... Rien, pas même la raison de ses larmes.

FÉLIX. — Vous ne pouvez pas tenir votre diable par!

GENEVÈVE. *avec un haussement d'épaule, après avoir porté ses regards à gauche, vers le bord d'assise.* — Ne levez pas la tête, ne vous retournez pas... C'est là... il entre dans le hall... Je ne sais s'il m'a vu... oui, il m'a vu... 'Mon Dieu! Félix... il vient...

FÉLIX. — Je vous vois trembler maintenant. D'une autre émotion... J'aime mieux cela. Ça soulage...

GENEVÈVE. — Oh! de grâce, n'ayons l'air de rien! Faisons semblant de ne pas l'avoir aperçu... Peut-être ne nous remarquera-t-il pas... peut-être ne passera-t-il pas par ici. Donnez-moi ce verre... ayons l'air de rien... morai... Ah! Félix, d'un grand coup, de tout mon cœur, de tout mon désespoir, je vous aime, je vous aime, je vous aime! Il faut que vous m'emporiez dans vos bras tout de suite, n'est-ce pas? loin, loin... à jamais... Emmenez-moi. Je suis à vous. Prenez, prenez mes lèvres... Je suis votre femme, votre chose...

FÉLIX. — Geneviève, vous êtes folle!

Il est là... il nous voit du haut. Il court à nous. Redonnez-vous...

GENEVÈVE. — Eh bien, quoi? n'est-ce pas mon amour? Le mot n'est-il pas naturel de votre côté. Rien n'est plus naturel que je mette mes bras autour de mon de mon amour... n'est-ce pas?

FÉLIX. — Que faites-vous?

Éperonné, en ayant aperçu les pas d'André l'immense, elle a sauté au bras de Félix dans une pose convulsive et pâme de saisisse angoissée, comme pour donner à l'homme qui s'approche de sa passe un coup de surprise. Et se levant, lors l'entrainement le plus désordonné du monde, elle essaye de fuir bruyamment et de parader scénique. Elle se voit en tremblant les regards de Félix qu'elle croit de brasser et elle se perd à tout moment dans la foule. — Félix qui s'élance, avec le retour de la peur à André, la regarde faire avec terreur et stupeur à la fois.

SCÈNE XII

FÉLIX, GENEVIÈVE, ANDRÉ

André est arrêté, immobile, sachant pas s'il doit partir ou rester. Il dit dans une émotion dans l'attitude d'une femme qui attend que son bouge ou s'enfuit devant lui. Plus il se sent...

ANDRÉ. — Vous êtes un gentil homme, je vous cherchais, d'ailleurs... Nous avons quelques comptes à régler.

Il marche vers Félix la main levée. Félix qui a vu le mouvement, persévérant comme le héros tragique qui se bat de sa vie, sans le voir, la femme qui s'enfuit vers lui.

FÉLIX. — André, je t'embrasse un très grand geste et une petite action. Ne bouge pas...

En se courbant de crainte, l'André s'adresse à Félix dans l'indifférence. Prends garde, la vie te sera contre toi-même. Ne bouge pas... Écoute une seconde, n'est-ce pas?... et je rallume. Mais laisse-moi profiter de cette dernière chance, car moi-même pas non plus, en fait, rien, rien, rien, et sans aucun doute d'être si grandiose, peut-être être chose. Une chose écrite et fort simple. Après quoi je retourne à l'infini, et si tu ne te souviens pas d'ailleurs, nous pourrions nous croire à l'enfer. Je vais à ta disposition pour ce moment il te plaît...

André, la femme s'enfuit... elle est peut-être de retour... mais elle n'a jamais été une malheureuse... elle se va, par elle-même. De cela je t'assure au point d'honneur la plus sèche. Elle est venue me la femme d'être si simple, comme elle se... les stigmates que j'écris dans la conscience, près du corps, de mon cœur, tout pas... Tu vois, c'était simple à dire. Cela s'est passé, comme un mouvement, dans l'obscurité, au point de me voir en à

rougir. Maintenant, nous pouvons regarder nos visages. (*Il rallume l'électricité et regarde André bien en face.*) A tes ordres, André. (*André ne bouge pas.*) C'est étonnant comme la lumière ça éblouit!

GENEVÈVE, *se dressant du canapé dans un cri de rage.* — Il ment, il ment!... Vous ne sentez donc pas qu'il ment, le lâche... J'ai été à lui.

ANDRÉ. — Geneviève!

Geneviève retombe, écroulée, ne pouvant plus continuer de parler.

FÉLIX. — Voyez-vous, mes enfants, c'est très joli de jouer à l'amour. C'est tout de même très embêtant pour vos amis... Garçon!

Il frappe sur une coupe avec sa bague.

ANDRÉ. — Que veux-tu faire? N'appelle personne.

FÉLIX, *narquois, feignant de répondre à son mouvement en avant.* — Laisse donc, je t'en prie... Comment donc! Trop heureux... Une bagatelle... Ça fait, garçon?

LE GARÇON, *qui vient d'entrer.* — Cinq cinquante.

FÉLIX, *allongeant la monnaie tout en parlant.* — C'est pour rien... Oui, voyez-vous, mes amis, la vérité, c'est que vous êtes des gens d'une autre espèce... des artificiels, les gens du masque... (*Au garçon.*) Gardez, gardez, mon ami. (*Pendant que le garçon sort.*) Vous avez perdu le sens des réalités ordinaires. De la vie, vous faites une pièce. Vous employez de mauvais moyens de comédie, des ficelles auxquelles vous êtes seuls à croire. Geneviève a usé à ton égard du plus mauvais des trucs; tu l'aurais dédaigné pour tes pièces! Jamais un autre homme qu'un auteur dramatique ne s'y fût laissé prendre! Evidemment, cette vie de chimériques, c'est intéressant... de loin... mais justement vous êtes si bien faits l'un pour l'autre!... Vos amis, eux, s'en trouvent un peu plus désorganisés. Et prenez garde, même, à la longue vous deviendrez facilement pas très... honnêtes... Un peu dangereux, le jeu que vous jouez là, mes petits agneaux!... (*A André.*) Pardon, tu permets. (*Il pousse légèrement André pour prendre son pardessus.*) Tâchez donc d'être un peu plus simples, que diable! Vous vous aimez, vous avez fort besoin l'un de l'autre, essayez de vous en accommoder... Et de ce pas je m'en vais aller voir la dernière scène de ta pièce au Casino, s'il en est encore temps. Tes œuvres te sont supérieures, mon vieux, c'est incontestable.

Il a mis négligemment son pardessus.

ANDRÉ, *tristement.* — Félix, Félix!

Il a un mouvement vers lui, la main tendue.

FÉLIX, *sèchement.* — Non. (*A Geneviève, prostrée, muette.*) Allons, Geneviève... Les plus belles idées, voyez-vous, peuvent dégénérer en fumisteries d'un goût détestable... C'est votre avis, j'en suis sûr... Mettez-y le terme qu'il convient. Et toi, tu seras bien

aimable de me laisser prendre le chapeau qui est derrière toi, là... Pardon.

Un garçon entre du fond, suivi d'une petite bouquetière avec des paniers.

LE GARÇON, *à Félix.* — Monsieur, c'est la corbeille de fleurs que vous avez commandée pour la chambre 26... Voilà la bouquetière... Elle demande s'il faut les monter tout de suite.

FÉLIX, *vivement.* — Mais non, mon enfant, vous faites erreur. Il n'a pas été question de la chambre 26. J'ai dit au théâtre, dans la loge de M^{lle} Bouyou.

LA BOUQUETIÈRE. — Mais non, monsieur, je vous assure, vous avez dit : « Chez la dame qui est au 26 de l'hôtel. »

FÉLIX, *l'interrompant.* — Loge 26, probablement. C'est cela que j'ai voulu dire. Je me suis mal exprimé, sans doute. Passe devant, petite, je te suis. Donne-moi un œillet, tiens, je vais te montrer le chemin des coulisses. Tu es Italienne, la gosse?... vera, vera, bene... *A quella signora che a vista...*

Et il sort en affectant de se baisser pour parler à la petite, tout en mettant le brin d'œillet rose à sa boutonnière.

SCÈNE XIII

ANDRÉ, GENEVIÈVE

André et Geneviève restent seuls, sans sortir encore de leur silence. André, le premier, timidement, avec une gêne affreuse, ose élever la voix.

ANDRÉ. — Il a dit la vérité, n'est-ce pas? GENEVIÈVE, *sans se retourner.* — Eh bien, après?... Ah!

Elle fait un geste vague de lassitude.

ANDRÉ, *allant à elle, d'un grand élan.* — Ma pauvre petite Vièble!

GENEVÈVE. — Oublie ce que tu viens d'entendre... Va-t'en... Tu sais bien que nous ne pouvons pas être heureux ensemble... Laisse-moi vieillir toute seule... J'en ai tant besoin... Oh! va-t'en!

ANDRÉ. — Geneviève! Geneviève! Quelle honte pour moi si ce que j'entrevois est vrai... J'hésite encore à comprendre. Parle. Quel but poursuivais-tu? Il me semble deviner quelque chose de si touchant que j'ose à peine y croire... Ah! éclaire-moi, je t'en supplie!

GENEVÈVE. — Eh! ne saisis-tu pas, malheureux! Je voulais l'irréparable entre nous, et puis, à tant faire, je voulais que tu me haïsses au moins, puisque tu ne pouvais pas m'aimer! J'ai voulu te délivrer de moi pour de bon... J'ai voulu te voir de loin, heureux avec d'autres femmes... devenir ce que tu souhaitais d'être, plus célèbre, plus jeune, libre enfin, même de mon souve-

nir... grâce à cinq petites minutes de mensonge, grâce à la poignée de sable que je t'avais jetée dans les yeux... Hélas! moi qui ai tant menti en vain de toi un peu de ce mensonge, le mensonge divin de l'amour, si nécessaire, qui fait que je me teignais les cheveux depuis déjà plus de cinq ans pour que tu ne les visses pas blanchir... Ce que je voulais? Il le demande! L'oubli pour toi, la paix pour moi!... Et maintenant tout est fini, raté... Malheureux! pourquoi as-tu passé cette porte?

ANDRÉ. — Tu as fait cela, toi, toi! Depuis quelque temps, le soupçon m'en était bien venu, à vrai dire, mais... mais je croyais trop à l'égoïsme des femmes, pableu!

GENEVÈVE. — Et maintenant que tu sais tout, va-t'en... aie ce courage... Je suis sans force, moi, j'ai tout usé... à toi de savoir te conduire... Tu es bien convaincu que nous ne pouvons plus être heureux ensemble... Va-t'en...

ANDRÉ. — M'en aller! Comment le pourrais-je?... Voyons!... Mets-toi à ma place... C'est à genoux que je veux vivre auprès de toi maintenant... Ah! quelle déclaration d'amour vaudrait les paroles que je viens d'entendre sortir de ton cœur! Tu as dit les mots qu'on n'entend jamais qu'à la prière du soir...

GENEVÈVE. — Mon Dieu, faites que celui que j'aime ne revienne jamais... Comme il était proche!

ANDRÉ. — Proche, tout proche de toi, et changé, tu verras, métamorphosé. Un homme pour lequel une femme a fait ce que tu as eu le courage de faire ne peut plus être le même... C'est évident... ne proteste pas... c'est l'évidence même...

GENEVÈVE. — Ah! ne t'illusionne pas, André! Il y avait de l'égoïsme... J'étais si lasse!... J'allais vers l'ombre de la vieillesse, toute seule... c'était bon, c'était reposant...

ANDRÉ. — Mais, moi aussi je veux vieillir, je m'engage à vieillir...

GENEVÈVE. — La liberté ne lâche pas ainsi ceux qu'elle a tenus toute leur vie!... Tu sais bien que tu ne peux pas m'aimer, mon pauvre garçon!

ANDRÉ. — J'ai quarante ans! Je ne les avouais pas... Ça était la cause de tout! Et j'en aurai si vite cinquante!

GENEVÈVE. — De quoi souffrir une éternité.

ANDRÉ. — Nous verrons bien! Et d'abord tout de suite je vais te donner la preuve de ce que j'avance... Je romprai, dès demain matin, avec cette pauvre Dartier, mettront, sans tergiverser... Certes, elle va beaucoup souffrir, cette enfant... Tu ne te doutes pas à quel point elle s'est attachée à moi... Eh bien! même si ce doit être un coup terrible pour elle, j'aurai ce courage.

GENEVÈVE, souriant tristement. — C'est épouvantable!

ANDRÉ. — Et ce n'est qu'un commen-

ment!... Le reste me regarde... Je te dis que tu ne me contrainc pas!

GENEVÈVE. — Pauvre, le garçon! Tu m'effrayes!

ANDRÉ. — Mais c'est égal, maintenant que j'y pense, Geneviève... je ne le dis pas pour m'excuser... avoue que tu ne te doutes bien ment, après! Te dirais-je du genre comme autrefois, si tu n'y avais qu'une femme pour toute amie! Tu étais sûrie pas l'espérer...

GENEVÈVE. — Ah! tu ne me comprends...

ANDRÉ, l'interrompant et lui prenant la tête. — Si, si, et ne sois pas pauvre cher front, que je veuille amener le monde que tu as eu... Sois tranquille, ton beau mensonge ne sera pas oublié. Tu restera entre nous, mais plus que comme un vieux souvenir, une relique. Nous, les jeunes des visites... On lui éleva un mausolée... Et ce sera à la façon de ces orgueilleux propriétaires qui aient fait bâtir une villa de plaisance au bord d'une grève d'obédience insouvent au fronton... la belle idée!

GENEVÈVE. — Nous faisons une folie! Ah! tout est effort perdu... Ah! de tout cela que reste-t-il?

ANDRÉ. — Nous, notre pauvre nous.

GENEVÈVE. — Comme avant!

ANDRÉ. — Comme avant! Il faut en prendre ton parti, que veux-tu? Je suis ta chère bonne catastrophe.

GENEVÈVE. — Tu me traites en esoc! Ah! la vie qui reprend!

ANDRÉ. — Ce n'est pas toi, toi... Tu ne te doutes pas, en plus de tout de ce qui est devenu la maison, l'appartement depuis que tu es partie!

GENEVÈVE. — Il était temps que je revienne enlever la poussière et remettre un peu d'ordre dans tes papiers, mon pauvre mari!

ANDRÉ. — Ah! pour tout de bon, tu ne saurais croire comme je me sens devant toi honteux, soulagé et fier... Ma seule, ma vieille et jeune amie... je te retrouve donc!

GENEVÈVE. — Tout recommence! Tant d'années!

ANDRÉ. — Ce n'est pas moi! Attends, tu verras... Je ferai mon possible, je le jure, je le jure. Crois-moi!

GENEVÈVE. — Eh bien, reprends-moi donc... toi, ta cruauté et ton mauvais amour!... Je ne lutte plus... Fais de moi ce que tu voudras... Je te donne la reste de ma vie... Épargne-moi le plus que tu pourras... c'est tout ce que je te demande!

Il partait tristement.

GENEVÈVE. — Prends garde, quel-
qu'un! Felix peut-être, qui revient.

ANDRÉ. — Non, impossible! (Il court.)
Ce sont les autres qui reviennent se coucher.

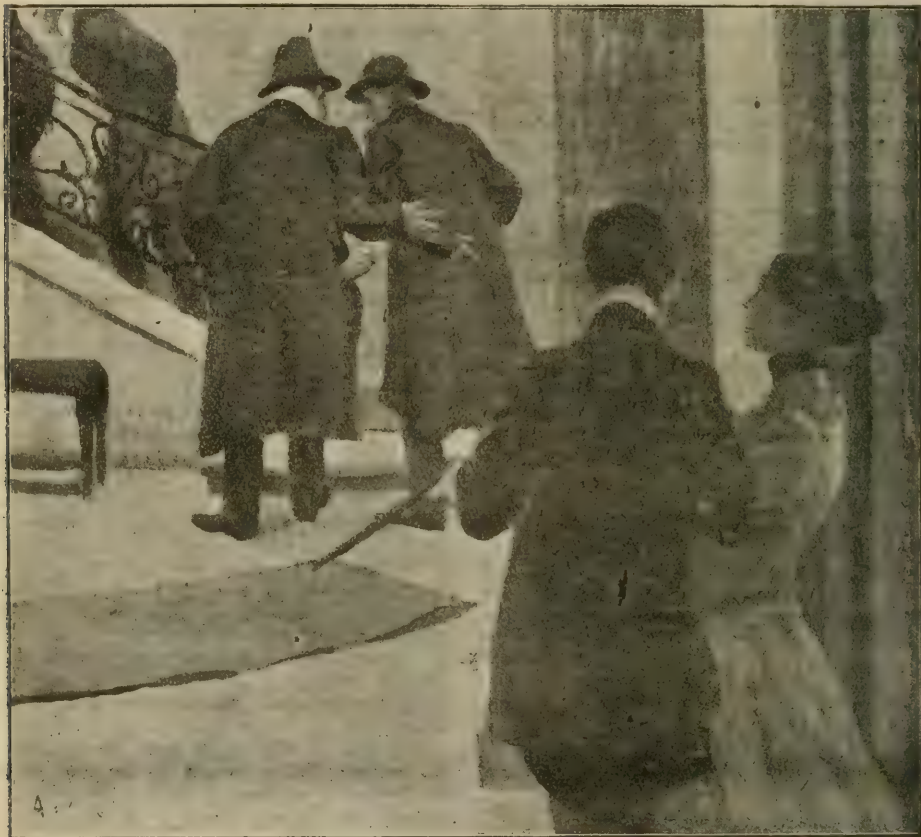
GENEVÈVE, hochant la tête. — Felix! ce-
lui qui ne nous perturbait jamais... J'ai été
malade avec lui... Nous perdons nos sou-
venirs...

ANDRÉ. — Bah! pour un temps, un an peut-être tout au plus... Il faudra bien, lui aussi, qu'il reprenne le licou de l'amitié... Je le défie de faire autrement... (A Geneviève.) Pousse-toi dans l'ombre à droite, que les cabots ne nous voient pas, en montant l'escalier... (Ils s'effacent dans l'encoignure à droite.) Chut!

L'ACTEUR. — Et à moi donc!

Leurs voix s'éteignent. — Un second groupe passe, deux hommes; l'un des deux est Voiron, l'autre Gillet. Ils paraissent vivement occupés par une discussion. On entend Voiron qui gesticule.

VOIRON. — Mais, non, mon cher, mais non. Tu n'y es pas du tout... La vie, qu'est-



ANDRÉ — Nous suivons?

Les acteurs ne traversent pas la salle; ils sont passés directement par le hall, mais on les voit, au fond, monter l'escalier; on les entend causer haut. Un premier groupe passe composé de deux hommes et de Bouyou.

UN ACTEUR, *bâillant et tenant la rampe de l'escalier.* — Allons, ma vieille, on va se pignater... Tu n'en as pas soupé de Monte-Carlo?

UN AUTRE. — Il y a de si jolis fonds de décor!... On dirait un quatrième acte...

BOUYOU, *avec un accent de dégoût indécible.* — Oh! moi, j'ai horreur de la nature!

L'ACTEUR. — Tu as ton lacet qui passe par ta jaquette, je t'avertis...

BOUYOU. — Tu penses ce que ça m'est égal!

ce que c'est? La réalité, est-ce que ça existe?... Elle n'existe qu'en tant que nous la traduisons... C'est de la philosophie, ça!

GILLET. — Permits, permits...

VOIRON. — Tu bafouilles, mon vieux. La réalité, c'est celle que je présente au public, que je crée... nom de Dieu! Un point, c'est tout... La réalité, tiens, je la fous dans un chapeau, je tourne, une, deux... rien dans les mains, rien dans les poches... et...

Puis, c'est tout. Silence. Les acteurs sont montés se coucher.

ANDRÉ, *avec un geste vers eux.* — Nous suivons?

GENEVIÈVE. — Oui.

L'ENFANT DE L'AMOUR

PIÈCE EN QUATRE ACTES

*Représentée pour la première fois le 27 février 1911
au théâtre de la Porte-Saint-Martin*

PERSONNAGES

	M ^{mes}
LIANE ORLAND.....	RÉJANI
ALINE	SYLVIE.
NELLIE RANTZ.....	FRÉVALLES.
GABY	FONTENEY.
MYRTILLE	LAVERGNE.
MALOUTE	PERI.
NATHALIE	FRÉDÉRIQUE.
MARIE	FLORENT.
AUGUSTINE	CLASIS.
JOSEPHINE	LAUNIER.
PETIT RAOUL.....	Petit DEBRAY.
MM.	
MAURICE ORLAND.....	ANDRÉ BRULÉ.
RANTZ	DUMÉNY.
RAYMOND	J. COQUELIN.
LOREDAN	A. BOUR.
CHEF DE CABINET.....	GOUGET.
FRANÇOIS	FABRE.
BOWLING	BARKLETT.
DEDE	J. AYMÉ.
LE PRINCE	SAINT-MARS.
JEAN	PERSON.
STENOGRAPHE	} MERNET.
	} DANEQUIN
DEMENAGEUR	TOTAH.
LE PORTIER.....	REY.





LIANE — JE VOUDRAIS BIEN VOUS M'EN FAIRE UN PETIT POUCE POUR LE MARIAGE.

ACTE PREMIER

La scène représente un salon de l'hôtel particulier de Liane. A la place de l'escalier, deux grandes lampes, l'une de l'hôtel, l'autre de l'ancien. Au-dessus de la mantel-coiffe, beaucoup de meubles. Sur le piano, une corbeille fleurie. Au coin, une place inoccupée, une table, un fauteuil, un fauteuil. Des grilles en fer forgé de couleur, par-ci par-là, sur les tables. Une plus grosse que les autres, sur un coin d'or, par terre. Au-dessus du piano, un miroir d'hôtel, en habit, chargé de bougies, de bougies de laque et des appliques. Un bonnet se pose. Liane Orlund entre, en se frottant les yeux avec un petit polissoir.

SCÈNE PREMIÈRE

LIANE, RAYMOND, puis LA FEMME
DE CHAMBRE

LIANE — Oh, mais avec raison, le chauffeur les lampes, Raymond. On n'y voit rien du tout. Des dix-huit bougies.

RAYMOND — C'est ce que je fais, ma-

dame. Des dix-huit bougies partout. Faut-il en mettre au petit salon?

LIANE — Non, aussitôt arrivées, ces personnes vont partir pour le théâtre avec moi. Mais demain, il y manquera peu. Quelle heure est-il?

RAYMOND — Il est huit heures et demie. Elle va partir. Madame a-t-elle posé d'ordinaire pour demain matin?

LIANE — Pourquoi?

RAYMOND — Je vais porter le costume gris de monsieur au D. a laissé, il y a quinze jours. Il l'a retrouvé!

LIANE. — Quinze jours!... dites un mois... au moins!

RAYMOND. — Mon dieu, madame, depuis seize ans que je porte les costumes de monsieur, je ne fais plus attention aux dates. J'ai tant de fois été chercher la valise jaune et la correspondance du matin!

LA FEMME DE CHAMBRE, *entre*. — Madame, M. Maurice est là; il demande si ça ne dérange pas madame de le recevoir une seconde?

LIANE. — Non... si. (*Se reprenant.*) Non, qu'il entre. J'ai quelques minutes. Où est-il?

LA FEMME DE CHAMBRE. — A la cuisine, madame. Il est monté par le service.

LIANE. — Vous m'apporterez de la veloutine. Cette poudre nouvelle ne tient pas du tout.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame.

La femme de chambre sort.

LIANE, *continuant à se parfaire les mains*. — Dites-moi, Raymond, vous saviez que M. Maurice était là?

RAYMOND. — Du tout, madame, il doit venir d'arriver.

LIANE. — Sans doute.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAURICE

Maurice entre.

MAURICE. — Bonjour, maman, ça va bien?

LIANE. — Bonjour, mon petit. Qu'est-ce que tu es venu faire?

MAURICE. — Rien de particulier. Je passais... alors... Bonjour Raymond.

RAYMOND. — Bonjour, monsieur Maurice, vous allez bien?

MAURICE. — Très bien. Il y a longtemps que je n'avais eu de tes nouvelles, alors comme nous passions devant tes fenêtres — je conduis la gosse à la foire de Montmartre — je me suis dit : « Tiens, je vais prendre des nouvelles de maman. » Si tu avais eu du monde, je ne serais même pas entré, naturellement... Rassure-toi, d'ailleurs, je suis passé par l'escalier de service.

LIANE. — Tu es avec ta petite amie? Elle est là?

MAURICE. — Mais oui, elle est là.

LIANE. — Va la chercher.

MAURICE. — Oh! nous ne voulons pas te déranger.

LIANE. — Je dispose d'un quart d'heure. Je vais avec des gens au théâtre. Je ne demande pas mieux que de recevoir ton amie. J'ai quelques petites choses à lui donner. Va. (*Il sort en appelant tout haut Aline.*) Mon Dieu, comme il fait du bruit! (*A Raymond, qui arrange toujours les lampes.*) C'est eu-

riez ce que vous me dites... oui... pour le costume. Quand monsieur vous a-t-il donné cet ordre?

RAYMOND. — Mais la dernière fois qu'il est venu, madame... avant-hier en passant dans l'antichambre.

LIANE. — C'est curieux... Comme il savait déjà qu'il devait passer ici la soirée d'aujourd'hui, cela prouve donc qu'il n'a pas l'intention de rester sans quoi il aurait eu tout le temps, demain matin, de vous donner cet ordre. Qu'a-t-il à faire d'un costume gris, demain matin, puisque... (*La femme de chambre rentre de droite avec la boîte de poudre.*) D'ailleurs, ça n'a qu'une importance relative. (*A la femme de chambre.*) Merci.

Elle continue à se poudrer les bras nus.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALINE

Maurice rentre avec Aline.

ALINE. — Oh! madame, vous êtes trop aimable. Je suis confuse de vous déranger.

LIANE, *continuant de se passer la houppe*. — Du tout, mon enfant. J'ai cinq minutes. Ce petit chapeau vous va à ravir.

La femme de chambre est ressortie.

ALINE. — C'est moi qui l'ai fait, madame.

LIANE. — Je voudrais bien que vous en fassiez d'aussi jolis chez M^{me} Simone. Je ne suis pas du tout, oh! mais pas du tout, contente de mes chapeaux.

ALINE. — C'est vrai?

LIANE. — J'ai lâché Reboux pour votre patronne, sur la recommandation de Maurice, mais je crois que je reviendrai à Reboux. (*Lui passant la houppe.*) Tenez, voulez-vous avoir l'obligeance de m'en mettre ici.

ALINE, *tout en poudrant les épaules de Liane*. — Oh! cependant, madame, le dernier que je vous avais essayé moi-même vous allait si bien : vous savez, avec les plumes blanches?

LIANE. — Oui, encore celui-là! (*Reprenant la houppe.*) Merci. Vous êtes bien aimable.

MAURICE, *donnant une tape à la grenouille de faïence sur son coussin d'or*. — Bonjour Benoît!... Il n'a pas changé, Benoît. (*A Aline.*) Je te présente un vieil ami de la maison, le fétiche!

Il embrasse Benoît et le passe à Aline.

LIANE, *riant*. — Alors, vous vous aimez toujours, tous les deux?

MAURICE. — Oh! madame. Elle est si gentille!

LIANE. — Vous êtes deux vrais gosses, tenez! Ça a l'air de devenir tout à fait sérieux?

MAURICE. — J'en ai peur. Oh! vas-tu au théâtre ce soir? Probablement à la répétition des Fol-Berges.

Il abrévie l'expression en argot du boulevard.

LIANE. — Oui.

MAURICE. — Avec qui y vas-tu?

LIANE. — Ruzic.

MAURICE. — Naturellement, ça ne se demande pas.

LIANE. — Mais si, ça se demande, maintenant. Et puis Lordin.

MAURICE. — Il me semble que tu deviens de plus en plus intime avec ce sale journaliste. Il te cite tout le temps dans ses articles.

LIANE. — Je le reçois. Il est l'ami même de Myrtille Dange. Mais pourquoi ces indiscretions? Qu'est-ce que ça peut te faire tout cela?

MAURICE. — Rien. Simple curiosité. Tu sais qu'elle a failli être lâchée par le petit prince.

LIANE. — Myrtille?... Comment vas-tu cela?

MAURICE. — Dame! aux courses. Au bar!... on parle...

LIANE. *à elle-même.* — Mon Dieu! comme il est au courant. Comme tu sois!

MAURICE. — Oh! maman, très peu. Nous vivons au contraire retirés. Mais n'est-ce pas, tout de même, les bruits du dehors. Et puis, ce sont des choses de notoriété publique... Sans quoi, justement, nous avons plutôt le goût de l'intérieur. Ah! s'il n'y avait pas sa mère! Il faut que je la raccompagne tous les soirs chez elle.

LIANE, *avec un soupir.* — Aimez-vous! aimez-vous pendant que vous êtes jeunes. Il n'y a que ça de vrai! et le reste n'a aucun intérêt dans la vie. Vous allez à Montmartre?

MAURICE. — A la foire, histoire de distraire la gosse qui est un peu souffrante.

LIANE, *elle sort d'un petit sac, sur la table, deux billets.* — Tiens, voilà deux cents francs pour vous amuser.

MAURICE. — Oh! merci, maman. Tu es mille fois trop bonne. Mais je ne veux pas peut te taper, tu sais?... Non, non, je te jure... Tu peux me croire... J'ai encore un peu d'argent de mon mois. Je te ramène tout de même.

LIANE. — Ça ne compte pas sur le mois! *Elle lui serre au coin. Liane, reculant un peu la tête.* Et ça ne vaut pas cette effusion. Mademoiselle Aline, voulez-vous que nous chantions toutes les deux la nuit dans ma chambre? J'ai deux robes neuves de chez Caillot. Je ne les ai jamais mises, et je ne les mettrai probablement jamais. Elles vous iront à merveille, bien mieux qu'à moi. Ce sont des robes droites, les retouches seront faciles. Tenez, montez. *[Se retournant]*

vers son fils.] Maurice, si on connaît pendant ce temps, n'est-ce pas?

MAURICE. — Oui, n'est-ce pas!



LIANE. — JE TE PRÉSENTE EN TOUT CAS DE LA MAISON, LE PETIT!

Aline, tu me rejoindrais au fond, hein?... *[à elle-même.]*

Elles sortent. Raymond, qui continuait dans sa course de monter des ampués, se rapproche et se retourne à tout dans le salon.

SCÈNE IV

RAYMOND, MAURICE

RAYMOND. — Quelque chose de si peu?

MAURICE. — Pour demain? Pour les Dons?

RAYMOND. — Oui.

MAURICE. — *Trépassé?* 77, plus.

RAYMOND. — Mais ce que je t'ai dit, ça n'est ni plus ni moins que ce que j'ai dit. Combien as-tu resté?

MAURICE. — Cinq heures.

RAYMOND. — Bonnes! Ça va! J'arrive à dix heures. Surtout, ne me dis rien de ce que j'ai entendu le patron à déjeuner. Tu n'es sûre que par là. Je t'en prie, ne dis rien.

MAURICE. Elle pousse le monde. — Oh! les rayons de Paris! Tu vois, j'ai une très bonne, je me moque.

RAYMOND. — Et tout? Est-ce que tu n'as pas peur? Ce n'est pas tout possible, qu'il

t'ai fait gagner deux cents louis avec mon tuyau sur *Radium*! Il fallait prendre *Savonnette*. (Il sort de sa poche le journal *Le Sport*.) Le *Sport* donne *Savonnette*.

MAURICE. — J'aime mieux risquer le paquet. Je voudrais faire le gros coup. tu comprends.

RAYMOND. — Pourquoi? T'as besoin d'argent?

MAURICE. — Bien sûr que je ne cale pas le pied des chaises avec des billets de mille! Et d'abord ça m'embête de vivre toujours aux crochets de maman. Je voudrais vraiment commencer à gagner ma vie.

RAYMOND. — C'est bien pensé.

MAURICE. — Et puis, je voudrais me meubler gentiment. Mon petit cinquième n'est pas large; mais enfin j'ai envie d'un meuble de salle à manger que j'ai vu quelque part. Et si je peux un jour m'installer avec la gosse...

RAYMOND. — La folie des grandeurs, quoi! (En disant cela, il ouvre sur la table une boîte de cigares, prend quelques cigares dans la main et les offre à Maurice.) Ils sont bons.

MAURICE, rougissant. — Tu es fou! J'ai passé l'âge où l'on chipe des cigares à sa mère

Raymond lui en met plusieurs dans la poche du veston.

RAYMOND. — Prends toujours, va Elle croira que c'est moi.

Un temps.

MAURICE, gêné, baissant un peu la voix. — Dis?... Quelle est cette nouvelle figure que j'ai vue en passant à la cuisine?

RAYMOND. — Ah!... la nouvelle deuxième femme de chambre que j'ai engagée.

MAURICE. — C'est elle qui m'a ouvert. Est-ce qu'elle ne va pas trouver extraordinaire que je passe comme cela par l'escalier de service?

RAYMOND. — Ne te frappe pas! Elle est très intelligente. Elle sait qu'il y a vingt ans que je dirige la maison, que nous sommes de vieux copains, toi et moi. On lui a tout expliqué... que tu as plutôt vécu de notre côté qu'au salon. Et c'est une femme qui a de l'existence!... Elle comprend très bien que tu ne peux pas arriver ici à l'improviste, chez ta mère, ni te montrer quand il y a du monde... A propos, tu as eu du flair de venir aujourd'hui... J'allais passer chez toi demain!...

MAURICE. — Pourquoi?

RAYMOND. — Quelque chose encore à te remettre.

MAURICE. — A moi?

RAYMOND. — Tu ne devines pas? Hier, madame m'a envoyé déposer une lettre chez le patron. Il n'était pas là... La fillette m'a encore glissé un petit poulet pour toi

MAURICE. — Encore! Zut! Non, non!...

Alors!

RAYMOND. — Ben, quoi? Ce n'est pas de ma faute si tu as une jolie figure et des succès dans tous les mondes.

MAURICE. — Mais ce succès-là je m'en passerais... c'est très embêtant, très... horriblement!... D'abord, cette histoire ne peut aboutir à rien... Je veux l'arrêter tout de suite... Une jeune fille de dix-huit ans qui est la fille de l'ami de ma mère!... Je sais bien que je suis très poli de ma nature, mais vraiment la politesse ne peut pas m'amener à des bêtises de cet acabit! (Il sourit.) Par respect hiérarchique, j'ai été déférent et courtois, mais maintenant... Zut!... Tout le monde descend! Eh bien, je vois la tête de maman!...

RAYMOND. — Moi je suis bien obligé de te remettre les petits poulets. Et puis c'est plutôt pour en rigoler!...

MAURICE. — Mais qu'est-ce que lui a pris de se fourrer ça dans la caboche?... Je ne l'ai pas rencontrée plus de cinq ou six fois dans ma vie... Quand on était petit on s'était adressé quelques sourires, par la fenêtre... ou dans la rue.

RAYMOND. — Ça lui a suffi...

MAURICE. — C'est la cinquième lettre, en six mois, plus deux coups de téléphone chez moi, cette semaine... J'ai été stupide à l'appareil! Je lui ai parlé anglais!... Dieu, que c'était bête! J'ai envie de refuser la lettre.

RAYMOND. — Non. Tu aurais l'air d'attacher de l'importance à des gamineries... Tu es assez roublard pour t'en tirer sans rien casser. Si tu avais vu comme elle rougissait encore en me donnant la lettre : « Mon petit Raymond, voulez-vous bien de nouveau vous charger... » Comment, tu la mets dans ta poche sans la lire?

MAURICE. — Curieux!

RAYMOND. — Oh! moi, ce que j'en dis...

MAURICE, décachetant la lettre. — *I am ashamed.*

Il s'interrompt.

RAYMOND. — Qu'est-ce que c'est?

MAURICE. — Elle m'écrit en anglais...

RAYMOND. — Des sucreries?...

MAURICE, lisant. — Boum! Boum!... Gnan-gnan!... Rêve de jeune fille. Elle dit qu'alors elle va accepter le parti que lui propose son père. Eh bien, marie-toi! Bonne affaire! « Je veux avant mon mariage vous parler. Rencontrons-nous où vous voudrez... J'irai chez vous si vous voulez. » (Interrompt.) Ça y est, ça y est! j'en étais sûr. Jamais de la vie... Eh bien elle m'en ferait encaisser des ennuis!... Je vois la tête de maman si elle savait ça... et de Rantz donc!... Quel chambard!... De plus, j'aime beaucoup mon petit chou d'Alina, et je me suis interdit tous les flirts... Sans quoi, depuis deux, trois ans, tu n'as pas idée des béguins que j'ai faits. Je dois être très en forme!...

Il rit avec crânerie.

RAYMOND. — Parbleu! Tu as vingt-deux ans et tu es blond...

MAURICE, *baisant la joue*. — Si j'avais voulu... Myrtille Deneige qui vient ce soir, eh bien, si j'avais voulu, en cachette de maman, rien n'était plus facile. Elle m'a fait des avances très nettes, aux courses...

RAYMOND. — Tu as rudement bien fait de ne pas marcher. Surtout celle-là... Quelle bavarde! Ta mère l'aurait toujours su... Alors, qu'est-ce que je vais répondre de ta part à la petite?

La deuxième femme de chambre vient d'entrer.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame n'est pas là? Elle m'a soulé mes trois corps.

RAYMOND, *impétueux et hautain*. — Voyez dans sa chambre, là-haut. Ce n'est pas la sonnette d'ici!... Vous devriez regarder le tableau!...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien.

Elle traverse la porte et sort par l'autre porte.

MAURICE, *avec humeur*. — Vraiment, tu pourrais faire attention à ne pas me tutoyer devant les domestiques!

RAYMOND. — Je ne l'avais pas vu entrer. Autrement, je te prie de croire que j'aurais fait attention... Est-ce que je t'ai jamais tutoyé devant ta mère ou devant des invités?

MAURICE, *avec précipitation*. — Raymond, ne crois-tu pas qu'il vaudrait peut-être mieux, pour faciliter, que nous prenions l'habitude de ne plus nous tutoyer du tout?

RAYMOND. — Quoi? Tu voudrais que je t'appelle « monsieur », entre nous deux, quand nous sommes seuls? Ah! ça, je t'avertis que je ne pourrai jamais!... Je te vois venir, tu rougis de tutoyer le maître d'hôtel de ta mère!...

MAURICE, *haut de suite*. — Mais non, mon vieux, mais non.

RAYMOND. — Allons donc, je vois bien. Il y a déjà plus d'un an que ça t'embête. D'abord je te ferai observer que je ne t'ai jamais manqué de respect devant personne. Ou alors il ne fallait pas qu'on te garde pendant tant d'années avec nous, à l'office; c'est une affaire de cœur. Si tu ne le comprends pas, c'est malheureux pour toi! Est-ce que tout petit, quand on te cachait des journées entières, ce n'est pas moi qui te faisais ta vie, pas moi qui te promenais au Jardin d'Acclimatation, qui te réservais les meilleurs morceaux de la table?

MAURICE, *battant en retraite*. — Mais oui, bien sûr.

RAYMOND. — C'est pas ta mère qui t'a soigné pendant ta typhoïde, n'est-ce pas?

MAURICE. — Mais, mon vieux Raymond!

RAYMOND. — Et ce n'est pas moi, peut-être, moi et ma femme qui l'avons élevée à la campagne quand ta mère a filé avec le Tcherkoff à Pétersbourg, et quand...

MAURICE. — Mais ne t'emballe pas

comme ça, mon vieux! ne t'emballe pas!... Je n'ai pas voulu te froisser. J'ai beaucoup d'affection pour toi.

RAYMOND. — On ne le disait pas. Tu me traites avec une hauteur!

MAURICE. — Je n'oublie pas, Raymond, que tu m'as aidé dans les grandes et les petites choses.

RAYMOND. — Comment veux-tu que je t'appelle, alors? — Monsieur MAURICE? — Eh bien, monsieur Maurice, tu me fais de la peine! voilà! C'est tout ce que je puis.

MAURICE, *prenant le bras de Raymond*. — Tu ne m'as pas compris.

RAYMOND. — Dans ce cas, vaistoh, je prends Savonnette, placée.

MAURICE. — Tu y tiens? Surtout! Je perdrais dessus vingt-cinq heures d'arrêt, j'ai un fichu besoin, mais je les perdrais pour te prouver que j'ai du cœur.

RAYMOND, *faisant mine de lui offrir une tabac*. — Ah! si tu m'achètes par-dessus le marché, moyeux! Bonbon! voilà ta mère. (*Revenant, lui*) Et t'as aimé? Quoi répondre à la petite? Je la vois demain.

MAURICE. — Tu lui diras — Rien — Qu'elle me téléphone chez moi.

RAYMOND, *haut, précipité par l'air*. — Oui, monsieur Maurice, madame a fait donner son congé à la deuxième femme de chambre et...

SCENE V

LES MÊMES. ALINE, LIANE

Aline et Liane reviennent en course.

ALINE. — ...Je ferai prendre ces robes demain, madame...

LIANE. — Inutile, ne vous en occupez pas... C'est moi qui les ferai porter chez vous.

MAURICE, *puissant des hochons dans ses coups sur la cheminée*. — Faut-il que je prends-tu cela?

LIANE. — Chez Rump... (*Elle s'arrête brusquement au milieu de son discours*) Je ne sais pas. (*Bas, à Aline en se tirant*) Ah! puisque vous allez à Montmartre, une recommandation... Vous me comprendrez, parce que vous êtes très délicate. Faites en sorte que, dans les établissements, Maurice ait un peu de discrétion... enfin... qu'il ne se nomme pas à tout bout de champ, comme il a l'habitude de le faire. Ça part d'un sentiment très gentil, mais quelquefois il manque de tact!...

ALINE, *souriant d'un petit air complaisant*. — Oui, oui, madame, je comprends ce que vous voulez dire... J'y veillerai, sans en avoir l'air.

LIANE. — C'est surtout à cause de M. Rump. Et puis... non rien.

ALINE. — Enfin, madame, soyez sûre que je serai de mon mieux pour comprendre la situation.

LIANE, lui donnant une chiquenaude amicale sur la joue. — Restez pour lui une bonne petite femme rangée et je vous assure que je vous en aurai de la reconnaissance.

On entend sonner. Maurice, qui était demeuré assis sur son fauteuil, comme subitement mû par un ressort.

MAURICE. — Maman, on a sonné.

LIANE, vivement. — On a sonné?... Alors, vite, mes enfants, filez, filez...

MAURICE, se précipitant, culbutant tout. — Viens, Aline.

ALINE, se bousculant aussi. — Mais, ça y est! Quoi... ça y est...

LIANE, frappant des mains et d'une voix autoritaire. — Dépêchez-vous, allons, ne lambinez pas... (A son fils.) A droite, hein?

Elle montre du geste le couloir.

MAURICE. — Bien sûr. Au revoir, m'man!...

LIANE. — Au revoir, mon petit. A un de ces jours!

MAURICE. — C'est ça, téléphone-moi. (Sur la porte.) Et merci pour nous deux.

LIANE. — Il n'y a pas de quoi... vite, vite!

Ils sortent.

SCÈNE VI

LIANE, LOREDAN

Liane reste seule, se met vivement au piano quelques secondes. Raymond introduit Lorédan.

LIANE. — Vous arrivez bon premier, Lorédan... Personne n'est là, vous le voyez, et d'ailleurs la revue ne commencera pas avant dix heures.

LOREDAN lui embrasse la main. — Tiens! Vous avez chargé de coiffure! Ça n'est pas mal!... Vous ressemblez à une Portia, un buste de romaine... Voyons sous la lumière. Tousjours belle!

LIANE. — Toujours est de trop...

LOREDAN. — Oh! chez moi, c'est une locution invétérée. Tous les matins je me réveille étonné de ne pas être beaucoup plus vieux que la veille.

LIANE. — On l'est d'un jour. C'est suffisant. Mais, moi, je m'en fiche!...

LOREDAN. — Liane!... il n'y a qu'un seul homme dans la vie qui compte, celui du temps.

LIANE. — C'est pourquoi vous vous teignez et pourquoi vous vous mettez du bleu

aux yeux. Vous en avez trop mis ce soir. Ça coule... Essayez-vous, Lorédan.

Elle lui tend son mouchoir.

LOREDAN, se regardant dans la glace. — Il faut bien nous truquer ma chère.

LIANE. — Parlez pour vous, vieille vipère chérie!...

LOREDAN. — Au fait, une femme truque toute la vie.

LIANE. — Petite jalouse, va!

LOREDAN. — Liane!... je suis l'homme terrible à qui vous ne pouvez pas cacher votre âge. Je n'en abuserai pas, rassurez-vous. Il n'est pas encore assez considérable. J'attends. Pour le moment, vous êtes une femme de trente-neuf ans quatre-vingt-quinze, pour ne pas dire...

LIANE, l'interrompant. — Oui, gale! Vous avez, pour vous rappeler mon âge, en effet, un point de repère que n'ont pas les autres; un souvenir de mûle qui vous est bien personnel, celui du premier article où vous m'avez éreintée, car vous éreintiez les femmes... et vous les éreintez encore.

LOREDAN. — Hum! hum!

LIANE, riant. — Enfin, on les éreinte comme on peut. (Elle offre les cigares.) Vous pouvez fumer!

LOREDAN. — Vous m'en voulez à plus de vingt ans de distance!... Très flatteur!

LIANE. — Quand je pense que c'est dans le propre journal de Rantz que vous m'avez éreintée!

LOREDAN. — Nous ne pouvions pas deviner votre liaison future... Vous étiez alors la courtisane somptueuse qui fait trembler les mères de famille et soupirer les khédives en voyage!... Fleur de chic, comme on vous nommait! Du reste, il me l'a très bien pardonné, Rantz. Je crois même me souvenir qu'il m'a augmenté.

LIANE. — Soyez sûr que ce n'était pas pour cela.

LOREDAN. — Qui sait!... Il est si parisien! (Il lui prend la taille en gloussant.) Ah! ma chère, ma chère!...

LIANE. — Eh bien, qu'est-ce qui vous prend!... Tenez, vous m'avez griffée avec une de vos cent bagues!

LOREDAN. — Ça vous portera bonheur. Ma pierre de lune.

LIANE. — C'est vrai? Bon. J'ai besoin de fétiche en ce moment. Je vous l'achète cinquante louis.

LOREDAN, avec vivacité. — La voilà. Elle vaut la moitié moins. Pourquoi? Pas heureuse!

LIANE. — Peut-être!

LOREDAN. — Il ne vous trompe pas?

LIANE. — Il n'en a même pas l'envie, c'est pire. Oh! je ne me plains de rien, positivement. Je préciserai mal. Enfin, il vient moins, il ne reste plus. Depuis trois jours il n'a pas mis les pieds ici... il paraît qu'il ne quitte pas la Chambre.

LOREDAN. — Laquelle?... Ah!... l'autre!

celle des députés. Oui, il y a les grèves des postiers.

LIANE. — Puis il marie sa fille. Il va la caser, à ce qu'il paraît.

LORÉDAN. — Bon débarras pour vous. Ça vous rapprochera peut-être.

LIANE. — Peut-être.

LORÉDAN. — Et puis l'amour après tant de temps! Pourquoi qu'il vous reste, lui, même sans l'amour!

LIANE. — C'est ce qui vous trompe. Le roman n'est pas la poésie moi. Lorédan! Il est de ces hommes qui, dès le premier regard, vous jettent un voile sur le cœur pour le reste de vos jours. Est-ce que j'ai bouffé à tout quitter pour lui? Il n'avait peut-être pas encore perdu sa femme à cette époque. Je ne pouvais même pas espérer une liaison durable, eh bien, je me suis résignée du jour au lendemain de la fiancée. J'ai vendu mon hôtel, j'ai vendu mes bijoux.

LORÉDAN. — Il vous les a tellement rachetés depuis!

LIANE. *avec un grand soupir.* — Ah! il a racheté tous mes bijoux et tous mes poches.

LORÉDAN. — Tout de même, si vous n'aviez pas rencontré ce Messie guletteur, je songe à l'admirable courtoisie que vous auriez faite... Quelle perte pour Cythère!

LIANE. — Moi! Ahens donc! j'étais bête comme les lapins que j'ai montrés au cirque! C'est lui seul qui m'a faitek...

LORÉDAN. — Engez donc qu'il vous épouse.

LIANE. — Je ne peux pas lui demander des choses irréalisables.

LORÉDAN. — Tout homme qui n'a pas donné son nom à une femme ne lui a rien donné.

LIANE. — Célibataire, va!... Alors, dites... votre pierre de lune va faire qu'on ne se disputera plus?...

LORÉDAN. — Que quand vous le voudrez!

LIANE. — Dieu vous entende!...

LORÉDAN. — Je suis sûr que vous commencerez souvent la première.

LIANE. — Quelquefois!... Il faut bien.

LORÉDAN. — Et pourtant vous avez changé de coiffure cette semaine, pour lui plaire.

LIANE. — Ah! ça, c'est autre chose! On se défend comme on peut, mon petit! Vous vous mettez bien du bien aux yeux.

LORÉDAN. — Moi, je n'ai plus la prétention d'être encore un article de trentante-quatre-vingt-quinze. Ah! dame, je ne pourrais pas être votre fils!... *écrit une rossolie affable et distrait.* Tiens, au fait, on n'y pense jamais à ça, mais qu'est-ce que devient ce petit moutard qu'on vous voyait autrefois?

LIANE. — Mon fils? Il fait ses classes.

LORÉDAN. — Il doit avoir sept.

LIANE. — C'est ça... une quinzaine d'années. Je n'ai pas compté.

LORÉDAN. — Il fait ses classes, où ça?

LIANE. — A Mézières, en Normandie. Très bon collège.

LORÉDAN. — Mais attendez, attendez donc. Au journal... ne m'avez-vous pas dit qu'il avait gagné un match de billard... attendez... un match de billard dans un café de la porte Maillot... je ne sais pas quoi... de voir mille personnes!

LIANE. *étonnée.* — Mille personnes! ce n'est pas lui!

LORÉDAN. — D'abord, c'est à Mézières!

LIANE. — C'est-à-dire, il est bien de temps en temps, il vient à Paris, mais ce n'est sûrement pas lui dont on vous a parlé. On lui contait quelquefois avec le fils de Liane de Raméy. Nos deux prénoms de Liane, n'est-ce pas?

LORÉDAN. *étonné.* — Ce doit être ça... Il y a Liane en Liane.

LIANE. — Elle a un grand frère qui va partir pour son service militaire, en Algérie, je crois...

On s'en va.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MYRTILLE, BENEDE, LE PRINCE CATARDI puis GABY

MYRTILLE. — Bonjour, chérie blonde... Pas en retard?

LIANE. — Au contraire.

MYRTILLE. — Le rendez-vous n'est pas là?

LIANE. — Oh! le jour où il ne sera pas en retard d'une demi-heure, celui-là!

LE PRINCE. — Il y a peut-être en une longue sentence à la Chambre. Bonjour!

LIANE. — Oui!... C'est vrai!... Des interpellations... aujourd'hui... Le gâchis!...

MYRTILLE, *regardant la main à Lorédan.* — La main, mon maître!

LORÉDAN, *passant de son mouchoir d'opéra.* — Ho! C'est moi d'essayer cela! Où allons-nous vraiment? les robes, cette année, sont folles! On se dirait rue du Caire!

MYRTILLE. — Elle vient de m'être apportée vers après-midi, n'est-ce pas, c'est assez récent?... une combinaison de robe à moi. Je trouve qu'en ne s'inspire jamais assez de la nature. En passant l'autre jour en auto devant Porta, j'ai vu à Catalogue des robes riches. C'était délicieux!... J'en ai acheté une, je l'ai portée de suite chez Dada. Il a essaié ce avec un très exquis. Voyez : morte et peau d'amande.

LORÉDAN, *étonné.* — Oh! morte et peau d'amande. On dirait un conte de conte de Grimm ou d'Andersen! J'adore ça! — La Princesse Morte et la Petite Peau d'amande!

LIANE, *montrant les boutons.* — Venez-vous faire?

GABY, *entraînant la main tendue, gracieuse.* — Bonjour, chérie! Bonjour, salut! Bonjour, mon phénix!

MYRTILLE, *montrant devant la robe.* — Des plus en plus fort... Quelle ombre rouge

tionnelle nous allons faire tout à l'heure. Si j'allais me coucher?...

LIANE. — Je paraîtrai une affreuse bourgeoise, moi, à vos côtés!

LORÉDAN, entraînant Gaby sous une lampe. — Venez! Permettez! Voyez-vous, il faut baisser un peu votre feronnière... là... comme ça... et le turban... là... Et le sein gauche plus à droite, si vous pouvez...



MYRTILLE. — Oh! CHEVREAU, RAMASSEZ CES PÉTALES DE ROSES PAR TERRE!

GABY. — Essayez!... Non, mais est-il bête!...

LIANE. — Dédé va d'ailleurs pouvoir juger sur place de ses créations... car il doit venir nous rejoindre.

MYRTILLE, au prince, sur un canapé. — Ça va, Minon... Plus mal à la tête?

LIANE, considérant Myrtille qui tient la main du petit prince batave. — Vous vous promenez à la ville, toujours la main dans la main?

LE PRINCE. — Toujours. On ne se quitte pas une seconde, Myrtille et moi.

Ils s'embrassent simultanément la main.

MYRTILLE, au prince. — Oh! chevreau, ramassez ces pétales de roses par terre! Si on piétinait dessus, ça me ferait grincer les dents!...

GABY, bas, à Lorédan en burant à la table préparée. — A quelle heure qu'on la couche? Mon cher, votre littérature nous

l'a gâtée complètement. A diner on a mangé du kangourou à la sauce mauve! Elle doit avoir un nombril ciselé par La-lique, cette femme-là!...

MYRTILLE. — Ah! tant pis, je n'y tiens plus, j'ai une soif! Je me décide à être rouge pour toute la soirée. (Elle se verse de l'eau dans un verre sur le plateau. A Gaby qui boit.) Tu n'as pas peur de rougir, toi?...

GABY, cligne de l'œil à Lorédan. — Moi! Je ne rougis jamais!... Je n'ai jamais rougi que deux fois.

LE PRINCE, avec une nuance. — Lesquelles, grand dieu!...

GABY. — La première fois où j'ai demandé de l'argent à un homme, et ensuite la première fois où je lui en ai donné!

Et elle passe, triomphante, au piano.

LIANE. — Gaby! Gaby!... (A Lorédan.) Est-ce qu'elle va être comme ça toute la soirée? Rantz qui ne peut pas déjà la sentir! Elle n'est plus invitable! Votre élève, au moins, elle, se raffine.

LORÉDAN. — Myrtille?... Regardez-la. Elle boit dans n'importe quel verre, un verre où l'un de nous avait déjà bu. Je peux lui apprendre tous les raffinements, il restera toujours la prostitution des lèvres.

GABY, au piano, chantant une valse. —

« Je suis lâche avec toi... »

Entre un monsieur très barbu et très élégant. M. Dédé, couturier.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONSIEUR DEDE

LIANE. — Ah! voilà Dédé!

LORÉDAN. — M. Dédé! comme il a une jolie barbe, M. Dédé!...

DÉDÉ. — Je suis venu directement. Je n'ai pas voulu attendre le théâtre pour vous féliciter.

GABY, continuant à chanter à tue-tête et d'une voix aiguë. —

« Mon amour est pour toi sans excuse... »

LIANE. — Qui féliciter?...

DÉDÉ. — Vous, chère madame.

LIANE. — Pourquoi?... Tais-toi, Gaby... tu es assommante!

DÉDÉ. — Allons, allons, est-ce un si grand mystère? Il ne faut pas le dire? Je suis très heureux, très heureux pour M. Rantz.

GABY, chantant. —

« Tu m'avais juré que tes lèvres... »

LIANE. — Mais qu'est-ce qu'il veut dire? (A Gaby.) Assez! assez! toi!... Qu'est-ce qu'il y a, Dédé?... Voyons, voyons!...

On conspue Gaby. Elle se tait.

DÉDÉ. — C'est la femme du ministre de l'Agriculture elle-même, qui me l'a appris tout à l'heure, pendant qu'elle essayait un fond de jupe.

LIANE. — Mais allez, allez donc! vous me faites bouillir! quoi?

DÉDÉ. — Que pour arrêter le scandale des Postes et Télégraphes, pour conjurer la grève et l'interpellation qui devait avoir lieu aujourd'hui, le président du Conseil avait décidé de rétablir un sous-secrétariat des Postes. On a offert le sous-secrétariat à deux ou trois présidents de groupes différents, et finalement à M. Rantz... qui accepte.

LE PRINCE. — Non!...

GABY. — Bing!

MYRTILLE. — Ah! par exemple!

LIANE. — Il a accepté, lui? Vous dites? Hein?

DÉDÉ. — Enfin il y a quelque chose de plus certain encore c'est la dernière heure de *La Presse*, ce soir... si j'avais su que vous pouviez ignorer cette nouvelle, j'aurais apporté un numéro.

MYRTILLE. — Envoyez-le chercher. Il faut savoir.

LIANE. — Mais enfin, qu'y dit-on?

DÉDÉ. — Ça... avec des commentaires... que la chose n'est pas encore officielle, mais qu'elle le deviendra demain. C'est M. Rantz qui a proposé une réorganisation des bureaux, je crois... un système.

LIANE, haussant les épaules, nerveuse. — Mais c'est impossible, Dédé! Je le saurais, il m'aurait avertie... J'aurais reçu un télégramme ce matin... Je n'apprendrais pas ça par les journaux, ni par les amis...

MYRTILLE. — Mais oui, Dédé, c'est un projet en l'air.

LE PRINCE, Parisien. — Une combinaison!

DÉDÉ. — Enfin, la femme du ministre de l'Agriculture! Songez!

LIANE. — Il faut que j'envoie chercher le journal. Ah çà! par exemple!

Elle va à la sonnette.

LORÉDAN, l'arrivant d'un geste doux. — Écoutez, rien d'étonnant à ce qu'il ne vous ait pas encore prévenue, ma chère Lianette... Songez, ces choses-là se font très rapidement.

DÉDÉ. — Si le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, madame, il n'aura même peut-être pas pu venir chez vous.

LIANE. — J'aurais reçu au moins un coup de téléphone! N'est-ce pas, Myrtille, c'est invraisemblable!

MYRTILLE. — Mais épatant! J'admire.

LIANE. — Il ne va pas se présenter ici en habit, pour aller tranquillement aux Folies-Bergère, sans que j'aie été informée qu'en le flanque sous-secrétaire... de quoi?

LORÉDAN. — Des Postes et Télégraphes.

LIANE, pouffant. — Et puis des Postes! Qu'est-ce qu'il peut aller faire là dedans? Lui!...

LORÉDAN. — La réorganisation des bureaux, on vous dit,

LIANE. — Lui! Lui! Il est venu fait pour réorganiser les bureaux... que moi pour...

LIANE. — Mais c'est ce qui nous trompe. Liane, c'est un organisateur admirable. Rappelez-vous dans quel état il a pris son journal.

LIANE. — Mais je le connais mieux que vous Loredan... il ne peut seulement pas régler le livre de son chauffeur! Et puis... lui qui se vantait d'être le député le plus vaillant de France! Je suis suffoquée, mes enfants. Mettez-vous à ma place.

DÉDÉ, embarrassé devant le tableau de Liane. — Mon Dieu, madame! Mon Dieu, madame... Après tout...

Un froc!

LIANE, endossant son manteau. — Allez, nous n'avons plus qu'à aller aux Folies, mes enfants.

GABY. — Ah! oui... aux Fol-Berg'!

LIANE. — Oui, si c'est vrai, il ne s'agit pas. Il ne peut pas, après une journée comme celle-ci, s'être mis en habit tranquillement... après dîner... et.

On entend sonner trois coups.

GABY. — Bing... Hé!... Psst!...

LIANE, rieuse. — Trois coups! Le voilà. Vous voyez bien que ce n'était pas vrai... (À Dédé.) Elle a rêvé dans son fond de jupe, votre ministresse!

Elle hausse les épaules.

MYRTILLE. — Mais ne l'agite pas, Dédé, Liane... tu dois être contente... de toutes les façons...

LIANE. — Oui, oui, très contente... et satisfaite, je jubile. (Tout le monde se précipite vers la galerie. Liane fait un geste impétueux.) Non!... Chut!... Ne bougeons pas!... C'est mieux. (On s'arrête. On attend.) Regardez, regardez... Il ne se presse pas... il devrait déjà être ici...

MYRTILLE. — Il ne peut pas venir dans l'antichambre, mon bichon.

GABY. — Je le connais. Nous allons venir nous en à son entrée, s'il est en veston, c'est que c'est vrai.

DÉDÉ. — S'il est en jaquette?

GABY. — C'est douteux.

LORÉDAN. — Et en habit... rien de fait!

La porte s'ouvre. Rantz entre. On cria : « Il est en habit! »

SCÈNE IX

LES MÊMES, RANTZ

RANTZ. — Non! en smoking!... Que de scandale!

La cloison.

Ensemble

GABY. — Il est en habit!

DÉDÉ. — Eh bien?

LORÉDAN. — Homme du jour?...

DÉDÉ. — Ça y est-il?

GABY. — Faut-il, faut-il pas?

LIANE. — Est-ce vrai, Paul?

RANTZ. — On sait déjà ici?... Je regrette qu'un journal du soir ait divulgué!...

Exclamations de tous.

LORÉDAN. — Hein! Qui avait raison?

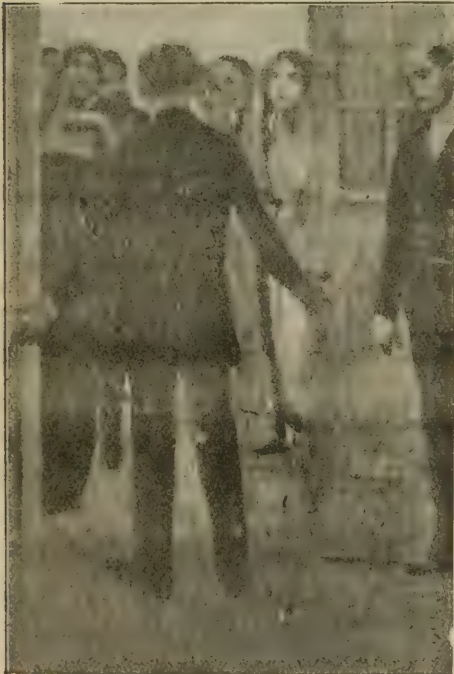
LIANE. — Alors, c'est vrai, Paul! Non, ce n'est pas possible... Tu plaisantes...

RANTZ. — Je ne puis rien dire encore!... Secret... pressenti... réserve... Bonjour.

Il serre les mains. On le félicite. On crie des « bravos ».

LIANE, *émue*. — Tu acceptes, tu vas accepter?RANTZ, *évasif et spirituel*. — Réserve... pressenti... secret... Bonsoir, prince...

LIANE. — Je parle sérieusement, Paul. Comment, j'apprends une pareille chose à la seconde, ça me sort sous les pieds comme



RANTZ. — NON! EN SMOKING!...

une bombe et il paraît que tout Paris est au courant, ça se dit chez les couturiers, ça s'écrivait dans les journaux et, moi, moi, je suis là, comme une gourde, à ignorer ce dont tout le monde parle!...

RANTZ. — D'abord, rien n'est fait. Je dois donner demain ma réponse au prési-

dent du Conseil... Je vais réfléchir... Et puis, tu t'exagères l'importance!...

LIANE. — Tu ne pouvais pas me téléphoner de la Chambre, en en sortant?

RANTZ. — J'en suis sorti à sept heures et demie. Bonjour, Gaby... Le temps de me laver un peu les mains et d'accourir... Alors, tout ce monde pour une loge?... Je croyais te trouver seule!...

LORÉDAN. — Deux autos pleines...

LIANE, *sans écouter*. — C'est trop fort!... Il est vrai que je ne compte pour rien dans ton existence! Je ne suis pas même une camarade, tu as peut-être oublié que j'étais ta maîtresse...

RANTZ. — Allons, du calme.

LIANE. — Toi qui t'étais soi-disant retiré, qui vivais dans la paix et la tranquillité! Tu vas t'embarquer sur cette galère!...

MYRTILLE. — Mais il a raison, notre zouave!... C'est très bien d'apporter un peu de beauté, mon cher, un peu de chic à un gouvernement qui en manque totalement.

RANTZ. — C'est un point de vue j'y réfléchirai.

LIANE, *bas à Myrtille*. — Je te félicite de ce que tu viens de dire!

GABY. — Alors, vous allez devenir un membre important?

RANTZ. — Comme vous dites : à perte de vue!

GABY. — Vous voilà bon à peloter, alors?

RANTZ. — C'est bien notre tour, avouez, Gaby... Vous nous devez bien ça.

DÉDÉ, *avec énergie*. — Monsieur Rantz, permettez-moi de vous dire qu'après l'attitude des postiers, qui a été vraiment scandaleuse, après les paroles du président de la C. G. T...

RANTZ, *qui depuis quelques instants ne perd pas de vue Liane, l'interrompant*. — Oui, oui, tout à l'heure. Pour l'instant, je m'en fous... (A Lorédan, *bas*.) Un mot, je voudrais dire un mot en particulier à Liane.

LORÉDAN. — Mais voulez-vous que nous passions dans le salon à côté?...

RANTZ. — Pas le moins du monde... une seconde, une petite seconde, un mot. Occupez-les simplement.

LORÉDAN, *appelant Myrtille qui essaie dans un coin d'apaiser Liane*. — Myrtille!.. Venez... Gaby va nous faire des accords de septième-seconde pendant ce temps.

GABY, *saisissant la grenouille qui est sur le coussin*. — Emmenons Benoît. Viens, mon vieux Kroumir... Qu'est-ce que tu dis de ça, toi?...

Rantz va à Liane pendant que Gaby, dans le fond attaque une valse inexpérimentée : les autres sont groupés autour d'elle.

LIANE, *voyant s'approcher Rantz*. — Oui, parle-moi, enfin! Parle!... Je t'assure... J'en ai besoin.

RANTZ. — Tu ne m'avais pas dit que tu

invitais ces deux volailles. Je croyais qu'il n'y avait que Lorédan. (Nettement.) Je ne peux pas aller avec ça au théâtre.

LIANE. — Tu ne peux pas y aller?... Pourquoi?

RANTZ. — D'abord, regarde leur tenue!... Si justement, ce soir, on me voyait avec elles... Enfin, il faut éviter... C'est une affaire de tact... Et puis, ce contour!...

LIANE, suffoquée. — Et c'est tout ce que tu trouves à me dire! C'est tout! J'attends un mot de toi, une explication de ton attitude à mon égard, au moment d'un événement aussi important, et tu me dis que tu ne peux pas aller au théâtre avec ces volailles et un contour que tu as fait décorer!...

RANTZ. — J'espérais l'apporter ce soir cette surprise... Avec donc des attentions!... J'arrivais tout flambant... Et, d'ailleurs, ma chère Liane, il suffirait de l'entendre parler depuis deux minutes pour apprécier les sentiments qui s'en sont incités à te tenir à l'écart de ma maison. En fait de conseil, celui des ministres était plus d'importance et plus de poids que le tien. D'autres serment satisfaites, flattées de mon changement de situation, mais, toi...

LIANE. — Tu te trompes. Qu'en sais-tu? Je t'aimeis, écoute. Je t'aurais compris peut-être. J'admetts au tout cas, que les honneurs te tentent. Ce n'est pas la décision que tu prends qui me révolte, c'est que tu n'aies pas même daigné m'y mêler. Tu as voulu éviter notre tête-à-tête et tu arrives express... je te connais... à cette heure-ci... avec ton sourire détaché...

RANTZ. — Mais, spristi, ce matin encore, à dix heures, je ne savais rien moi-même! De toute façon, nous avons le temps d'en parler, n'est-ce pas, à satiété!... Ce que je voulais te dire, c'est que, si on me voyait ce soir avec cette exhibition charnue...

LIANE. — Pourtant, tu savais que nous n'allions pas seul au théâtre, que j'avais lancé des invitations.

RANTZ. — J'ai eu bien d'autres choses à faire, je te prie de le croire, qu'à m'informer des personnes qui nous accompagnaient aux Folies-Bergère.

LIANE. — Tu ne penses pourtant pas que j'avais invité le pape!

RANTZ. — Ça aurait été encore plus mal vu en haut lieu!

LIANE. — Oh! pas d'esprit, pas d'esprit, mon cher! Ce n'est vraiment pas théâtral, ne m'accable pas de ton petit sourire sardonique! Rachez, je t'en prie, ce que ton attitude à en de blessant, en te montrant ce soir avec moi, comme tu en avais l'intention... Parce que tu as pris la peine de passer un habit... que j'ai sous un peu à la gloire, à tant faire!...

RANTZ. — Qui, si tu y étais seule!... J'avais bien, tu le vois, l'intention de t'accompagner cinq minutes... je ne serais d'ailleurs entré pendant un note, car j'ai de l'écriture pour jusqu'à trois heures de matin, et t'en doutes... mon programme, mes plans de cabinet à choisir... mais il n'y a pas qu'une question d'habille, il y a aussi le mariage de ma fille... Je t'ai déjà expliqué ce... des gens très bourgeois, des bourgeois. Déjà mon mariage (regardes les choses tu peu, ces gens, et je dois venir de m'habiller, ce soir... (Mouvement de Liane.) pas avec toi, mais encadrés comme nous allons être... de deux femmes aussi antiparlementaires.

LIANE. — Cade te va bien de me le reprocher! Ce n'est pas toi qui ne toujours voulu, par force l'homme à femmes, que nous avons fait d'un mariage heureusement irrégulier?... une nous nous voyons cet aspect d'amant et maîtresse?... Tu ne voulu que je fréquentais des artistes et des artistes, ce bien, je fréquentais des artistes et des artistes? Si tu devais redescendre officiel, mon cher, il fallait... il fallait...

RANTZ, l'entretenant, satirique. — Oh! pas de scène de ménage! Il y a une autre... (Fin l'aparte!) Je suis à vous!

LORÉDAN. — Mon cher Rantz, quelqu'un de sûr, c'est moi...

RANTZ. — Il y a des gens qui vont être plus sûres que vous, Lorédan, je vous le promet! Ce sont mes électeurs. Vingt ans que je suis député de mon département!... un député honoré! Mes électeurs n'avaient pas eu ne pas me reconnaître cette fois-ci, de peur de me faire de la peine, c'est le département le plus sentimental de France!

LE PRÉSIDENT, offrant son hat. — Cigarette! Quel département représentez-vous déjà?

RANTZ. — Un tout petit département, très peu connu.

PRÉSIDENT. — Vous préparez votre rentrée dans l'ombre.

RANTZ. — Que vous êtes peu au courant, monsieur! Ce se fait automatiquement. L'autre jour, un groupe radical-socialiste, j'ai exposé l'idée que je me faisais de la reorganisation des bureaux et de l'unité administrative... ils ont eu l'air de trouver ça intéressant!... Eh bien, je ne suis pas inquiet, n'oubliez pas. Huit ans que je ne faisais plus rien! Ça ne pouvait pas continuer. J'avais la nostalgie de l'ordre d'arriver d'impersonnel... si je n'avais pas eu celle des conseils parlementaires pour me rassurer, je ne suis pas ce que je savais devenir!

LIANE. — Allons donc! Tu veux le paix, la paix, enfin! Depuis quelques années, nous courtes, un vrai tumulte! je ne suis pas ce qui te manquait vraiment! Maintenant, je ne vois même plus te voir une minute. J'espère bien que tu ne vas pas descendre dans un ministère quelconque!

RANTZ. — Je n'y réfléchissais pas, c'est tout ce qu'il te faut, n'est-ce pas!

On lit.

LORÉDAN, bas à Liane. — Et la vie offi-

cielle, ma chère amie, qu'est-ce que vous en faites?

LIANE. — Mais je n'en suis pas, moi, de la vie officielle, j'en suis bannie! (*Elle lui pousse le coude. Bas à Lorédan.*) Dites comme moi, voyons, espèce d'idiot! Tenez, je vous la rends, votre bague!

RANTZ, *entouré et gesticulant.* — C'est vrai, c'est vrai, j'étouffais, je me ronguais!... Qu'est-ce que je suis, depuis ces quelques années? Plus rien, plus rien, moins qu'un ancien président de la République.

LIANE. — Comme c'est fin!

LORÉDAN. — Vous étiez resté l'homme le plus spirituel de Paris!

RANTZ. — C'est idiot!... Je ne suis pas spirituel.

GABY. — Si. En ce moment!

RANTZ. — Voilà bien des réputations toutes faites, comme Paris en consacre à la légèreté... Non, je suis un homme d'action, uniquement. Ah! ça va me faire du bien, je vais respirer!

Il lève les bras.

LIANE. — Tu vas être attaqué effroyablement! Oui, surtout toi! C'est-à-dire que nous n'allons plus vivre... Alors, il va falloir recommencer à lire tous les matins, dans les journaux, des horreurs sur ton compte? il va falloir que je t'entende traîner dans le ruisseau, accuser de toutes les infamies? Moi, ça me bouleverse, qu'est-ce que tu veux, je ne peux pas vivre dans cette vie-là!

RANTZ, *qui a ponctué de « oui » énergiques.* — Moi, j'en ai besoin, j'en ai besoin! C'est ma santé.

LIANE. — Tu as besoin d'être injurié, tu as besoin d'être traité, quarante-cinq fois par semaine, de forban? Rappelle-toi la campagne qu'on a déchainée contre toi, il y a dix ans, dans ces sales journaux de chantage?... Tu en as besoin!

RANTZ. — Oui, oui. Il n'y a qu'une sorte d'homme qui puisse vivre dans la solitude, loin du bruit de la mêlée et l'odeur de la boue, c'est l'artiste... Je ne suis pas un artiste, moi!

LORÉDAN. — Mais si! Tout de même!

RANTZ. — Vous savez bien que non, Lorédan! Ce bas journalisme, cette basse politique, n'a jamais été un obstacle pour moi... c'est ma vie! Ça été toujours ma vie!

LIANE. — Sa vie! Sa santé! Vous l'entendez!... (*Elle prend tous les autres à témoin.*) Tenez, passez-moi mes gants.

RANTZ, *qui a cassé une cigarette et en fait une. lui-même, d'un geste habituel de vieux fumeur.* — Les ai-je assez tenus dans ma poigne, pendant dix ans et plus! J'ai joué avec eux en riant... pas avec l'élite ou le flambeau, grand Dieu! mais avec ce qu'il y a de plus amusant, de plus vivant, les vieilles fripouilles du journalisme parisien, ces vieux forbans de la politique... tout ce que j'ai remué à la pelle, les bas insulteurs,

les domestiques de la gloire, les plats pipelets du pouvoir, les vieux pamphlétaires livides qui ne sont plus que des cadavres prostitués, les beaux marchands de vertu, les aboyeurs, les chiens qui sifflent, tous! tous!... Qu'ils y viennent! Tout ça, mais ça se roule comme du scacferlati entre deux doigts, mon oher! Allez! j'ai de l'entraînement; je suis comme les chiens qui ont besoin de courir après le gibier de campagne, de mordre dans du lapin, dans du perdreau, dans de la bidoche faisandée!... (*Montrant ses dents à Lorédan.*) Regardez, mon vieux, j'ai encore de belles dents.

GABY, *se levant de son coussin.* — Ah! le beau gars!... Vive la République!... Et aux Fol-Berg.! Pas de politique!

LIANE, *secouant, indignée, sa lorgnette de théâtre et son sac.* — Oh!.. oh!.. Alors, tout ce que tu me disais, cet été encore, à la campagne, dans le repos, dans le calme...

RANTZ. — A la campagne! A la campagne! Tu ne sais pas ce que je m'y suis rasé, à la campagne!...

LIANE. — Quoi?... Hein?...

RANTZ. — Il n'y avait qu'un moment de bon, tiens... et je ne te le disais pas!... C'est quand, au bout du jardin, sortaient les moutons de la ferme... ces troupeaux qui font un bruit d'assemblée politique, un bruit de 14 juillet lointain... Je dressais l'oreille; il me semblait que c'était l'émeute, une réunion d'actionnaires, une journée d'élections, et j'entendais de là-bas, dans les vagissements des moutons: « A bas Rantz, crapule, renégat, vendu! » C'était le seul bon moment de la journée!

LORÉDAN. — Il s'entraîne, le patron, il fait des poids! Patron, vous êtes trop intelligent pour faire un bon politicien.

RANTZ. — Erreur! La politique, depuis des années, est, autant que l'art, l'expression d'un tempérament; regardez Clemenceau, Briand... On me demande quel est mois de virtuosité, j'y cours!

GABY. — S'il pouvait faire au moins marcher mon téléphone!

LIANE, *éclatant.* — Dans les Postes et Télégraphes! quelle virtuosité!...

RANTZ, *redescend vers elle.* — C'est idiot, c'est idiot ce que tu dis là! Et tu te crois drôle!... Est-elle assez bornée? Est-elle assez stupidement femme?...

LIANE. — Va donc!... Accuse-moi, ça te complète!

MYRILLE et LORÉDAN. — Ne vous attrapez pas ainsi!

RANTZ, *se dégageant des bras qui essaient de le calmer.* — C'est toi qui as toujours été l'ennemie de mon activité, c'est grâce à ton influence que j'ai balancé successivement mon journal, mon écurie et mes relations.

LIANE. — C'était tout un!... Laisse-moi, Myrtille.

RANTZ. — Tu voulais m'étouffer, oui, m'étouffer, pour m'avoir plus à toi. Tu es

manœuvré pour me faire abdiquer, pour me chasser...

LIANE. — Ce n'est pas vrai, mais, quand je t'aurais voulu plus libre et plus à moi, le beau crime d'avoir placé notre amour dans une atmosphère plus saine en t'enle-

LORÉDAN. — Allons, allons, mes amis, ne vous disputez pas, ce n'est pas le moment, que diable...

MYRTILLE. — Oui, vous devez, au contraire, tous deux, vous rejouer de ce qui vous arrive et vous rapproche.



LIANE. — MURLE!

vant à cette bone misérable!... Toi qui, devenu riche, pouvais vivre indépendant! Je pensais à ton bonheur, notre bonheur... Mais, va! je n'ai pas eu l'influence que tu me reproches!...

GARY. — Oh! Je vais dire un gros mot, si ça continue!...

RANTZ. — Vous la voyez, vous la voyez, n'est-ce pas? Je ne trouve ni que l'enferme de moi-même.

LIANE. — Il tient à ce titre!

RANTZ. — Parfaitement. Tu viens de te plaindre que je ne te traite pas en associé. Tu n'as jamais été l'associé. Il est temps

que je me retrouve, je fonds, je fonds littéralement, je fonds!...

Il montre désespérément le parquet.

MYRTILLE, *cherchant avec Lorédan et le prince à entraîner Rantz.* — Rantz!... faites la paix!

LIANE. — Moi qui ai été ta compagne dévouée, moi qui t'ai entouré de tous mes soins!

RANTZ. — Oui, oui, je le sais; tu l'as assez crié par-dessus les toits! Ah! comme dit l'autre: « Que Dieu ne te récompense jamais du bien que tu m'as fait! »

GABY. — Oh! mais je vas m'asseoir sur le piano!

Et elle le fait comme elle le dit. Le piano retentit.

LIANE. — Dix-sept ans! tenez, dix-sept ans, je me suis employée au bonheur de cet homme!

RANTZ. — Assez, assez, change de chiffre, pour l'amour de Dieu: dix-sept ans!... je n'entends que ça! Pas besoin de le crier par-dessus les toits... ça ne te rajeunit pas!

LIANE. — Muffe!

RANTZ. — Tu dis muffe. Eh bien, toi, d'un mot, d'un seul... caractéristique.

On couvre obligeamment leurs voix.

LORÉDAN, *se met entre eux deux et les tire par le bras.* — Mes enfants, c'est honteux, voyons, à la fin!... On ne peut pas entendre des choses pareilles. Voyons, embrassez-vous...

LIANE. — Ah! nous embrasser!

RANTZ, *criant.* — Tout en elle a été une désillusion!

LIANE. — Répète, répète-le; si tu ne veux pas que, devant ces gens, je dise ce que je sais de toi, ce que...

LORÉDAN. — Nous ne permettrons pas que vous vous déchiriez ainsi, nous ne le permettrons pas.

GABY. — Benoit! au secours!...

MYRTILLE. — N'employez pas les mots irréparables.

LIANE. — Ah! les mots irréparables! nous en avons épuisé le vocabulaire! Nous en cherchons tous les jours de nouveaux et de plus forts, nous n'en trouvons plus.

RANTZ. — Plains-toi, larmoise! Voilà ce que je trouve ici! voilà, tenez!

LIANE. — Sale être!

RANTZ. — Sale...

Il s'arrête. Brouhaha. On s'interpose, sérieusement, cette fois. Gaby fait une gamme chromatique.

LORÉDAN, *vivement.* — Prenons nos chapeaux et partons tous!... Rantz, vous allez trop loin.

MYRTILLE, *de son côté.* — Liane, tu n'es pas raisonnable!...

On entend la voix de Rantz dominer.

RANTZ. — Non, non, j'en ai assez, oh!...

LIANE, *qu'on entoure.* — Lâche! C'est un lâche!

LORÉDAN, *à Rantz qui se dirige vers la porte.* — Voyons..... vous n'allez pas nous plaquer ainsi... Où allez-vous? Où passerez-vous votre soirée...

RANTZ. — Ah! Je ne sais pas, chez le président du Sénat où chez Marguerite de Bourgogne, mais pas ici, n... de D..., pas ici!

Il sort en claquant la porte.

LIANE, *se retourne et se précipite.* — Voilà! Voilà ce qu'il voulait!... Partir!... Le pleutre... Tenez, c'est ce qu'il machinait! Il l'a eue, sa scène!... il l'a eue. (*Elle ébâte en sanglots de rage.*) Il ne cherchait qu'un prétexte pour déguerpir!...

LE PRINCE. — Comme tout cela est malheureux!... Calmez-vous, chère madame...

LORÉDAN. — Liane... vous êtes vraiment peu habile.

MYRTILLE. — Et dire qu'au fond ils s'adorent!...

LIANE, *à Lorédan qui lui prend la main.* — Allez-vous en tous, tous! Quittez-moi, je ne suis pas en état d'aller au théâtre! Je veux rester seule ici, je n'irai pas aux Folies-Bergère. (*Elle parle bas à Myrtille.*) Fais-les tous partir... qu'ils s'en aillent! Dis-leur que je les rejoindrai tout à l'heure, quand je serai calmée...

Elle se cache derrière le piano, de dos aux autres. Un silence respectueux et gêné s'établit.

MYRTILLE, *bas à chacun.* — Elle va vous rejoindre. Devancez-nous au théâtre... Je vais rester cinq minutes avec elle... Je l'amènerai... Mais partez, sans commentaires... L'avant-scène sept...

LORÉDAN, *au prince.* — Ah! les ménages irréguliers, voilà où ça mène! C'est affreux, mais, au fond, c'est très moral.

MYRTILLE, *au prince.* — Pars, chevreau... (*À M. Dédé qui veut prendre congé de Liane.*) Je vous en supplie, laissez-la! Je crois que ce serait une torture pour elle de vous donner des explications.

GABY. — Mon écharpe, Lorédan!... Ils sont gais, nos amis!

DÉDÉ, *à Lorédan.* — Pensez-vous que ce soit sérieux, monsieur? Je n'ai pas bien l'habitude du ton de la maison.

LORÉDAN. — Mais non, mais non, ils sont « mithridatés... », tout s'arrangera. Et ce n'est encore rien, maintenant. Si vous l'aviez connu avant Liane! quand il était le fermier par excellence! au temps où on l'appelait le « Rantz des vaches! »... oh!

ce n'est pas fort, mais on n'était pas aussi spirituel à Paris que maintenant!...

Ils sortent discrètement, dans un soufre avarié.

GARY, bas à Myrtille, en s'habillant. — Quelle barbe!... Tu viens de toutes façons, hein? Pas de blague!... Ne nous abandonne pas!

MYRTHILLE. — Oui, des que je pourrai...
GARY, à Myrtille, de la porte. — Ce qu'il a un air chameau, cet homme-là! Mais aussi ce qu'il est bien, quand il est en colère!... Je vais en rêver toute la nuit!... Ah! nos amants, ma chère, nos amants!...

Restent seules Myrtille et Liane.

SCÈNE X

MYRTHILLE, LIANE

Myrtille s'approche.

LIANE, saisissant. — Non, non, va-t'en! va-t'en, toi aussi!...

MYRTHILLE. — A la minute, mais, écoute, tu as été particulièrement maladroite. Tu as accumulé gaffe sur gaffe... Dans une circonstance pareille!

LIANE. — Tu ne peux pas deviner. Je sais, moi, pourquoi il est venu exprès quand il y avait du monde... Je sais pourquoi il a recherché cette nomination... et pourquoi j'ai raison de tout craindre. C'est la débacle qui commence pour moi!...

MYRTHILLE. — Ma grande bleue, peut-être aussi n'y mets-tu pas assez du tien. Ça fend le cœur d'entendre des choses aussi affreuses, des choses dont vous ne pensez pas, sous les deux, le premier mot.

LIANE. — Oui, nous sommes humains dans la tendresse, grotesques dans la colère... Des caricatures! Ah! quelle horreur, Myrtille, à l'heure où l'on réalise sa vie, ses rêves, ses aspirations, à l'heure où il ne devrait plus y avoir entre soi que la douce émotion d'en être arrivés là, cette levée de boue qu'on ne peut pas retenir... toute la vase accumulée en soi... On dégorge tout ça, et la vie devient un baquet! Va, va aux Fédés, explique-leur, n'est-ce pas?... dis que ce n'était rien, que je vais mieux... Je me fie à toi... Replâtre la façade, si possible...

MYRTHILLE. — Je vais surtout tâcher de mouler les potins! Il n'y a que Louchan qui m'inquiète.

LIANE, irritée, pressée que Myrtille ait disparu. — J'ai besoin d'une solitude complète devant ce papier à lettres, car je vais lui écrire une lettre embûche... Veux-tu dire, en sortant à la femme de chambre qu'elle monte se coucher. Je vais passer ma nuit ici.

MYRTHILLE. — Tu vas te faire de mal, encore, à fonder les sourcils!

LIANE. — Laisse, je n'en fais plus...

MYRTHILLE. — Et donne-moi un coup de téléphone, demain, s'il te plaît.

LIANE. — Oui, oui, entendu (*Myrtille l'embrasse brièvement, puis, s'adressant à elle-même.*) Ne cherche pas un mot de la fin, tu n'en trouveras pas... Amuse-toi, avec qui le pouvez... (*Myrtille sort, Liane qui l'a poussé jusqu'à la porte, écarte le rideau, tire les rideaux de la galerie puis va au secrétaire, allume une petite lampe et le consulte sur sa plume.*) A quoi bon?... Elle t'a tué... Elle t'a complètement tué... (*entend murmurer.*) Ce n'est pas assez, ça n'est pas assez!... Mon Dieu... elle te jette la plume et mord son bracelet du bout de quelques secondes, la porte s'ouvre discrètement. Maurice entre sur la galerie des pieds. Elle sursaute. Elle a son sac? C'était Rand? Avec bonheur! Ah! ça n'est... toi! Qu'est-ce que tu fais ici? De quel droit!...

SCÈNE XI

LIANE, MAURICE

MAURICE, interloqué. — Je te demande pardon de te déranger. Ne fais pas attention, Raymond n'avait dit que tu étais partie au théâtre avec les autres... Fugivore, que la pierre, dans sa précipitation, a laissé sa bourse, son sac...

LIANE, reprenant la plume et sachant. — Eh bien, prends, prends, débarras-toi, et file vite... Tu es revenu de Montmartre pour ça?...

MAURICE, lui cherchant, en regardant autour de lui. — Ah! ça a été un peu difficile la route... toujours son poids de sac... j'avais à une menace d'appendicite... je l'ai eue chez sa mère, vite, en route... Elle m'a dit de venir reprendre son sac peu de temps... Je te croyais partie, sans quoi, je ne me serais pas permis de monter... Ah! quel poids le sac sur le puits!... Non, tu n'as rien... Adieu, manon...

LIANE. — Bonsoir... (*Elle reprend le sac de Maurice juché sur le puits, sur le puits des pieds.*) Ah! en fait! J'y pense... Tu vois, tu es délicieux! Il paraît... tout le monde... il paraît, malgré nos recommandations, que tu t'es affublé d'un sac... à un match de billard... à la Fédés... Mais, écoute que je sais... de temps à ce que tout personnel n'ait vu!...

MAURICE. — Oh! manon, j'ai tout fait pour que tu sois en toute tranquillité... je ne veux même entendre rien...

LIANE. — Voilà ton affaire... les déconvenues, quand on te demande l'adresse d'un...

aussi, à toi!... Tous pareils, les hommes!... du premier au dernier!...

Et son poing généralise sur la table ce qu'elle pense du genre humain.

MAURICE. — Je te demande pardon... Je ne recommencerai plus... Qu'est-ce que tu as, maman, tu souffres?... Tu parais dans un état!...

LIANE. — Je me demande ce que ça peut bien te faire, grand Dieu!...



LIANE. — EH BIEN, PRENDS, PRENDS, DÉPÊCHE-TOI, ET FILE VITE!...

MAURICE. — Ça dépend comment tu l'entends...

LIANE. — Que j'aie du chagrin... que je crève! Ah! bien, oui!... pourvu que je serve à tout le monde!

Elle a dit cette phrase dernière de toute sa fureur.

MAURICE, rougissant légèrement. — Tu es injuste, maman... Je ne sais ce qui peut te bouleverser ainsi, et je ne me permettrais pas de te le demander, mais sois sûre que cela me fait peut-être plus de peine que tu ne l'imagines. Je ne me permets pas de te poser une question... pas plus d'ailleurs que je me suis permis jamais de t'en poser, mais sois certaine que si tu n'es pas aussi heureuse que je le croyais...

LIANE, l'interrompant en éclatant. — Heureuse!... Naturellement! Parce que je ris... J'ai toujours été comme ça : je ris... c'est de la façade... On ne peut pas deviner... J'ai toujours eu à défendre mon bonheur, au contraire. Je l'ai toujours senti menacé,

et avais-je raison!... Ah! ce qu'il faut se défendre, dans l'existence! Il faut lutter contre tous! Personne ne vous aime! D'abord, je n'ai jamais eu de veine dans ma vie!...

MAURICE, avec un sourire. — Maman!... LIANE, se lève. — Oui, toi aussi, bien sûr!... Ils sont étonnants! Tu me crois une veinarde parce que j'ai eu du luxe, parce que je vivais avec l'homme que j'aime. On juge ça du dehors, en passant, mais si on voyait l'intérieur, ce qui se passe! Mon Dieu! mon Dieu!... J'ai un chagrin... C'est injuste, ce qui m'arrive, c'est injuste!... (Elle éclate cette fois en larmes sur le piano. Un temps. Puis durement.) Allons!... décampe!...

MAURICE, hésitant à s'en aller. — Je ne sais que te dire, maman!... Dans ton chagrin, perce, à mon égard, je ne sais quel vague reproche!...

LIANE. — Peuh! C'est dans le tas! Pas d'importance! Bonsoir!

MAURICE, insistant avec une petite expression rancunière et têtue. — Si, un reproche d'exploitation un peu aigre, contre lequel je suis complètement désarmé. Je ne sais que te dire, mais peut-être y a-t-il en moi des sentiments à ton égard qu'il m'est bien difficile de te montrer. En tout cas, c'est la première fois que tu sembles, oh! je ne dis pas les réclamer, mais même y faire allusion. Avoue que, si j'avais eu l'envie de te les montrer... Tu m'as tenu toute ta vie en dehors de tes plaisirs et de tes peines!...

LIANE. — Parbleu!... Et comment voudrais-tu qu'il en soit autrement?

MAURICE. — Mais je ne réclame rien!... C'est toi qui, à la minute, me dis que ton chagrin m'est indifférent... car tu ne me l'as pas envoyé dire. Alors je te réponds simplement, sans bien savoir ce qui t'arrive en ce moment, que ce n'est pas vrai... voilà tout... bien moins vrai, bien moins que tu ne peux le croire...

Il lui prend gauchement la main qui traîne sur un coussin, hésite, et la lui embrasse. Elle le regarde, étonnée, comme si une goutte d'eau lui était tombée sur la main.

LIANE. — Pourquoi m'embrasses-tu la main? Tu peux bien m'embrasser comme d'habitude!

MAURICE. — C'est vrai!... C'est maladroit. J'ai voulu te donner un baiser qui ne soit pas comme les autres, et, alors, je t'ai pris la main... C'est idiot!... (Il reste ainsi gêné, rouge, souriant.) Voilà, je m'en vais, maman. Ne te fais pas trop de misère, va... Je suis sûr que ça passera... c'est rien! c'est rien!

Il va se retirer. Elle l'appelle.

LIANE. — Maurice!

MAURICE, revenant gêné. — Quoi?

LIANE, *le regardant attentivement*. — Alors... tu penses quelquefois à moi? Je ne te suis pas indifférente? Dis-le-moi... ça me fera peut-être du bien.

MAURICE, *avec un geste, mais vite réprimé*. — Ah! maman, si je pouvais parler!... Mais il vaut mieux pas.

LIANE. — Si, parle, au contraire, je t'exige... Parle..

MAURICE, *secoue la tête*. — Non. Il ne faut pas se laisser aller à dire des choses... nous le regretterions après...

LIANE. — Pourquoi?

MAURICE. — On est dans le vrai quand on ne parle pas, toujours. Ce soir, tu es malheureuse, criée... mais... après, on se souvient, ça gêne, ça déränge l'existence. Je sens déjà que j'en ai trop dit!

LIANE. — Mais tu te trompes, Maurice. Il serait bon d'entendre, à certaines heures, des paroles inattendues. Alors, tu as de l'affection pour moi?... Non, ce n'est pas ce que je veux te dire, je sais bien que tu as de l'affection, mais, enfin, n'est-ce pas? je te croyais plutôt...

MAURICE. — Plutôt sec.

LIANE, *gênée*. — Pas absolument, mais...

MAURICE. — Si, dis-le donc!... Enfin, je venais plutôt ici, comme ce soir, où tu as certainement pensé que c'était pour te taper...

LIANE. — Voyons, Maurice, ces choses ne sont pas en question.

MAURICE, *avec une décision énergique, et, comme s'il prenait un parti*. — Ça m'ennuie beaucoup, mes échéances, et je suis enchanté, même, que tu m'en aies parlé sur ce ton... Que veux-tu, ce n'est pas tout à fait de ma faute si je suis un cancre? Je n'ai pas eu une éducation assez suivie... Ça m'ennuie beaucoup de ne pas avoir une position, de rester un raté. Je n'y puis rien, cependant...

LIANE. — Qu'est-ce que tu vas imaginer là? Je suis trop heureuse de subvenir à tous tes besoins: Ta vie me regarde. C'est moi, ta mère, qui dois me charger de ce soin. Evidemment, nous pourrions nous voir plus souvent, et pour d'autres occasions que ce côté matériel, mais tu sais bien que la maison t'est cependant ouverte, dans la mesure du possible.

MAURICE. — Mais oui, mais oui!

LIANE. — Evidemment, je ne peux pas non plus t'associer, te mêler à une vie qui est plus dure que tu ne penses à organiser. Tu comprends bien, toi-même, que les conventions s'y opposeraient.

MAURICE. — Mais oui. Je sais qui je suis.

LIANE. — Je ne me dirige pas comme je veux. Ce n'est pas commode, va!... avec un homme comme Rantz...

MAURICE. — Mais oui, je sais bien que je ne peux agir qu'avec beaucoup de discrétion. Je t'ai montré que je le comprenais. Je crois m'être toujours tenu à ma place.

Pourtant, maman, entre nous deux, ce n'est pas seulement les convenances... il y a autre chose qui nous a toujours séparés et qui, depuis quelques années, a fait de moi presque ton ennemi.

LIANE. — Quoi donc?

MAURICE, *souriant*. — Eh bien, voyons, maman, mon âge!

LIANE. — Tu es fou!... Quelle idée!... C'est faux.

MAURICE. — Et puis c'est forcé, c'est naturel et pas bien nouveau. D'ailleurs, maintenant, voilà une autre période qui s'ouvre pour moi. Mais, je puis bien te l'avouer, les quelques années qui viennent de s'écouler, ça a été quelquefois un peu dur!

LIANE, *se retournant*. — Oh! Tu es injuste, à ton tour... Est-ce que je ne t'ai pas gâté, quand tu étais tout petit? est-ce que...

MAURICE. — Jusqu'à huit ans, parle, oui!... Mais, dès cet âge-là même, je n'avais pas été long, va, à deviner l'ennemi que j'avais en moi-même, avec ma taille qui poussait trop vite... Les enfants sentent très bien ces nuances-là. Ils prennent aussi très bien l'habitude de n'en pas parler... Tiens! La première fois que tu m'as fait couper mes cheveux longs, j'avais déjà compris, rien qu'à la façon dont tu regardais ma coiffure en brosse. Tu m'as mesuré, de la tête aux pieds, d'un seul regard, mais d'un regard!...

LIANE. — Hein? Qu'est-ce que tu vas chercher là, maintenant?... Si tu as éprouvé cette appréhension, enfant, tu t'es trompé, voilà tout...

MAURICE. — Oui? Et la dernière fois où tu m'as pris au théâtre, car c'a été la dernière fois... j'avais douze ans... c'est beaucoup!... je te tenais le bras, dans un couloir de l'Opéra-Comique... il y avait une glace au fond, et tu nous regardais avec tous les deux dans la glace, en marchant. Je t'arrivais à la taille, et toi, tu levais la tête. Tu regardais la situation. Alors, instinctivement, moi, je me baissais un peu, pour me rapetisser. On sent très bien le danger quand on est gâté! Tu m'as lâché le bras, tu t'es recouffé, mais je n'ai pas oublié ton regard posé sur moi... dit, sec, presque méchant...

LIANE. — Je ne suis vraiment pas ce que tu vas imaginer et rechercher, Maurice! Il faut tenir compte qu'à ce moment-là j'avais une femme extrêmement belle, ayant besoin de sa liberté, de sa jeunesse, et afraid de sa coquetterie...

MAURICE. — Voyons, maman, c'est trop naturel, c'est tout simple. Mais, tu me demandes de parler, alors je te dis qu'il y a dix ans que je comprends la situation à fond... mais que mon silence n'est pas aussi borné que tu crois! Je ne suis pas un échantillon bien rare, va!... Nous sommes beaucoup dans la vie de Paris, qui nous ressemblent. Dans les bars, dans les endroits

où l'on trainasse, nous sommes beaucoup qui avons une mère dont il ne fallait troubler ni la vie, ni le luxe, ni la beauté, à aucun prix. A ses avis et ça va loin d'elle parce que c'était forcé, et que nous demande même pas d'explication... On monte chez elle, le dimanche matin... ou, par-ci par-là, à minuit, entre deux portes... Nous devons vivre dans votre ombre... nous devons respecter cette beauté et cette vie qui nous est fermée. Ah! oui, nous sommes plus d'un, et nous nous connaissons aussi, nous nous rencontrons dans les mêmes endroits. Il y a le fils de Liane de Rancy, il y a le fils d'Odette de Vanvres; il y a... A quoi bon les énumérer, hein? Tout ce que nous pourrions faire, c'est échanger avec vous, quand vous passez en voiture, un petit sourire, de vous envoyer, de loin, un petit salut discret. Oh! je ne voudrais pas même que tu croies à des reproches... Seulement, tu demandes pourquoi on ne se parle pas, alors qu'on a dans le cœur des tas de choses qui voudraient peut-être bien en sortir... L'habitude du silence... une pudeur... on voudrait... et puis impossible... c'est plus fort que moi!

LIANE. — Eh bien, mais, il fallait, il fallait... Par moments, au contraire, je te croyais un enfant renfermé, grognon même, car tu étais maussade...

MAURICE. — Ah! c'est que, enfant, si on ne comprend pas bien tout, en revanche, on voit... (*Il hésite.*) Je suis entré, un jour, quand tu as eu une rupture, je crois, avec un jeune homme que tu aimais beaucoup, celui qui était alors le petit Rechetal...

LIANE. — C'est exact...

MAURICE. — Tu devais bien souffrir, parce que, quand je suis entré, ce jour-là, tu étais près de lui, à genoux, et tu pleurais, et tu lui tenais les mains, et tu l'embrassais... tu pleurais tellement que ça t'était bien égal que je sois là ou que je n'y sois pas! Tu ne faisais pas plus attention à moi, que si je n'existais pas. Je suis resté contre la porte, et j'entendais les mêmes mots que ceux que tu me disais : « Mon petit, mon chéri, mon amour adoré... » Et ces mots, qui étaient dits à un autre que moi, et ces baisers pour un grand, qui étaient les mêmes, avec des pleurs en plus... ah! ce sont des coups immenses, des bouleversements dans les petites têtes... Le lendemain, je n'ai plus jamais osé t'embrasser de la même façon!

Un grand silence.

LIANE. — Mais c'est triste, ce que tu me dis là, Maurice, c'est triste comme tout!... Evidemment, des femmes dans ma situation devraient faire plus attention qu'elles sont mères, seulement c'est incompatible avec l'exigence de la vie qui vous entraîne! Si j'ai eu peut-être des torts irréfléchis, ils sont lointains maintenant; je n'ai plus ni les mêmes raisons de me cacher, ni toi les mêmes raisons d'avoir honte!

MAURICE. — Oh! mais, je n'ai pas honte de toi, maman, ne le crois pas! C'est des questions personnelles de toi à moi, sans quoi, je ne me pose pas en fils honteux, ou en fils martyr!... Je suis très fier de toi!... Les amants de ma mère?... Eh bien, quoi... quoi?... Après tout!... Hein? Et d'abord je n'y pense plus! Ta vie avec Rantz m'a mis à l'abri de tous les ennuis que je pourrais éprouver dans cet ordre d'idées. Et même, ça m'est bien égal! Quand j'en rencontre un, de tes anciens amis, je m'en tire très bien. Tiens, il y a ce Smiloff, qui m'a connu petit, ici, qui a toujours été très gentil avec moi; ma toi, je suis resté en bonnes relations avec lui. Il n'y a que ce prince d'Erimberg qui m'insupporte. Il a un petit ton odieux, quand il me rencontre; il me tape sur l'épaule, avec une familiarité un peu méprisante, aux courses ou ailleurs, et puis, il affecte tout haut de me dire, en faisant sonner l'p : « Et votre mère, elle est toujours avec la RRRépublique?... »

LIANE. — Maurice!...

MAURICE, *voivement*. — Eh bien, tout ça m'est égal... Je suis fier de toi... parfaitement. Si j'ai souffert, peut-être, parce que la vie t'avait faite jolie, j'en étais, aussi, très fier. Je suis heureux encore quand on parle de toi, même dans les journaux... Je suis joyeux de voir ton nom cité par Loredan, dans les comptes rendus de première... Je suis heureux de tout, parce que c'est toi.

LIANE, *émue*. — Maurice, comme c'est gentil, ce que tu me dis là!

MAURICE. — Et ce qui me prive, ce qui me prive réellement, c'est de ne pas être un peu de ta vie. Tu comprends, j'ai eu une demi-enfance, moi... mon enfance s'est arrêtée net. Alors il y a un arriéré.

LIANE. — Mais, Maurice, mon enfant, as-tu vraiment été privé? Ecoute, tu me troubles, infiniment, tu m'ouvres des aperçus... qui me jettent tout à coup dans une perplexité infinie... Je me demande vraiment...

MAURICE, *s'exaltant*. — Si je n'avais pas été choyé du tout, je n'y penserais pas, tandis qu'encore maintenant, maintenant que je suis grand, presque un homme, je sens en moi comme une enfance ratée, un besoin de tendresse qui n'est pas de mon âge. Il me semble que je n'ai pas eu mon compte. On m'a fait passer du salon à la cuisine... ce salon où je rentre en étranger maintenant, sur la pointe des pieds, et où je me vois encore, en robe, là, courir, avec des moues bleues dans les cheveux, entre les meubles!... Tiens, ce fauteuil, où je me suis cogné, enfant...

LIANE, *vivement*. — Mais non, mais non, Maurice, ces privations, tu crois les avoir éprouvées... ces choses-là, tu ne les sentais pas, enfant. C'est maintenant, avec ton intelligence que tu les crées...

MAURICE. — Je ne les sentais pas! Ah! par exemple! J'ai tout senti, va! Je sentais

que tout allait m'échapper! Mon cœur me harcelait par là. Quand je me couchais, le mal j'avais le pressentiment qu'on ne voulait pas du mal et que j'allais mourir. Et je voudrais me ressusciter... Ah! un instant que tu m'appelles, au bout de l'escalier... J'avais deux ans, que je me suis blessé dans l'escalier tu te rappelles?

LIANE. — Mais oui, je me rappelle, tu avais un fron au front, tu saignais!

MAURICE. — Eh bien, ton père que j'avais entendu ta voix et j'avais trop couru pour être plus vite près de toi.

LIANE. — Maurice!... non, j'ai dit... *(Elle lui prend la tête. Elle l'embrasse avec passion. Ils s'éloignent.)* Mais je t'aime bien, tu sais, je t'aime! Tu as eu raison de passer. Embrasse-moi.

MAURICE. — Comme un gosse! Que c'est bon! Que c'est bon! Comme un gosse, le tête sur ton épaule, maman!...

LIANE. — C'est bien mieux d'avoir parlé, nous allons nous comprendre, maintenant, nous serons des amis, nous en avons besoin. *(Elle le rejette et se jette contre lui.)* Moi aussi, va, j'ai des chagrins, je souffre d'inquiétude, j'ai toujours été inquiète, nous autres, nous ne dépendons que de la valeur de notre beauté, de ce qui en reste, même. Alors, bien sûr, on lutte avec ses armes. Puis Rantz ne t'aime pas, naturellement! C'est compréhensible. Mais tout cela peut s'arranger. Je suis très différente, maintenant. Ainsi, cette maison, dont tu parles, ce salon, ta chambre, là-haut, oh bien, puisque tu dis que tu souffres de n'y être jamais revenu autrement qu'on visite, eh bien, ça te ferait-il plaisir d'y rester, ce soir... de coucher ici?

MAURICE. — Couches-tu?... Moi?...

LIANE, joyeusement. — Mais oui, chez moi! dans ta chambre blanche d'enfant, comme autrefois, là-haut! A moi, ça me ferait un grand plaisir, parce que, justement, ce soir, j'ai une impression de solitude, d'abandon, glaciale! La pensée qu'après avoir bavardé je ne serais pas toute seule, que tu respirerais dans ta chambre, comme autrefois, alors, tout à coup, ça me fera une douceur, ça me calmera. Il me semble que je dormirai mieux!... Oui, reste, reste!...

MAURICE. — Tu veux bien!... Tu veux bien!... Ah! Tu ne peux pas savoir la joie que ça va me faire! Si j'accepte?... Je crois bien! Que tu es gentille! Tiens, je suis pressé que ravi de t'avoir trouvée ce soir, en larmes, et que tu m'aies attrapé, parce que des mots sont venus qui ne seraient jamais sortis autrement!... Dans mon propre lit! Ah! quelle bonne idée! Tiens, c'est peu, c'est bien, mais tu ne te doutes pas de la joie que tu vas me faire!... Dix ans que je n'ai pas touché cela!...

LIANE, se regardant à la glace avec un sourire ravi et encore étonné. — Mon Dieu! ce n'est pourtant pas grand-chose! La femme de chambre n'est pas montée sans doute. On va te faire ton lit.

MAURICE. — Ah! non, je ne jure bien que je n'en parlerai la nuit à présent! Je veux le faire moi-même... Ça, c'est comme à la chambre?... Je te jure que je pourrai retrouver le paradis de cet instant, que d'un instant je pourrais être à la chambre... *(Il court la porte et appelle de toutes ses forces.)* Raymond! Raymond! *(Il se précipite vers sa mère.)* Tu vas voir un peu!

LIANE se appelle! Raymond! Elle est, se bien et murmure, confiante.

LIANE. — Ah! C'est bien, c'est bien!... Elle se va beaucoup à elle, comme la lettre. Bah! dessus!... J'ai bien le temps!... Elle laisse passer, jette la plume, et prend la lettre à la main comme pour la plier. La porte de la chambre s'ouvre. *(Bruit de portes.)* Elle s'assure!... Ah!

SCENE XII

LIANE, RANTZ puis RAYMOND

RANTZ. — Oh, moi. Pourquoi es bruit dans la maison? Qu'est-ce?

LIANE, vivement. — Rien, rien.

RANTZ. — Je pensais bien que tu ne serais pas allée au théâtre. Je me souviens que nous ne pourrions pas rester sur une impression aussi fâcheuse... et je suis revenu. *(Liane alors va précipitamment à la sonnette près de la cheminée et sonne.)* Il me semble que les mots de tout à l'heure n'étaient pas ceux qui devaient clore cette soirée...

LIANE. — Ah! tant mieux et tu t'en es aperçu.

Elle déchire définitivement les derniers morceaux de la lettre qu'elle tenait dans la main. Raymond entre. Elle va à lui.

RANTZ. — Qu'est-ce que tu fais?

LIANE. — Rien, un ordre que je fins de donner. Raymond!...

RANTZ. — D'ailleurs, tu n'écrites!

LIANE. — Oui, oui, je t'explique. *(Liane solennelle, et bas, à Raymond.)* Raymond, vite, prévient M. Maurice à qui j'ai dit de rester... qu'il s'en aille, qu'il s'aille tout de suite. Ce n'est pas possible aujourd'hui. Monsieur reste, monsieur va rester... Expliquez-lui, n'est-ce pas! Ce sera pour une autre fois. Dépêchez-vous! Passez par là!...

Elle montre l'autre porte par laquelle elle sort. Maurice.

RAYMOND. — Bien, madame!

Il sort.

RANTZ, sans enlever son chapeau. — Dès que j'ai été dehors, dans la rue, j'ai eu nettement l'impression que nous venions de commettre, vis-à-vis de nous-mêmes, en public, une sorte d'attentat moral, très déplaisant, vilain, à un moment important de notre existence, un jour justement sérieux, où je n'ai agité que des choses raisonnables, des idées d'équilibre. Il me serait pénible de penser que nous allons nous coucher sur une situation aussi fausse... Ce n'est pas ton avis ?

LIANE, métamorphosée déjà. — Mais si,

deux rails qui ont côtoyé le même chemin, et qui, tout à coup...

Silence.

LIANE. — Je me disais bien que ton calme faisait présager des paroles peut-être plus terribles que celles de tout à l'heure...

RANTZ. — Non pas, Liane. Je t'assure, n'interprète pas le mouvement qui m'a fait revenir ici, dans un sens qui n'est pas le vrai. Je suis venu tout simplement te tendre la main, pour que notre séparation de ce soir soit plus digne de nous...



RAYMOND. — NON, MADAME.. IL EST PARTI...

Paul, je ne demande pas mieux que de réparer...

RANTZ. — Tu as eu tort, tu as eu tort... d'abord de ne pas lever ces invitations, et puis, ensuite, d'attaquer très mal notre colloque... Enfin, ne revenons pas là-dessus... c'est fait...

LIANE, les mains presque jointes, humble. — Je crois que c'est réparable. De mon côté, je suis prête à...

RANTZ. — Oh! réparable!... Il y a entre nous, Liane, des dissentiments profonds, il y a plus que des dissentiments, il y a des abîmes. Nous n'avons plus la même conception de la vie. On dirait que nous sommes

LIANE, se lève en sursaut, comme si elle revenait à la réalité. — Tu ne restes pas, alors ?

RANTZ. — Non... J'ai d'abord mille choses à faire... De la correspondance jusqu'à trois heures du matin... Demain matin, je te l'ai dit, il faut que je sois chez le président du Conseil, et puis à l'Elysée...

LIANE, les yeux implorant. — Cependant, maintenant que nous sommes seuls, Paul, tu ne juges pas qu'il serait bon d'essayer de dissiper, peut-être, ce malentendu ? Et puisque tu vas accepter ce poste...

RANTZ. — Oh! non... plus tard... Surtout, pas de paroles!... Nous abimerions, au co

traire, par de vaines et désagréables réflexions, ce que notre geste aura de bien et de réparateur. Ne parlons ni affaires, ni sentiments. Plus tard, nous nous interrogerons, et, je l'espère, pas sur le mode injurieux, mais sur le mode grave que comportent les circonstances. Pour l'instant, laissons, je t'en prie, toute sa concision à ce retour réciproque; disons-nous bonsoir en amis et d'une façon enfin digne de nous.

LIANE, *supplante*. — Mais Paul, peut-être... au contraire...

RANTZ, *l'interrompant*. — Par grâce, nous ne sommes pas en état de nous dire autre chose. Ne diminuons pas par une maladresse la signification de cette simple poignée de mains que je suis venu te donner... qui est bien, très bien, je t'assure... *(Il lui prend la main, la lui serre.)* Allons! au revoir.

Il va lentement à la cheminée, secoue son cigare. Elle est assise sur le canapé. Elle fait un geste résigné, vague: « Au revoir! » Il sort. À peine est-il sorti qu'elle se lève, légère, hâtive, et se précipite sur la porte opposée.

LIANE, *appelle à voix basse*. — Raymond!... Raymond!... Raymond!...

Elle revient dans le salon, épie la porte opposée comme si elle craignait maintenant que Rantz revienne. Une seconde. Raymond arrive précipitamment.

SCÈNE XIII

LIANE, RAYMOND

LIANE. — Écoutez... non... je me suis trompée. Rien de changé, monsieur ne reste pas. Avertissez vite M. Maurice que rien n'est changé... qu'il ne s'en aille pas surtout... Faites-lui sa chambre comme il vous l'a dit.

RAYMOND, *interloqué*. — Mais, madame...

LIANE. — Eh bien?

RAYMOND, *avec hésitation*. — Mais, madame, M. Maurice est parti...

Un temps.

LIANE. — Ah!... Il est...

RAYMOND. — Oui, madame m'avait donné l'ordre... alors...

LIANE, *détourne la tête*. — Et... qu'est-ce qu'il a dit quand vous lui avez annoncé...

RAYMOND. — Rien... Il a dit: « Ah!... C'est bien! » Il a pris son chapeau.

LIANE. — Et c'est tout? Il n'a rien dit d'autre?

RAYMOND. — Non, madame... Il est parti...

LIANE. — C'est bien... Allez.

Raymond sort. Restée seule, elle regarde les deux portes, elle baisse la tête. Elle pleure.





MAURICE. — QUOI! QUE VEUX-TU DIRE!...

ACTE DEUXIÈME

Le décor représente un appartement mansardé sur le jardin du Palais-Royal. Plafond bas. Deux portes-fenêtres donnant sur la balustrade du Palais-Royal. Au lever du rideau, à une table, buvant des cocktails avec de grandes pailles, et fumant; Maurice, Raymond et le jockey Bowling jouent aux cartes. Au premier plan, Aline et Maloute causent à voix basse, près de la salamandre allumée. La pièce, toute rose, a un air de garçonnière. Mélange de meubles dépareillés, les uns élégants, cadeaux sans doute de Liane Orland, les autres hétéroclites. Tabourets de bar; au mur, gravures de sports, têtes de biches. Du désordre. Fournitures d'Aline, cartons; les chapeaux traînent un peu partout.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, RAYMOND, LE JOCKEY
BOWLING, ALINE, MALOUTE

LE JOCKEY, suçant sa paille. — Shut up!
Shut up!

ALINE. — Flûte!

RAYMOND abat une carte. — J'ai compris.
Ça veut dire : « Ta boîte! » en espagnol...
Du manillon, pan!

ALINE, se lève. — Ils ne vont pas avoir
bientôt fini leur partie! C'est assommant.

Maurice n'a pas l'air de s'amuser plus que
cela. Il est joli, hein?

MALOUTE. — Il est épatant!

ALINE. — Et gentil, si tu savais! Tu ne
le connaissais pas?

MALOUTE. — Je l'avais vu t'accompagner
une ou deux fois à la porte du mugasin.

ALINE. — Alors, tu me comprends?

MALOUTE. — Si je te comprends! On ne
fait pas mieux.

ALINE. — Seulement, je ne vis pas, non,
je ne vis pas. On se l'arrache de tous côtés.
Tu ne lui feras pas la cour?

MALOUTE. — Oh! moi, les amis des au-
tres, c'est comme l'argent des pauvres :
c'est sacré.

RAYMOND. *bat à coup*. — Ah! bougre de D... de D... Mais enfants! Quelle charbon! a fait chez vous. Vous choisissez à blanc. Une seconde, Permettez que j'enlève ma veste!

Il se met en manches de chemise.

MALOUTE. — Il est plutôt mal emboîrdé, votre M. Raymond. Qu'est-ce que c'est exactement?

ALINE. — C'est... *(Elle hésite)* Il n'a pas de situation sociale bien définie. Enfin, c'est un ami de la mère de Maurice.

MALOUTE. — Ah! bon, pourquoi se fait-il une tête de faribol?

ALINE. — Pour ressembler à un magistrat! On ne le voit pas souvent, mais il est utile à Maurice rapport à ce qu'il connaît un tas de bookmakers... C'est lui qui a invité Bowling afin d'avoir des travaux sûrs... pour rembourser au prix du Conseil municipal.

On frappe à la porte.

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il y a? Ne nous dérangez pas. La paix!

On entend le son de la boîte derrière la porte.

NATHALIE. — Monsieur, c'est un bouquet.

MAURICE. — Un bouquet? Alors, entrez, entrez!

ALINE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

La bonne entre.

MAURICE. — Vous permettez, mes enfants, une seconde. *(Il se lève.)* Il n'y a pas de réponse?... Tiens, Aline.

NATHALIE. — On est reparti.

ALINE *défait l'enveloppe du bouquet*. — Il y a une carte... *(Elle lit.)* Myrtille Deneign. Ah! ça c'est trop fort, par exemple!... Non, c'est trop fort!... On t'envoie des bouquets, maintenant... Comme à une femme, comme à une grue... Et c'est cette esthète de bouglant!

Elle lance le bouquet dans les bras de la molle petite blonde.

MAURICE. — Allons, allous, du calme. Puis-je quelque chose moi?

ALINE. — Tu vois, tu vois que tu me trompes!...

MALOUTE. — Aline...

MAURICE. — Mais, mon chéri, je te jure que je tombe des nues. Ça n'a aucun sens. Je ne sais pas! Elle m'envoie ce bouquet parce que c'est une bougre... et sur réputation... Je ne la connais pas. Je lui ai parlé deux fois au passage, n'est-ce pas, Raymond?

ALINE. — Tu la vois chez ta mère!

RAYMOND. — Ah! la, la! Chez sa mère!

MAURICE. — Je te jure bien que non, par exemple. Ce serait le dernier endroit du monde.

RAYMOND. — Je la connais, moi, Deneign. C'est une femme qui s'occupe sur photographie!

MALOUTE, court. — Ah! maintenant (hélas!) Si vos photos étaient aux couleurs...

On rit.

ALINE. — Oui, vous pouvez tous regarder! Le voilà, c'est bien lui! Je vous dit qu'on lui fait le cou comme à une femme! Tiens, tu n'imagines pas dans combien de mois on sera bouqueté, et puis on sera essoré au pot... En je trottai-rais encore des lettres dans les poches... et dans les poches de robes... Ah! ce n'est pas une vie!

MAURICE, avec un geste tendu. — Mais ce sera dans, moi, ça t'achève, ça t'achève... C'est de la fibre de ce métier dans des états pareils... Ne pleure pas, voyons! Je te jure que je ne reprendrai pas la consigne romanesque de ce bouquet. Je te jure que je ne manque de Myrtille Deneign comme de n'importe quelle autre poule. Je n'aime que toi. Embrasse-moi, embrasse-moi vite...

ALINE. — Il ne peut pas venir voter, toi le suffrage de toutes les femmes!... Si il ne vivait pas retiré, ah! tu as raison, Loula, quelle célébrité il deviendrait!

RAYMOND. — Vous n'avez qu'une ressource, mademoiselle Aline, c'est de lui flanquer une bouteille de vitriol par la figure... si le cœur vous en dit!

Dans le Palais-Royal, on entend les cris des vendeurs de journaux.

LE JOCKEY, *liçant Maloute, avec laquelle il flirte de près*. — Hé là!... Hé là!... Vous entendez?... Journaux du soir!... Envoyez la bonne chercher un numéro; faut absolument voir le discours de papa Rantz!

Il imite un bruit de bouteille débouchée en signe d'évohe.

MAURICE. — Nathalie! Descendez acheter les journaux du soir tout de suite! Vitel!... Petite pochétée, va! Regarde-moi. C'est fini, tu me crois?

ALINE. — Si tu m'aimes!

MAURICE. — Et tu m'aimes?

ALINE. — Si tu m'aimes!

MALOUTE. — Sont-ils mignons!

MAURICE. — Alors, qu'est-ce qu'on va faire de ce bouquet?

ALINE, *se penchant sur le canapé*. — Il faut le flanquer par la fenêtre.

Elle court vers la fenêtre.

MAURICE. — Hé là! Il tomberait dans le Palais-Royal. Contrevençon!

ALINE. — Tu ne vas pas le conserver! D'abord, il n'y a pas de porte-bouquet assez grand ici.

MAURICE. — Non! Et ça? *(Il montre le gramophone)* Dans la gueule du gramophone! Attends! *(Il le plante dans la bouche du gramophone)* Le gramme que m'a donné mon-père pour mes étannes!...

ALINE. — Passe ton mouchoir, Maloute. Regardez-moi, maintenant. Je suis jolie! Ça me retourne le sang; des choses pareilles! (Elle empoigne Maurice par les cheveux et l'embrasse.) Ah! ta sale petite figure! Ta sale petite figure!...

NATHALIE, rentrant et apportant le journal. — Voilà, monsieur.

On se précipite.

RAYMOND. — Discours de M Rantz à la Chambre...

LE JOCKEY, machonnant son cigare. — Vieux rosse! Vieux rosse!

MAURICE, empoigne le journal et s'assied sur un tabouret haut, les autres écoutent. — Le titre, voyons : *L'apaisement*. Les postiers ont capitulé. Discours de M. Rantz, là, dans le bas de la page : *Messieurs, je suis heureux d'apporter à la Chambre la certitude de l'apaisement. A la demande d'arbitrage que les délégués des postiers avaient proposée au gouvernement, celui-ci a cru devoir répondre en faisant valoir les garanties que leur donnerait la création d'un sous-secrétariat d'Etat. Le programme de réorganisation, que j'ai moi-même eu l'honneur d'exposer...*

RAYMOND. — Et voilà pourquoi je suis orléaniste!

MAURICE. — ...*Les agents des postes, grâce à la sagacité et à la modération dont nous avons fait preuve... (Une voix, à l'extrême droite.)*

LE JOCKEY. — Vieux rosse!

RAYMOND. — Allez! Allez! Rasante la déclaration! Nous n'en finissons plus. Lisons ensemble.

Pendant que les hommes lisent, appuyés sur la table, Maloute et Aline rangent une corbeille à ouvrage.

MALOUTE. — Mais qu'est-ce qu'il a à en vouloir ainsi à ce M. Rantz? Il le boufferait!

ALINE. — Tu n'as pas entendu, il y a un instant, tout ce qu'il a dit?

MALOUTE. — Si tu crois que j'ai écouté!... Je n'y comprends rien!

ALINE. — Tu n'as pas vu comme il s'emballait?

MALOUTE. — Ah! si, j'ai bien vu, parce que c'est le seul moment où il m'a lâché le pied sous la table.

ALINE. — Il paraît qu'il a aidé Rantz dans un coup douteux, autrefois. Rantz a failli être disqualifié, mais il a échappé, parce qu'il est très puissant. Mais c'est un des premiers qui a fait du dopping. On a fermé les yeux... seulement le jockey, depuis lors, n'a pas pu courir en France, et il est entraîneur, et grainetier... Mets le paletot du chien...

Elles prennent le chien bull qui erre sur le balcon.

MAURICE. — Ça y est!... C'est le triomphe, après ça!

RAYMOND. — Combien de majorité?

MAURICE. — Écrasante... Quatre cent cinquante voix!

LE JOCKEY. — Il y a pas un qui s'est levé pour crier : « A Auteuil! »

MAURICE. — Bah! On a oublié tout cela. A Paris, on n'est jamais déshonoré. Et puis, il n'y a pas eu de preuve certaine, n'est-ce pas?

RAYMOND. — Il n'y en a pas eu, mais il n'a tenu qu'à Bowling...

LE JOCKEY. — Si Bibi avait voulu : couic!

Il sape quelque chose dans l'air.

MAURICE, remêlant les cartes. — Reprenons notre jeu et la conversation de tout à l'heure... Ailleurs... quelles preuves?

LE JOCKEY, s'asseyant sur le coin de la table. — C'est Bibi qui a été chercher à Liverpool le cheval qui a été substitué!

RAYMOND. — Ah! non, non! Un cheval magistrat, pas possible! Il n'a pas été substitué!... Subs... titué... tué!

LE JOCKEY. — Oh! tué!... Oui... Ça ne fait rien!... Rantz a prétendu que moi seul ai fait le coup... Il m'a laissé disqualifier.

MAURICE. — Mais vous avez quelque chose en votre possession? Quoi? La preuve de la vente du cheval abattu?... Des lettres?...

LE JOCKEY. — J'ai mieux que ça!

RAYMOND, appelant Maurice. — Dis donc! Dis donc! Ferme. J'espère que ce n'est pas pour avoir des tuyaux sur le zouave que tu m'as prié d'amener Bowling!

MAURICE. — Je complète mon histoire de France, quoi! Le règne de mon beau-père!

RAYMOND, tire Maurice par la manche. — Blague à part, tu raconteras tes machines une autre fois. Regarde la pendule : cinq heures! Si tu veux avoir le temps de faire un courant d'air pour chasser l'odeur du tabac, il n'y a que le temps de dévisser tout le monde!

MAURICE. — Sois tranquille, je ne pense qu'à ça! Mais, tu m'as dit qu'elle ne serait en bas qu'à cinq heures et demie?

RAYMOND. — Oui.

MAURICE. — Eh bien, il reste une demi-heure.

RAYMOND. — Ah! si tu étais amoureux, tu serais plus pressé.

MAURICE. — Récapitule... De quoi avez-vous convenu vous deux?... Répète voir!...

RAYMOND. — A cinq heures et demie tapant, elle doit traverser le jardin du Palais-Royal. Elle portera un corsage rouge. Si la voie est libre et si elle peut monter sans crainte, je ne ferai que la saluer avec le charmant sourire que tu ne me connais pas, quand je passe les poires crassanes. (Il fait le geste.) Sinon, abordage, et je lui fournis des explications et des regrets.

MAURICE. — Tu es le protocole lui-même. Reste avec moi, bien entendu. Je vais faire

déguerpir les autres, tu as absolument raison.

RAYMOND. — Mais ça ne va pas paraître bizarre à Aline ?

MAURICE. — Mes enfants, je vous demande pardon, mais les affaires sont les affaires. Nous avons à parler et à arranger quelque chose, cet homme et moi.



ALINE — MEUS LE DALETOT DU CHIEN .

MAURICE. — Du tout. J'ai dit à Aline que nous avions à parler de maman tous les deux... et du Zouave, donc!...

Il se retourne. Le jockey est en train de faire, près du balcon, des démonstrations mimées aux deux femmes. Il montre en riant Maboute, il témoigne par le geste qu'elle a une belle performance.

LE JOCKEY. — Solide! Beaux nichons!

Le jockey se verse à boire et trinque avec Maboute.

ALINE. — Je ne partirai que si tu me jures... mais jurer, ce qui s'appelle jurer... que tu ne me trompes pas. Donne une preuve!

MAURICE, l'embarrassé. — Tu ne crois pas toi-même à ce que tu redoutes.

ALINE. — C'est vrai, mais ça n'empêche pas d'avoir peur!...

MAURICE. — Non, tu n'as pas peur, non, tu es sûre de moi, parce que j'ai pour toi une affection profonde, oui, profonde! Je n'ai aucun mérite à te rester fidèle, mon petit bobechon! Embrasse-moi encore!

ALINE. — Je veux bien, à condition que, quand j'aurai mis mon chapeau et ma voilette, on relèvera la voilette.

MAURICE. — Oui, mais quatre à quatre... Car j'ai à causer très sérieusement de maman avec Raymond. Ça ne va pas du tout, du tout, les affaires, là-bas!

ALINE. — Ne te fais pas de mauvais sang pour ta mère. Alors... à lundi, puisque tu vas demain à Longchamp. On ne se verra que lundi.

MAURICE. — Entendu, à lundi.

ALINE, se retournant vers Maloute. — Prends nos chapeaux sur la table de la salle à manger.

Raymond et Maloute se précipitent sur le chapeau.

MAURICE, au jockey. — Psst!... (Ils parlent bas.) Écoutez bien... parlez bas... Êtes-vous que je peux vous voir demain matin, neuf heures, chez vous?

LE JOCKEY. — Neuf heures, oui.

MAURICE. — Nous finirons la conversation. Ici, pas commode!... Vous me montrerez ce qui concerne le maquillage du canasson... Ça m'intéresse... Et on parlera sérieusement.

LE JOCKEY. — Je parle toujours sérieusement.

MAURICE, voyant Raymond qui les regarde. — Nous verrons bien, chut!...

LE JOCKEY. — Oui, shut up!

MAURICE. — Surtout, pas un mot à Raymond. (Haut.) En route, mauvaise troupe. Monsieur Bowling, on vous confie les deux dames.

LE JOCKEY. — A moi? Je prends.

Il prend d'abord le bull-dog sous son bras et boit encore quelques gorgées, puis il saisit de l'autre main Maloute à la taille et esquisse un pas de danse nègre.

MALOUTE, se débattant. — Mais qu'est-ce qu'il a? Mais qu'est-ce qu'il a? Il est complètement dring!... Il me secoue comme un caillou dans une brochette! (Elle se dégage.) Au revoir, monsieur Orland.

MAURICE. — Au revoir!

ALINE. — A lundi, chou.

Maurice serre la main au jockey d'une façon appuyée et le jockey répond.

LE JOCKEY. — Certainly!

Aline et Maurice se bécottent encore en riant. Bowling prend les deux femmes par le bras et se dirige vers la porte de droite.

RAYMOND donne un coup de pied au chien. Dégrouille, cabot d'écurie!

LA VOIX DE MAURICE, qui les accompagne dans l'antichambre. — Au revoir, petite arpette de mon cœur.

Bruits de voix, claquement de porte.

SCÈNE II

MAURICE, RAYMOND, puis NATHALIE

RAYMOND, seul. — De l'air! Ça pue le tabac!

Il ouvre grandes les fenêtres.

MAURICE, rentrant. — Tu n'as pas idée de ce que je t'aime, la gosse! Chaque jour, je lui suis plus attaché. Je lui découvre toutes les qualités que j'apprécie chez une femme!

RAYMOND, se rapproche de Maurice. — Maurice! Depuis une minute que j'y réfléchis, ça me paraît louche! Pourquoi cette précipitation à me faire inviter chez toi le même jour, et à la suite l'un de l'autre, Bowling et la petite Rantz?

MAURICE, rangeant la table. — Aucun rapprochement, mon vieux... Et puis, c'est le comble! Quand ce n'a été qu'à ta prière et à contre-cœur que je me suis décidé à accorder cette entrevue!... La petite Rantz et toi l'avez fixée vous-mêmes!... Par conséquent, ne perds pas ton temps en salive et va me chercher dans ma garde-robe mon smoking d'intérieur, tu sais, mon smoking havane? Bien que je me fiche de cette petite comme de Colin-Tampon...

RAYMOND. — Tu as raison. Fais-toi beau pour le principe!

Il entre à gauche. Resté seul, quelques secondes, Maurice se regarde dans la glace, ajuste sa cravate et crie.

MAURICE. — Thalie! Thalie! (La bonne entre.) Voulez-vous ranger? Enlevez-moi ces verres! Fourrez-les dans la salle à manger. Au trot!

NATHALIE. — Bien, monsieur.

Elle prend les verres. Raymond revient avec trois ou quatre vestons sur le bras.

MAURICE. — Oh! pas tout ça! Pas tout ça!

RAYMOND. — J'ai pris le stock. (D'un geste sacramental de domestique, il lui retire son veston et lui passe un des smokings.) Tout de même, ça me trotte!... Si ça t'embête tant, pourquoi as-tu accepté de la faire venir?... Par politesse?

MAURICE. — Ce sera la première et la dernière fois... Elle se marie et je ne pouvais vraiment lui refuser une explication

qui sera. En même temps un adieu très net. J'aurais eu l'air d'un imbécile ou d'un va-pou, à la fin! Puis, elle l'a demandé si douloureusement, dans une dernière lettre...

RAYMOND. — Oui, demain, officiellement, commencent ses fiançailles. Les parents viennent. Petite cérémonie... Ton père, ton père... *(Il donne un coup de main sur au pli de sa pantalon à Maurice.)* C'est mal engagé, mal brossé! Ah! là! là!...

MAURICE, *continuant*. — De plus, j'ai mes raisons... Celle-ci, d'abord, mes yeux : je tiens absolument à toi, Maurice et sans la Poussette les lettres qu'elle me a écrites... C'est avant tout pour ce sentiment que je t'ai tant aimé!... Passe-moi l'opéra. Qu'éprouves-tu les lettres desirant de vieux remords. C'est jeune, ça ne sait pas encore... Plus tard, elle pourrait s'inq... Nous serons, peut-être, par la suite, dans des termes suffisamment hostiles?

RAYMOND. — Pourquoi, hostiles?

MAURICE. — Eh bien, si tu trouves que la situation est belle! Ça va assez mal à la maison, et je crois que s'il arrivait ce grand malheur que Rantz rompe avec ma mère, nos deux familles ne seraient pas dans des termes à s'inviter à leurs fêtes... Alors, je voudrais que cette petite, qui a été très gentille après tout, et avec laquelle j'ai été tenu de rester plus qu'évasif, ne garde pas un souvenir équivoque de moi. C'est ma conquête! J'ai eu si peu l'occasion, hélas! de me présenter à mon avantage, dans la vie...

RAYMOND. — Eh bien, dans ce cas, distinguons la paire de souliers!... Patte que, vrai... *(À la beauté qui range les verres.)* Nathalie, un linge, s'il te plaît, ma grosse... *(Il est à genoux par terre, prend au bout de la serviette que lui tend Nathalie et se laisse faire.)* D'abord, ne te fais pas de mousser pour ta mère!... Je connais le patron, c'est la douzième fois qu'il joue le grand jeu à madame. Encore quelques jours de chichi, tout s'arrangera.

MAURICE, *entraînant son veston*. — Je ne sais pas.

RAYMOND. — Tout de même, comme je t'ai dit, il y a eu une de ces scènes, depuis le soir que tu es venu!... Oh! mais, terrible!... La pauvre femme était à ramasser à la poubelle...

MAURICE. — Je sais!... J'ai mes renseignements personnels. Passes-moi l'opéra, tiens, je le remets, décidément.

Raymond lui remet le premier veston et lui enfle les manches.

RAYMOND. — Mais un coup que le résultat sera consolable, un coup qu'il ne sera encaissé qu'une fois sur de Grenoble... et un coup que...

MAURICE, *l'entraînant*. — Dans quel état était ma mère, ce matin!

RAYMOND. — Elle n'a rien mangé. Une pomme de Canada, une tasse de café...

MAURICE. — Elle était déjà partie quand tu es venu toi?

RAYMOND. — Oui, oui. Elle a pu l'écouter. Peut-être qu'elle a été à la maison de la Chambre?

MAURICE, *songeur*. — Je ne crois pas. Ça ne ressemblerait pas à ma mère... Enfin, on verra... Tout va de mal en plus.

RAYMOND, *prenant les verres*. — Je range?

MAURICE. — Donne à Nathalie.

RAYMOND. — Nathalie!... J'ai toujours



RAYMOND. — OUSQUE J'AI MIS MON GALURON?

envie de l'appeler Naphthaline, tu vois... *(Il lui remet les verres. Il regarde sa montre, et renifle.)* L'heure approche.

MAURICE. — C'est risqué le favior fait venir ici, lein?

RAYMOND. — Oh! avec les demoiselles d'aujourd'hui!... Elle est sage, mais c'est la fille de Rantz, tout de même... On la laisse plutôt libre... Bride sur le cou!...

MAURICE. — Nous avons ommencé par nous le rendez-vous à la Poussette royale... puis dans une allée du Bois... et, en fin de compte, il nous a paru plus simple et plus secret, ici même...

RAYMOND. — Et c'est ce qu'elle préfère!... Elle me l'avait dit... *(Il est.)* Ah! la gentille d'aujourd'hui!... *(Il est elle sur le lobe.)* Ce point rouge, les bras près des épaules!... Ce doit être elle, avec un regard étroit du cou, belle en un avenir d'un quart d'heure! Ah! la naïve! Ce que c'est, semblant, ces petites filles!

MAURICE, *se rapprochant*. — C'est elle?

RAYMOND. — Je ne crois pas, non... Regarde.

DEUX PERSONNAGES TOUS LES DEUX EN LA MÊME PAGE.

MAURICE. — Bien. Alors, descends. Inutile de la faire poser jusqu'à l'ouverture du guichet...

RAYMOND. — Ousque j'ai mis mon galurin? (Il le prend sur le buste de la cheminée.) J'ai tout à coup un vague sentiment de ma responsabilité, dans toute cette histoire...

MAURICE, ironique. — Ah! bah!

RAYMOND. — Dis donc, pas de blague, avec la petite?

MAURICE. — Et toi, pas de plaisanterie de ce genre! Ça suffirait à me faire regretter...

RAYMOND. — Ce que j'en dis, ce n'est pas pour Rantz, qui n'est pas mon patron... c'est pour ta mère et toi... Sans quoi!... (Avec un mauvais sourire.) s'il lui arrivait un embêtement de ce genre... eh bien, je connais quelqu'un qui serait enchanté.

MAURICE. — Tu lui en veux donc?

RAYMOND. — Peut-être...

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il t'a fait?

RAYMOND, mettant son chapeau sur sa coiffe. — Ce qu'il m'a fait?... Un jour, à dîner, il a dit tout haut devant moi : « Un tel... il a une âme de domestique! »

MAURICE, riant. — Ça ne rate jamais!

RAYMOND. — Tu comprends, hein?

MAURICE. — Je comprends!

RAYMOND, sur le pas de la porte. — C'est tout de même rigolo de penser que, pendant ce temps, il tire la République du pétrin...

MAURICE. — Parbleu!

RAYMOND, sort, puis passe la tête. — Mais, pense à ce que ce serait encore plus rigolo, si ç'avait été sa femme!...

MAURICE, pousse la porte. — Va donc! bavard! (Maurice, resté seul, réfléchit quelques instants.) Oui, ça sent encore le tabac. (Il prend sur un petit meuble un flacon de lait d'iris et asperge légèrement le tapis. Il regarde à la fenêtre en sifflant. Il murmure :) Bon. (Il revient devant la glace, tire de sa poche un petit peigne dans un étui, arrange une mèche de cheveux sur le front en chantonnant machinalement :)

« Il va pleu-pleu! Il va voi-voir!

« Il va pleu-pleu! Il va voi-voir! »

(Cela fait, il appelle Nathalie. Nathalie entre.) Nathalie, voulez-vous ouvrir la porte de l'escalier?

NATHALIE, montrant du doigt la porte à droite et la porte à gauche. — Duquel? celui-là ou celui-là?

MAURICE. — Du grand, naturellement!... Et laissez la porte ouverte, de façon que la personne qui va monter n'ait pas à sonner. Vous avez compris?...

NATHALIE, d'un air entendu. — Oh! très bien!

MAURICE. — Attendez, attendez!... Ce n'est pas tout. Vous aurez soin de vous tenir dans votre cuisine et de ne pénétrer ici sous aucun prétexte...

NATHALIE. — Oui, monsieur.

Ils échanagent un sourire.

MAURICE. — Voilà, Thalie... Maintenant, allez ouvrir et... nik!... disparaissez!

Nathalie sort en laissant la porte de droite ouverte. On l'entend ouvrir la porte d'entrée. Maurice, sans bouger, lui fait signe de la main de disparaître dans sa cuisine. Ensuite, il va à nouveau sur le balcon, jette un coup d'œil, et se poste, attentif, écoutant les pas qui montent dans l'escalier. Il demeure un temps dans cette attitude, puis on le voit sourire à quelqu'un, tendre les deux mains en avant pour signifier : « Entrez! » Il va au-devant de Nellie et revient la précédant... hâtif, empressé. Nellie le suit sans précipitation, elle baisse la tête. Elle a un grand chapeau, une voilette hermétique de dentelle. On ne distingue d'elle aucun trait, aucune forme.

SCÈNE III

MAURICE, NELLIE

MAURICE. — Soyez sans crainte, mademoiselle, personne ici... Et personne ne peut vous avoir vue monter... (Il désigne un fauteuil. Elle refuse du geste.) Je vous attendais. Je suis très, très... très heureux de vous recevoir... (Il sourit gauchement. Silence.) C'est un peu haut, n'est-ce pas? Voulez-vous que je ferme la fenêtre?... Oui, oui, ne dites rien, nous avons tout le temps. (Il ferme la fenêtre et revient.) Peut-être boire quelque chose?... (Sans mot dire, elle fait signe que non.) Au moins votre manteau... Votre voilette! (Il fait glisser le manteau noir.) Ah! si, j'y tiens.

Il lui enlève doucement la voilette. Elle se laisse faire. Elle apparaît blonde, puérile.

NELLIE. — Je suis... un peu suffoquée... Les étages... J'ai monté vite!

MAURICE. — Ah! votre voix!... Comme au téléphone... pareille... Oui, c'est vrai, il n'y a pas d'ascenseur... J'habite une vieille maison, comme toutes les maisons d'ailleurs sur le Palais-Royal. Je vous voyais très bien de là, du balcon, avec le signallement que m'avait donné Raymond.

NELLIE. — C'est triste.

MAURICE. — Oui, c'est triste un petit peu chez moi. Seulement, au printemps, c'est plus gai. On a les enfants qui rient : « Pouce! », les calicots à midi dans le jardin, le kiosque avec son citron sur la boutique de coco, et puis il y a les moineaux...

NELLIE. — Je ne voulais pas dire cela... Ce n'est pas votre appartement qui est triste, c'est ce qui se passe ici en ce moment...

MAURICE. — Ah! bon, je ne comprenais pas. Pourquoi? Mais, au contraire, quoi de plus simple, de plus naturel!...

NELLIE, nettement. — Ne riez pas, je vous prie.

MAURICE. — Ah! il ne faut pas... Écoutez! vous me déconcertez!... Moi qui m'imaginai qu'on allait se parler à la bonne franquette, en vieux amis, déjà. Vous m'avez dit : « Un conseil, j'ai un conseil à vous demander avant mon mariage. » Alors, je pensais qu'on allait se débouder un peu... Et j'avais droit de compter sur cette intimité que nous créent quatre ou cinq lettres, quelques communications téléphoniques... et les souvenirs de nos rencontres d'enfants, autrefois, dans la rue Margueritte, aux chèvres des Champs-Élysées... Vous vous rappelez?...

NELLIE. — Vous n'êtes pas ému. Vous avez de la chance!... Ça se voit suffisamment et c'est un peu cruel pour moi!

MAURICE. — Mais...

NELLIE. — Vous n'êtes pas même intimidé!... Si vous me trouviez jolie, vous le seriez... Vous n'auriez pas ce petit ton dégingé.

MAURICE. — Vous croyez ça, vous?...

NELLIE. — J'en suis sûre! Devant les êtres beaux, on est toujours sans courage. *(Un temps. Pour la première fois elle le regarde et baisse vivement les yeux.)* Je le certifie.

On la dirait à bout de souffle.

MAURICE. — Eh bien, voilà ce qui vous trompe justement. Je vous regarde attentivement; vous m'avez dit : « Vous verrez, de loin vous m'avez crue passable, de près je ne suis pas bien du tout, j'ai une petite moustache sur la lèvre. » Or, j'ai beau regarder, il n'y a pas du tout de petite moustache.

NELLIE. — Oh! par grâce, ne parlez pas pas de moi. Vous ne feriez des compliments et ce serait encore plus affreux que tout... *(Elle se dégage et, regardant au mur.)* Tiens, vous avez aussi est Helleu?

MAURICE. — On a toujours un Helleu.

Nellie marche lentement, jette un coup d'œil circulaire. Elle va à la cheminée, caresse de la main les monnaies du pape dans un vase, puis s'accoude et regarde de près une photographie.

NELLIE. — Elle est jolie.

MAURICE. — C'est une humble!... Une petite modeste... Vous ne l'avez jamais vue, pourtant.

NELLIE. — Mais je n'ai pas hésité à la reconnaître.

MAURICE, lui désignant un fauteuil, gêné. — Voyons...

NELLIE. — Le dernier numéro de *Femina!* Vous m'avez vue là-dedans?

MAURICE. — Non, mais je sais que vous êtes très sport!... que vous avez gagné toutes sortes de coupes...

NELLIE, froissant le journal. — Mais oui. Je suis, vous le voyez, une jeune fille très libre... J'ai reçu une éducation moderne. Vous pouvez croire des tas de choses à

mon propos... Et pourtant, s'il en est ainsi, vous vous trompez du tout au tout. Je peins, golfe, je suis les cours de la Sorbonne, j'ai tous les brevets, même celui de chant-fent; mais, à dix-huit ans, je suis pourtant plus sentimentale qu'on ne l'est à dix-sept!... Et la preuve, c'est que je suis ici... J'ai vu qu'il y avait de l'eau dans la pièce à côté. Voulez-vous m'en chercher un verre? Ça n'a d'ailleurs aucun rapport...

Elle fait de la main un geste vague d'excuse.

MAURICE. — Mais comment donc!

Maurice passe dans la salle à manger dont la porte reste ouverte. Elle se va vivement contre un des battants de la porte et derrière le rideau de cretonne, dont elle s'enveloppe presque.

NELLIE, la main froissant le rideau. —

Ne rentrez pas! Je vais vous dire quelque chose à travers la porte, et puis nous n'en reparlerons jamais plus. Seulement, j'ai très bien senti que je n'aurais pas le courage de vous le dire face à face... Oh! ce n'est pas nouveau, allez! C'est ce que je vous ai dit par lettre. Seulement, je voulais que vous l'entendiez... ici... de ma propre voix, près de vous... dans la solitude... Je voulais vous dire cela, qu'il y a plus de trois ans que je pense à vous... que je ne pense qu'à vous... que je vous ai aimé infiniment. J'ai commencé petite... peu à peu... vous avez eu toutes mes pensées de jeune fille... de vraie jeune fille... Et c'est pour ça que je suis venue vous donner un grand adieu... de tout mon cœur. Voilà. Oh! ce n'était pas grand-chose!... Je vous remercie tout de même d'avoir accepté une entrevue qui m'aura permis cette audace... A présent, vous allez rentrer; nous parlerons de tout ce que vous voudrez, mais vous ne me ferez pas une allusion, pas une, n'est-ce pas? à ce que je viens d'avoir le courage de vous dire, car je vous jure qu'il faut pas mal de courage! *(Elle s'arrête comme exténuée et soulagée.)* Maintenant, vous pouvez rentrer.

Et, de dos à la porte, elle se dirige à pas lents vers la table. Un temps.

MAURICE entre, apportant sur un plateau un verre et des bouteilles. — Je n'ai pas voulu vous apporter de l'eau pure à boire. Tenez, essayez ce petit mélange. Un peu de ce sirop avec une goutte de ça.

NELLIE, faiblement. — Merci.

MAURICE. — Et puis de l'eau. Ah! il en faut plus, jusqu'au bord... Là! Buvez, vous verrez, ce n'est pas très bon, ce n'est pas très mauvais... c'est une recette... J'adore les mélanges.

NELLIE. — Oui, ce n'est pas mauvais.

MAURICE. — Vous auriez peut-être préféré du thé?

NELLIE. — Non.

Un temps.

MAURICE. — Alors, vous avez gagné beaucoup de coupes?

NELLIE. — Mais oui.

MAURICE. — Eh bien, si, si, parlons-en, parce que rien n'est plus admissible...

NELLIE, recule avec effroi. — Ah! je vous en prie...

MAURICE, la rattrapant. — Si, je vous assure. Rien n'est plus simple ni plus plaisant... Ne croyez pas que je sois indifférent... que je ne sois pas même touché, mais mon devoir est de ne vous dire que des paroles raisonnables. Tout nous interdit de devenir plus que des camarades d'un jour. Vous vous en rendez compte, n'est-ce pas?

NELLIE. — Je suis absolument de votre avis... Parlons d'autre chose, vite... vite...

MAURICE. — Pourquoi? Parlons-en au moins naturellement, très posément, comme s'il s'agissait d'un autre que moi et d'une autre que vous. (*Elle s'assied sur le canapé, à côté d'elle qui demeure debout.*) Alors, il y a réellement tant de temps que vous pensez à moi? Nous nous sommes si peu vus, pourtant...

Elle se décide à sourire, un peu rassurée, et découvre la pointe de son regard.

NELLIE. — Et encore, vous savez, je mens pour ne pas avoir l'air d'être trop hâte, car c'est encore plus ancien! Je n'ai même jamais osé vous l'avouer dans les lettres... Oui... vous habitiez avec votre mère rue Marguerite, tout près de chez nous, après la mort de ma mère à moi. Vous aviez, je crois, une quinzaine d'années, vous portiez des petits cols rabattus; vous voyez l'âge que je pouvais avoir, n'est-ce pas? Je vous voyais passer, sortir avec un stick à la main. Je savais que vous étiez le fils... le fils, songez donc! Car déjà si jeune, sans bien comprendre, j'avais deviné tant de choses!... Ma bonne m'avait déjà laissé entendre où mon père se rendait quand il sortait de chez nous. On est précoce, quand on est triste!... Je me souviens qu'à l'heure où vous passiez sur le trottoir, je jetais un coup d'œil... Je voulais aller vous rejoindre, vous regarder jouer aux Champs-Élysées... Je devais déjà vous aimer!... Comme c'est bête, n'est-ce pas? Vous n'avez pas eu de premier amour, vous?

MAURICE. — Ah! si je vous disais lesquels?... J'aime mieux ne pas y repenser!

NELLIE, simplement. — Pas ça... Je veux dire une toute première affection... comme quand on est enfant, vous savez!... Vous n'avez jamais écrit de vers pour personne?

MAURICE. — Volontairement, jamais!... Un joli premier amour, ce doit être en effet agréable à se rappeler. Affaire de veine... hélas!

NELLIE. — J'aurai cette supériorité sur vous.

MAURICE. — C'est justement pour que vous puissiez plus tard vous reporter sans déplaisir à ce souvenir insignifiant qu'il ne

faut pas l'entacher le moins du monde. C'est pour ça qu'il importe que ce début d'aventure n'ait aucune suite. Mon Dieu, que je m'exprime bêtement, grossièrement, mademoiselle! Je n'ai pas l'habitude de parler à une jeune fille du monde... du vrai monde! NELLIE, avec une moue sceptique. — Oh! du monde!... Celui qui nous entoure et qui nous a faits.

MAURICE, continuant avec véhémence. — Et pourtant je sais très bien ce que je veux dire. Ma réserve n'est pas, comme vous pouvez le croire, du dédain ou de la prudence, mais, au contraire, de la sympathie, parce que vous valez d'être respectée... Oui, vous avez beau être une jeune fille très libre, qui dîne seule chez ses amis et prend des autos sans sa femme de chambre, on sent fort bien que c'est la première fois que vous osez ce que vous venez d'oser aujourd'hui, avec plus de timidité que d'aplomb.

NELLIE. — C'est vrai.

MAURICE. — J'en étais sûr.

NELLIE, le regardant. — Ça me fait beaucoup de plaisir que vous le croyiez. Merci.

MAURICE. — Mais oui, votre démarche, on la sent franche et saine. Votre mari sera enviable et très heureux!

NELLIE. — Hum! Je n'en mettrais pas ma main au feu!

MAURICE, se lève. — Si, quand cette folle et absurde idée vous sera passée... Car qu'est-ce qui vous a pris? Qu'est-ce qui vous a pris, misère de Dieu!... Pourquoi moi?... si loin de vous, un être si vague!

NELLIE. — Vous trouvez mon sentiment absurde?...

MAURICE. — Absurde, sans raison, fou!...

NELLIE. — Eh bien, moi, je le trouve au contraire, très logique.

MAURICE. — Je voudrais bien savoir en quoi!

NELLIE. — D'abord, il y a peut-être une raison primordiale!

MAURICE. — Laquelle?

NELLIE, balançant son sac à main. — Interrogez votre glace... elle vous répondra...

MAURICE. — Oh! non, non!... Ne parlons pas de cette raison-là, je vous prie! C'est gênant, vous n'avez pas idée comme c'est gênant!

NELLIE. — Ce n'est pas un compliment, d'ailleurs, que je veux vous faire. J'ai rencontré des gens qui vous valaient.

MAURICE. — Bien sûr!... Ia, la!...

NELLIE. — Mais il y a sur votre figure, dans toute votre physionomie, un pouvoir incontestable... (*Elle sourit, gamine.*) M. Fouillée, à son cours de la Sorbonne, dirait: une fatalité.

MAURICE, levant les bras. — Ça y est... Je suis fatal!... Ce sont des mots à la mode qui ne veulent rien dire...

NELLIE. — Pas sûr. Raymond m'a beaucoup parlé de vous, vous savez!

MAURICE. — Raymond!... Quelle autorité!... Et quel coupable, celui-là!...

NELLIE. — Je sais pas mal de choses de

votre existence. Puis, j'ai entendu aussi les femmes parler de vous...

MAURICE, *tout de même flatté*. — Ah!

SELLIE. — Eh bien, que vous vous en rendez compte ou non, il y a, il y aura sur vous, cette espèce de... prestige!

MAURICE, *convaincu*. — La fatalité, quel!

SELLIE, *sans le regarder, très douce, et le corps légèrement incliné vers lui, comme vers une attraction*. — Mais oui... celle de l'amour... Si vous ne vous en rendez pas compte clairement aujourd'hui, vous vous en rendrez compte plus tard, et alors vous serez... *(Elle s'arrête)* Vous avez deux voix... Ou vous serez un garçon très bien... ou vous serez...

Et elle lève les yeux, les épaules, de l'air de dire...

MAURICE, *s'étonnant en riant*. — Allez-y... ne vous gênez pas!... Une crapule! C'est possible! J'en ai peur!... J'ai même idée que je serai une crapule lamentable... Mais, vrai, s'il n'y a que cette fatalité qui vous a poussée vers moi!...

SELLIE, *d'un ton sérieux et plus agité*. — Il y en a d'autres!... Ne sommes-nous pas leurs enfants!... Leurs enfants!

MAURICE, *grâce à son tour*. — Ah! oui, leurs enfants... Comme c'est vrai!

Il soupire.

SELLIE. — Ne pas penser à vous! Mais j'en pensais toutes les raisons! Mais votre mère n'a-t-elle pas été tout de suite l'ennemie, celle qui prenait la place de ma mère à moi... Pétrangère... là-bas, de l'autre côté de la rue... Est-ce que je n'avais pas les yeux toujours fixés sur cet intérieur? C'est à votre mère que j'ai dû peu à peu l'abandon de papa... toutes mes solitudes d'enfant... avec mes hommes...

MAURICE. — Et moi, c'est à votre père que j'ai dû les miennes!

SELLIE. — Avec ça que la première fois que nous nous sommes vraiment rencontrés... avant que je vous eusse... un jour sur le trottoir sur Raymond, qui vous accompagnait à l'abordée ma femme de chambre... avec ça que nous ne sommes pas restés non-gassants, amis et que nous ne nous sommes pas dit... C'est moi, nous y là!

MAURICE. — Bah! Croyez-vous?...

SELLIE. — Mais oui... Et le meilleur preuve c'est que vous avez baissé les yeux pour que je vous regarde et qu'immédiatement après j'ai baissé les miens, peut-être que vous pourriez me regarder... *(Elle s'arrête comme les autres, le regard)* Et au fond, c'est très naturel que nous soyons là à nous parler ainsi, à nous raconter un peu de nos dernières nos parents, sans qu'il le sachent, parce que souvent comme ils seraient furieux s'ils pouvaient deviner!... J'en ris de plaisir!

MAURICE. — Et moi donc! Elle vient vers

*celui comme des enfants et se jure. Plus, plus serrés! Nos enfants ont pensé l'une à l'autre!... Nous avons eu les mêmes chambres solitaires, les mêmes confidents... et, vraiment, cette petite intimité soudaine en coquette, c'est assez drôle et pas sans charme! Nous nous serons connus, un peu interrogés, plus et mieux que par des lettres ou des sourires... une minute et prêt! lui... envolés!... Vous mariée et moi aussi... *(Les mains dans l'embrasure du gilet, passionnément)* Ou... je vais entrer dans une maison d'automobiles... Je garderai, en tout cas, mademoiselle, un souvenir exquis de cette journée qui ne se renouvelera pas, ou nous aurons pu nous apprécier avant de devenir les ennemis que nous deviendrons sans doute un jour... un jour très proche...*

SELLIE, *étonnée*. — Pourquoi des ennemis?

MAURICE. — J'en ai le pressentiment, j'en ai même comme qui dirait la certitude!... Ça n'est pas nous qui l'aurons désiré... mais cette haine de maison s'oubliera peut-être de quelqu'un qui vous est proche...

SELLIE, *hochant la tête*. — Mon père?

MAURICE, *vivement*. — Oh! ne parlons pas d'eux, surtout! Peut-être n'êtes-vous pas bien au courant de ce qui se passe? Mais je me suis juré de ne parler que de nous, uniquement. Si nous ne devenons pas des ennemis — souhaitons-le! — nous serons en tout cas séparés, nous devons l'être, et vous verrez que par la suite la vie gâchera le joli souvenir de cette journée. Je suis si bien, je suis si sûr que c'est une question de jours... d'heures comptées... que je vous ai laissée venir aujourd'hui... afin que vous ne conceviez pas de doute plus tard sur mes sentiments... Quel qu'il arrive, je veux que vous puissiez penser... Il était gentil malgré tout, ce garçon!... C'est pourquoi aussi j'ai tenu absolument à vous rendre vos charmantes lettres...

Il se lève et va ouvrir un petit meuble.

SELLIE, *à voix basse*. — Gardes-les. Vous me ferez plaisir.

MAURICE, *présentant les lettres*. — C'est, impossible.

SELLIE. — Vous ne voulez pas me faire ce plaisir?

MAURICE. — Je vous rassure que c'est impossible, je ne veux pas les conserver... J'ai deux raisons pour cela, des raisons... des raisons... Vous verrez, plus tard, vous comprendrez... et vous m'approuverez.

SELLIE. — C'est plus cruel que tout, moi, de voir vous faire le... *(Elle s'arrête)*

Elle lui prend l'épave qu'elle lui tend dans un air à l'air, il est pâle, elle est pâle.

MAURICE. — Il me faut que vous sachiez... Je suis le maître de vos lettres, mais elle... *(Elle s'arrête)* Elle me dit... et moi... *(Elle s'arrête)* Je suis le maître de vos lettres, mais elle... *(Elle s'arrête)*

le coin de ses lèvres. Il lui relève la tête, et, sans se hâter, l'embrasse sur le front. Changeant subitement de ton.) Vous verrez, tout cela s'arrangera très bien, très bien! Il faut vous marier sans regret...

NELLIE. — Il faut?... Alors, c'est bien sûr?...

MAURICE. — Mais oui... Vous allez me raconter tout... Votre fiancé... comment il est... vos projets... (Il s'interrompt.) Vous avez votre soirée libre, n'est-ce pas? Vous vous êtes arrangée pour vous rendre libre?

NELLIE, pudiquement. — C'est-à-dire... ça s'est arrangé tout seul. Mon père ne rentrera pas avant minuit une heure du matin... Alors, je dine chez une amie intime à moi.

MAURICE, riant. — Parfait. Eh bien! Savez-vous ce que nous allons faire? Moi aussi, je suis libre. Voulez-vous que nous allions, le soir tombé, en bons amis, en bons petits camarades, dîner dans un endroit où on ne pourra pas vous rencontrer... dans la banlieue? A cette époque, il n'y a personne. Un petit restaurant pas connu et un peu purée... Vous me raconterez... je vous raconterai... Puis, bras dessus, bras dessous, je vous accompagnerai, à onze heures, jusqu'à votre porte... Et on se dira adieu... et bonne chance!... Ça ne vous effraie pas?... Ça ne vous paraît pas trop vulgaire?...

NELLIE. — Je ferai ce que vous voudrez.

MAURICE. — Descendons-nous tout de suite?

NELLIE, se levant. — Pourquoi pas?

MAURICE. — Vous n'avez pas à prévenir l'amie chez laquelle vous dînez? M^{lle} Machin?

NELLIE, souriant. — Non.

MAURICE. — Nous sommes lestés. Ma canne, un chapeau mou... Mou? faut-il? (Il le pose sur l'oreille.) Non, melon... c'est moins crapule. (Il rit et prend l'autre chapeau. On frappe à la porte.) Qui est là?

LA VOIX DE NATHALIE. — Moi, monsieur.

MAURICE. — Je vous ai dit que je n'y étais pas!

NATHALIE. — Quelque chose de pressé, monsieur.

MAURICE. — Et elle insiste, encore!... Entrez, entrez, allez!... Oh! les bonnes!...

Nathalie entre et fait signe qu'elle voudrait parler bas à monsieur.

NATHALIE, bas à Maurice. — Monsieur, je crois que c'est grave... c'est M^{me} votre mère.

MAURICE. — Maman!

NATHALIE. — Je lui ai dit que monsieur semblait très occupé. Elle a répondu qu'elle ne s'en irait pas, qu'il fallait prévenir monsieur coûte que coûte. Elle m'a paru dans un état!...

MAURICE. — Où est-elle?

NATHALIE. — Là, monsieur, dans l'anti-chambre.

MAURICE. — Un instant. (A Nellie.) Voulez-vous me donner quelques minutes?

NELLIE. — Je vous en prie.

MAURICE. — Ce n'est pas autre chose

qu'une visite urgente et je ne vous demande que cinq minutes. (Il lui montre la salle à manger. Il se ravise.) Non, plutôt, n'entrez pas là.

NELLIE, avec intention, en désignant la photographie d'Aline. — Je pourrais entendre, n'est-ce pas?

MAURICE. — Ce n'est pas du tout qui vous croyez. Voulez-vous me devancer un peu de la façon suivante, si vous ne trouvez pas que c'est agir avec vous trop librement... (Il s'approche de la fenêtre.) Regardez. Voyez-vous, en bas, ce petit café, tout en verre, au milieu du Palais-Royal? c'est le café de la Rotonde.

NELLIE. — Oui, j'ai vu tout à l'heure.

MAURICE. — C'est la solitude la plus complète à cette époque. Baissez votre voilette, demandez *L'illustration*, je vous rejoins tout de suite, et en avant, bras dessus, bras dessous... pour les caboulots lointains! D'ailleurs, le café est tout à claire-voie et du petit coin, là, à droite, vous voyez, nous pouvons même nous faire signe.

NELLIE. — Je vous assure que je sens que je vous gêne. Je peux très bien m'en aller.

MAURICE. — Pas de plaisanterie et ne vous moquez pas. Je tiens absolument et autant que vous à cette soirée. Venez vite avec moi par ici... vous allez descendre par l'autre escalier.

NELLIE, ironique. — Ah! bon... Il ne faut pas croiser la personne qui est dans l'anti-chambre!

MAURICE. — Pas le moins du monde. Seulement, le petit escalier donne sur le Palais-Royal et l'autre donne sur la rue de Valois. (Il se tourne vers Nathalie.) Vous pouvez faire entrer la visite. (Mais il fait un geste qui a l'air de signifier : « Sans vous presser. » Il prend les mains de Nellie.) Venez, que je vous passe en contrebande.

NELLIE. — C'est *L'illustration* qu'il faudra demander?

MAURICE, souriant. — Voyez-vous, ma chère enfant, les garçonnières, c'est toujours petit et encombré... je ne vous souhaite pas d'en faire plus tard l'expérience... mais, malgré ses inconvénients, la vie de garçon a son charme. On y est très vite camarades... etc..

La voix se perd, la scène reste vide quelques secondes. Par la porte opposée, Nathalie fait entrer Liane.

NATHALIE. — Monsieur arrive tout de suite.

Nathalie se retire. Liane reste debout, le visage bouleversé. Elle finit par s'accouder à la table, les mains au menton. Elle a lancé fébrilement un manchon au hasard sur un meuble. Elle porte une robe d'intérieur éclatante et frôlante sur laquelle on devine qu'elle a jeté hâtivement un manteau de fourrure. Elle a même des mules d'or aux pieds. Maurice entre.

SCÈNE IV

MAURICE, LIANE

MAURICE. — Qu'est-ce que tu as? Que signifie cette figure?

LIANE. — Ça y est!

MAURICE. — Quoi? Que veux-tu dire?

LIANE. — Ça y est... Je suis venue te l'annoncer... La rupture!

MAURICE. — Allons donc!... Je m'y attendais, mais pas si tôt! Ah! non, pas si tôt!... Je ne pensais pas que ce fût une affaire d'heures. Mais, maman, une rupture simulée comme il y a deux ans!

LIANE. — Non, non. Ça y est, cette fois, en plein! J'ai reçu ce matin par la poste une lettre... ah! quelle lettre!... prenant prétexte, tu vois ça d'ici, de nos huit jours de scènes... dissentiments, situation nouvelle, nécessité, etc., tout!... Une demi-heure après, j'ai reçu — c'est le bouquet! — j'ai reçu une visite... son notaire!

MAURICE. — Non!

LIANE. — Porteur d'un chèque de cinq cent mille francs. Tu vois, il est généreux!... Il fait bien les choses... Comme à une gruel... Comme si c'était autrefois! C'est beau, hein, c'est beau?

Elle pleure.

MAURICE. — Voyons, ne te laisse pas aller, ne te laisse pas aller, surtout. Il faut lutter...

LIANE. — Contre quoi? Il faut se flanquer dans la Seine, ou!

MAURICE. — Une autre. Pas toi, maman. Ah! que non! Il ne faut pas abandonner la partie...

LIANE. — Jamais, je n'aurais cru... jamais! Plaquée comme une fille... Ah! il a tenu à me le faire bien comprendre!... Dix-sept ans, mon petit, dix-sept ans... Tu ne sais pas ce que c'est, toi, que dix-sept ans d'amour! Je te souhaite de ne jamais le savoir.

MAURICE. — Mais la raison foncière, fondamentale? Est-ce bien votre dissentiment? Ne peut-il plus te sentir?... Ou bien donne-t-il des raisons officielles et officieuses...

LIANE. — Le paquet! Il a été heureux de se jeter à corps perdu dans la politique, comme un prétexte pour poser une barrière. Chez lui, rien n'est combiné; il a un instinct de femme! Il ne se demande pas ce qu'il fait... il le fait et ça lui réussit!... Il paraît que je ne peux plus être sa maîtresse, tant du moins qu'il détiendra son portefeuille. Alors, n'est-ce pas, il espère que nous resterons en bons termes, excellents amis... l'avenir décidera... Tu vois... Toute la lyre! Tout ce qu'on se dit! Tout ce qu'on écrit quand on n'en pense pas un mot!... Il va s'installer rue de Grenelle, naturellement.

MAURICE. — Ça, tu le prévoyais!

LIANE. — Déménagement complet. Changement de situation... maison nette! Il emme sa fille en même temps!... Ah! Est-ce assez beau!...

MAURICE. — Vois-tu, maman, tu as mal conduit ta barque! Tu aurais dû te faire épouser quand tu le pouvais... il y a plusieurs années déjà!

LIANE. — Oui... bien sûr... Ça me l'a assez répété... J'aurais dit! Mais j'étais si confiante... Ce qu'on est crédule!... Comment veux-tu?... Je considérais que ne pas lui demander le mariage c'était une délicatesse, de ma part, dont il me serait reconnaissant. Et puis, tu n'as pas idée... je l'aimais trop pour ne pas avoir en moi cette chose folle, la confiance!... Au fond, je ne sais pas calculer!... Et comme on a tort de ne pas savoir!... Ah! le plus mauvais des calculs, c'est d'aimer!... Parce qu'au bout du bonheur on est toujours roulée! D'abord, nous sommes toujours toutes roulées!...

MAURICE. — Qu'est-ce que tu as fait depuis tout à l'heure?...

LIANE. — J'ai senti dans l'auto... J'ai été à la Chambre des députés... Je suis montée comme une brute là-haut... J'ai écouté dans le brouhaha... Je suis redescendue... J'ai couru chez Myrtille; elle n'y était pas... et puis, enfin, je me suis postée à attendre au tournant de chez lui...

MAURICE. — Ah!

LIANE. — Dans un taxi, pour voir s'il allait rentrer après la Chambre... J'ai entendu crier les journaux... J'ai vu son nom sur la manchette du journal : *Discours de M. Rantz*. C'était pour moi comme le nom d'un étranger, déjà!... Rantz! Il me semblait que c'était déjà loin, loin!...

MAURICE. — Après, après.

LIANE. — Il est arrivé, il est descendu... Il fumait tranquillement un cigare... Il est monté...

MAURICE. — Eh bien, tu es montée derrière lui, je pense?

LIANE. — Naturellement... cinq minutes après. J'ai sonné... « Monsieur n'y est pas. »

MAURICE. — Tu as bien le droit d'entrer chez lui, pourtant!

LIANE. — Alors j'ai donné des ordres vagues au cocher... Je suis passée devant la Seine... J'ai regardé l'Arc de Triomphe avec envie...

MAURICE, se levant, stupéfait. — Maman!... Mais je ne te reconnais pas là! Toi, si forte!

LIANE. — Oui... c'est moi... ça, c'est moi! (*Observant un mouvement de Maurice vers la fenêtre*) Je te gêne, n'est-ce pas?

MAURICE. — Mais non... tu n'y menses pas!...

LIANE, debout. — Je te gêne... Mais je n'en ai pas pour longtemps à te gêner, sois tranquille...

MAURICE. — Allons donc!... Assieds-toi là... au contraire... sur le canapé.

LIANE. — Seulement je n'ai pas d'amis!... Aucune espèce d'amis!... C'est lui qui les a tous pris, les amis... Il a cette force-là... Il attire... Alors, je suis venue à toi qui m'as ouvert ton cœur l'autre jour.

MAURICE. — C'est la première fois! Je suis très heureux que tu aies senti le besoin de venir ici... me dire ton chagrin!

LIANE. — Dix-sept ans!... Je répète tout le temps ce mot en marchant... Dix-sept ans! C'est effrayant! Comment est-ce possible, ces choses-là!... On ne veut pas les croire, évidemment, parce que sans quoi il y a longtemps que j'aurais dû avoir la certitude du lâchage... Seulement, on a beau se jeter à la tête les pires injures, remuer toute la vase... on se regarde dans les yeux, et il semble que les yeux s'aiment encore... Comme quand on bat son chien, et qu'on lui dit : « Va-t'en, va-t'en, je ne t'aime plus! » le chien vous regarde et, lui, il ne vous croit pas!... Et puis aussi, on est si bête dans ces scènes! Tout ce qu'on dit sonne faux... Il y a quelque chose de si lamentablement puéril... il semble que c'est d'autres personnes qui parlent... pas vous! Et surtout, je l'aimais tant, cet homme-là! Je l'aimais à pouvoir en être heureuse cent ans!... Je n'osais même pas le lui avouer. Aussitôt qu'il avait passé la porte, l'envie me prenait tout de suite de courir après lui, de lui jeter les bras autour du cou... de ne plus rien lui dire qu'éternellement : « Mon chéri... mon chéri! » Oh! j'ai dû être maladroite!... J'ai dû ne pas savoir lui faire comprendre mon amour! Autrement, ce ne serait pas possible... Il n'oserait pas...

MAURICE. — Allons donc, ma pauvre maman! Tu te casses la tête contre des chimères! Ne refais donc pas ta vie : tu as tout exprimé, tu as tout dit et il a tout compris... C'est un formidable égoïste... Il y a longtemps qu'il devait chercher les moyens de te plaquer...

LIANE. — Ah! oui, c'est vrai! Tu as raison. Maintenant, tout me revient... Tant qu'on n'a pas trouvé la clef de l'individu, n'est-ce pas, on interprète très mal... Oui, oui, oui... Mardi dernier... ce qu'il m'a dit, là-bas, sur le pont d'Auteuil!... (*Nouveau sursaut.*) Et l'autre soir, donc! Oh!... Et puis, tiens... quelque chose encore qui me revient à propos de Gaby... Figure-toi, déjà, il y a un an, un jour où nous déjeunions chez Ledoyen, tout à coup... sans raison... il m'a lancé cette phrase...

Elle agite ses mains fiévreuses avec volubilité.

MAURICE, l'interrompant avec force. — Ne te torture donc pas!... C'est fait!... Et puis c'est fait!

LIANE, la voix plus basse, les yeux fixes, roulée dans son manteau. — Il y a certains

détails qui ne devraient pas permettre qu'on se trompe, pourtant... des choses abominables... Il n'y a pas quinze jours, il est entré dans ma chambre à une heure du matin... il croyait que je dormais... je n'ai pas bougé... exprès... je faisais semblant. Alors, il s'est assis, il m'a regardée... il m'a regardée dormir... A travers les cils, je voyais son expression de regard... C'était terrible... Je le lui ai dit plus tard. Sais-tu ce qu'il a répondu, ce qu'il a osé me répondre et que j'ai pris pour une plaisanterie? Il m'a dit : « Eh bien, c'est peut-être le moment où je t'aimais le plus! »

MAURICE. — Ah! le voyou!...

LIANE, progressivement, des hoquets lui montent à la gorge, d'abord doux, puis rauques, plaintifs. — Non... non... c'est trop! On m'en a trop fait! J'en ai assez! Je n'en peux plus... (*Elle égratigne le cuir du canapé, elle tape avec rage.*) Ah! tous... tous... ce qu'ils m'ont fait avec leur muflerie, leur cynisme! Je les vomis... Je les hais, tous ces hommes!... Du premier au dernier! (*Dans un cri de désespoir.*) Mais celui-là, en qui j'avais tellement foi, une confiance aveugle, folle!... Comme les autres!... Ah! ah!... Ce que je les aurai entendus, leurs supplications, leurs ricanements, leurs injures et leurs tendresses... leurs sales baisers et leurs pleuricheries : « Console-moi, j'ai de la peine! » (*Subitement, elle hurle.*) Tas de salauds!... Tas de salauds!...

Et, sans plus s'inquiéter de son fils, toute sa ran-cœur s'exhale en une longue plainte haineuse.

MAURICE, effaré, ne sachant plus où donner de la tête. — Je t'en supplie, maman, je t'en supplie! Ne te laisse pas aller!...

LIANE, le repoussant. — Laisse-moi... Ça me fait du bien... Je voudrais crier, je voudrais crier plus fort... Je voudrais qu'ils soient tous là... Ah! si j'avais au moins une fille, belle comme toi, une fille à laquelle j'aurais pu léguer mon expérience et à qui j'aurais dit : « Fais-les souffrir... Sois rosse... Pas de pitié. Ne te laisse pas prendre comme ta mère... Venge-nous... Garde leur argent, laisse leur cœur, et tâche de mourir jeune pour qu'ils n'aient même pas la joie de te voir crever!... »

Et sa nuque de jolie fille roule sur le canapé... et des bijoux tremblent ou scintillant sur cette douleur écrasée.

MAURICE. — Il n'y a pas que lui sur la terre... Tu peux encore aimer! Tu dois être encore heureuse!...

Il parle, au hasard, la voix mal assurée.

LIANE. — Ah! non! Bien fini! Ma vie s'arrête là. Non, je ne suis pas de celles qui recommencent ce voyage-là, pas de celles qui traînent les petits jeunes gens à leur suite

jusqu'à l'âge de la dernière ride... Et puis recommencer... souffrir tout cela, et pour quelle fin!... Non, non!... Je ne t'imposerais pas cette mère-là!

MAURICE. — Mais si. Il faut vivre. La vie est belle. Que de fois je te l'ai entendu dire... *(Il serre dans ses mains un peu épaisses les petites mains faibles de sa mère. On voit qu'il cherche, qu'il construit des hypothèses.)* Je ne t'ai jamais demandé ce que tu avais comme fortune?

LIANE. — D'autres se seraient mis une belle petite fortune de côté, moi, non. J'ai mon hôtel, j'ai mes bijoux... Il a connu mon désintéressement. La meilleure preuve, c'est ce cheque de ce matin... Ce cheque... une heure après sa lettre!...

Nouveaux cris. Nouveaux sanglots.

MAURICE. — Ne retire pas ta main, maman... Raisonne. La goutteuse avec laquelle il a agi doit te donner justement le courage!...

LIANE. — Non, Maurice! Tu ne peux pas comprendre... Tu ne sais pas, toi. Tu n'es qu'un enfant... Tu ne connais pas sa vie... c'est tout là, et pas ailleurs...

MAURICE, avec une irritable violence dans le ton. — Certainement, toi seule peux évaluer ta vie!... Mais, sans bien savoir, il me semble, viciisti, maman, que son prestige ne s'est pas, tout de même, étendu sur ton existence entière!... Il n'en est pas moins vrai qu'avant de le connaître tu as profondément aimé... rappelle-toi, c'est sûr... mais oui, tu as profondément aimé... Jacques Rêchetal.

LIANE, venant son passé d'une dénégation violente. — Non, ne le crois pas. Ce n'est pas vrai. On te l'a dit. Je l'ai peut-être cru, parce que je ne savais pas ce que c'était qu'aimer! Jamais... Personne... quo lui!... lui!... lui!...

MAURICE. — Tu le criss méritement! Tu as eu des heures heureuses... Tu m'en affirmes qu'autrefois tu avais aimé...

LIANE. — Quoi?

Silence. Maurice baisse tout à coup.

MAURICE, finalement. — Mon père.

Il a prononcé le mot inutile presque bêtement, comme étouffé de sa sonorité. Un temps.

LIANE. — Ah! ça, mon petit... ça, c'était à dix-huit ans! Redonne-moi cet âge-là! Redonne-moi ces printemps! Redonne-moi ces ôtes de banquette! Redonne-moi l'automne à Thomery!... Je n'étais rien, je débatais, je venais de quitter mon magasin... je n'avais pas de parents! Rien sur la terre... Ah!

Et le geste envoie promener là bas l'automne, le printemps, la banquette, la jeunesse.

MAURICE, avec une hésitation nouvelle.

mais se décidant à parler. — Maman... (Ce n'est pas le moment de se poser une question pareille, évidemment... mais alors, nous avons si peu parlé intimement dans notre existence!...) Une question... peux-tu y répondre?... *(Tout bas.)* Mon père? Je ne sais bien... qui c'était... mais qui était-il?...

LIANE, évitant tout avec un sourire, se tait à son tour, peu bruyamment. — Que t'importe, Maurice! Puisque tu parles d'amour, contentes-toi de savoir que tu ne es ni d'un beau moment d'amour! Contentes-toi d'être bien, sain et vaillant. Dis-moi que tu portes mes vœux une sur ton front et l'autre sur mon pleurer, laisse-moi passer toute ma vie ratée... tous les mensonges de la vie... toute la boue dont on m'a recouverte...

Elle se rejette la face vers les cousins.

MAURICE passe la main sur son front et avec résolution. — Oui... plus de passé! Il ne faut plus réfléchir ni peser! Mais, par exemple, nousche-tu au présent et de toute ta force! Ne te laisse pas aller... Lutte! Il ne faut pas qu'il te sois dévoué tout de suite, du premier coup. Tu n'as pas dû monter ta maison au faîte de tout chez toi. Lui, n'est-ce pas?...

LIANE. — Non. A quoi bon?

MAURICE. — C'est moi qui entends ça : à quoi bon!... C'est inouï!...

LIANE. — Il ne répondra pas!

MAURICE, écartant les épaules. — Es-tu qu'ou sait! Téléphons tout de suite chez lui! Il faut que tu le voies approuver ton homme!...

Il prend nerveusement l'appareil et sonne.

LIANE. — Tout est fait! Je jure que cet homme-là... Plus tard!...

MAURICE, élevant les épaules. — Allô!... 645-30.

LIANE. — Tu sais le numéro?

MAURICE. — Oui. Je t'ai dit ça. Allô, allô... *(Il tend l'appareil perché à sa mère.)* Tiens, prends. Il ne faut pas que ce soit une voix d'homme... en tout cas...

LIANE. — Inutile! Il ne compte pas, je te dis!... C'est absurde, ce que tu me fais faire... *(Elle sort de son appartement l'appareil, elle est sans expression.)* Allô, allô, 645-30... M. RAYNE... *(Elle croque et son.)* Voulez-vous lui dire de venir à l'appareil, tout de suite pour une chose grave... C'est vous, François? Oui, c'est moi-même... Non, non... inutile de mentir... je sais qu'il est là, François, voulez-vous aller dire tout de suite à monsieur qu'il compte à l'appareil... pour le notifie... il comprendra. Dis-lui que s'il ne veut pas, ce sera très grave pour lui. Faites. *(Bas, à Maurice.)* Il ne viendra pas! C'est sûr...

MAURICE. — Cher!... Ne parle plus... Attendons.

Un temps. Et est Liane se soulevant. Et attendant.

LIANE. — Allô... C'est toi, Paul?... C'est toi. *(Elle chancelle presque sous l'émotion. Maurice la fait asseoir et lui passe le second récepteur. Il s'assied sur un siège à côté d'elle.)* Voyons, voyons, ce n'est pas possible!... Dis-moi que ce n'est pas vrai, que je n'ai pas reçu cet affreux papier ce matin... Non, non, je ne crierais pas... Ecoute, ne raccroche pas, je te promets que je ne crierais pas... Voyons, on ne peut pas se séparer

là, Paul, mon petit Paul... ce n'est pas vrai qu'on ne se verra plus?... Comment veux-tu que je vive maintenant? Je t'en supplie, je t'en supplie! Tu ne sais pas ce que je souffre! Tu ne sais pas! Je croyais que nous étions ensemble pour la vie! *(Le visage contre la plaque, elle susurre.)* Mon petit gars! Mon petit gars! Il faut avoir pitié d'une femme comme moi. Je sens que, si je pouvais seulement t'embrasser, tu ne me laisse-



LIANE. — ALLO... C'EST TOI, PAUL?... C'EST TOI

de la sorte... c'est impossible. Reçois-moi, je ne te dirai que des choses sensées, plausibles, tu verras... il y a sûrement moyen de s'arranger, j'en suis persuadée... Seulement, que je ne trouve pas ta porte fermée... *(Elle tient l'appareil sur les genoux.)* Allô! tu as quelqu'un dans la pièce à côté?... Qu'est-ce que ça fait? Il n'entend pas ma voix, n'est-ce pas?... Eh bien, parle, parle, j'écoute, oui... *(Long silence.)* Ah! par exemple, ah! non, ne me dis pas ça... *(Elle pousse des exclamations indignées et, ne voyant plus en son fils que le confident, le mâle protecteur, elle lui fait signe de prendre le récepteur.)* Entendre une pareille chose, et l'entendre de si loin! Ah! si tu voyais mes yeux, tu n'aurais pas le cœur de me dire ces choses-là! *(Elle a le visage tuméfié de larmes. Maurice dépose le récepteur et du revers de la main lui caresse tristement le visage. Nouveau silence.)* Ah! c'est trop fort!... Tu crois, toi?... Canaille, va!... Ah! ça ne te portera pas bonheur! Tu verras ce qu'on dira dans tout Paris!... On te jugera, tu verras, quand on apprendra ma fin... Oh! oui, pense tout ce que tu voudras!... Pense que ce sont des menaces... canaille!... Avec un cœur pareil tu iras loin, c'est moi qui te le dis... Bandit!... *(Elle s'interrompt, avec effroi, tout à coup.)* Non! Non! Ne t'en va pas encore, je t'en supplie! Tout, mais ne t'en va pas! *(Elle prend le téléphone à deux mains comme si elle retenait quelqu'un par le cou, et elle le serre presque contre sa poitrine.)* J'ai tort,

rais pas ainsi... Tu as peur de moi et de mes larmes... Ecoute, écoute! parle-moi, parle!... Je vais me taire, mais parle donc! Allô... aliô... allô... Parle donc! Tu es toujours là, voyons?... Allô! Rien! *(Elle se redresse.)* Il a raccroché le récepteur!

MAURICE, bas. — On a peut-être coupé!

LIANE. — Non, non, je le connais... Tout est inutile.

Elle laisse retomber l'appareil comme une chose morte sur les genoux de son fils. Maurice le prend, se lève et va le poser sur une console.

MAURICE, avec force. — Inutile?... Pas tout!... *(Changeant de ton.)* Et puis, d'abord, il faudrait être bien naïf pour ne pas voir que c'est une manœuvre. Il veut mettre quelques jours, quelques heures de répit, entre votre dernière explication et celle qui va suivre. Peut-être vaut-il mieux accepter ce silence... Tout homme qui rompt emploie de ces moyens-là. Voyons, maman, tu le sais bien. Rappelle-toi, il y a deux ans, il avait essayé. C'est de la façade, c'est du chiqué. Dans quelques jours, passées les craintes du bruit que tu pourrais faire et qui le gênerait dans ses affaires officielles ou autres... Voyons, maman, réponds. Oh! il n'y a pas à répondre, je sais bien. Enfin, ne fais pas ces yeux-là! Dis quelque chose. Ah! c'est désolant, c'est affreux de te voir ainsi! Je te croyais plus de résistance. Entends-tu seulement ce que je te dis? Je t'assure que je le pense, je t'assure que j'en suis très con-

vaincu. Pour moi, c'est du bluff, regarde-moi. *(Il lui tourne la tête vers lui.)* Je n'aime pas ces yeux fixes! Je préfère cent fois quand tu pleures, maman! Ah! je ne peux pas te laisser seule dans cet état, Tu ne rentreras pas chez toi ainsi... J'ai en bas un camarade qui m'attend, à qui j'avais donné rendez-vous. Je l'ai prié de patienter. Je vais le faire prévenir par la bonne que nous nous reverrons plus tard, ou qu'il s'en aille, à sa guise... Je ne veux pas te laisser ainsi... Une minute.

Il sort, après lui avoir de la main caressée les cheveux. Liane est restée les yeux fixes, immobile, atone. Des qu'il est passé dans l'anti-chambre, elle se lève, furtive, prend son sac d'or, et rapidement, dans un élan, elle va vers la porte de la salle à manger. Elle y entre et on l'entend refermer la porte à clé. C'est une porte à petits carreaux, avec des brise-bise.

MAURICE, *rentrant.* — Voilà! C'est fait! Je suis maintenant tout à toi!... Où es-tu? *(Il jette un coup d'œil sur le balcon, vivement il va à la porte, et, dressé sur la pointe des pieds, regarde par les carreaux.)* C'est-à-dire que tu fais là? *(Il comprend, crie, essaie d'ouvrir la porte, n'arrive pas à la faire céder; alors, avec le poing, il brise un carreau, passe la main à travers, ouvre intérieurement la porte fermée et se rue dans la pièce. On entend un bruit de verres heurtés. Il a empoigné solidement sa mère par les deux bras et, dans une lutte à la fois terrible et légère, il l'a poussée et la jette violemment sur un fauteuil, près de la porte.)* Tu es folle!... Tu es folle!... Où as-tu mis le flacon? Donne-moi ça!... *(Il lui arrache de la main droite le flacon qu'elle veut, d'un geste vain, retenir encore. Il le jette au loin. De la main, il constate que les lèvres de sa mère ne sont pas mouillées.)* Tu en étais là!... Tu en étais là!... C'est horrible!... Tu n'as rien bu, au moins?... Rien. Non, le flacon était plein... Dire que si j'étais arrivé une minute plus tard... Oh! maman! Comment oses-tu une pareille chose?... Tu étais venue te tuer chez moi!... *(Elle a une crise de sanglots éperdue, une crise de réaction. Il est à genoux près d'elle, épouvanté, bouleversé, devant ce drame si nouveau pour lui, si inattendu. Il la couvre de caresses.)* Ma pauvre maman, tu verras!... Tu verras, on te sauvera!... Non seulement on te sauvera, mais tu seras heureuse. C'est moi qui te le promets, ma grande chérie! Regarde-moi, dis! Regarde-moi! Regarde ton bébé. Puisque c'est à ce point-là, oh bien, aux autres à te rendre ce que tu n'as pas la force toi-même de défendre!... Maman!... Quelle peine pour moi, qu'elle peine horrible!... *(Il est assis à terre et comprime son cœur de la main. Ils demeurent un long temps silencieux, suffoqués, sans se regarder. La mère, abattue, contenant de sangloter, et lui, tout pâle de l'émotion ressentie. Il met la tête dans ses mains comme pour reprendre haleine. Après ce long si-*

lence, il se lève lentement.) Tout n'est pas perdu... On va s'y employer, bien que tu viennes de me donner la preuve la plus épouvantable que je ne suis rien dans ta vie et que tu ne m'aimes pas!...

LIANE, *se redressant faiblement.* — Maurice, ne dis pas ça!

MAURICE, *fermement.* — Je le dis et je ne pourrais pas dire autre chose. Si tu m'aimes, jamais tu n'aurais pu penser à disparaître!

Alors elle a une exclamation immense, un cri maternel s'échappe de ses lèvres, elle ouvre les bras.

LIANE. — Bébé! Mon petit! *(Il accourt à elle, et quand il est sur sa poitrine, elle le serre éperdument.)* Mon pauvre petit! Pardon! Pardon!... Oui, je voulais mourir, mais je t'aime... C'est parce que je souffre trop!... Ton reproche me fend le cœur... Cher petit!... Si je dois vivre, c'est à toi que je me racrocherais... à toi seul! Seulement, en aurai-je la force? Deux jours que je me promène avec cette fiole!... Je n'étais pas venue en finir chez toi... c'est subitement... ce coup de téléphone... ce maudit... Une fois déjà, il y a quelques années, j'avais tenté de me tuer... à cause de lui... Mais maintenant... maintenant...

MAURICE. — Maman! Ne fais plus jamais ce que tu viens de faire!

LIANE. — J'essayerai, au moins. Je te le promets. Je te le dois... Peut-être que, si je sens ta tendresse nouvelle, j'en aurai l'énergie... J'étais née plus amante que mère, mais il suffit d'une chose comme celle qui vient de se produire pour nous rapprocher. Déjà, l'autre soir, je l'avais senti. *(Elle parle à mots entrecoupés en ne lâchant pas son fils de ses bras.)* Ah! dans notre terrible et incertain vie, l'enfant, tu le sais, tu me l'as dit tendrement, c'est l'horloge qui marque le temps, l'heure qui avance... c'est celui qui, aux yeux de l'homme qu'on aime et qui vous fuit, marque plus que tout le reste la mort de notre beauté. Mais voilà, tout à coup, quand la vie fait table rase de l'amour, en une seconde, alors l'enfant, c'est tout autre chose!... Je viens de le sentir... oui... oui... je le sens tout à coup à ton cri de reproche... Oui, c'est l'appui! Je suis déjà ta vieille maman à laquelle tu vas prêter ton bras... Embrasse-moi bien! Que veux-tu? On se cherche dans le bonheur! On se trouve dans la souffrance.

MAURICE. — Ah! que c'est bon d'entendre ces paroles-là, après l'horrible chose de tout à l'heure! Tiens! mets la main sur ma poitrine et sens! Mais c'est fini! Voilà, tout de suite, tu viens de trouver les mots qu'il fallait dire! Ma petite maman!... Je t'aime, va, sans te le dire! Tu as tant souffert que ça?... Est-ce possible?... Je ne pourrais pas deviner que c'était à ce point... Ah! mais maintenant, fini Tu vas venir... Oui, tu ne pouvais pas, bien sûr, te servir de moi,

t'appuyer sur moi, mais maintenant, je te jure que tu seras heureuse, je te le jure, tu entends! Traite-moi en homme et en ami, tu verras!... Mais le vilain geste que tu viens de faire, jure-moi, par exemple, que tu ne le feras plus, jure-le-moi...

LIANE. — Je te jure d'essayer! Je souffrirai s'il le faut la torture la plus effroyable, mais j'essaierai de la souffrir pour toi!...

MAURICE. — Aie bon espoir!... Tout n'est pas perdu!... Je le sais!... J'en suis sûr. Tu seras peut-être un jour heureuse.

LIANE. — Qu'est-ce que tu veux dire par là? Plus d'espoir, plus!...

MAURICE, l'interrompant du geste, on voit qu'il réfléchit, qu'il s'efforce de rassembler ses idées. — Chut! ne parle pas. Je réfléchis... Je viens, il me semble, de juger la situation d'un coup d'œil, avec une clairovoyance, une logique... Je ne sais pas si je me trompe, mais elle m'apparaît claire, toute tracée...

LIANE. — Toute tracée, que dis-tu?

MAURICE. — Nous sommes en plein désarroi, mais, avant tout, il ne faut pas perdre de temps... C'est à ceux qui t'aiment à s'intéresser à toi puisque tu as mis toute ta vie dans cet homme et que tu viens d'en donner cette preuve affreuse!

Il ouvre les bras comme devant une constatation définitive, irrémédiable.

LIANE. — Qu'y pourrez-vous les uns et les autres? Où je me suis brisée...

Elle murmure en gémissant des paroles confuses de désespoir.

MAURICE, interrompant sa méditation et prend une résolution violente. — Ecoute. Je vais te demander une chose colossale qui va t'étonner par sa brusquerie. Mais ne me pose aucune question!... Malgré l'envie que nous avons l'un et l'autre de demeurer ensemble dans cet instant, je vais te demander de rentrer chez toi, immédiatement, sans tarder, de me laisser seul ici. Il ne faut pas que je laisse passer cette minute, je dis cette minute et pas une autre. Qui sait même s'il n'est pas trop tard!

LIANE. — Quelle idée t'a traversé l'esprit?... Nous sommes de grands naïfs, va, toi et moi!

MAURICE. — Pas un mot là-dessus, maman... plus tard, plus tard. Sois sûre en tout cas que je ne vais plus avoir qu'une pensée fixe : toi, toi seule. Mais, dans ton intérêt même, il faut que tu me laisses immédiatement. Je vois que ma décision, mon ton d'autorité subite te suffoquent... Mais accepte-le tel quel... Compte sur moi... désormais. Tu vas te calfeutrer dans ta chambre, tu vas pleurer tout son saoul, tu vas remuer tous les mauvais souvenirs que tu voudras, mais tu ne bougeras pas de chez

toi, et demain, demain, aussitôt après le déjeuner, je viendrai, et alors nous causerons utilement...

Il prend le manteau de fourrure.

LIANE. — A ton tour, tu radotes, Maurice!... Je n'interroge pas ta folie... Mais rien que de t'entendre parler, avec tes yeux clairs et ta voix sérieuse, tu me donnes un peu d'apaisement. Ah! il n'y a que la jeunesse ou l'enfance pour vous communiquer un pouvoir d'illusion pareil! (Elle se laisse aller contre son épaule, suppliante.) Tout, mais qu'il ne s'en aille pas... qu'il ne s'en aille pas de moi!

Elle frissonne encore, secouée, apeurée.

MAURICE. — Du courage, maman.

LIANE, avec tendresse. — Tu viens de m'en donner.

MAURICE. — Je peux avoir une confiance absolue?... Tu ne recommenceras plus cette infamie?... Attends demain! Vite, maintenant... Vite!... Le temps presse... Tu ne te sens pas faible?

LIANE. — Du tout. Physiquement, pour quoi? Tiens, rien que pour lui avoir téléphoné tout à l'heure, il me semble que j'ai de la peine un peu à quitter cette chambre, comme s'il restait de sa voix dans cet appareil! Comme si l'espoir pouvait encore venir de là! On est fou!... On est fou!...

Docile, maintenant, avec des poses ployées de courtisane soumise aux désespérances comme aux consolations des hommes, elle se laisse entraîner par son fils.

MAURICE. — Que l'espoir te vienne d'un côté ou de l'autre, qu'importe, s'il vient... Tu ne sors pas de chez toi, n'est-ce pas?... Espère, ma petite maman.

LIANE, en sortant et s'appuyant à son fils dans un élan de tout Vêtre qui signifie qu'elle accepte tous les secours. — Oui... oui... une illusion! une illusion pour vivre!... Ah! je serais si peu exigeante maintenant, je ne demanderais plus le bonheur... (Elle sort accompagnée de Maurice qui la tient par la taille, et répète comme machinalement.) ...seulement un petit peu! un petit peu!...

La scène reste vide quelques instants, on entend claquer la porte d'entrée. Maurice rentre.

MAURICE. — Eh bien, Nathalie!...

Il prend sa canne et son chapeau et allume une lampe à pied, la nuit étant presque venue.

SCÈNE V

MAURICE, NATHALIE

NATHALIE, *entrant*. — Monsieur?

MAURICE. — Répondez... Que vous a dit la personne?

NATHALIE. — Quand je suis descendue, elle m'a dit qu'elle attendait le temps qu'il faudrait, mais qu'elle ne voulait pas parler sans avoir parlé à monsieur... qu'elle n'était nullement pressée.

MAURICE. — Parfait! Alors, elle est toujours en bas au café de la Rotonde?

NATHALIE. — Je pense, monsieur.

MAURICE, *il s'approche de la fenêtre, l'ouvre et va au balcon. Les lumières du Palais-Royal sont allumées*. — Ah! on a éclairé. Oh, elle est en bas. Je la vois derrière la vitre. Elle regarde par ici, mais elle ne peut probablement pas me voir, parce que la nuit est presque complètement tombée. *(La lampe allume l'éclairage.)* Passez-moi le candélabre électrique, là. *Elle tire le fil lâché d'un candélabre. Il prend la lumière, s'approche de la fenêtre et s'éclairc le visage... puis on le voit faire des signes, et même il souligne d'un mouvement de petites mains, malgré la distance : « Monsieur, oui » puis il repoussé la bougie.* Nathalie, puis-je avoir une confiance absolue en vous? Vous n'avez déjà d'ailleurs rendu quelques services discrets et vous êtes une brave fille!

NATHALIE. — Oh! monsieur peut me demander n'importe quoi. Monsieur est si bon!

MAURICE, *cherchant, lentement, ses idées*. — Voici, écoutez bien... Tout à l'heure, à l'instant, je vais ou vous remettre un télégramme, ou il se peut que je ne vous remettrai rien du tout.

NATHALIE. — Bien, monsieur.

MAURICE. — Si je vous remets un télégramme, vous aurez soin de n'en souffler mot à qui que ce soit.

NATHALIE. — Bien, monsieur.

MAURICE. — Ce télégramme, vous le copiez de votre propre écriture sur un papier quelconque... un papier de télégramme... à la poste, par exemple.

NATHALIE. — J'ai compris.

MAURICE. — Vous mettrez cette copie de télégramme dans une enveloppe pneumatique. Ensuite, vous transcrirez sur l'enveloppe l'adresse que je vous aurai donnée... et vous la jetterez à partir de neuf heures et demie, ce soir... pas avant, n'est-ce pas?

NATHALIE. — C'est entendu.

MAURICE. — Comprenez bien pourquoi. Il faut que ce télégramme soit remis demain matin seulement, mais à la première heure.

NATHALIE. — Parfaitement.

MAURICE. — On n'a pas sonné à cet escalier?

NATHALIE. — Je ne crois pas, monsieur.

Il s'éloigne. *Solennel*MAURICE, *sepenant*. — Ah! vous ne le jetez pas dans le quartier. C'est important. Vous le jetez dans une poche de votre côté, à Montrouge ou ailleurs.

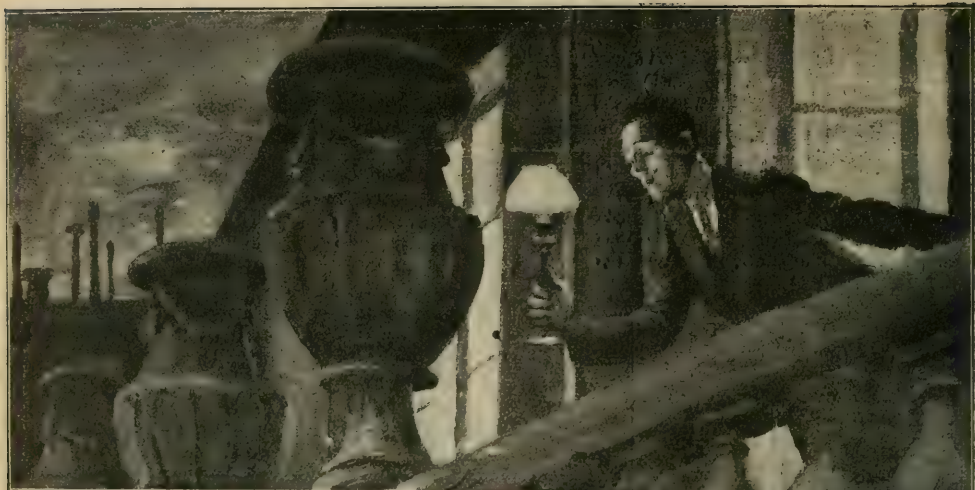
NATHALIE. — Ce soir même.



MAURICE. — Au café de la Rotonde?

MAURICE. — Maintenant, comme je vous dis, il est possible que je ne vous remette rien du tout. (Oh! saluez l'Enf.) plus un mot là-dessus, n'est-ce pas? Et retour, vous le savez...

Elle va ouvrir à l'escalier de gauche. Maurice a peut-être entendu son nom et se cache. Il va au devant de Nathalie.



SCÈNE VI

MAURICE, NELLIE, puis NATHALIE

MAURICE. — Oh! comme je vous demande pardon, je suis absolument désolé de ce contre-temps!...

NELLIE, *froide*. — Vous m'aviez bien fait signe de monter, n'est-ce pas? J'ai cru comprendre.

MAURICE. — Oui... figurez-vous... mais je m'excuserai tout à l'heure de mon retard... Un rendez-vous d'affaire... Pour l'instant, répondez-moi très franchement. Il est fort tard... Il pleut à verse... Qu'est-ce que nous irons faire dans cette banlieue, bien inutilement? On peut toujours nous rencontrer... Ça vous serait-il égal de passer, en bons camarades, la soirée ici?... Voulez-vous prendre chez moi un verre de porto et quelques sandwiches? On lunchera,... on aura du feu...

Il sourit.

NELLIE. — Mais je ferai ce que vous voudrez.

MAURICE. — Répondez-moi encore plus franchement... Vous n'êtes pas pressée?... Rien ne vous appelle chez vous?

NELLIE, *un peu ironique*. — Je vous ai déjà dit, je crois, que j'avais arrangé toute ma soirée...

MAURICE. — Nous la passerons très gentiment à bavarder ici... Vous voulez bien?... vraiment?

NELLIE. — Mais...

Leurs yeux se fixent. Nellie, immobile, soutient longuement le regard.

MAURICE. — Réfléchissez!



MAURICE. — MONTEZ, OUI.

Elle hésite, puis ferme les yeux, attend une seconde et répond à voix étouffée, en baissant la tête.

NELLIE. — Je ferai comme vous voudrez.

Elle se tient, confuse, contre la table.

MAURICE. — Bien. (*Comme Nathalie passe pour fermer les rideaux des fenêtres, il dit à voix basse à la petite.*) Je vais donner l'ordre à la femme de ménage de disparaître... S'il vous plaît de passer dans cette pièce... (*Il montre la salle à manger.*) Enlevez votre chapeau, votre voilette... vous voyez, c'est très en désordre... il y a même des verres cassés, je crois, mais le verre blanc, ça porte bonheur! (*Elle entre dans la pièce. Il pousse la porte et fait un signe à Nathalie qui a fermé les rideaux. Précipitamment il écrit sur la table... Nathalie a posé une lampe près de lui, elle attend; quand il a fini, il déchire la page du bloc-notes sur lequel il vient d'écrire et lui donne le télégramme.*) Neuf heures et demie, n'est-ce pas? De votre écriture.

NATHALIE — Neuf heures et demie, monsieur...

MAURICE — A une poste éloignée... Copiez sans faute...

NATHALIE, en s'en allant, s'arrête sous la lampe à pied, et opèle, à mi-voix, les mots écrits au crayon. — « R.A.N.T.Z., avenue des Champs Élysées, 70. »

MAURICE — Oui...

NATHALIE. — « A l'heure où vous recevez ce télégramme entrez dans la chambre de votre fille... là... »

Elle s'écroule. Hélas mal.

MAURICE, vivement, se rapproche. — « ...constatation que vous y ferez ne sera pas sans vous causer une douce surprise!... » Allez!... Et pas de signature, n'est-ce pas ?

NATHALIE. — Naturellement.

Elle sort. Alors Maurice va à la cheminée, allume deux lanternes japonaises suspendues qui achevent d'éclairer la pièce. Nellie, gamine, a passé la tête, puis sur la pointe des pieds s'est glissée, et elle attend contre le rideau.

SCÈNE VII

NELLIE, MAURICE

Maurice se retourne. Elle est sans chapeau, toute blonde, et prend, gênée, mais coquette, une pose un peu photographique. Il l'aperçoit.

MAURICE. — Oh! c'est joli!... avec votre chapeau, je vous imaginai bien moins blonde... Comme vous avez raison d'être blonde! Tenez, asseyez-vous là!... Regardez-moi bien encore, sans rien dire, que je lise ce qui se passe dans votre petite tête! (Il a poussé le fauteuil contre la salamandre, elle s'est assise, il lui lève le menton avec un doigt et la considère.) C'est bien!...

NELLIE, troublée de ce regard plus scrutateur. — Vous ne me regardez plus de la même façon que tout à l'heure!... On dirait qu'il y a quelque chose de changé.

MAURICE, tristement. — Il y a quelque chose de changé, en effet... Tout va si vite dans la vie... beaucoup plus vite qu'on ne le voudrait!... (Il s'assied familièrement à côté d'elle à califourchon sur une chaise.) Oui, nous allons passer la soirée ici, ensemble, ce sera très gentil, très calme... Écoutez la pluie au dehors!...

NELLIE. — J'adore ce bruit-là!

MAURICE. — Je souhaite qu'il pleuve longtemps ainsi... Nous resterons près du feu... nous causerons, nous fumerons... Et puis, si vous vous sentez fatiguée, ma petite amie, alors vous fermerez les yeux, et très fraternellement, mais oui, très châtement, je

vous porterai sur mon petit lit de garçon, vous dormirez, et moi, pendant ce temps, je bouquinierai, je rêverai!... je... (Il s'arrête.) Oui, je suis que vous ne comprenez pas très bien. Je vous destine à la fois étonnée... combante... et un peu étonnée.

NELLIE. — Je ne cherche pas à comprendre. Je vous ai dit tout à l'heure que je vous obéirais!

Elle a détourné encore la tête, le temps de sa phrase répétée, avec un tremblement dans la voix. Et elle a un geste coquet et poétique.

MAURICE, se lève brusquement. — Je vous assure que c'est émouvant. Maintenant, pour la première fois, je salue que vous êtes venue à moi sans restriction... vous laissant aller au hasard des choses, des événements... et vous êtes à la merci de ma volonté... peut-être, avec, seulement, le cœur un peu battant!...

NELLIE, pendant en larmes. — Je vous aime! voilà tout! je vous aime!...

Elle s'est complètement caché le visage contre le bois de la bergère.

MAURICE, ému. — Eh bien, non! vous serez ma petite sœur... Ce sera très chaste, et nous dirons des choses amicales et peut-être aussi des choses graves... (Il est accablé contre le dossier du fauteuil de Nellie.) Car la vie, vraiment, ce n'est pas toujours très joli! et pas à la hauteur de ce qu'on voudrait... (Avec une grande amertume.) Ah! oui, parfois, dans cette chienne de vie, on voudrait faire des choses bien, des choses chic!... au-dessus de nous!... Et puis, va te faire fiche!... pas moyen!...

Il brise la cigarette qu'il triturait dans ses doigts.

NELLIE, relève la tête. — Comme votre voix est devenue amère... c'est curieux... Vous avez vraiment changé depuis tout à l'heure...

MAURICE, et sa voix a un accent sinistre, désolé. — Mon enfant, il suffit de cinq minutes, quelquefois, pour changer, non seulement les voix, mais toutes les pensées, mais toutes les résolutions... Bah! ça importe!... (Il fait un geste de rage et de colère, puis il essaie de rire vite et de récréer l'atmosphère.) On est ce qu'on est et ne nous frappons pas!... Soyons en tous cas résolus, mais gai!... Je prévois un petit dîner désolément très gentil... Et vous ne mourrez pas autant de faim que vous le croyez!... Venez voir mes provisions de célibataire!...

Le plus gaiement possible, il va à l'armoire du fond et l'ouvre.

NELLIE, qui l'a vu. — Oh! mais, c'est très bien. Voulez-vous que je mette le couvert tout de suite?...

MAURICE. — A nous deux, si vous voulez!... Tenez, nous allons manger là, près

de la cheminée... c'est là où je mange quand je suis tout seul...

Il revient près de la cheminée et déplie une petite table.

NELLIE. — Alors, je prends les assiettes... les couverts.

MAURICE. — Attendez, je vais vous aider...

NELLIE. — Du tout! Du tout... Ça, c'est la corbeille... et là... c'est...

Il l'aide, il s'empresse.

MAURICE. — Mais auparavant, une seconde encore... il faut que je donne un coup de téléphone.

NELLIE. — Faites comme chez vous... Pendant ce temps je mettrai le couvert!... Il me semble que je fais du camping dans les Alpes!...

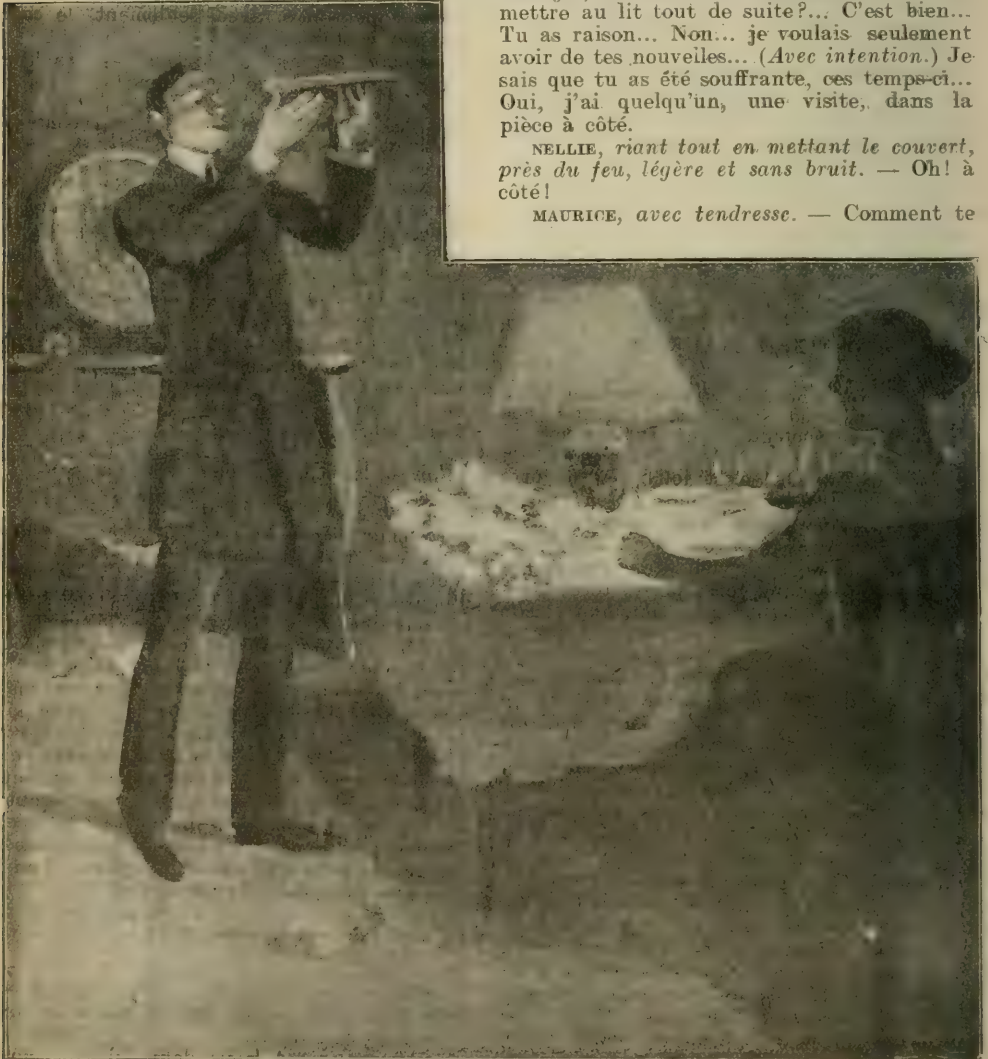
MAURICE. — N'est-ce pas?... Tout à fait!... Allô! allô!... 530-24. Vous trouvez tout ce qu'il vous faut?...

NELLIE, amusée. — Tout!... Vous allez voir... en deux minutes, le couvert sera dressé... Je ne m'occupe pas des vins! Vous avez l'air muni!... (Elle déplie une nappe.) Oh! la petite nappe à thé. En revanche, comme vous avez de grandes assiettes!...

MAURICE, faisant la voix du loup. — C'est pour mieux manger, mon enfant! (Il regarde mélancoliquement cette enfant qui va et vient dans la chambre. Vivement.) Allô! qui est là? Ah! c'est toi, maman... (Il paraît soulagé.) Tu rentres à la minute, et tu vas te mettre au lit tout de suite?... C'est bien... Tu as raison... Non... je voulais seulement avoir de tes nouvelles... (Avec intention.) Je sais que tu as été souffrante, ces temps-ci... Oui, j'ai quelqu'un, une visite, dans la pièce à côté.

NELLIE, riant tout en mettant le couvert, près du feu, légère et sans bruit. — Oh! à côté!

MAURICE, avec tendresse. — Comment te



sous-tu?... Ah! voilà de bonnes paroles... C'est tout... je voulais être rassuré, ce soir, avant la nuit. Est-ce que tu crois que tu vas un peu dormir?... Mais oui, évidemment... tu vas passer une nuit blanche... Et moi aussi... Ce sera même tout à fait ce qu'on appelle une nuit blanche!... Parle-moi, dis quelque chose qui me rassure... La, à la bonne heure. Partons tous deux pour notre inconnu!... Si tu souffres, pense à moi! Ma pensée n'est pas loin de toi. C'est tout... Allons un baiser... Que je l'entende. A mon tour. *Il donne un baiser dans l'appareil.* Au revoir, m'man. Tâche de dormir! A bientôt!...

Il raccroche le récepteur.

SELLIE s'exclame, maigre, étonnée, en interrompant sa besogne. — C'est attendrissant! J'avoue que je ne vous voyais pas sous ce jour-là!

MAURICE — Et moi donc!

SELLIE — Alors, vous aimez tant que ça votre mère?...

MAURICE — A un point que vous ne soupçonnez pas!

SELLIE, la menaçant du bout du doigt, mûrissant saquette. — Qu'est-ce que je disais... pas bien terrible... Vous êtes un bon petit boy... un agneau...

MAURICE, lui, la considère fixement, les bras croisés. — Hem! Hem!... ou le laup!

SELLIE — Ce coup de téléphone ne trompe pas. Quand je vous assarais tout à l'heure, que vous étiez un bon garçon, très gentil... très...

MAURICE, l'interrompt. — Oh une crapule, une terrible crapule!... Vous m'avez donné le choix... Serai-je une crapule? Qui sait? Peut-être... Qui peut savoir?... Personne... C'est la vie qui nous l'apprendra!... *Il pousse encore un soupir, puis, d'un mouvement rapide, autoritaire et*

sec, il avance les deux chaises contre la table maintenant apprêtée. En attendant, allons-y! On verra après! Plus de préoccupations, envoyons promener tous les embêtements! En avant! Beaucoup de lumières!

SELLIE. — Beaucoup!...

Elle pose un candélabre sur la table.

MAURICE. — Essayez-vous là... superbe! Qu'est-ce qui vous manque?... Ne sommes-nous pas cent fois mieux que dans un misérable caboulot quelconque?... On se dirait en plein été... Qu'est-ce qui manque, dis-je?... Des fleurs?... Allons donc!... en voici!... Des fleurs, comme s'il en pleuvait!... *Il met dans le gramophone le bouquet de roses de tout à l'heure, il les aperçoit facilement, sur la table.* Voilà... sur la table, sur vous! *Il en jette un peu partout, par terre!*... *Il en dépose dans les creux blancs de la petite, il en aperçoit sur sa jupe, sur les assiettes Gagnier, elle se risque à rare!* Quoi encore?... les tziganes?... Oh! nous avons mieux que ça!... A nous, l'Italie!... A nous, Caruso!... *Il va au gramophone et le débâche. Le gramophone se met à bécoter.* Ça y est! En avant la musique!... Piango, Paillasse!... *Il appelle, en tapant dans ses mains.* Garçon, servez! *Il prend ses plats et le passant au bout du poing.* Tenez, prenez-moi d'abord une tranche de ce jambon de Yorkshire. C'est une recette du duc de Bragança donnée en 1808 au cuisinier de la Paiva, lequel l'a transmise au cuisinier de ma mère, lequel...

La petite vit d'un rire jeune, oublieux, mais toujours un peu timide cependant; elle pose les plates de fleurs agrémentées à ses côtés en leur sensiblement capotes en arrière. Le gramophone dévide ses matrasseries dans du gruyère présentant.





RANTZ. — NON, ÇA NE PEUT PAS SERVIR LA...

ACTE TROISIÈME

Le grand cabinet de travail dans l'hôtel de Rantz. Vastes boiseries. Escalier intérieur en bois, accédant à un palier. Verrière au plafond, mais voilée par une grande étoffe des Indes à ramages, qui forme plafond. Au fond, à côté de l'escalier, une petite fenêtre à larges caissons donnant sur un balcon qui domine la cour intérieure de l'hôtel. Grande porte d'entrée, ancienne. A droite et à gauche, les portes de deux petits salons.

SCÈNE PREMIÈRE

RANTZ, DEUX STENOGRAPHERS,
puis FRANÇOIS

Rantz debout, dicte à deux sténographes, hommes.

RANTZ. — Non, messieurs, le progrès n'est plus conforme à l'idée que les encyclopédistes et Condorcet s'en faisaient autrefois. Nous devons bannir l'idée du régent laïque et géométrique.

PREMIER STENOGRAPHE. — Pardon... géo...

RANTZ. — Géométrique... organisant un mécanisme spécial. Nous retrouverons aux suggestions de la majorité une illumination gouvernementale. (Il s'interrompt.) Dites-moi quelle est l'expression que je vous ai dit tout à l'heure de mettre en provision.

DEUXIÈME STENOGRAPHE, lit. — Renvoi 1. Conceptions confessionnelles...

RANTZ. — Non, ça ne peut pas servir là... Ce sera pour plus loin... Et l'autre renvoi?...

LE STENOGRAPHE, lisant. — Les volontés individuelles, familiales, municipales, sont les témoins énergiques de la vie qui...

Il fait signe qu'il n'y a plus rien.

RANTZ. — Qui... de la vie... qui... s'efforce... d'embellir la face de l'Etat). (*On frappe à la porte.*) Qu'est-ce que c'est? (*La porte s'entre-ouvre. Entre un domestique affaibli.*) Ah! vous, François!... (*À Rantz.*) Une seconde, messieurs. Passez dans la pièce à côté. Tout à l'heure, je vous rappellerai. Nous en restons à quoi?

PREMIER STENOGRAPHE. — Illumination gouvernementale, monsieur.

Les stenographes se retirent par une porte à droite.

SCÈNE II

PANTZ, FRANÇOIS, AUGUSTINE, puis
UNE DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE

RANTZ. — Et alors?

FRANÇOIS. — Rien, monsieur... aucune nouvelle. J'ai été chez M^{me} de Vermoles d'abord et puis ensuite chez M^{me} Durieux, comme monsieur m'avait dit. On n'a eu aucune nouvelle de mademoiselle, et...

RANTZ. — Et Augustine, où est-elle? Où est-elle?...

FRANÇOIS, montrant la porte ouverte. — Elle est là, monsieur, elle arrive.

RANTZ, criant. — Allons donc!... Augustine, entrez... Eh bien?

AUGUSTINE. — Monsieur, j'ai vu M^{me} Sorbier. Elle n'a même pas entendu parler de mademoiselle... Mademoiselle devait pourtant bien venir hier soir... M^{me} Sorbier avait reçu un télégramme le matin, l'avertissant que mademoiselle dînerait chez eux. On l'a attendue jusqu'à huit heures et demie. M^{me} Sorbier avait pensé à un contretemps possible, surtout à cause des affaires de monsieur en ce moment, au ministère.

RANTZ. — Enfin! rien, rien, voilà le résultat!

AUGUSTINE. — Si, pourtant... la marchande de journaux du coin prétend avoir aperçu mademoiselle prendre un fiacre en face de chez elle.

RANTZ. — Ah! C'est déjà quelque chose! Pourquoi un fiacre?... Elle voulait donc se cacher?

AUGUSTINE. — Elle a reconnu le corsage rose et un chapeau noir... une toque.

RANTZ. — C'est énorme, ça, c'est énorme!

L'autre femme de chambre entre, un corsage rose à la main.

DEUXIÈME FEMME DE CHAMBRE. — Hélas! non, monsieur. La marchande de journaux s'est trompée. Voilà le corsage rose et le chapeau que je viens de trouver.

RANTZ. — C'est épouvantable!... Et puis la marchande de journaux ne devrait pas être au courant. François, souvenez-vous que je vous recommande à tous la discrétion la plus absolue dans le quartier.

FRANÇOIS. — Ah! oui, monsieur... autant que possible...

RANTZ. — A tout. (*Bas, à François.*) J'ai fait venir aussi Raymond, par à cette occasion, d'ailleurs... mais je vous prie, quand il viendra, de ne pas faire la moindre allusion à la disparition de mademoiselle.

FRANÇOIS. — C'est entendu, monsieur... Cependant, Raymond a parlé, hier, une



LA FEMME DE CHAMBRE. — Hélas! non, monsieur.

demi-heure avec mademoiselle... Evidemment il ne doit pas en savoir plus long que nous, mais on pourrait lui poser quelques questions sans en avoir l'air.

RANTZ. — Nous verrons. Exactement, qu'est-ce que M. Bonard a dit ce matin, quand vous avez apporté le mot de contre-ordre?

FRANÇOIS. — Oh! je répète à monsieur qu'ils ont paru plutôt ombés!

RANTZ. — Je ne vous demande pas d'appréciations. Les faits.

FRANÇOIS. — M. Bonard a dit: « Comme c'est contraignant! Madame chahillait, mon fils devait venir nous prendre à une heure pour aller chez M. Rantz. Nous allons lui transmettre le contre-ordre... » Alors, il s'est enquis de la santé de mademoiselle.

RANTZ. — Et vous n'avez pas fait de gaffe. Qu'avez-vous dit?

FRANÇOIS. — Que mademoiselle avait peu de temps à perdre. Qu'on se souvenait un commencement de lettre typographique.

RANTZ. — C'est suffisant. Voyons, il faut penser à tout... Avez-vous téléphoné au château... à Marly...

FRANÇOIS. — Dès ce matin, monsieur. Le jardinier n'a vu personne... Nous avons tout visité, monsieur le pense bien. Les greniers de l'hôtel... la cave.

RANTZ. *impatiente*. — La cave! Ça n'a pas le sens commun! Qu'est-ce que vous me chantez avec votre cave!... Enfin, bref, vous n'avez aucune idée?

FRANÇOIS. — Ah! pour une idée, si, monsieur!

RANTZ. — Laquelle?

FRANÇOIS. — C'est un coup des grévistes, ça... C'est du sabotage....

RANTZ. — Oui, eh bien, ces idées-là, gardez-les pour vous! (*A la femme de chambre.*) Reetez, vous, j'ai à vous parler. (*A François.*) Les personnes qui viendront, envoyez-les toutes au ministère, où je serai à quatre heures... Du reste, non... annoncez, c'est préférable... je verrai si je peux recevoir ou non; et préparez ma valise. Ah! n'oubliez pas les bretelles de l'habit... vous entendez?

FRANÇOIS. — Monsieur part tout de même?

RANTZ. — Je n'en suis pas encore sûr, mais préparez la valise.

François sort. Il reste seul avec Augustine.

SCÈNE III

RANTZ, AUGUSTINE

RANTZ. — Allons, vous savez quelque chose.

AUGUSTINE, *avec dénégation*. — Moi, monsieur!... Oh! je jure bien que non!

RANTZ. — Voyons, ce n'est pas possible!... Je ne vais pas vous cuisiner, mais enfin, depuis trois ans, vous étiez dans les confidences et les petits papiers de mademoiselle...

AUGUSTINE. — Mais, monsieur, je n'ai reçu aucune confidence... aucune... Je ne sais pas ce que monsieur veut dire.

RANTZ. — Elle ne connaissait personne? Elle ne s'est jamais rendue à aucun rendez-vous...

AUGUSTINE. — Oh! monsieur aurait tort de chercher de ce côté-là. Ça, jamais! Mademoiselle!...

RANTZ. — Cependant, elle sortait... Elle avait toute sa liberté!... Je l'ai laissée toujours sans surveillance...

AUGUSTINE. — On voit bien que monsieur ne connaît pas sa fille. (*Elle se reprend vivement devant un mouvement de Rantz.*) Je veux dire que, si monsieur supposait une pareille chose, il se tromperait du tout au tout. Mademoiselle me parlait encore hier avec plaisir de son mariage!...

RANTZ. — Évidemment! évidemment!...

Je pense comme vous... Seulement, il faut bien que j'envisage toutes les éventualités!... Je m'y perds. Je finis par conclure à un enlèvement de force!... une séquestration!... d'abord cette dépêche très explicite... D'un autre côté c'est elle-même qui avait choisi ce jour officiel de fiançailles... Si ce mariage ne lui avait pas convenu, elle n'avait qu'à me le dire!... Je ne l'ai pas forcée à le conclure. Je l'ai toujours laissée maîtresse de ses actes... Je n'aurais pas fait une objection, au cas où elle m'eût dit : « Non. » Elle le savait... Alors? Alors?...

Il se promène, agité.

AUGUSTINE. — Mademoiselle paraissait si contente, si heureuse de ce mariage...

RANTZ. — Jamais ma fille n'a quitté la maison la nuit, n'est-ce pas?... Et puis, en admettant les pires aberrations, elle serait revenue... elle ne me laisserait pas sans nouvelles, en proie à toutes les inquiétudes... Et enfin, surtout, il n'y aurait pas ces menaces... cette dépêche haineuse.

AUGUSTINE. — Mon Dieu! pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur à mademoiselle!

RANTZ. — Nous sommes en droit de nous livrer à toutes les inquiétudes, toutes... Ah ça tombe bien, d'ailleurs!... Ça tombe bien!...

AUGUSTINE. — Mais que va faire monsieur?...

RANTZ. — Tout, vous pensez bien! A quatre heures ou à cinq, si je n'ai pas de nouvelles, je mobilise le préfet de police. J'ai heureusement, sous mes ordres, tous les services... (*Il prend la dépêche sur la table.*) Trois hypothèses, pas une de plus... Fuite, séquestration, enlèvement... Je m'adresserai au service des ports en cas de fuite... au service des garnis en cas de...

FRANÇOIS, *frappant à la porte et paraissant*. — Monsieur le chef de cabinet.

SCÈNE IV

RANTZ, LE CHEF DE CABINET

RANTZ. — Entrez, entrez, entrez, mon cher! Augustine, faites-moi apporter un sandwich, je meurs de faim. Avec tout ça, je n'ai pas déjeuné! N'importe quoi; uu sandwich, du pain.

Augustine sort.

LE CHEF DE CABINET. — Monsieur le ministre, j'arrive de l'Intérieur.

RANTZ. — Eh bien?...

LE CHEF DE CABINET. — Comme vous me l'avez recommandé, je suis également passé chez M. Paulin-Delval.

Le chef de cabinet lui passe des pièces qu'il signe tout en parlant.

SCÈNE V

RANTZ, LES STENOGRAPHERS, puis FRANÇOIS

RANTZ. — Oust, vous autres. Allons-y. Qu'est-ce que je disais? Quoi? Quoi?... Eh bien, quoi?...

UN STENOGRAPHE. — Monsieur le ministre, vous en étiez resté à : embellir la face de l'Etat.

RANTZ, s'apaisant. — Ah! oui. (*Il reprend.*) C'est en légiférant pour des qualités, et non pour des quantités seulement, que nous arriverons... à organiser avec sagesse les... forces du syndicalisme social. (*On entend un bruit dans l'appartement. Rantz ouvre la porte furieux.*) Qu'est-ce que c'est encore? Qu'est-ce que c'est?

On entrevoit François et un démenageur qui porte une caisse dans le couloir.

FRANÇOIS. — Mais, monsieur, je commence à faire enlever les premières caisses pour l'eménagement, rue de Grenelle, comme monsieur l'a dit...

RANTZ. — Il s'agit bien de déménager!... Est-ce que je vais déménager? Renvoyez-moi tout ça, renvoyez... On a bien le temps!... crénom!

Un autre domestique accourt.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, il y a Raymond que j'ai fait attendre comme monsieur m'avait recommandé.

RANTZ, aux sténos, le domestique sort. — Messieurs, décidément, pas de chance. Je ne peux pourtant vous faire courir ainsi indéfiniment... Finissons-en. Montez dans mon fumoir... par là... oui... (*Il montre l'escalier da fond.*) Copiez... amusez-vous pendant ce temps... J'arriverai bien un jour ou l'autre.

Ils montent l'escalier et s'en vont au trot.

SCÈNE VI

RANTZ, RAYMOND, puis FRANÇOIS

RANTZ, ouvre la porte du salon d'attente, et changeant de ton, très maître de lui. — Entrez, Raymond. (*Raymond entre.*) Ce sont des adieux, Raymond.

RAYMOND, en splendide veston havane. — Ah! monsieur ne peut pas se douter du chagrin que ça me fait! Je ne puis pas m'habituer à l'idée que monsieur va quitter madame.

RANTZ. — C'est pourtant ainsi. Je vous ai fait venir, car bien que vous n'avez jamais été attaché à mon service, j'estime que vous m'avez été toutefois très fidèle et je ne veux pas me séparer de vous sans vous donner une gratification.

RAYMOND. — Oh! monsieur est trop bon! Je ne sais si je dois accepter... (*Rantz va à la table, sort d'un tiroir un portefeuille et met sous enveloppe quelques billets; il tend l'enveloppe. Raymond s'avance, puis hésite.*) Tout réfléchi, je ne crois pas devoir accepter.

RANTZ. — Prenez donc... c'est la moindre des choses.

Il jette l'enveloppe sur la table.

RAYMOND, la prend, la glisse dans sa poche avec un geste de désespoir, puis il cherche une larme. — Monsieur ne peut pas se douter, non, monsieur ne peut pas se douter de la peine que cela me fait...

RANTZ. — Quoi, Raymond?... cette gratification?

RAYMOND. — Non, pas la gratification, je ne vais pas jusque-là!... Mais je n'aurais pas pensé, véritablement, qu'un jour on en arriverait là, et encore maintenant, je me permets d'espérer que monsieur reviendra, que monsieur...

RANTZ. — Non, Raymond, c'est irrémédiable. Vous avez trop assisté au spectacle de notre intimité, depuis quelques mois, pour n'être pas fixé...

RAYMOND. — Monsieur ne se figure pas le chagrin qu'a madame. Si monsieur, l'avait vue encore ce matin!... Nous étions tous auprès d'elle; on l'entendait crier jusque...

RANTZ, l'interrompant. — Je vous en prie, Raymond, assez!... Je me rends compte de tout, et c'est pour moi une peine immense. Il me faut une énergie extrême pour supporter, moi aussi, les circonstances actuelles... Cette séparation est particulièrement douloureuse, mais madame rendait toute vie impossible depuis plusieurs années!... C'est aussi bien pour elle que pour moi que j'ai dû en arriver à cette extrémité. Toutes les séparations sont pénibles, et ceux qui y assistent, comme vous, ceux qui en sont les témoins journaliers, peuvent seuls se rendre compte de ce que les étrangers ne soupçonnent même pas!... Il était temps, il était nécessaire, pour le bonheur de madame elle-même, que nous en arrivions là. Enfin... nous voilà au bout du chemin... Adieu Raymond.

RAYMOND. — Mais, monsieur, si je compte bien, ça fait la troisième fois que monsieur quitte la maison, et...

RANTZ. — Cette fois est la bonne! Non, Raymond, pas un mot de plus. Je vous donne les explications que je crois devoir vous donner, mais n'abusons pas. (*Avec intention.*) Toute insistance de madame serait vaine!... Cette brusque séparation est terrible, mais nécessaire pour l'instant... Plus tard, dans quelques mois, nous nous rever-

rons ; il n'est pas impossible que vous m'ouvriez la porte d'entrée et que je revienne même de temps à autre passer la soirée, en ami, avenue de Wagram. Bonne chance, Raymond ! J'ai été très satisfait de vous et soyez sûr que je vous garderai de la reconnaissance, si vous veillez sur madame avec le plus grand soin.

RAYMOND. — Oh ! monsieur n'a pas besoin de me le recommander !... (Au moment de sortir.) Est-ce que je puis dire adieu à mademoiselle ? Elle a été si gentille à mon égard que ça me ferait un chagrin de m'en aller sans...

RANTZ. — Elle n'est pas là.

RAYMOND. — Je le regrette.

Il va sortir.

RANTZ. *après avoir réfléchi.* — Raymond ?

RAYMOND. — Monsieur ?

RANTZ. — Peut-être, après tout, pourriez-vous m'apporter un renseignement, un indice... Vous avez vu hier, ici, mademoiselle ?

RAYMOND. — Oui, monsieur, hier matin, quand je suis venu remettre à monsieur la lettre de madame !

RANTZ. — Voyons !... (Après une dernière hésitation, il se décide.) Pouvez-vous garder strictement pour vous ce que je vais vous dire, sans en parler, même à madame ?

RAYMOND. — Certainement... Il suffit que monsieur me le demande.

RANTZ. — Je suis très inquiet... Mademoiselle n'est pas rentrée depuis hier soir.

RAYMOND, *avec un haut-le-corps.* — Qu'est-ce que monsieur me dit là ?

RANTZ. — Et je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

RAYMOND. — Ah ! bougre... Ah ! l'anim... Eh bien !...

RANTZ. — Quoi ? Quoi ?...

RAYMOND, *bafoillant.* — Je dis Ah ! quelle histoire !...

RANTZ. — Je sais que ma fille vous traitait avec sympathie... On m'a informé que vous aviez passé une demi-heure ici.

RAYMOND. — Oui, monsieur... Mademoiselle m'a fait arranger des fleurs dans sa chambre.. Je lui ai montré une recette pour les conserver.

RANTZ. — Aucun mot ne vous a frappé, dans votre conversation d'hier, qui pourrait me servir actuellement d'indice ?

RAYMOND, *reprenant son sang-froid.* — Aucun, monsieur.

RANTZ. — Elle ne vous a pas dit par hasard où elle devait aller hier soir ?

RAYMOND. — Non, monsieur... non.

RANTZ, *alors, affecte la plus grande insouciance.* — D'ailleurs, je vous demande cela par acquit de conscience, car, au fond, je me doute très bien de l'endroit où se trouve ma fille en ce moment.

RAYMOND, *ironique.* — Ah ! monsieur sait

RANTZ. — Oui, oui, oui...

RAYMOND, *souriant.* — Alors si monsieur sait...

Il balance son chapeau melon, et jette sur Rantz un regard jovial et sournois.

RANTZ. — Oui, elle doit être chez la supérieure du couvent où elle a été élevée.



RAYMOND. — Tout réfléchi, je ne crois pas devoir accepter.

Elle avait manifesté plusieurs fois cette intention d'aller passer là-bas un jour ou deux.

RAYMOND. — Evidemment, monsieur. Elle ne peut être que dans un endroit de ce genre !... Evidemment...

La porte s'ouvre.

FRANÇOIS, *se rapprochant, bas, à Rantz.* — Monsieur, c'est madame.

RANTZ, *bas.* — Madame ? Ici ? Vous avez laissé... (Se retournant.) Attendez Raymond.

Raymond s'écarte.

FRANÇOIS, *bas.* — Madame est entrée brusquement... elle a refermé la porte, j'ai eu beau dire que monsieur n'était pas là, elle a répondu : « Ça m'est égal, j'attendrai indéfiniment, je ne sortirai pas d'ici... » Que faire ? J'ai peur d'un accident.

RANTZ. — Surtout ! C'est le comble !... Vous deviez l'empêcher d'entrer.

FRANÇOIS. — Comment l'aurais-je pu ? — Je l'ai laissée avec Adrien dans l'antichambre... et je suis vite venu demander, à monsieur ce qu'il fallait faire. Elle veut dire, dit-elle, un mot à monsieur... par son bureau... Si monsieur donne des ordres contraires...

RANTZ. — Non... certainement que la bourde est faite !... Que c'est contrariant !... Je vous avais assez prévenu, pourtant... (Il prend un parti.) Tant pis ! Je suis allé au fumoir et voilà tout. Laissez-la le champ libre ici, qu'elle fasse ce qu'elle voudra... Seulement je ne tente la nuit sans

cun prétexte, vous entendez, aucun!... Surveillez-la discrètement, avec la plus grande correction... Moi, je m'enferme là-haut... J'emmène Raymond, car je ne veux à aucun prix qu'il la croise dans l'antichambre ou la galerie.

FRANÇOIS. — Alors, si elle désire entrer dans le cabinet de monsieur?

RANTZ. — Autorisez... (*Avec intention et fermé.*) Mais restez. Ordre de ne pas vous éloigner. (*Le domestique sort.*) Venez, Raymond... J'ai encore quelque chose à vous dire et une lettre à vous faire porter...

Il monte l'escalier.

RAYMOND, *courant derrière lui et répétant.* — Monsieur ne peut pas se douter de la peine que...

Rantz referme la porte du haut à double tour. Quelques instants après, le domestique rentre, constate que la pièce est vide, et introduit Liane.

SCÈNE VII

LIANE, FRANÇOIS

FRANÇOIS. — Si madame veut se donner la peine d'entrer. (*Il va au bureau.*) Il y a des plumes et du papier à lettre. Madame peut écrire.

LIANE, *jetant à terre la plume que lui tend François.* — Avec votre permission, François!... J'en suis là! Il faut que je subisse l'humiliation de la domesticité!... Si vous l'aviez osé tout à l'heure, vous auriez repoussé la porte du genou pour m'empêcher de passer. J'ai vu le mouvement.

FRANÇOIS. — Oh! madame s'abuse...

Elle n'est plus semblable à ce qu'elle était à l'acte précédent. C'est une femme, d'aspect résolu maintenant. Elle a un grand manteau drapé, de couleur vive et riche. La figure est très faite, le fard a effacé toute trace des ravages de la veille.

LIANE. — La maison m'est fermée comme à une quémandeuse, maintenant! Il faut que je subisse l'insulte et la gouaillerie de l'office!... Ah! ah! nous verrons bien, par exemple! Dites à monsieur que je veux le voir, et que je le verrai coûte que coûte...

FRANÇOIS. — Je répète à madame que monsieur vient de sortir; il est au ministère.

LIANE. — Ce n'est pas vrai.

FRANÇOIS. — Si, madame.

LIANE. — Parfait! je vais donc visiter l'appartement.

Elle se dirige vers l'escalier.

FRANÇOIS. — Je ne crois pas pouvoir autoriser madame...

LIANE. — Vous avez des ordres?...

FRANÇOIS. — Nullement... Madame doit bien voir qu'elle peut entrer, aller et venir, comme il lui plaît, au rez-de-chaussée. Je ne pense pas que madame ait à faire dans les pièces du haut.

LIANE. — Quelle joie vous mettez à dire ça!... Quelle joie à humilier celle que vous avez enfin le droit de toiser... celle qui n'est plus la patronne!... Ce que j'ai dû vous faire souffrir sans le savoir!... Eh bien, non, ce sera comme d'habitude, François... prenez-en votre parti. Je vais m'installer là... Oh! j'attendrai tout le temps nécessaire, comme autrefois, comme toujours, je patienterai, je lirai les journaux... Je fumerai... Allez-vous-en! (*Elle s'est assise sur le grand canapé, face au bureau, déplie des journaux, ouvre négligemment une boîte à cigarettes. Le domestique ne bouge pas. C'est un grand larbin en livrée, aux gestes sobres, la bouche terminée en rictus, aux regards de côté. Il demeure avec une correction froide, pire que l'insolence.*) Je vous ai dit de vous en aller!... Vous avez peur?... De quoi avez-vous peur?... Que je force les tiroirs? Que je casse les meubles? C'est possible, d'ailleurs, je ne réponds pas de moi!... Mais vous sortirez tout de même. Non?... Je vous chasse, entendez-vous?... J'ai à écrire et je ne veux pas de ce gardien qu'on a chargé de me surveiller. (*Elle rejette les journaux et va au bureau. Avec hauteur.*) Eh bien, vous n'êtes pas encore sorti?... (*Avec une grande dignité, sans fausse attitude, elle attend, droite. Intimidé, le domestique hésite, puis sort lentement... Restée seule, elle a une détente de tout le corps. Elle s'installe, comme si vraiment elle allait écrire, puis ses yeux se perdent au loin.*) Le lâche!... les lâches! (*Elle ouvre le salon de droite, s'assure qu'il n'y a personne, monte ensuite l'escalier, essaie d'ouvrir la porte, constate que le double tour est donné.*) Naturellement!... (*D'abord doucement, puis plus fort.*) Paul! Paul!... Ah! je te connais pourtant. Tu es là quelque part, tu me vois peut-être!... Je connais ta manière! Dire qu'il épie, peut-être, derrière ce trou de serrure. (*Elle se baisse et inspecte la serrure.*) Derrière une vitre, en face... comme nous faisons... pour surveiller... (*Elle ouvre la fenêtre qui est près de l'escalier au fond. Elle va sur le balcon. On voit la cour intérieure de l'hôtel. Elle s'appuie de dos à la grille du balcon, regarde à l'étage supérieur, inspecte les fenêtres et crie.*) Paul! Où es-tu? Où es-tu? Je te dis qu'il faut que tu descendes... Tu vas venir, ou prends garde!... (*Probablement des domestiques font irruption dans la cour, car on la voit baisser ses regards et gesticuler en parlant dans la direction du rez-de-chaussée.*) Oui, regardez-moi, vous autres, les larbins!... Parfaitement, j'appellerai, parfaitement!... Je vais faire du vacarme!... Pourquoi pas?... Ah! ah! ça commence! Voilà les fenêtres qui s'ouvrent là-haut!... Toute la meute sur pied!... Je veux voir

vosre maître et je le verrai... (Elle tape du poing sur le feu du balcon, elle les apostrophe la porte s'ouvre. Le domestique de tout à l'heure accourt et se précipite au balcon.) Ne ne touchez pas, vous... je suis encore vosre maîtresse! (Le domestique se glisse derrière elle et ferme la fenêtre.) Et vous n'êtes que des lurbins! Vous ne m'empêchez pas!... Vous n'empêchez rien!... Je tenez chez moi ce que je voudrai! (Elle prend un vase sur la table, le jette à terre. Il se brise. Puis devant l'humanité du geste qu'elle vient de faire et devant l'impassibilité absolue du domestique, elle se ressaisit.) Je suis ridicule, c'est vrai!... Vous avez raison de sourire avec mépris... Une femme comme moi ne sait même pas souffrir... C'est misérable!... (Elle bat ses épaules.) D'ailleurs... j'ai compris... Il suffit de jeter un coup d'œil sur vosre visage narquois... d'écouter le silence de l'hôtel... Tout est complot... Ben!... (Le domestique ne répond pas.) Je ne le verrai pas, je ne le verrai plus!... Restez, François, gardez-moi à vue... Vous allez donc me voir décrire... Vous n'aurez même plus le mal de me surveiller... (Elle s'assied au bureau avec hauteur.) Ramassez la plume.

FRANÇOIS, se baisse, prend la plume qu'elle a jetée tout à l'heure et la lui tend. — Voilà, madame.

Elle écrit; de temps en temps, elle s'arrête pour réfléchir, comme si elle fixait quelque chose devant elle rien de ce regard, le domestique s'écarte un moment. Elle s'en aperçoit et baisse les épaules.

LIANE. — Oh! ce n'est pas vous que je regardais... c'était derrière! derrière!... (Elle se remet à écrire. Le domestique plaie les journaux, puis, pour se donner une attitude, astique machinalement au bouton de son costume (quand cela a fini, elle parle en cachant l'enveloppe.) Vous serez témoin que j'ai écrit cette lettre sans une larme... N'oubliez pas de le lui dire!... Maintenant, laissez. Voici ce sac. Je le pose là. Je mets la lettre dessus. Vous direz vous-même à monsieur ce que je ne lui dis pas dans la lettre. Ceci : que j'espère pouvoir lui remettre moi-même le contenu de ce sac, ce que j'y ai placé et que je ne pouvais confier à personne. Ce sont des choses de la plus haute importance pour monsieur, il y en a de moins importantes, mais qu'il cherche dans le paquet... il trouvera les uns et les autres.

FRANÇOIS. — Bien madame.

LIANE. — Mon ambition aurait été de les lui remettre moi-même... j'étais venue dans cet espoir... Mais c'était trop demander! Il faudrait pour le recevoir attendre bien longtemps!... trois, quatre, cinq jours, peut-être avant qu'il se décide à me recevoir... C'est trop!... (Puis elle se redresse, comme si elle pensait tout à coup à la personnalité de l'interlocuteur.) N'oubliez pas, François, de dire cela... sans un regard!

Elle a prononcé encore cette phrase en fixant le valet avec orgueil.

FRANÇOIS. — Je n'oublierai pas, madame. LIANE. — C'est tout, je n'ai plus rien à rendre... Ah! si!...

Elle défait son valise de paroles, elle le met sur le sac et la lettre. Elle enlève aussitôt le bijou du corset et ses deux pendants à oreilles. Dans ce geste de la courtisane qui se dépouille, qui rend le prix de son secret, la pureté de son corps, il y a quelque chose de rituel et de naïf à la fois. C'est à cet instant les bagues de la main gauche. Elle s'attarde spécialement à en regarder une qu'elle hésite à l'enlever... Puis elle se décide, elle la place sur la table avec un certain respect et de l'exécution exorbitante. Puis, satisfaite, elle se dirige vers la porte.

FRANÇOIS, qui pendant ce temps tenait le



LIANE. — C'EST TOUT, JE N'AI PLUS RIEN À RENDRE...

bouton de la porte. — Si madame veut bien...

LIANE. — Chut!... Taisez-vous! (Elle écoute, elle éclate.) Ah! je le savais bien! je le savais bien qu'il était là à guetter. J'ai entendu sa voix.

FRANÇOIS. — Mais non, madame, mais non.

LIANE. — J'ai entendu sa voix, je vous dis!... Je le verrai! Je le verrai!... Je ne vois pas moussi sans le voir, sans lever cette interdiction abominable! (Elle se précipite à l'enlèvement, aussitôt et s'achève à la porte par où est sorti Liens.) Paul, ouvre-moi! Je le veux!

FRANÇOIS, du bas de l'escalier. — Je vous en prie, madame... Que madame se calme! (Il a ouvert la porte d'entrée et d'appelle à son tour à voix basse.) Adieu!... Augustine.

LIANE, de la porte. — Vous ne pouvez pas le voir! Vous avez honte de ses sorts! Il faut du remède!

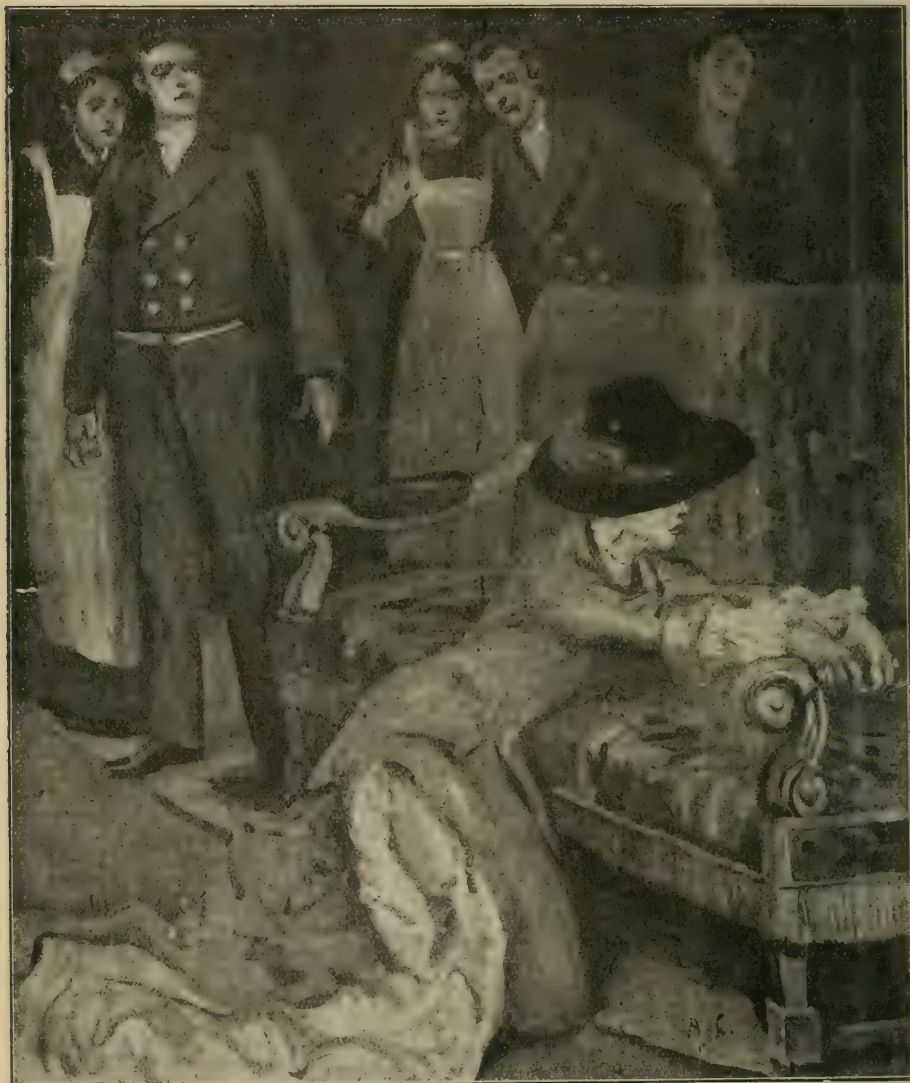
SCÈNE VIII

LES MÊMES, AUGUSTINE, ADRIEN

Adrien et Augustine entrent précipitamment et s'arrêtent sur le seuil.

FRANÇOIS, *bas*, à Augustine. — Allez de

de l'office pendant que vous y êtes! Contre une femme!... Lâches!... (*Elle descend. Elle veut aller à la fenêtre encore une fois, mais immédiatement un des deux domestiques se met devant elle.*) Chiens!... (*Elle recule.*) Oh! mais je deviens folle! Je ne sais plus ce que je vais faire, s'il ne descend pas, s'il n'arrive pas!... Qu'est-ce que j'ai? Oh! qu'est-ce que j'ai? (*Elle se retient cram-*



LIANE. -- MON DIEU, COMME ON PEUT ÊTRE MALHEUREUSE!

mander à monsieur ce qu'il faut faire. Je ne sais plus, moi!...

Augustine sort. L'autre domestique demeure.

LIANE. — Appelez donc tout le bataillon

ponnée au canapé.) Il faut qu'il vienne!... Dieu, que je suis malheureuse!... Mon Dieu, comme on peut être malheureuse!

Elle glisse à terre, les bras serrant le bois du canapé.

AUGUSTINE, revenant, bas à François. — Monsieur fait dire qu'il est essentiel que ce bruit cesse, à cause des gens du ministère qui peuvent aller et venir. Il dit qu'il faut tâcher de la reconduire avec une très grande politesse, mais arriver tout de même à la faire partir de son cabinet de travail.

FRANÇOIS, fait signe aux domestiques. — Mettez-vous là... ici... (Il leur indique leur place, puis, s'approchant de Liane.) Madame... Je suis désolé d'insister... mais madame ne peut pas demeurer ici... Je vais la reconduire à sa voiture... Que madame prenne mon bras...

LIANE. — C'est une manière de prendre le mien!... Ne me touchez pas! (Elle se relève avec horreur toute seule et d'un trait. Elle regarde les trois domestiques postés.) Ah! j'ai compris! C'est lui qui vient de vous donner l'ordre. La femme de chambre est sortie et rentrée... C'est lui qui vient d'ordonner qu'on me chasse! Je ne veux pas m'en aller!... Je m'accrocherai.

FRANÇOIS. — Madame, plus bas, plus bas... On peut venir... Il y a des gens...

LIANE. — N'approchez pas!... Ne me touchez pas de vos mains!...

Deux domestiques sans en avoir l'air, mais en lui barrant le champ, la font reculer vers la porte du fond. François seul ose lui toucher légèrement l'épaule. Elle recule avec horreur.

FRANÇOIS. — Je vous en prie, madame, tout le monde peut entrer ici...

LIANE, se tordant les mains. — Paul! Paul! C'est toi qui me fais chasser... Paul!... Et tu m'entends peut-être!... Paul!...

Quand elle gagne le seuil en reculant pas à pas pour se garder du contact des valets, François passe devant elle. Et, brusquement, les deux domestiques, l'homme et la femme de chambre, referment la porte sur eux deux. On entend encore la voix de Liane dans la galerie. Un dernier « Paul! » affaibli. La femme de chambre rentre l'ouvre la porte, écoute, puis s'en va. L'autre domestique reste en scène, collé contre la porte. Au haut de l'escalier, on entend le bruit de la serrure qui s'ouvre. Rantz apparaît. Il fait signe au domestique de disparaître.

SCÈNE IX

RANTZ seul, puis FRANÇOIS

Resté seul, il écoute encore, puis va tout contre les rideaux de la fenêtre qu'il soulève pour regarder au dehors. On l'entend murmurer : « Il faut bien, tout de même! Il faut bien! » Il considère ensuite avec émotion les objets brisés, mais il n'a pas encore été à la table. François rentre précipitamment, essouffé.

RANTZ. — Eh bien? Eh bien?

FRANÇOIS. — Elle arrive à comprendre, monsieur. Oh! je ne me suis pas permis de la brutaliser!

RANTZ. — Je l'espère bien!

FRANÇOIS. — Monsieur, elle vient de se calmer. Je suis sûr qu'elle est calmée... Elle s'en va.

RANTZ. — A-t-elle son auto?

FRANÇOIS. — Oui, monsieur. Il m'a semblé, en tout cas... une auto les stores baissés.

RANTZ. — Une auto verte?

FRANÇOIS. — Il m'a bien semblé.

RANTZ. — C'est la sienne?

FRANÇOIS. — Monsieur, elle a dit aussi...

RANTZ, en proie à la plus grande émotion contenue. — Laissez-moi!... Qu'est-ce que ça peut bien me faire, ce qu'elle a dit?

FRANÇOIS. — Cependant, monsieur...

RANTZ, l'interrompt. — Je n'en vais au ministère. La valise est faite?

FRANÇOIS. — Je n'ai pas encore eu le temps.

RANTZ. — Aucune nouvelle de mademoiselle... naturellement? Le petit est-il rentré du collège?

FRANÇOIS. — Non, monsieur, M. Raoul n'est pas rentré. Il n'est pas quatre heures, sa classe ne doit pas être encore terminée... mais que monsieur me permette d'ajouter pourtant, car cela paraît important, que madame a écrit...

RANTZ. — Où est sa lettre?

FRANÇOIS. — La Liane, pour prendre la lettre aperçoit le sac. Madame a dit que dans ce sac, il y avait des choses importantes pour monsieur, des choses qu'elle rendait... je crois... je n'ai pas très bien compris.

RANTZ. — Il suffit. Écoutez... (Ils écoutent tous les deux.) Non! plus rien! Fini! Assurez-vous que l'auto est partie. Fermez l'hôtel... Descendez à l'office distribuer les ordres que je vous ai donnés tout à l'heure. Qu'on me laisse tout à fait seul ici. Apportez-moi mon pardessus immédiatement, mon chapeau... Je sortirai quand je voudrai. Qu'on ne me parle plus!... Allez! (Le domestique sort. Au bout d'un instant Rantz décrochette la lettre et se met à la lire immobile. Le domestique rentre à pas de loup, pose sur le canapé le chapeau, la canne et le pardessus, puis il sort sans mot dire. Rantz lit la lettre, puis il croise les bras. Il passe la main sur ses cheveux avec un mouvement d'attente. Il prend le sac, l'entr'ouvre à peine et rejette cet objet téméraire sur la table. Il glisse les bijoux dans le tiroir de sa table, et ferme le tiroir à clef. Lui aussi a regardé longuement la baguette de Liane, puis il a été dans un poché la dépêche de tout à l'heure et la relit. Il regarde l'heure, anxieux.) Nellie... Du courage. Reprenons-nous!... (Il met les feuillets recopiés basés sur les sténos. Il commence à murmurer à voix très basse, les phrases du discours mais d'un air absent.)

« C'est en légiférant pour des qualités et non pour des quantités seulement que nous arriverons à organiser avec sagesse les forces du... »

Il est à la table, les deux poings sur les tempes, attentif, prostré et perdu dans une réflexion. Au bout de quelques instants, la porte s'entrouvre légèrement. Quelqu'un entre presque de dos, le chapeau baissé sur les yeux, et referme la porte immédiatement derrière lui.

SCÈNE X

RANTZ, MAURICE

RANTZ, se levant. — Qui se permet?...

MAURICE. — Moi, monsieur.

RANTZ. — Qui êtes-vous?

MAURICE, se retourne, retire son chapeau et se montre de face. — Ce qui serait drôle, c'est que vous ne me reconnaissiez pas!...

RANTZ. — Que venez-vous faire chez moi?

MAURICE. — J'étais dans l'auto, en bas. J'avais accompagné ma mère. Je l'attendais. Pendant qu'on la ramenait à moitié évanouie et comme folle, j'ai pu me dissimuler et, au milieu de la surexcitation de votre maison, je me suis glissé... J'ai jeté un nom ministériel au concierge, dans la cour... je suis monté... Personne... J'entre... et je m'en excuse.

RANTZ. — Que venez-vous faire? Un escandale? Du bruit, comme votre mère? Je vous en avertis, vous comme elle, je suis décidé à ne pas le subir.

MAURICE. — Non, monsieur, non, c'est très simple. Ma mère vous a remis dans un sac à main, un sac bleu, je crois... tous les souvenirs qui vous sont personnels et qu'elle tenait à vous rendre, et en plus, m'a-t-elle dit, des récépissés de titres... Vous avez dû regarder?

RANTZ. — Non, monsieur, je n'ai pas regardé.

MAURICE, d'un ton détaché et très court. — Or, elle a complètement oublié, en vous laissant ce sac, qu'il y avait dedans deux ou trois lettres à moi... Oh! des papiers sans importance... mais que je ne me soucie pas de vous laisser. Elle aurait dû les retirer. Elle l'a oublié. Je vous demande la permission de reprendre ce qui m'appartient. Soyez sûr que je ne prendrai pas autre chose.

RANTZ. — Reprenez, monsieur, reprenez tout ce que vous voudrez.

Il pousse le sac au coin de la table.

MAURICE. — Ce ne sera pas long. (Pendant que Maurice ouvre le sac, Rantz affecte de s'éloigner. Il s'approche d'un pe-

tit pupitre et, debout, annoté et pagine. Maurice lui, inspecte le sac, sort des papiers, en choisit plusieurs sans se presser, puis referme le sac et le repose sur la table. Maurice glisse dans la poche de son veston les papiers qu'il vient de prendre.) Enfin! Ah! j'ai eu peur!... Maintenant, j'ai mon lest. Ça y est! Mais je l'ai échappé belle. (Il boutonne son veston.) Savez-vous, monsieur, ce que cette femme que vous accusez de scandale et de coup monté venait de faire sans mon assentiment? Je vais vous le dire. Depuis dix heures, ce matin même, j'avais acquis — vous voyez que c'est récent — deux ou trois petits documents relatifs à votre vénérée personne.

RANTZ. — Plaît-il?

MAURICE. — Et je ne m'en serais pas désaisi désormais pour un empire!... Il y a une heure environ, je me suis rendu chez ma mère et je lui ai montré ces documents. Elle m'avait supplié de les lui remettre, elle avait exigé de moi que je ne m'en serve pas, au moins momentanément, et de peur que je ne puisse résister à une impulsion, il avait été convenu qu'elle les mettait dans un tiroir... comme un dépôt. Or, en venant ici, en voiture, elle m'a avoué qu'elle les avait glissés dans ce sac au moment où nous étions partis de chez elle... A son tour, elle voulait vous les montrer, oh! de loin, disait-elle, histoire de vous les mettre sous le nez... Après quoi, elle devait me les rapporter... J'étais si sûr qu'elle ne vous verrait pas ici que je l'ai laissée faire sans crainte; je ne me suis pas trompé, vous le voyez!... Mais l'idée, par exemple, ne m'était pas venue que ma mère allait, malgré cela, vous laisser tout son reliquaire!... Voyez!... Vous êtes justement en train de l'accuser, monsieur, alors, qu'envers vous qui la chassez d'ici — et comment! — elle vient de se conduire d'une manière généreuse, admirable même, à mon avis. Elle se dépossédait de bien des choses, vous le verrez, et elle me dépossédait en plus de papiers graves dont je vais vous rafraîchir la mémoire... Maintenant, ma mère est loin, jetée à la porte honteusement, horriblement... Où? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir!... Je ne veux pas penser à ce qu'elle peut faire en ce moment, dans son désespoir!... Moi, je suis monté en proie à la plus vive émotion, je suis venu reprendre ces papiers-là... Maintenant que je les ai (Il respire fortement.) ça va bien!...

Durant ce temps, Rantz s'est maîtrisé, a haussé les épaules et a continué de crayonner. Quand Maurice a terminé, Rantz relève la tête négligemment.

RANTZ, glacial. — Je vous ai laissé parler. Puisque aussi bien vous aviez pris la peine de vous introduire ici subrepticement! Mais cette insignifiante et trop longue histoire, monsieur, est pour moi dénuée de toute espèce d'intérêt...

MAURICE. — Croyez-vous?

RANTZ — J'en suis sûr!

MAURICE *a une hésitation, puis* — Non... J'ai quelque chose de plus important encore à vous dire auparavant.

RANTZ — Et c'est?...

MAURICE — Monsieur, vous ne pouvez pas abandonner ainsi ma mère... Il faut que vous l'épousez...

RANTZ *les paroles secouées d'un rire* — Ah! ah! cette injonction est admirable!... (*Champan de ton sobriquet!*) Je ne veux pas m'indigner, mon petit bonhomme. Sachez que je n'ai pas de comptes à vous rendre. Votre intrusion spontanée dans ces règlements de cuir est, je l'avoue, inattendue. (*Cassant*) En voilà assez, hein!... Si c'est pour ça que vous vous êtes faulxé dans mes escaliers (*Il montre la porte.*) donnez-vous donc la peine de redescendre.

MAURICE, *hochant la tête* — Mais si, monsieur, mais si, vous l'épouserez. Vous allez l'épouser!... Il n'est pas possible que vous agissiez autrement! Vous auriez dû le faire depuis très longtemps. C'était votre vraie compagne. Et sans qu'on vous y force, sans...

RANTZ — Ah! pas de plaisanterie, mon garçon. Un conseil : ne vous mêlez pas plus longtemps de l'existence de votre mère. Restez à votre plan et à votre place. (*Le doigt menaçant.*) Et ne vous le faites pas dire deux fois.

MAURICE — Vous ne l'épouserez pas? Vous en êtes sûr?... Vous avez tout pesé... tout prévu?

RANTZ *un mouvement de colère, puis il s'avance vers lui et, posément* — Je ne puis pas épouser votre mère et je répète que je n'ai pas à vous rendre compte de mes actions... Je vous ai peu parlé, quoique m'étant intéressé à votre éducation, et vous ne m'avez pas assez approché pour me connaître... Aujourd'hui, si vous n'étiez pas entré sur ce ton impératif et douteux, à la fois j'aurais peut-être consenti à causer avec vous de cette séparation cruelle, douloureuse, qui a l'air de vous affecter si considérablement... Vous avez rendu la chose impossible.

Cette fois, il laisse définitivement et montre encore la porte. Un temps.

MAURICE — Alors, je suis au regret... mais... je n'ai pas d'autre moyen. (*Il ouvre son veston, sort les papiers qu'il y a placés après les avoir retirés du sac, et les montre de loin à Rantz.*) Voyez-vous ça? C'est 1° le reçu fait par l'éleveur au jockey Bowling du cheval substitué à Liverpool pour le Derby de 1900; 2° une dépêche de vous assez dangereuse; 3° ...

RANTZ, *ne le laissant pas aller* — Ah! les manœuvres de hardasse! Il fallait s'y attendre. Vous êtes un poli-vous!

MAURICE — Évidemment, il y a de mieux, mais c'est plus cher!... Je pourrais. Ce n'est pas du chantage, ce sera, si vous n'y forcez,

que vengeance! Demain, ce peut même, peut-être, en des moments assez lyriques à un important journal. Je suis tranquille, sans interpellation viendra, et vous serez délogés.

RANTZ, *dans un rire amer* — Ah! ah! votre naïveté juvénile l'empêche encore sur votre malpropreté! Ces documents ne signifient rien! Ils ne peuvent contredire ni ma conduite ni ma vie, et eux mêmes des mensonges qui s'en soucient, ils ne peuvent prouver qu'une chose...

MAURICE, *l'interrompant* — C'est que, légèrement, vous avez extorqué au public gogo de trois à quatre cent mille francs. Votre puissance a amorti jadis le coup. Vous êtes sorti blanc, mais cette petite tache dans votre passé devait vous inquiéter quelques jours. On ne prend pas le pouvoir dans ces conditions. Ce n'est pas criminel, soit! Mais largement suffisant pour qu'un cabinet, qui a fait appel imprudemment peut-être, à votre personnalité, vous débarque. (*Il fait le geste à vous.*)

RANTZ — Essayez, jeune fripouille... et vous en serez pour votre fripouillerie! En deux mots, je ferai justice de ce tas d'antitage.

MAURICE — Non! Vous ne le pourrez pas. Oh! je connais le turf! On ne me le fait pas, à moi! Uttl!... Je m'y connais en matière de courses!... Ceci paru dans un journal, vous êtes tombé!

RANTZ *court à la sonnette de son balcon* — Allez-y, mais pour le moment je vais sonner mes gens pour qu'on vous foute à la porte.

MAURICE, *croisant les bras et le regardant dans une possession de quinze feuillets* — Comme la mère!... N'êtes-vous pas assez fort pour le faire vous-même?

RANTZ — Mais vous n'êtes pas à toucher avec des pincettes, mon bonhomme!... Ah! ah! c'était prévu et c'est vraiment admirable! Le petit coup des documents! Si vous épousez, je déchire! Pour qui me présentez-vous, imbécile! Pour un des vôtres? (*Tout à coup*) Vous vous êtes mis à deux pour cette belle manœuvre!

MAURICE, *sans comprendre* — A deux?

RANTZ — Vous voulez recommencer le coup de la publication de « Son Excellence M. Marbot ». Votre mère était complice!... C'est affreux, c'est affreux à penser.

MAURICE — Ma mère?

RANTZ — Vraiment, doit-elle de sa médiocrité sociale, elle veut l'attaquer de plain-pied, elle veut...

MAURICE, *croisant* — Non monsieur, ma mère, je vous le jure, n'y est pour rien!... Pour rien!

RANTZ — Ce n'est pas possible!

MAURICE, *il montre le sac* — Vous ne voyez la preuve! Généralement, cette femme, qui est possédée un tiers de sa vie sur la tête, accepte un sac, sans objection, et malgré moi, la presse la persévérante du contraire.

RANTZ, *tapant du poing sur un fauteuil.*
— Non, non ! Ceci ne peut pas se faire pourtant sans la complicité ou l'assentiment de votre mère. Vous êtes de connivence !

MAURICE. — Et c'est lorsqu'elle vient d'avoir cette générosité pitoyable...

RANTZ. — Alors, vous prenez le coup à votre compte ? Vous endossez ?

MAURICE. — Et de bon cœur encore !

RANTZ. — Et vous avez la naïveté de croire, de penser que vous allez m'extorquer un contrat de mariage par cette scélératezesse !... Vous m'avez l'air doué, jeune gouape, d'un petit sens moral plutôt falot... mais qui se porte bien tout de même ! (*Brusquement.*) Filez vite à votre besogne, et plus vite que ça. Allez, allez, allez !

Il va à la porte. On voit qu'il va le jeter dehors.

MAURICE. — Je reconnais que ce n'est pas très glorieux ; mais ce que vous avez fait autrefois était-il beaucoup plus beau ?

Il montre la poche où il a mis les papiers.

RANTZ. — Ah ça ! voulez-vous déguerpir ! Allez rejoindre votre clique et vos pareils. Cette histoire a assez duré ! Hop !... Dehors !

Ils parlent et gesticulent ensemble. Rantz a ouvert la porte.

MAURICE. — Attendez, attendez. Minute !... Ce n'est pas fini, alors !... Oh ! c'est encore beaucoup plus drôle ! (*Il s'appuie au bureau de Rantz, et, tranquillement, mais blême affreusement, sûr de son effet, sans même regarder son interlocuteur.*) Écoutez bien ça... Votre fille...

Il s'arrête.

RANTZ *referme la porte.* — Ma fille ?

Alors, Maurice retourne la tête vers lui, ricane et fait un geste gamin de la main.

MAURICE. — Patience !... Pas si vite ! J'suis pas pressé, moi ! (*Il se campe bien d'aplomb, dévisage Rantz qui demeure muet, terrible, prêt à fondre, la respiration retenue.*) Votre fille que vous cherchez probablement depuis ce matin... (*Il prend encore un temps.*) Et bien, elle est chez moi et je la garde !

RANTZ *se précipite sur lui, l'empoigne sous le menton et l'accule contre son bureau.* — Saleté !... Abominable coquin !...

MAURICE, *hoquetant sous l'emprise, avec des exclamations de triomphe.* — Hein !... C'est drôle... et ça... ça vous porte un coup... (*Rantz le secoue par la gorge.*) Ce n'est pas tout... attendez... votre fille m'aime...

RANTZ. — Taisez-vous !

MAURICE, *suffoquant.* — Elle m'aime !

RANTZ *le lâche tout à coup, mais il reste sur lui, les mains levées, prêt à le happer de nouveau.* — Non, parlez, parlez, petit misérable ! L'avez-vous souillée ?

MAURICE. — Oh ! rassurez-vous !... Elle est intacte, ça je vous le jure ! Intacte ! (*Rantz recule. Un silence. On les entend respirer fortement tous deux. Maurice, redressé.*) Jusqu'à présent du moins.

Il a dit cela d'un air fanfaron encore, mais maladroit, en rattachant son col défaut.

RANTZ *a de nouveau le mouvement de se précipiter sur lui, il se ravise et, avec une moue écourée.* — Ah ! vous êtes complet... (*Silence d'angoisse.*) N'importe ! Si ce que vous dites est vrai, si ma pauvre enfant est encore sauve, le reste ne sera rien, rien, plus rien !

MAURICE. — Attendez ! Attendez...

Rantz, debout, la voix blanche d'émotion, regarde droit devant lui. On voit qu'il essaie de comprendre ce qui s'est passé... de reconstituer.

RANTZ. — J'ignore dans quelle aventure s'est galvaudée ma pauvre petite Nellie, j'ignore (*Avec force.*) mais je réponds bien d'une chose sans le savoir, c'est qu'à l'heure actuelle, même si elle a été folle ou imprudente, elle ignore quel instrument de vengeance elle est dans vos mains. De ça je suis sûr ! (*Il redresse la tête avec un orgueil paternel.*) Et lorsqu'elle va le savoir... car elle sera ici dans une heure, maintenant j'en réponds... ah ! quel dégoût de vous elle éprouvera, monsieur, quel dégoût ! (*Maintenant il éclate, rassuré.*) Non, c'était trop bête, vraiment ! Qu'espérez-vous ?... C'est ingénu ! Vous aviez peut-être la possibilité de vous venger hideusement... ignoblement... mais si vous avez différé cette lâcheté, dans l'espoir de me faire chanter en prenant ma fille pour otage, ah ! mon bonhomme ! il faut être fou, vraiment ! Qu'espérez-vous ?... Un tour de clef à votre porte, maintenant, et tout est dit !... Allons ! Allons !... Négociez vos petits papiers à votre aise. Vous êtes libre... Mais, pour le reste, vous avez parlé trop tôt, mon garçon ! Coup paré !... Vous ne savez pas encore votre métier !...

MAURICE, *essoufflé encore, tapi dans un coin, l'a laissé parler, en ponctuant de sarcasmes. Il se relève.* — Ah ! c'est là que je vous attendais ! Vous vous croyez malin, n'est-ce pas ? Non, non... Ça n'a pas été un guet-apens comme vous le supposez... Au contraire !... C'est votre fille qui est venue à moi !...

RANTZ, *révolté.* — Ce n'est pas vrai !

MAURICE. — Je ne vous raconterai pas comment ! Mais, lorsqu'elle est venue hier chez moi, oh ! je l'affirme, j'étais décidé... c'était ma fierté... à me conduire de la façon la plus chevaleresque, la plus correcte...

RANTZ. — Chevaleresque !...

MAURICE. — Brusquement, une circonstance terrible, la détresse de ma mère, en quelques minutes, a fait chavirer les meilleures intentions du monde !...

RANTZ. — C'est beau!... J'admire!...

MAURICE. — Ah! on ramasse les armes qu'on peut! Quand on est ce que je suis, faut pas être difficile! Il n'y a pas de crève-cœur qui tienne!... S'importe, nous avons pu causer, votre fille et moi, de longues heures, très simplement, dans une intimité et un accord parfaits... Elle ignore ce qui se passe, c'est vrai!...

RANTZ, avec un cri de joie. — Parbleu! J'en étais sûr!...

MAURICE. — Mais elle me connaît aussi, maintenant, elle connaît un tout autre homme que celui qui vous parle et qui n'est pas, comme celui-ci, un homme de fortune, né de l'occasion et de la haine. Ah! vous triomphez!... Vous croyiez que j'avais abattu le jeu pour rien. Eh bien! regardez votre pendule... Il est quatre heures... et votre fille n'est pas encore là. Elle sait pourtant que vous l'attendez ici dans l'anxiété! Comprenez-vous ce que ça prouve? Qu'elle est consciente de ses actes, que ce n'est pas un caprice d'enfant, mais que le choix de sa vie est fait à l'heure actuelle, qu'elle ne reculera devant aucun scandale si je le veux!... Elle accepte ma vie et court ma chance!... A l'heure actuelle, elle est même en train de vous l'écrire... Allez, faites maintenant ce que vous voudrez, je suis tranquille! Et voyez jusqu'où va ma confiance! Je relève le défi!... Ramenez votre fille, racontez-lui le boniment... Empêchez-là de partir avec moi!... Je suis sûr que ce ne sera pas pour longtemps!...

Et les mains dans les entournures du gilet il attend.

RANTZ. — Je vous regarde parler. Vous êtes un beau spectacle, vraiment!

MAURICE. — N'est-ce pas?

RANTZ, marche sur lui, les mains dans les poches, et le regarde de la tête aux pieds, avec dégoût. — Vous avez la tête de l'emploi, d'ailleurs! Celle d'un petit mec douteux, aux mœurs inavouables. Vous passez du ruisseau au trottoir! C'est logique et c'est moral! Ah! vous tenez bien ce que vous promettiez; je vous avais deviné tout petit!... J'avais prévu votre mentalité depuis longtemps, noble rejeton d'une illustre famille!

MAURICE. — Pour vous servir, monsieur!

RANTZ, laissant tomber de toute sa hauteur le mot quiingle et cravache. — A vingt ans, vous séduisez déjà les jeunes filles! Vous les embrassez pour faire casquer les parents!... C'est savoir vous servir tôt d'un visage d'Adonis pour cocottes!

MAURICE, les dents serrées. — Causez toujours!... Ça vous va bien, vous. Faut de l'orgueil, le parvenu! Allons, allons!... finie, cette morgue! Voilà la panne maintenant. Ah! le beau-père du petit Orland, c'est embêtant! Hein? Bien plus embêtant encore qu'un barbotage de trois cent mille francs!

RANTZ. — Insultez! Bavez! Vous êtes le doux! Vos richesses du basse-pègre qui se ratroque!... C'est le sottisme qui fait ses premiers pas!...

MAURICE. — J'encense! J'encense! Vous ne me ferez pas sortir de mes gonds. Je me le suis promis. Vous ne me faites pas peur, allez!

RANTZ. — Si vous vous voyez!... Vous êtes blême... mais blême de sévérité ostentatoire, gamin vicieux, campé dans un veston du bon faiseur, payé par papa Rantz, car je ne vous fournis pas seulement vos cravates mauves et vos souliers vernis avec quoi on séduit les dames! Si je ne m'abuse, c'est moi qui vous nourris et vous entretiens depuis votre si tendre enfance? Je n'ai pas fait votre compte, mais vous devez élarger pas mal au gouvernement!

MAURICE. — Eh bien, après? C'était bien le mens! Vous n'avez fait que votre devoir. Que l'argent vienne de ma mère ou de vous, qu'est-ce que ça fait? Est-ce que j'ai à le savoir? Glorifiez-vous donc, je vous le conseille, de ne pas m'avoir laissé crever dans un trou de campagne! Vous avez payé mon collège et mes culottes? Comme c'est beau!... Quelle reconnaissance je dois au Mécène qui m'a fait une si belle éducation, qui a encouragé ma paresse, mon obscurité, mes mauvaises instincts, moyennant un peu de galette!... Je vis aux frais du prince?... Allons donc! Je vis surtout de jeux, de courses, de tapages par-ci par-là, et j'en ai souffert assez cruellement, allez!

RANTZ. — Blagueur!

MAURICE, s'exaltant de plus en plus. — Glorifiez-vous de mes jaquettes et de mes cravates! Et appelez ma mince reconnaissance pour vous sauver, car vous allez sauter!

RANTZ, haussant les épaules et riant aux éclats. — Ah! ah!

MAURICE. — Car demain vous serez un ministre démissionnaire... le moment est venu... et c'est justice! Si vous plaquez comme une fille... la campagne dévouée de votre vie!...

RANTZ. — Et en avant les grands sentiments! Trémolo! Que c'est beau, la piété filiale! C'est grand comme un monde! Le fils s'instituant vengeur, se faisant forban, maître chanteur et détournant des mineures par amour pour sa mère!

MAURICE. — Parfaitement, je suis ignoble! Parfaitement, j'emploie les moyens les plus vils! Je le sais bien! Je n'ai pas le luxe de me dégoûter moi-même!

RANTZ. — Et allez donc!

MAURICE. — Quels moyens voulez-vous que j'emploie moi, le pauvre fils de cocotte, l'enfant inavoué, le dédaigné, canané ou radoteux, comme vous voudrez!

RANTZ. — On se connaît!

MAURICE. — Les beaux sentiments, c'est pour vous l'honneur, le salut et tout le tralala... pour les richards, les heureux de la vie!

RANTZ. — Je l'attendais!... Nous y sommes! Complet partout!

MAURICE. — Pour ceux qui ont eu comme vous les honneurs, les richesses et aussi toutes les tendresses! Veinards que vous êtes, car vous pouvez faire les plus sales actions sous le couvert de l'honneur, de la puissance et de l'argent!... Moi, pas mêche!... J'aurais pu valoir quelque chose, qui sait? Maintenant je suis de ceux qui ne peuvent même pas faire leurs bonnes actions avec les moyens de tout le monde. Ce qu'il y a de meilleur est encore taré! Quand je sens en moi quelque chose de propre, de bien!...

RANTZ. — De propre, en effet!

MAURICE. — Oui, de bien... ce qui m'agite depuis huit jours, une grande douleur, des impulsions, des tendresses de toute espèce, ce qui bouillonne là, en moi, eh bien, je n'ai pas la possibilité de le sortir!... Alors, comme il faut bien agir tout de même, se porter au secours de ceux qu'on aime, je me sers des armes que la vie me donne... Bast! faut pas être fier!... Et tant pis si la cause est bonne! Parce qu'il me semble tout de même qu'il y a une chose qui m'absout, c'est que ce n'est pas pour moi, ce que je fais là... Vous comprenez?... Pour moi, je n'oserais pas! Je sens qu'il y a là des élans qui veulent sortir, qui me poussent... Alors, je vais, je vais... j'avance, je fonce dans le tas... je saisis l'occasion qui passe... je voudrais faire parler ma voix, me faire comprendre... je voudrais!...

RANTZ. — Et pour cela vous criez, au besoin vous hurlez, vous forcez les portes et les meubles... Vous tirez de vous la bassesse innée de l'homme qui se dégrade!... Allons donc! Bas le masque! Si vous étiez sincère, et si vous aviez une once d'ardeur morale, vos actes seraient plus désespérés encore, peut-être, mais ils seraient plus nobles et plus crânes... A toutes les faiblesses il y a des excuses, il n'y en a pas à l'infamie!...

MAURICE. — Infamie! Quel beau mot! Ah!

A cet instant, la porte s'est ouverte, le petit Raoul, avec son cartable sur le dos, vient d'entrer.

RANTZ. — Taisez-vous donc! Pas devant mon fils!...

Le petit reste interdit sur le seuil.

MAURICE, l'écumant aux lèvres, forcé. — Votre fils! En voilà un qui ne sera pas infâme, lui!

RANTZ. Je vous défends d'insulter ce-
rri-là!

MAURICE. — Ecarquillez vos yeux, petit bourgeois cossu, fils de bourgeois!

RANTZ. — Va-t'en! Va-t'en! C'est un fou! Tu vois bien que j'ai affaire à un fou! (Il repousse son fils, ferme la porte, et vient, menaçant, sur Maurice.) Avez-vous fini, cette fois, ou je vous clos le bec d'un coup de poing. Dans votre rage maintenant vous vous en prenez jusqu'aux miens.

MAURICE. — Parfaitement, au fils! Un fils comme moi, qui ne vaut pas mieux!

RANTZ. — Ah! maintenant, petite crapule, vous jouez à jeu complètement découvert! L'anarchiste se découvre... Vous irez jusqu'au bout... jusqu'au bout!...

MAURICE. — Oui, jusqu'au bout!...

RANTZ. — Vous avez de qui tenir, d'ailleurs... Vous êtes bien le fils d'un garçon de café de Thomery!... (Maurice a un bondissement de tout l'être. Il se retourne vers Rantz, et, dans un tremblement éperdu, il tend les poings comme s'il allait se jeter sur lui.) Allez donc! Ne vous gênez pas!... Retrouvez vos manches, comme monsieur votre père, pendant que vous y êtes! Vos biceps blancs ne sont pas à la hauteur, mon garçon!... Vous ne voyez pas que je vous écraserais d'une chiquenaude!

MAURICE, les larmes aux yeux. — Ah! c'est vous le misérable et le coquin!...

Il s'élance.

RANTZ. — Allez-y donc!... (Les poings sur les hanches, calme et dédaigneux.) Frappez!... J'attends!

MAURICE a le bras levé sur Rantz, mais maintenant sans vigueur. La parole de Rantz l'a subitement dégrisé, et le mot qui lui a révélé sa naissance résonne encore sans doute à son oreille... Il mollit... L'œil perd son assurance... Il regarde autour de lui, comme s'il se sentait tout à coup gêné, petit, sans autorité... Il est là, hésitant, se raidissant de toute sa volonté pour reprendre pied, devant un abîme. — Je ne sais plus ce que je fais!... Je suis fou!... La colère m'a emporté... J'ai voulu tout sauver et je sens que je viens de tout perdre! (Il essuie son front du revers de la main.) Voyons, voyons... où en suis-je, mon Dieu?... C'est que j'ai été tellement secoué ces jours-ci... Voyons, voyons, je n'y suis plus, moi! Je vais à tort et à travers... je bats de l'aile!

RANTZ. — De l'aile!...

MAURICE a encore un dernier sursaut, mais il se laisse aller, lamentable, tassé contre le coin de la table. — Je n'ai pas dit un mot de ce que je voulais vous dire!... Pas un!... Les phrases me sont venues malgré moi... et m'ont emporté!... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Je sens bien que j'aurais beau aller jusqu'au bout de mon courage, ce sera pour rien!... Je n'arriverai pas à la sauver!... Je viens probablement de la perdre à tout jamais!... Qu'est-ce qu'un fils comme celui-là peut pour elle!... Ah! j'aurais tant voulu pourtant!... C'est que j'ai trop éprouvé de choses ces jours-ci, je me suis trop débattu dans des agitations de toutes sortes... si nouvelles pour moi!... Alors, je ne sais plus! J'ai vu tellement se débattre la pauvre femme... souffrir!... Et c'est si affreux!... Je l'ai eue entre mes bras prête à se tuer!... Et ses pauvres larmes, le timbre de sa voix que je ne connaissais pas!...

(Il pleure comme un enfant, maintenant, avec rage.) Je ne veux pas qu'elle meure, cette femme-là!... Je ne veux pas qu'elle soit si désespérée... C'est maman n'est-ce pas? Malgré tout, c'est maman à moi... Et je l'aime beaucoup!... Elle est si seule maintenant!... Ecoutez... je ne demande plus rien!... J'ai cru bien faire... je ne suis pas de taille... Tout de suite, je m'étais dit que j'n'arriverais à rien; seulement j'avois commencé, n'est-ce pas?... je ne suis païd; et maintenant je suis désespéré!... Oh! je ne demande plus qu'une chose, alors, qu'une pitié... mais je la demande de toutes mes forces, c'est que vous aillez la voir... simplement ça!... C'est pas beaucoup!... Parlez-lui, Je suis sûr que cela seulement l'empêchera de se faire du mal!... J'en suis sûr!... Vous lui direz n'importe quoi... ce que vous voudrez... mais vous lui mettez la main sur le front... et alors, je la connais, ça suffira sûrement... Vous pouvez bien, dites? Je l'ai entendue ces jours-ci, monsieur, parler de vous, malgré tout, d'une façon si tendre, si délicate... si jolie!... Elle vous aimait tellement, vous, monsieur!... *(Il pleure.)* Faites-le, dites!

Moi, ne vous occupez pas de moi... ça ne compte pas! Vous avez raison... je suis un misérable. J'ai tenté une réclamation charitable... absurde d'ailleurs... folle... Oui, vous avez raison... un seul bien-être!... Tenez, je ne ferai plus rien! Vous la chef de chez vous. Voici les lettres... *(Il jette tout sur la table et désespérément.)* Mais allez trouver maman, dites?... Allez vite!... Empêchez-la de se tuer. Et pour vous, mon ami, pardon, pardon...

Il est prisonnier à genoux, la voix étranglée. Impuissant en un moment, on lit sur le visage de Rantz une transformation d'attitude et d'air de visage insaisissable. Il a comme 40 litres contre une mauvaise insinuation, qui lui ruine de cette manière ses espérances, car il se croit les forces fait quelque pas, néanmoins, l'indolence, sans regarder Maurice. Plus, tout à coup, il est gagné par un instant de crainte, une sorte de singulier, on ne sait pas au juste, et si accompagné son absence et son présence qu'il représente le domestique tout à l'heure.

RANTZ. — Voooz! *(Maurice a un cri de surprise.)* Rantz, comment se porte et bien, comment, à Maurice! Passez devant, monsieur, passez, passez!





LIANE. - DIEU QUE C'EST DRÔLE ! DIEU QUE C'EST DRÔLE !..

ACTE QUATRIÈME

Le boudoir, blanc de Liane, au deuxième étage de son hôtel ; la pièce où la maturité de Liane se complait. Aux murs des portraits, pastels et autres, à des âges divers, de la maîtresse de la maison. Une psyché, autour de la psyché un onglie, des meubles à jards ; la chaise longue ornée de dentelles. Rotonde très intime. Fourrures, divans surchargés de coussins brillants, tentures blanches, hermétiques. Portes à gauche. Porte à droite. Au lever du rideau, on entend des éclats de rire. Rantz est assis sur la chaise longue, Liane, en un déshabillé très souple et savant, est couchée, à côté de lui, sur des coussins, à ses pieds. Elle a les pieds nus dans des mules.

SCÈNE PREMIÈRE

LIANE, RANTZ

LIANE, *riant à tue-tête*. — Dieu que c'est drôle ! Dieu que c'est drôle !..

RANTZ. — Et alors, le préfet s'est levé ; seulement il était tellement myope qu'il ne voyait même pas la carafe, et, comme on lui avait dit que j'étais très grand, ses yeux se portaient inlassablement sur les corniches de la salle des fêtes. C'était une chose horrible ! Pour lui faciliter sa tâche et ne pas le rendre ridicule, je me haussais sur la

pointe des pieds. Pendant vingt-cinq minutes qu'il m'a parlé, j'avais la sensation que la République était à un mètre cinquante au-dessus de ma tête...

LIANE. — Dieu que c'est drôle, ce que tu dis là !.. Il n'y a que toi pour avoir des idées pareilles ! Comme je voudrais te voir dans ces fonctions ! Les femmes des ministres ne les accompagnent jamais dans ces petites fêtes ?

RANTZ. — Ça dépend. Aux funérailles des fonctionnaires morts pour la patrie tu pourras venir.

LIANE, *avec tendresse*. — Tu n'as pas froid ?

RANTZ. — Ni froid, ni chaud. Bon.

LIANE. — Ça veut dire que tu as froid, je te connais. Attends. *(Elle se lève avec précipitation.)* Oh! ces domestiques qui ne viennent jamais.

RANTZ. — Par délicateuse.

LIANE va à la porte. — Joséphine! Voyons, je vous somme depuis une heure... Monsieur meurt de froid.

RANTZ. — Tu exagères. Ce n'est pas encore la retraite de Russie.

LIANE. — Oh! puis le thé! J'oubliais complètement. Suis-je bête! Il va être trop fort, maintenant. *(Josephine entre.)* Joséphine, à quoi pensez-vous? Il n'y a plus de bûches.

RANTZ, souriant amablement. — Bonjour, Joséphine.

JOSÉPHINE. — Bonjour, monsieur. Monsieur va bien? Monsieur a fait un bon voyage? J'ai lu dans les journaux...

RANTZ. — Je vous remercie. *(Josephine sort.)* Tu vois, tout le monde a le sourire.

LIANE, se blottissant contre lui. — Ah! Paul! Ce que j'aurais donné pour une heure comme celle-ci, il y a quelques jours! Est-ce vrai, mon amour cheri, que tu es là, après toutes ces horreurs? Il me semble que j'ai été folle, que j'ai été internée quelque part. J'ai dû avoir la camisole de force du malheur. Ça serrait de tous les côtés, la tête, la poitrine! Et, maintenant, maintenant, tout est si doux! Je suis là... je peux regarder par en dessous ton regard clair, trop bleu...

Et le contact de ta peau! Je peux glisser ma main dans ta manchette comme autrefois... Non, non, c'est trop de bonheur!... Il va m'arriver encore quelque tuile! Le bonheur et moi nous nous accordons si peu! Je ne peux pas croire à tout... ce tu m'as dit.

RANTZ. — Il faut le croire.

LIANE. — Encore, il y a quatre jours, quand j'allais me jeter par la fenêtre et que Maurice t'a ramené ici, tout à coup, cela tenait du prodige... mais c'était encore dans le domaine des choses possibles! Je pensais : « Il n'exécutera pas la moitié de ses promesses, c'est une réconciliation de principe, il part tout à l'heure... et, quand il reviendra, va te faire fichel... » Pas du tout. Tu es revenu et à l'heure où je m'attendais de nouveau à toutes les catastrophes... l'apothéose!...

RANTZ. — Voilà comme je suis. Les femmes ont toujours eu raison de ma raison.

LIANE. — Ah! va, je ne serai pas une maîtresse bien encombrante, mais ce que je serai, par exemple, de tout mon cœur, de toutes mes forces, c'est ta femme! Ta femme!... En voilà un bon mot! Ah! celui qui l'a fabriqué!

RANTZ. — Femme, maîtresse! Il n'y a qu'un seul mot qui compte en amour : chériel!... Tant qu'en peut encore le prononcer!

LIANE. — Tiens, ce que tu dis là, avec ton sourire de turc au livouac, comment veux-tu que je ne pense pas que ce soit à la blague? C'est du roman, tu dictes un roman! Quand les bouches se sont profanées

d'une façon aussi horrible, entendis-tout à coup, « chériel! ». On aurait une fleur sur du fumier.

Josephine rentre avec un panier de bois, recouvert d'étoffe bleu ciel. Elle met les bûches dans la cheminée.

RANTZ. — Et Raymond? Je n'ai pas dit bonjour à Raymond.

LIANE, bus à Rantz, gracie. — Comment! Tu veux voir aussi Raymond, après ce qu'il a fait?

RANTZ. — Mais, pourquoi pas? Il faut être généreux!... C'est une bonne grosse canaille, ce qui vaut encore mieux qu'une canaille tout court... Je serais enclenché de le revoir! Dites-moi, Joséphine, n'oubliez pas de dire à Raymond de monter dans un quart d'heure, n'est-ce pas?

JOSÉPHINE. — Certainement, monsieur.

Elle sort.

LIANE, lui apportant le thé. — Ah! les domestiques! Quelle plaie! Ils en auront joué un rôle dans notre existence! Tantôt ils sont nos confidents, tantôt nos ennemis...

RANTZ. — Et à cinq minutes de différence.

LIANE. — Si tu avais vu l'autre jour leurs sales têtes, leur joie, quand ils m'ont flanquée dehors!... Ce François! Moi qui ne lui ai fait que du bien.

RANTZ. — Est-ce qu'ils t'ont brutalisée, par hasard? En tout cas, ils t'ont laissée bien libre, car j'ai trouvée par terre des débris incontestables de ta liberté!

LIANE, riant, en prenant sa tasse de thé. — Le pot blanc!

RANTZ. — Pourquoi ris-tu?

LIANE. — Je ris maintenant, tu ne sais pas pourquoi? Figure-toi que sur la tablette, dans ma colère, j'avais pris un grès noir, ton Delaherche...

RANTZ. — Il y est encore.

LIANE. — Figure-toi, j'ai eu la présence d'esprit de le remettre sur la table et de prendre un pot blanc pour le casser.

RANTZ. — Pourquoi?

LIANE. — Parce que le blanc ça porte bonheur.

RANTZ. — Ça, par exemple, est-ce avec femme!

Ils rient tous deux bruyamment.

LIANE. — Ah! Quelle misère, Paul! Quelle misère que l'on puisse rire, après, de ces choses qui vous ont conduit presque jusqu'à la mort!... que l'on puisse prendre à la légère ce qui a été toutes vos larmes, toute l'énormité de votre douleur! Et c'est l'amour qui peut produire de pareilles métamorphoses!

RANTZ. — Mais oui, c'est sa puissance!

LIANE. — C'est son bonheur aussi, sa puissance et son infirmité!

RANTZ. — Et plus, nous éprouvons la réaction, la réaction nécessaire de tant de

dramas. Nous rions un peu bêtement, nous rions trop, c'est vrai ! Moi aussi, moi comme toi. On a besoin de ne plus penser ! Nous venons de prendre un immense parti, parti dangereux, formidable de conséquences, mais salubre et salubre. Alors nous détendons nos nerfs, nous éfions nos bras, devant ton feu de bois, nous nous reprenons. Mais ne soyons pas dupes même de notre rire, de notre joie de nous retrouver intacts l'un devant l'autre. Il faut que nous refassions notre vie, Liane, et sur des bases complètement nouvelles, tu entends, complètement nouvelles ! Il faut que tu te fies à l'intelligence du pilote. Obéis, non en esclave, mais en femme aimante.

LIANE. — Ordonné, puisque je suis persuadée que ce que tu dis est vrai, que tu reviens un peu par un reste d'affection (*Avec crainte.*) car... me permets-tu, non d'en douter... mais de te poser cette question avec encore un peu d'angoisse. La raison de ton retour à moi ? Est-elle dans une vieille réserve d'affection que tu ignorais toi-même, dans de la pitié... je m'en contenterais... dans...

RANTZ. — Tout, sauf dans l'intimidation, voilà ce que je veux que tu saches bien... Ton fils a d'ailleurs abandonné sa sottise et lamentable manœuvre de chantage : donc tu aurais, s'il le fallait, la preuve que mon retour est délibéré, sans contrainte aucune... du moins sans autre contrainte que celle de mes propres sentiments. Nous étions arrivés à un point de discorde tel qu'il n'y avait plus qu'à nous séparer à tout jamais, ou à recommencer littéralement notre vie, revenir au point de départ. Nous nous sommes arrêtés, stupéfaits à deux pas de la mort... Devant le terrible choix que tu me donnais, j'ai cédé, mais à une condition seule, par exemple, *sine qua non*, c'est que notre vie sera modifiée de fond en comble. Plus d'irrégularité, plus de cette pourriture de parisianisme... Un ménage nouveau, rigoureusement social, retrempé dans de nouveaux devoirs. Ces êtres veules et tragi-comiques que nous avons été, à la face de Paris, vont devenir des personnages normaux, graves... ce n'est pas assez... officiels !... Tant pis pour les gouailleries ! Je tiendrai tête, puisqu'il en est ainsi. J'accepte cette tentative sur des fondements nouveaux. De toi dépend, de toi seule, le miracle de notre régénérescence...

LIANE. — Mais c'est l'idéal ! Le ciel ! Le paradis !... La réalisation de mon plus grand rêve !... Ah ! tu vas voir, par exemple !... Dieu que je suis contente ! Je me renouvellerai toute... Tu verras... Je serai ta femme aimante, obéissante... Tu n'auras plus à me reprocher une discussion, une aigreur...

RANTZ. — Le pourras-tu ?... Tu te reformeras ?... Tu te soumettras ?... Tu ne referas plus ta vie tous les matins !

* LIANE. — Puisque tu l'auras comblée !...

Mais... dis, dis, rassure-moi encore... les deux sous d'amour, est-ce qu'ils sont dans la balance ?

RANTZ. — Liane, soyons francs, nous avons perdu l'habitude de l'amour ! Je ne demande pas mieux que de la reprendre, mais il y aura du travail ! Nous avons contracté une autre habitude, celle de nous hair pendant des années, ou d'arriver presque à le croire, à nous le dire et à nous juger avec une cruauté et une sévérité sans paires. C'est d'ailleurs absurde. Quand on est ensemble depuis dix-sept ans, il ne faut plus se juger, il ne faut pas se dire tous les matins : est-elle satisfaisante, ou est-il tolérable ?... Il faut savoir se laisser métamorphoser par l'existence, sans protester. Du reste, c'est facile... Prenons enfin l'habitude d'être polis... d'être unis, et, par le fait seul du mariage, nous serons forcés de vivre complètement tous les instants ensemble. Ceci est le meilleur du mariage... Depuis quelques années, nous vivions trop séparés... Les gens qu'on voit tous les jours de très près, même une maîtresse, même un amant, on perd l'habitude de les juger ; on manque de recul pour le faire ; mais, si l'on s'éloigne, c'est absolument comme lorsqu'on voit apparaître sa maîtresse au détour d'une rue et qu'on la regarde avancer... tout à coup l'œil acquiert une nouveauté et une sévérité qu'on n'avait pas tout à l'heure quand on lui donnait le bras.

LIANE. — Ce qui revient à dire ?...

RANTZ. — Ce qui revient à dire, mon petit, que l'amour n'est pas aveugle comme on le prétend, il est presbyte ; il voit mal ce qui est près, il voit terriblement ce qui est loin. Eh bien, recourons vite l'un à l'autre ; serrons-nous d'encre plus près ; retrouvons-nous dans ce champ visuel rapproché où les défaïtes s'atténuent, s'effacent presque, mais faisons-le d'une façon définitive, au moyen de ces chaînes que les hommes ont appelées le mariage.

LIANE. — Ah ! Je te retrouve là avec ton terrible scepticisme ! Ça vous donne des frissons, ces paroles-là ! Crois-tu, Paul, que le blé puisse repousser dans un terrain aussi ingrat, aussi desséché ?

RANTZ. — Pour me servir de ta comparaison, le blé ne repousse pas des années de suite impunément dans le même champ. Tout amour qui dure finit par être un affaïssissement de la personnalité. De la terre dégénérée dans laquelle il vivait, transplantons-le dans de la bonne terre de bruyère et nous verrons bien.

LIANE. — Mais, Paul, la récolte peut-elle être aussi belle qu'autrefois.

RANTZ. — Ce sont aussi les paysans qui disent en vieillissant, avec mélancolie : « La terre ne produit plus comme autrefois. » Si les printemps de maintenant ne rendent plus ce que rendaient les autres, contentons-nous-en tout de même, Liane, et à l'ouvrage. Cultivons notre jardin... comme dit l'autre !...

LIANE. — Je te comprends. Tu ne jettes

(*) Le texte placé entre deux astérisques est supprimé à la représentation.

pas en vain tes yeux de brillant caméris. Tu devines que j'ai trop de joie et tu veux par cette joie jeter la cendre de ton ironie... me faire sentir ce qu'il y a de merite dans ta generosité... Eh, bien, non, ton scepticisme ne peut même pas gâter ma félicité. Je t'ai... Je t'aime... Je te garde pour la vie!... Alors, fût-à ton enigma. Je n'ai jamais pu te comprendre à fond, toi et ton maudit sourire, mais tant pis!... Prends-nous tout entières!

RANTZ. — Que signifie ce pluriel?

LIANE. — Oh!... toutes, nous avons un homme comme toi, un mâle, qui nous domine, que nous expliquons difficilement, mais auquel nous faisons le sacrifice de notre vie!... Prends-moi... Rends-moi heureuse. Je te jure que je ferai le miracle, tous les miracles, en état de bon cœur. Je me sens capable d'avoir vingt ans... si tu le souhaites!... Ordonne! Commence. J'obéirai.] *

Elle l'enbrasse avec passion.

RANTZ. — Et d'abord il faut que notre mariage ait lieu immédiatement, ne tardons pas à régulariser. Faisons-en une question de jours et d'heures.

LIANE, regardant. — Vienne!... Mais est-ce qu'il y a déjà en des ministresses dans mon genre? J'ai la frousse!

RANTZ. — Je ne sais que sous-secrétaire d'Etat... Et d'ailleurs, ça s'est vu plus d'une fois... même dans ce ministère-ci... Il y a un président à la Marine... Des maintenant, dès aujourd'hui, je veux te présenter comme ma femme. Je veux te traiter comme telle. Commençons dès aujourd'hui. J'ai donc tenu à te présenter officiellement à mes deux enfants, comme leur belle-mère.

LIANE. — A Raoul et à Nellie?

RANTZ. — A Raoul et à Nellie. Je les en ai avertis ce matin à déjeuner. Je leur ai annoncé mon mariage et que dans un mois nous vivrions sous le même toit.

LIANE. — Diable! Comment ont-ils supporté la nouvelle?

RANTZ. — Mon Dieu!... Le petit Raoul n'est pas encore en âge de bien se rendre compte...

LIANE. — Et elle? Elle a accepté?...

RANTZ. — Ah! elle!... Quoique nous avons évité de traiter ce sujet. Liane, inutile de te cacher que la malheureuse enfant est dans un état effroyable et que nos rapports à tous les deux ont une apparence plus que froide... Elle a repus sa place à la maison... avec une dignité froide... Elle ne desserre par les dents... que pour en laisser échapper certaines paroles. (Il s'interrompt.) Enfin, nous causerons de Nellie si tu veux, mais pour l'instant c'est accordez-moi... Je veux, dis-je, te présenter mes enfants.

LIANE, changeant. — L'Etat... Tu n'as pu pas les contraindre à se rendre chez moi, surtout après ce qui s'est passé... Qu'est-ce qu'elle a dit, Nellie, quand tu lui as annoncé ce projet de visite?

RANTZ. — Bien, Madam. Deux minutes après elle s'est levée de table. Elle me regardait dans sa chambre... Mais il ne m'a rien dit... n'importe... Liane, je suis sûr, je suis sûr que tu aurais nos enfants comme si tu étais leur propre mère.

LIANE. — Tu n'as pas le me te présenter pas seulement de les aimer, de les chérir... je te présente de me faire peur à peu près d'eux. Quand les autres m'ont-ils? Car enfin, s'ils sont peut-être une grande sensation!

RANTZ. — Aujourd'hui. Tout à l'heure. Cela ne te va-t-il pas?

LIANE, tremblante. — Si, si... A quelle heure?...

RANTZ. — Mais avant le théâtre, tout à l'heure. J'ai tenu à ce qu'elle te fassent une visite, je te repose en quelque sorte officiellement.

LIANE, le regardant avec une inquiétude. — Tu n'as pas une pensée de déranger la tête?

RANTZ. — Assais! Pourquoi? Cette proposition n'a rien de grave. Mais je ne tolérerai pas d'ambiguïté. Je réponds! Que ce soit avec une régularité complète, un mariage d'élevés union... Il faut sortir de ces situations ambiguës. Je veux que Nellie oublie le passé ne plus songer qu'à ses devoirs vis-à-vis de celle qui va être sa femme... Nellie est aussi coupable dans cette mésaventure... Quo son imprudence, sa légèreté fassent au moins honorable en t'apportant d'abord l'hommage d'un respect qu'elle te doit. Voilà ce que j'ai voulu lui imposer... Mais inutile, n'est-ce pas, de te dire qu'elle ne se souciera pas à cette visite? Donc, seul le petit Raoul viendra me chercher, c'est plus que probable. Je viendrais avec lui, après que tu l'auras embrassé. Et voilà. Raoul sera amené tel à la sortie du collège, à cinq heures...

LIANE. — Ah!... tout de suite... si vite?... C'est que?...

RANTZ. — Enfin, qu'y a-t-il qui te gêne à cela?

LIANE. — Je ne pouvais pas te visiter d'aussi bonne heure... à cause du mariage.

RANTZ. — Vient!

LIANE, avec hésitation. — Alors, j'avais donné rendez-vous.

RANTZ. — A qui?

LIANE. — A Maurice.

RANTZ. — Ah! ah! Ton fils doit venir?

LIANE. — Mais je le rattraperai.

RANTZ. — Non, non, tu resteras au lit. Je renvoie pas. C'est parfait. C'est parfait!

Un long silence. Il reprend la chambre les mains derrière le dos.

LIANE, repoussant, dans l'embrasure. — Qui veux-tu dire, par ses paroles... C'est parfait? — Je te rassure tout de suite. J'ai peut-être le temps.

RANTZ. — Lapidons toute la situation d'un seul coup! nous avons tout de traverser à ce sujet sans cesse additionnelles.

LIANE, avec espoir. — C'est ça!

RANTZ se retire et, sur son ton sévère.

— Ton fils s'est conduit vis-à-vis de moi de la plus abominable façon. Il a été abject, il a été impardonnable!

LIANE. — Eh oui... mais, Paul, ce qu'il a fait... c'était par...

RANTZ, *sur le même diapason*. — Et je le répète, il n'est pour rien dans cette réconciliation! Pour rien! Il a failli rendre tout irréparable au contraire... en me prenant ma fille... en osant... (*Il s'arrête.*) Enfin, je me tais... Eh bien, Liane, je fléchis... Je me maîtrise. (*Il s'assied à califourchon et, sur un ton, tout à coup, bonhomme.*) Il faut faire à ce garçon si étrangement amoral, une situation... une très belle situation, qui l'empêchera de tomber dans d'autres égarements.

LIANE, *avec joie*. — Ah! voilà ce que j'attendais de toi!

RANTZ, *soufflant sur le verre de son monocle*. — Il n'a aucune aptitude. Je reconnais qu'il n'a d'ailleurs pas reçu d'éducation suffisante pour les développer. Il n'est pas employable; mais peut-être pourra-t-il se perfectionner tout de même. Eh bien, puisque nous sommes dans un jour heureux, un jour de lessive blanche, lavons, effaçons... de belle humeur... Je lui fais une position du jour au lendemain... écoute... de vingt-huit mille francs.

Il tapote la chaise en souriant.

LIANE. — De vingt-huit mille francs?... De capital?...

RANTZ. — De rente.

LIANE, *avec élan*. — Oh! c'est trop beau! Que tu es bon! C'est bien trop!

RANTZ. — Je souhaite qu'il comprenne la valeur de mon geste. (*Il répète.*) Vingt-huit mille francs de rente!... J'espère qu'il travaillera!

LIANE. — Mais quelle position peut valoir une pareille rémunération?

RANTZ. — Tu connais mes mines d'antracite aux environs de Chicago? Je t'en ai déjà parlé... elles constituent une jolie source de revenus d'ailleurs pour moi.

LIANE. — Où sont-elles?

RANTZ *allume une cigarette*. — En Amérique, naturellement.

LIANE. — En... Amérique?

RANTZ. — Tout marche par soi-même avec un roulement d'ingénieurs étrangers très convenable. Mais une surveillance française ne messierait pas... Je t'expliquerai pourquoi... En tout cas, si, dans les premières années, ton fils ne peut pas être d'un apport bien considérable, je le reconnais, il ne nuira pas à une exploitation dont il ignore le premier mot, et c'est déjà quelque chose! Il aura tout le temps désirable, ensuite, pour apprendre son métier... Hein?... C'est féérique!... C'est féérique!... Ah! il a de la veine d'être tombé sur moi... à bras raccourcis, mais enfin...

LIANE, *timide*. — Et il faudra qu'il y vive tout le temps, en Amérique?

RANTZ, *riant*. — Ecoute, mon chou, tu ne

voudrais tout de même pas qu'il touche de pareils émoluments et qu'il continue à faire la noce à Paris!

LIANE. — Ce n'est pas ce que je veux dire, Paul. Mais enfin, dans la circonstance présente, peut-être y a-t-il de ma part — oh! pas de la tienne! — quelque chose d'un peu...

RANTZ. — D'un peu... Achève?

LIANE. — Je ne sais pas comment dire... D'un peu...

RANTZ, *vivement*. — Je voudrais bien voir qu'il ne soit pas ravi... Mais, ma Liane, je le tire du pétrin!... J'octroie à ce garçon dévoyé une situation superbe, inespérée. Je lui mets un métier dans les mains... J'en fais un homme, un homme actif... Je l'arrache à la gabegie de Paris qui a été sa perte... Je l'arrache, enfin, à lui-même... Eh bien, merci!... Remarque que je ne parle là, avec délicatesse, que des intérêts de ton fils, car, enfin, si tu veux entendre dire que cet éloignement est indispensable pour ma fille, je vais te le dire, et sans gêne encore! Je redoute tout, te dis-je, tout, s'il reste! Je ne réponds plus de rien!... J'ai le droit d'arracher ma fille à l'épouvantable fiasco auquel elle s'est réservée si elle ne réagit pas, si nous ne réagissons pas pour elle... La voilà maintenant qui refuse obstinément le mariage qu'elle avait accepté... un très beau mariage!... Après cette terrible leçon, j'espérais qu'elle aurait les yeux ouverts sur la valeur morale du garçon... Du tout. J'ai peur... d'elle... maintenant que nous nous rapprochons par la vie commune... et j'ai peur de lui, s'il reste à Paris... Mon enfant a été littéralement fascinée. Ah! c'est joyeux! Note que si j'envoyais ton fils, par représaille, en expédition lointaine, je comprendrais ta résistance... Mais je te répète que c'est de la féerie! Je lui crée, et de bon cœur, une situation insensée, je le tire de tous les embarras, d'un état social par trop imprécis, et...

LIANE. — Oui, mais il ne me verra plus...

RANTZ. — Ah çà! mais avais-tu la prétention... ceci aurait été inconcevable... avais-tu la prétention d'introduire ici, au milieu de nous, au milieu de mes enfants, au même foyer, rue de Grenelle, en plein ministère, ton enfant illégitime et qui s'est permis... (*Sèchement.*) Dans ce cas, ma chère, il fallait me prévenir! Je ne serais pas ici! Ah! non!

LIANE, *timide*. — Je n'allais pas jusque là... ce serait inadmissible... en effet...

RANTZ. — Eh bien, alors, quoi Liane?... Cet enfant que tu as tenu éloigné de toi pendant une vingtaine d'années, dont tu te souciais comme d'une pomme... voilà que maintenant, à l'âge où il se fait homme, où il n'a justement plus besoin des siens, tu réclamerais sa présence? Ce serait plutôt paradoxal!...

LIANE. — C'est que tant de choses se sont passées!... Oh! je ne réclame pas sa présence, tu te trompes... Je songe à lui...

RANTZ. — Ton fils n'est plus un bébé... C'est un bonhomme qui ne vit plus dans les jupes de sa mère, j'en sais quelque chose. S'il vit dans des jupes, ce n'est certainement pas dans celles-là ! Vraiment, après les basses canailleries qu'il a commises, je crois que peu d'hommes feraient ce que je fais aujourd'hui. C'est à prendre ou à laisser. D'ailleurs, ceci dit, tu te leures complètement, mais complètement. Dès qu'il va apprendre cette générosité, à laquelle il n'est fiché pas en train de s'attendre, tu verras son accueil.

LIANE. — Tu crois ?

RANTZ. — J'en suis certain... Sacristi, mais je ne ferai pas cette situation à mon fils !... Mais il n'aura pas ça... Il n'en aura pas la moitié... en turbinant, et dur !... Je te le garantis !... On voit peu de fils de famille qui débutent dans la vie avec une situation assurée de vingt-huit mille francs. Répète en toi-même le chiffre... Et à ton fils tu n'auras pas besoin de le répéter. Considère seulement son avenir.

LIANE. — C'est peut-être possible !... C'est probable, même !... Oh ! je ne demande pas mieux, tu penses bien... En effet, je dois me forger des idées... des appréhensions qui ne tiennent pas debout.

RANTZ. — Mais absolument.

LIANE. — C'est comme tu le dis, peut-être une admirable carrière qui s'ouvre pour lui... Si elle lui sourit !

RANTZ. — Allons, cesse un peu même dans le bonheur, de froncer les deux sourcils ! Tu es toujours l'air d'un lapin dressé qui attend le coup de fusil !

LIANE. — Dame !

RANTZ. — Embrasse-moi, tiens !

LIANE. — Ah ! de tout mon cœur, de toutes mes forces !

RANTZ. — Où nous marions-nous ?

LIANE. — Ça m'est égal ! Même à l'église, si tu veux !

RANTZ. — N'exagérons pas. Voilà ce que je propose. Si le ministère tient — nous le saurons dans huit jours — nous nous marierons réglementairement à la mairie du seizième ; si nous tombons avant la publication des bans, eh bien, nous irons nous marier chez moi, à Marly-le-Roi.

LA FEMME DE CHAMBRE *entre et apporte une lettre à la main*. — Madame, une lettre qu'un domestique a apportée.

LIANE. — Il n'y a pas de réponse ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je ne sais pas, madame.

LIANE. — Tu permets ?

Elle s'avance près de la coiffeuse.

LA FEMME DE CHAMBRE *bas, à Liane*. — Je suis entrée surtout pour avertir madame que M. Maurice est là.

LIANE *bas*. — Il y a longtemps ?

LA FEMME DE CHAMBRE *bas*. — Non, il arrive seulement. Que faut-il lui dire ?

LIANE. — Qu'il repasse dans une heure, je serai seule.

RANTZ, *du fond de la pièce*. — Du tout, inutile. Qu'il entre.

LIANE. — Que veux-tu dire ?

RANTZ. — J'ai une très bonne oreille ! J'entends de loin. C'est ton fils qui t'écrit, n'est-ce pas ? Mais si, je t'en prie !... Il veut bien mieux que tu lui parles tout de suite. Joséphine, allez... Ou plutôt, quand madame sera là, vous ferez entrer M. Orland directement ici.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Bien, madame.

Elle sort.

RANTZ. — Ne te contracte pas ainsi, allons... C'est simple comme bonjour. Je vais te laisser avec lui... Pose-lui la question en toute franchise, mais, par exemple, sans aucune littérature, sans aucune question préalable. Dis-lui : voilà ce qu'on t'offre... et attends. Je tiens le pari.

LIANE. — Ah ! dire un contrat, si cet avenir lui sourit !... L'offre de ta part, n'est-ce pas ?

RANTZ. — Parfait ! Je ne m'en vais pas d'ailleurs de chez toi. Je descends simplement au boulevard... je vais en chercher pour faire comparer mon vieil ami Raymond, durant ce temps. Il est tombé à une œuvre terrible !

LIANE. — Quelles sont tes intentions ? Tu sais qu'il m'est très utile...

RANTZ. — Ce que je fais faire ! Je vais l'augmenter !

LIANE. — Quel homme !

RANTZ. — N'est-ce pas ?

LIANE. — Tu es bien le sourire le plus communicatif, le plus entraînant que je connaisse. Quel admirable général tu aurais fait !

RANTZ. — Allons, bon ! Ministère ne lui suffit plus, je passe à l'armée ! Hélas ! je ne suis pas plus né pour être général que pour être ministre ! Je suis né avocat et je mourrai sans doute avocat ! Pas même journaliste... Boulanger !... Donne-moi tes mains !... Amis ? Amis ?

LIANE. — Les deux ! Je veux tout... et encore plus !...

Il lui embrasse le poignet.

RANTZ. — A tout à l'heure ! Si tu as besoin de ma présence, n'hésite pas à m'appeler. *(Il montre le buste)* Ma secrétaire habituelle... ma fanfare de sonnerie... ou viena me rejoindre en bas. *(Il se redresse)* Et tu vas tout le sourire spanouir de ton fils ! Prépare-toi. *(Il sonne pour appeler la femme de chambre)* Il y avait longtemps que je n'avais parlé à ce bon Raymond ! Ça me marquera !... J'en ai même rapporté à Geneviève une montre en or... et elle... que je destine à mon secrétaire... Je vais la coller à Raymond !

SCÈNE II

LIANE, puis AUGUSTINE

Au bout de quelques instants, la femme de chambre entre par l'autre porte.

LIANE. — Oui, oui, faites entrer.



LIANE. — OUI, OUI, FAITES ENTRER.

La femme de chambre ressort. Liane s'installe à la coiffeuse, se met activement du rouge, de la poudre, s'avive les ongles, pour que son fils la trouve dans une occupation naturelle.

SCÈNE III

MAURICE, LIANE

MAURICE, entrant, gaiement. — Bonjour, maman! Comment va?

LIANE. — Très bien. (Elle l'embrasse sur le front, durant qu'elle se poudre.) Rantz est là, tu le sais?

MAURICE. — Je sais... Eh bien, vite! dis-moi, vite... C'est décidé? Il ne revient pas sur sa décision?

LIANE. — Non, Maurice. Il est sincère. Nous nous marions.

MAURICE. — Ah! que je suis content, que je suis content! Tu n'as pas idée de la joie que j'éprouve! (Il lui saute au cou.) Enfin! Voilà le rêve réalisé, ma chère petite maman! Tu vois bien, ça va être un mariage tout de même, et c'est fini des mauvais jours, et c'est fini de la triste sa... Tu vas avoir de beaux yeux clairs, réalisant des yeux bien astiqués, comme matricois. (Il lui parle en la

regardant dans la glace de la coiffeuse.) Mais tu es sûre qu'il n'y a pas maldonne?

LIANE. — Certaine, Maurice! Il est sincère. Mais oui, mais oui, il est sincère... Ah! je comprends que tu en doutes un peu!

MAURICE. — Et pour cause! On est toujours inquiet avec lui! Il n'essaie pas de gagner du temps?

LIANE. — Oh! non, Maurice. Ce que je garantis, c'est que son parti est pris, désormais!... Je ne veux pas l'excuser... bien au contraire! Il a eu les torts les plus graves... Seulement, au fond ce n'est pas un mauvais homme. Sa nature l'entraîne sans que sa volonté le conduise. Je le connais; il fait des détours, et puis il revient au point de départ.

MAURICE, la regardant avec surprise. — Le détour est quelquefois un peu long! Enfin, je comprends que maintenant tu ne veilles pas le juger.

LIANE. — Je ne juge pas. Je constate, voilà tout. C'est que je le connais tant! Oh! je pensais tout ce que je te disais de lui ces jours-ci... tout et encore pis... mais, depuis... je l'ai entendu. Je t'affirme qu'il y a des choses très excellentes en lui... Il ne sait pas se faire valoir... Il a des mouvements plus irréfutés qu'on ne le pense... Ainsi, une chose indéniable et qui me permet de lui pardonner bien des erreurs, c'est qu'il revient à moi, spontanément. Oui... Je ne crois pas qu'il y ait eu chez lui la moindre peur, qu'une crainte quelconque l'ait déterminé à capituler... Dieu sait que c'est grâce à toi, mon cher petit, et à ton secours que je dois que les événements se soient ainsi précipités...

MAURICE, regardant la pointe de sa canne. — Pourquoi? Oh! ce n'est pas sûr, ce n'est pas sûr du tout!

LIANE. — Si... Bien que nous ayons commis, l'un et l'autre, certaines maladresses qui auraient pu compliquer les événements, au lieu de les arranger! Mais regarde, justement, ces maladresses (Mouvement de Maurice.) ou du moins, je m'exprime mal, cette tentative un peu... hardie, n'a rien gâté!... Et, tiens, il vient, figure-toi, de s'exprimer tout à l'heure sur ton compte d'une façon qui n'aurait pas fait changer tes sentiments à son égard, bien entendu, mais enfin, qui aurait atténué tes raisons de rancune et de déance.

MAURICE. — Ah!... Je suis très heureux, je suis très heureux qu'il en soit ainsi... (Bousquement.) De toutes façons, l'essentiel n'est-il pas que tu aies réalisé ton rêve, et je crois que cette fois le voilà bien réalisé, n'est-ce pas?

LIANE. — Oui, je le crois fermement... Il s'est fait une idée équitable de la situation. Cette crise a déterminé en lui des notions de justice... oui... Il désire un apaisement général... Et même je suis chargée de te demander quelque chose à ce sujet. Je vais te le demander sans préliminaire aucun. Tu jugeras toi-même. Je ne suis char-

gée, bien entendu, que de se remettre l'idée, le principe. Je t'assure que je n'ai vu dans sa proposition qu'un effort sincère pour tout arranger...

MAURICE. *fronçant les sourcils.* Quoi? J'attends...

LIANE. — Tu es entièrement libre d'accepter ou de ne pas accepter. Tu penses, mon cher petit, que de que tu décideras sera toujours excellent à mes yeux... et je respecterai ta volonté.

MAURICE. — Ne tergiverses pas!... Qu'est-ce que c'est?... Il s'agit de moi?

LIANE, *posant ses deux bras de talons et le regardant.* — Que penses-tu si tu te trouvais du jour au lendemain à la tête d'une situation de vingt-huit mille francs de rente?

MAURICE. — De vingt huit mille francs de rente! Qu'est-ce que tu dis, maman?... Tu te moques de moi... Voyons, voyons! Tu veux me faire une grosse joie...

LIANE. — Je ne dis que la vérité... Vingt-huit mille francs de rente assurée... Une situation inespérée!

MAURICE. — Inespérée!

LIANE. — Il t'offre de se mettre à la tête de la surveillance de ses mines d'Amérique aux environs de Chicago... Te souviens-tu? Je t'en ai parlé, je crois...

MAURICE. — Ah! bien... Très bien!... Oui... oui...

LIANE. — Réponds-moi donc! Maurice, réponds!... Dis-moi toute ta pensée comme tu l'éprouves. Je me tiens à toi. Quel premier effet ça te fait-il... te fait-il blanc?

Un long silence. La figure de Maurice s'est décomposée. Il balance sa tête un peu étonné, puis il regarde Liane avec un hochement de tête et un sourire.

MAURICE. — Eh bien, mais ça me paraît admirable... admirable...

LIANE. — Ah!... Vraiment?

MAURICE. — Tiens, parbleu! Vingt-huit mille francs! Bougre!... C'est une superbe position!

LIANE. — N'est-ce pas?... Je me disais bien le même chose... Mais comme je n'y connais rien...

MAURICE. — A mon âge. Sûre donc!... Et puis, l'Amérique, c'est très bien, l'Amérique! *(En temps.)* Je t'y vais naturellement, les douze mois de l'année la plus!

LIANE. — Je ne sais pas... *(Régardant.)* Mais ton voyage sera éblouissant!... Tu iras et tu viendras...

MAURICE. — Oui, oui, bien sûr... *(Souriant.)* Je comprends!... *(Il balance toutoyant sa tête.)*... *(Il se penche.)* Eh bien, mais ça ne me paraît pas mal du tout!

LIANE. — Tu le dis d'un air si bête...

MAURICE. — Mad!... Pas de soucis de monde! Je t'affirme le contraire! Pourquoi donc? Je réfléchis seulement à cette situation... inattendue... J'essaye, dans un coup d'œil, d'envisager... *(En temps.)* Écoute...

qui s'est passé et ce que j'en fais, il se conduit admirablement...

LIANE. — Il me le semble... n'est-ce pas?

MAURICE. — En somme, si j'avais à en tirer une beaucoup moins de gaieté... *(Changeant de ton, tout à coup, rapide, bref.)* Il n'y a qu'une seule condition, une seule... seule... oui, oui à ce point... mais je



MAURICE. — Eh bien, mais ça me paraît admirable... admirable...

pour en avoir le cœur net, tout de suite, d'ailleurs... j'en fais, je le répète, une condition sans réplique.

LIANE. — L'essentiel!

MAURICE. — Le tout savoir, avant d'accepter, et me permettre ainsi aussitôt à aller voir avec moi, Indiana... Si Liane m'accompagne, et Liane, je pars tout de suite, je pars quand me voudras... Arrangement d'avec un papa brillant, une belle affaire, un argent tout de suite au jour d'hui!... Mais nous allons attendre le cœur net de suite. La parole est très franche, très rapide dans ses décisions...

LIANE. — Tu es tout le temps avec enfant... *(Elle se met à sourire.)*

MAURICE. — A quel point!... Ne s'agit-il pas d'être sûr de son cœur de suite... c'est si facile!... Elle est la seule qui s'est... en... à la femme... Je demande la vérité, et je lui pose la question. Sais-tu qu'elle répond, je te dirai tout ce que...

LIANE. — Mais veux-tu bien! Demeure là!... Je veux que tu la fasses monter... Si, si... par exemple!... On ne traite pas entre deux portes, des affaires aussi intimes. Je vais vous laisser ensemble, vous causerez, tout à l'aise...

Elle sonne.

MAURICE. — Il est préférable, en effet, que tu ne sois pas mêlée à cette conversation. Laisse-moi deux minutes.

La femme de chambre entre.

MAURICE et LIANE, ensemble. — Voulez-vous dire à M^{lle} Aline...

MAURICE, à se méfier, en souriant. — Fais...
LIANE, confiante. — ... qu'elle vienne ici... que M. Maurice l'attend.

La femme de chambre ressort.

MAURICE. — Elle m'aime... mais sais-je jusqu'à quel point?... Elle peut très bien ne pas se soucier de quitter la France. Elle s'en va en sa maison. Alors... Il s'interrompt, gêné de sa phrase. Enfin, je vais me rendre compte... Je se rappellera! aussitôt après. J'aurai au moins une impression très nette... Va, maman, qu'elle ne te trouve pas là. C'est inutile.

LIANE. — Je ne vais rien dire à Paul: ceci entre nous... Ce sont des affaires de sentiment...

MAURICE. — Comme tu le dis... A tout à l'heure.

LIANE. — A tout à l'heure, cher petit. (De la porte.) Prends tout ton temps. Vous avez du thé, des gâteaux... Désires-tu que je lui fasse monter autre chose?

MAURICE. — Non, merci, maman, ça va très bien. (Il sourit.) A tout à l'heure.

Elle s'en va. Maurice reste seul. La porte de l'autre côté s'ouvre. Aline entre.

SCÈNE IV

ALINE, MAURICE

ALINE, étonnée et timide. — C'est toi qui me fais demander?

MAURICE. — Oui.

ALINE. — Qu'est-ce qu'il y a donc? Tu es seul?

MAURICE. — Oui.

ALINE. — Pourquoi? Que se passe-t-il?

MAURICE. — Aline, viens ici. Donne-moi ta main. Tu vas répondre à la question que je vais te poser, mais immédiatement, sans réfléchir.

ALINE. — Vase!

MAURICE. — C'est pour avoir ta première impression, mais, en toute sincérité, ainsi que nous avons l'habitude de le faire, d'ail-

leurs, tous les deux, dans les grandes occasions.

ALINE. — Parle...

MAURICE, d'une traite. — Si nous avons vingt-huit mille francs de rente, consentirais-tu à venir vivre tout de suite et pour de longues années avec moi en Amérique?... Vite, réponds! Vite, vite, sans réfléchir...

ALINE, gravement. — Mon petit Maurice, écoute bien ça... Avec deux francs cinquante par jour, où tu voudras... quand tu voudras.

MAURICE, lui serrant la main et en fermant les yeux. — Maman, Tu ne sais pas le bien que peut faire une bonne parole comme celle-là!

ALINE. — Mais, maintenant que je t'ai répondu, veux-tu m'expliquer, parce que je n'y comprends goutte!... Ou plutôt il me semble que je comprends trop bien!... Maintenant qu'on n'a plus besoin de toi, maintenant que tu es parvenu à faire le bonheur de ta mère, on te congédie!... Et c'est ta mère qui consent à ça?

MAURICE. — L'idée vient de lui.

ALINE. — Mais c'est elle qui l'accepte! Tu veux mon impression?... Je trouve ça infect, je ne peux pas te dire comme je trouve ça infect!... Je suis révoltée!...

MAURICE, insistant, en la regardant bien. — Mon Dieu, ma chérie, il y a vingt-huit mille francs de rente à la clef... C'est un chiffre...

ALINE, hausse les épaules. — Oui, Rantz pourrait plus mal faire... Et puis il a ses raisons et ses motifs. (Avec éclat.) Mais ta mère!

MAURICE. — Chut!... Tais-toi, je t'en prie, tais-toi!... Tout ce que tu pourrais me dire, je le sais... Ne l'accuse pas, cherche-lui des excuses, au contraire, si tu veux me faire plaisir. Elle en a... Elle a tellement souffert! Elle l'aime tant! Et puis, mon Dieu... elle croit peut-être que c'est pour mon bonheur!

ALINE. — Non, non! Ce n'est pas là son mobile!

MAURICE. — Tais-toi, alors... si tu le penses... Je viens d'avoir un très grand serment de cœur, il ne faut pas que j'entende tout haut ce que je n'ose pas encore me dire tout bas... En tout cas, si j'ai éprouvé une forte peine, par contre, je viens de recevoir la plus grande compensation que je pouvais espérer!... Car non seulement toi, avec ton petit cœur, tu as trouvé le premier élan, mais tu viens de faire encore mieux : tu n'as pas pensé à toi une seconde, tu n'as pas pensé à cet argent inespéré qui nous tombe du plafond, à ton changement de situation... non, tu as pensé à moi, dans ton premier mouvement! Tu as deviné ma peine de cœur... Tu n'as vu qu'elle!... Eh bien, c'est très beau, Aline, et tu ignores tout ce que ça peut effacer!...

Il lui prend les deux mains. Elle se jette à son cou et lui relève la tête.

ALINE, avec une grande tendresse. — Pleure donc pas, voyons, mon gosse allié! Pleure pas!

MAURICE. — Ah! oui, gosse!... Hein, crois-tu? A mon âge, attacher de l'importance à des sentimentalités de ce genre! Suis-je assez godaiche?...

moi? Je ne l'ai même pas senti sentimentalement, sans ces trépidations, sans ces palpitations, sans ces palpitations, quand je l'écris, sans souffrir ainsi! C'était dit pour moi, sans ce grand érotisme de ma vie, mis à l'aimer tellement de toute cette tendresse, refaite qu'il me semblait qu'en se rencontrant, à



ALINE. — Tu as toujours eu besoin d'être consolé...

ALINE. — Sans compter que c'était sûr! Je le savais tellement, qu'une fois qu'elle n'aurait plus besoin de toi...

MAURICE. — Ne vois pas à un calcul de sa part, ne le crois pas! C'est la chose des choses!... Si j'avais senti que je pourrais être quelque chose pour elle, est-ce que je n'aurais pas cherché à l'amener un peu à

moi, d'une façon si désespérée et patée et tendre, elle trouvait en même temps son amour!... Et m'empêcher par trois mots, là, que c'était tout de même de mourir... d'être très cruel, va! Voilà... maintenant c'est comme avant... la vie nous avait servi l'un contre l'autre, une seconde... Il en était sorti des choses admirables... mais son-

damnés à l'avance, parbleu! Je la perds comme autrefois, plus peut-être, car il y aura entre nous le souvenir de trop de paroles dites! Et demain, quand elle sera heureuse avec lui, elle me portera peut-être de la rancune au fond de son cœur, pour avoir osé toucher à son idole!... Ah! la machine humaine! Il faut la prendre comme elle est, et se dire que, ce coup de cœur... c'était une chose puérile... puérile... à quel point!... Et il n'y a rien de plus grotesque au monde qu'un homme qui pleure parce qu'il a encore besoin de sa maman.

ALINE, *le tirant à elle sur la chaise longue.* — Comment peux-tu dire une chose pareille! C'est tellement toi, ce cri-là... et c'est tellement pour ça que je t'aime! (*Elle lui prend la tête et l'appuie à son épauie.*) Nous ne nous sommes jamais dit des choses bien graves... On bêtifie tant dans la vie! Mais, au fond, nous nous comprenons tellement!... Nous savons pourquoi nous nous aimons, n'est-ce pas, mon petit Maurice? Tu as toujours eu besoin d'être dorloté... Tu as toujours eu du regret... Eh bien, toute ta vie, maintenant, toute ta vie, Maurice, c'est moi qui serai ta maman, va!... moi qui te donnerai le courage... et tu verras qu'on pourra être très heureux: (*Ils sont là, sur le bout de la chaise longue, tout petits et serrés l'un contre l'autre. Maternellement elle le cajole et le berce presque.*) Et puis, c'est peut-être une affaire de temps! Quand sa colère à lui sera calmée... C'est sans doute surtout à cause de sa fille qu'il t'éloigne; à la peur! (*Souriant avec fierté.*) Il ne te connaît pas, il a tout cru, lui!...

MAURICE. — Non, non, c'est un bulletin d'exil que je vais signer, d'exil doré et voilà tout! Il le dissimulera à ma mère, mais il me hait, il me haïra toujours d'une haine atroce, définitive... Quand deux hommes se sont colletés, comme nous, se sont vomis ce qu'ils avaient sur le cœur, c'est fini. On n'efface pas ces paroles-là, ni les paroles, ni les actes! Il dissimulera certainement, sous ses dehors élégants, mais jamais il ne pardonnera l'humiliation à laquelle je l'ai contraint, jamais!... Crois-tu que je ne vois pas son jeu? Il se venge d'avoir été contraint ou amené à ce mariage, en le faisant immédiat, et en formant tout de suite un nouveau foyer, pour rendre ma situation ici impossible!

ALINE. — Car c'est bien ton impression, n'est-ce pas, il est revenu et il l'épouse contraint et forcé?

MAURICE. — Ma mère prétend le contraire! Elle préfère le croire... Elle a peut-être raison, qui le sait?... Qui peut savoir au juste ce qui se sera passé dans cet homme?... J'ignore ce que j'y ai déterminé: la pitié?... Peut-être! On n'est pas d'une seule pièce! Mais, en tout cas, une chose sûre, c'est que, s'il ne revient pas la rage au cœur, il revient tout de même, parce que j'ai été là... Sans moi, maman serait morte, à l'heure actuelle... En tout cas,

il ne serait plus jamais revenu! J'ai bien fait de faire ce que j'ai fait! Tout!...

ALINE. — Oui, Maurice... tout, même ce qui n'est pas bien.

MAURICE. — Et c'est tout de même chic de penser que son effort n'a pas été vain... qu'on a bien fait de s'atteler à la charrue et de pousser de toutes ses forces! Ce sera une fichue consolation pour moi, Aline, de pouvoir me dire de loin que tout le bonheur qu'elle aura, elle me le doit!... Ça, vois-tu, c'est chic!...

ALINE. — Ah! oui... Et rudement encore!... Et elle peut se vanter d'avoir eu de la veine de trouver un fils comme toi... C'est égal, ils n'auront pas été longs à te débarquer, mon gros!

MAURICE. — Débarquer!... Peuh! Pas même! Je reprends mon rang, voilà tout! Je rentre dans l'alignement. C'est le reste qui n'était pas normal. Je suis l'enfant pas désiré, je suis celui qui est venu en trop! Suis-je même un enfant?... Je suis le souvenir d'un baiser... On m'a acheté, toujours, plus ou moins cher, le renoncement à ce titre d'enfant... Et ça continue, regarde... Seulement, ce que j'ai augmenté!... Vingt-huit mille francs!... Fichtre!... Au prix où est le beurre, ce n'est pas donné!...

ALINE. — Mais tu vivras, au contraire, Maurice! Tu peux devenir quelqu'un!

MAURICE. — Quelqu'un?... Ah! ma pauvre Liline! Il faudrait avoir sur soi une éducation, une conduite et autre chose avec...

ALINE. — Te voilà malgré tout à la tête d'une situation, et, là-bas, tu te feras une autorité, un nom!

MAURICE. — T'es pas folle! Je me ferai entretenir encore, un point c'est tout! Comment veux-tu? Est-ce que je comprendrai un mot à l'emploi auquel on me destine? Je suis envoyé là-bas pour ne rien faire. Pense à la tête de ces gens, qui vont me voir tomber comme un bolide au milieu d'eux! Je vais n'inspirer que du dégoût!

ALINE, *indignée.* — Du dégoût! Par exemple! Je voudrais bien voir...

MAURICE. — Mais naturellement! De bonne foi, qu'est-ce que tu veux qu'ils disent devant ce fils à maman qui s'aboule avec sa maîtresse... En anglais ou en français, ce sera toujours cette phrase: « Vrai, il a bien une tête de maquereau, ce type-là! »

ALINE. — Maurice, veux-tu ne pas parler ainsi!

MAURICE, *se levant avec rage.* — Et ils auront raison! C'est injuste, mais il faut avouer qu'ils auront raison!

ALINE. — Ah! par exemple! Quand on te connaît comme je te connais, toi qui es si fin, si sensible... toi qui viens encore d'en donner cette preuve... Mon gros, ne pleure pas?

MAURICE. — Non... je pense à ça... à l'avenir... et puis au passé! A tout! Comme c'est drôle, hein? Je revois toute ma vie,

là, sur le tapis!... depuis le début... maintenant... mes seize ans... ma typhoïde... le collège Gerson, et puis... et puis!... Et tout ça parce que le baron de ma mère n'a pas été stérile!... Comme c'est bête! L'Amour m'a peut-être en passant... alors, il faut se hâter avant qu'on ait hasardé... comme le vent! Ah! heureusement il y a le remède à côté du mal, car il existe de petits êtres exquis comme toi...

Ils se serrent encore plus l'un contre l'autre.

ALINE. — Et qui se comprennent comme nous deux.

MAURICE. — Car toi aussi, au fait, mon bichon, tu es une enfant de l'amour! Pas de père, à peine une mère qui te laissera partir sans dire ouf, pourvu qu'on lui envoie de l'argent.

ALINE. — Ne pleure pas! Ne pleure pas, coco adoré, puisque je suis là!

MAURICE. — Oh! ce n'est pas sur moi que je pleure, c'est à cause de celle-là... qui a eu tout mon cœur... (Il montre la porte, puis il relève la tête avec énergie.) Demain, ce sera fini. J'aurai du courage. Demain je serai un homme. Ne fais pas attention, c'est un peu de jeunesse qui s'en va! (Il l'embrasse brusquement.) Ah! puis qu'importe, après tout? Il faut être au-dessus de toutes ces pauvretés... non d'ouï-dire! Nous ne sommes pas des enfants désirés, c'est vrai, mais regarde-toi voir dans la glace, regardel... (Il l'appelle devant la glace de Léone.) Nous avons une consolation, tu ne trouves pas? S'ils nous ont fait sans penser à nous, nous avons tout de même la consolation de nous dire que nous sommes beaux. C'est le proverbe qui a raison! Regarde le couple!

ALINE, s'appuyant à lui. — C'est vrai! Nous sommes bien.

MAURICE. — Il n'y a pas à dire, nous sommes dignes!... (Il fait claquer sa langue et en riant il lui prend les mains.) Maintenant, fini! On va partir, mon petit, et puis on va trouver d'être heureux tout de même!

ALINE. — Pour les ombres?

MAURICE. — Même pas!... Ce jour est si égal! L'absence d'être heureux pour nous-mêmes, pour nous faire pleurer, et ne pas le jour même et je ne ce pas être long! Fils, ne reste pas une seconde de plus ici.

ALINE. — Mon marié!

MAURICE. — Tu l'as jeté! en désigne. — Voilà ton marié, tout le camp! Tu es bas sur le trottoir, dans dix minutes je suis à toi, et je t'embrasse!

ALINE. — Mais tu viens de le faire, et très bien.

MAURICE. — Pas de tout! Je ne t'ai pas encore embrassée. Ici, c'est pas possible! Dehors, je t'embrasserai pour la première fois.

ALINE. — Je suis fière de toi! Tu es épouanté!

MAURICE. — Je te l'ai dit, nous sommes des beaux.

ALINE. — Et mon fils part!
MAURICE, avec un grand élan. — Va le essayer...

Elle sort, quand elle a disparu, il se dirige avec précipitation à la porte par où est venue la mère. Il va appeler... (Maman!)



SCÈNE V

MAURICE, RAYMOND

A ce moment il se retourne, c'est Raymond qui lui fait signe de la porte par où est sortie Aline.

RAYMOND, dans l'entre-bâillement. — Hé! Pst! Une seconde! Je guettais la sortie de la petite... Quelque chose à te remettre... très important. Empoche!

MAURICE, la main sur le bouton de la porte. — Fais vite... Il n'y a rien d'important maintenant!

RAYMOND. — Une auto vient de s'arrêter devant la porte. On m'a fait appeler discrètement; c'était la petite Rantz... Elle



RAYMOND. — QUELQUE CHOSE A TE REMETTRE.

m'a remis une lettre pour son père qui, paraît-il, l'avait convoquée ici...

MAURICE. — Déjà!

RAYMOND. — Et comme j'ai ajouté que tu étais là... elle est devenue toute blanche... elle m'a dit ainsi que toi: « Déjà! »

MAURICE. — Comme elle se trompe!

RAYMOND. — Dans l'auto, sans se presser, elle a griffonné cette autre lettre. Elle a écrit: « Urgent. » Il est peut-être indispensable pour toi que tu saches tout de suite de quoi il s'agit... Avant de remettre l'autre lettre au père, j'ai pensé...

MAURICE décachette la lettre vivement. Il lit tout haut. — « Adieu, monsieur. Mon père m'a fait part de la nouvelle maison qu'il allait fonder, et de la nouvelle famille qu'il nous donnait. Je ne sais quelle place vous comptez y prendre, mais je sais une chose, c'est que ni de près, ni de loin, je ne veux, moi, en faire partie. C'est ce que je viens d'écrire à mon père et à votre mère elle-même. Quant à vous, monsieur, je vous dois la plus grande désillusion de ma

vie. Je ne vous en veux que de vous être cruellement servi de mon amour et de l'avoir mortifié d'une façon si affreuse! Je ne vous en veux que de cela!... Le reste m'est égal! Je vous aimais vous savez comment! Je sors de là blessée, humiliée, mais fière encore! Soyez heureux, monsieur. La seule façon de vous prouver que je vous pardonne peut-être, c'est de vous annoncer que je vais désormais rester fidèle à la peine immense que vous m'avez faite; en refusant toute espèce de mariage. Je perds une illusion, en même temps que je perds une famille. Je voyagerai, je tâcherai de m'armer pour la vie, et j'aurai pour m'y fortifier, toute l'amertume de votre souvenir! Soyez heureux de votre côté, c'est tout le mal que mon cœur vous souhaite. » — NELLIE. (Avec émotion.) Pauvre fille!... Bah! Elle aussi supportera le contre-coup! Il en faut pour tout le monde! Tirons chacun de notre côté. Bonne chance, Nellie! (Il froisse rageusement la lettre, la met dans sa poche et court à la porte. Il crie.) Maman! Maman!

RAYMOND, gagnant l'autre porte. — Et moi, mon vieux, je viens d'en avoir une avec le zouave! Ah! là, là! Je te le donne en mille! Tu ne sais pas ce qu'il a fait?... Il m'a flanqué une gratification de cinq cents francs. J'en suis bleu! Et ce n'est pas tout! Il m'a augmenté!

MAURICE. — Toi aussi!

RAYMOND, sans comprendre. — Hein?... (Tirant une montre de sa poche.) Et pige-moi ce chrono...

MAURICE. — Le père prodigue!

RAYMOND, remettant la montre dans sa poche. — Du coup, je consens à l'appeler: « M. le ministre! »

MAURICE, à la porte. On entend une voix. — La voilà! (Il se retourne. A Raymond.) Va-t'en! Va-t'en vite! (Raymond sort. Maurice, à la porte.) Viens-tu, maman?

SCÈNE VI

MAURICE, LIANE

Liane entre.

MAURICE. — C'est fait, maman. Elle sort d'ici. Je viens de lui parler. Tout lui va, admirablement! Elle est dans le ravissement.

LIANE. — C'est vrai?

MAURICE, prenant sa canne et son chapeau. — On ne peut plus contente! Dès lors, tu vois que, moi aussi, je n'ai plus d'obstacle! Je serai très heureux de l'annoncer moi-même à Rantz... (Il rit d'un rire forcé.) Ecco!... Comme on dit en Italie!

LIANE, surprise. — Alors, je suis, moi aussi, de mon côté, bien contente. Si tu

envisages les choses de cette façon-là! Mais vraiment?... Tu as bien réfléchi? Il est vrai que tu as tout le temps de revenir sur ta décision.

MAURICE. — Inutile... C'est résolu...

LIANE. — Cependant, Maurice, tu ne me regardes pas d'une façon très franche.

MAURICE, *détournant la tête*. — Moi? Quelle idée!...

Il cherche ses gants.

LIANE. — Pourquoi évites-tu de me regarder?

MAURICE. — Tu plaisantes, je crois.

LIANE. — On dirait que tu as les yeux rouges?

MAURICE. — Je n'ai pas les yeux rouges du tout. J'ai les yeux comme d'habitude.

LIANE *lui prend tout à coup la tête à deux mains. Il balbutie, il se trouble*. — Ah! mauvaise que tu es! Mauvaise! Tu ne vois donc pas que ton fils souffre de ce départ! Qu'attends-tu pour dire : « Non, non, il ne partira pas! »

MAURICE. — Qu'est-ce que tu dis? Quoi? Quelle nouvelle folie?

LIANE. — Maurice! Je suis une mauvaise mère!

MAURICE. — Mais ce n'est pas vrai! Je proteste de toutes mes forces! Tu te trompes! Je ne souffre pas!

LIANE. — Et le pire, dans ma lâcheté, c'est que je me mentais à moi-même... Je suis lucide, parfaitement lucide... Je me révolte, à la fin, je vais refuser tout!... Je vais le lui dire. Tu ne quitteras pas Paris, Maurice. Tant pis si mon mariage casse, tant pis si tout s'écroule! Il faut que tu restes!

MAURICE. — Et que je sois de la maison, n'est-ce pas?... De la famille! Et puis quoi encore? Extravagance! Extravagance!

LIANE. — Ah! cet amour! Enlève-le-moi donc du cœur une bonne fois, cet amour qui a été la plaie de ma vie, cet amour qui a tout étouffé, tout ce qui n'était pas lui! J'aurais pu être une mère!... Il a tout pris! Il a tout aspiré!... Maurice! Maurice! Je t'en conjure, il faut m'empêcher de continuer! Voici le moment venu! Il faut m'arracher à cette servitude. Tu me rendras un service inouï en me contraignant... Je suis ensorcelée par lui! Tu l'as vu! n'est-ce pas, tu l'as vu, c'est la mort quand il n'est plus là! Je l'ai dans la peau et dans l'âme! S'il fallait me mutiler pour lui, je me mutilerais... pour un peu j'abandonnerais jusqu'à mon fils!... Il n'y a plus de place pour rien... pour personne... Délivre-moi, Maurice!!

MAURICE. — Tâche au contraire de te raccrocher de toutes tes forces à cet amour, puisque tu l'as obtenu, puisqu'on te l'a rendu, enfin!

LIANE. — Mais ce n'est pas cela qu'il faut me dire, Maurice!... Dis-moi que c'est pour mon malheur et pour le tien! On ne me l'a jamais assez dit! On ne m'a pas

éclairée... Dis-le moi, père, que tout à l'heure il va parler... Il va parler encore, et je vais être érudite, éblouie, et je ne saurai même plus ce que je pense! Tu vois, je m'avoue dans toute ma laideur devant toi... Je suis une coiffure, je n'ai en que l'amour autour de moi... l'amour toujours! L'amour! *(Elle a un cri de tout l'Air)* Oh! donne-moi de l'air!... Force-moi, par pitié... Empêche! Empêche!

Elle est arrivée aux genoux de Maurice.

MAURICE. — Allons!... Cette fois, nous sommes en plein délire! A toutes ces paroles de femme, j'opposerais au contraire un sens pratique, sain et robuste. Tu me dis : « Empêche! » Et moi, ton fils, je te dis : « Laisse! Laisse! »

Il veut s'arracher à cette étreinte.

LIANE. — Ah! ne dégage pas les mains de mes mains. Serre-moi... Laisse-moi te les serrer... Je t'aime bien, toi aussi, mon enfant... mon petit chéri... Depuis trois jours nous étions si unis, nous avons palpité ensemble... *(Elle se dressa tout à coup)* Allons, du courage! Fais ton devoir... C'est ton enfant, ça, c'est ton petit... c'est...

MAURICE, *l'interrompant, avec force*. — Pour l'amour de Dieu, ne te donne pas du cœur à l'ouvrage! Trop tard! Trop tard, maman... Il y a dix, quinze ans, peut-être! Maintenant, je ne suis plus le reste d'un enfant, j'ai un homme, et toi, maman, tu n'es plus que le reste d'un amour! *(Durément)* Et puis, tais-toi, tu ne prononces que des paroles qui brûlent... Quand on a ce foyer-là dans le cœur, il ne faut pas lutter contre lui!... Je te jure que je parle clair, que je sais ce que je dis, et que je vais le redire à voix haute, tout de suite, devant lui.

Il va à la sonnette et appuie plusieurs fois sur le timbre.

LIANE. — Non, tu ne feras pas ça... C'est moi qui vais lui crier le contraire. C'est moi qui vais lui dire que je n'accepte pas ce mariage. Maurice!... Réfléchis. Laisse-moi seule avec lui!

MAURICE. — Tout retard serait une erreur. Comme tu l'as dit : de l'air, de l'air! J'en ai sou! Je veux sentir moi aussi de cette atmosphère où j'étouffe!

LIANE. — Je t'empêcherai de parler! C'est moi qui vais parler!... *(Avec emphase)* Tu n'arriveras pas le cri de mon cœur!

MAURICE. — Nous verrons bien!... *(Liane s'accroche à lui)* Laisse-moi, maman, voyons. Le voilà. Laisse-moi, que nous ne nous querellions pas devant lui.

La porte s'ouvre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RANTZ

MAURICE, *tout de suite*. — Monsieur, ma mère vient de me mettre au courant de vos propositions. Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que je vous remercie, que j'accepte avec reconnaissance la proposition que vous me faites.

LIANE. — Mais... Maurice...

MAURICE, *vivement*. — C'est de votre part très généreux. Je l'accepte sans arrière-pensée, et je tâcherai de me rendre digne de la situation qui m'est faite.

LIANE, *d'une voix mal assurée*. — Maurice... c'est à moi, ta mère...

MAURICE, *doucement*. — Tais-toi, maman, n'interromps pas! Laisse M. Rantz me répondre.

RANTZ *va à lui la main tendue*. — Je souhaite que l'avenir efface toutes les causes et tous les ressentiments. Tâchez de trouver dans la nouvelle voie que je vous ouvre, et que je maintiendrai, des raisons nouvelles pour devenir un homme, dans toute l'acceptation du terme. Je le souhaite.

LIANE, *n'essayant déjà plus que vaguement d'intervenir*. — J'ai droit à donner mon sentiment. Je suis la première à devoir...

MAURICE, *l'interrompant*. — Mais oui, maman, mais oui. Nous sommes tous d'accord, et nous devons également nous féliciter de ce qui arrive et de ce que nous devons à M. Rantz. J'ai deux mots à vous dire en particulier, permettez-vous, monsieur? Deux mots au point de vue technique seulement. Ne te retire pas, maman, reste là... *(Rantz et Maurice s'approchent sur le devant de la scène. Liane reste accablée, à demi pleurante, inquiète, timide et honteuse, près de la coiffeuse. Maurice, bas à Rantz, à l'écart.)* C'est donc entendu, monsieur, je disparaîtrai. Vous voudrez bien me donner un rendez-vous. Vous m'expliquerez alors ce que je dois faire, quelle est ma participation dans le travail de vos usines, car je compte prendre mon rôle au sérieux.

RANTZ. — C'est ainsi que je le conçois, monsieur. Je vous donne les moyens de vous trouver vous-même. J'ouvre la cage! L'avenir ne dépend plus que de vous.

MAURICE. — Je partirai donc tranquille et résolu. Je serai sage, monsieur, si ce que je laisse derrière moi...

Il désigne sa mère du regard.

RANTZ. — Ce que vous laissez derrière vous est en de bonnes mains... Allez, jeune homme! Apprenez la vie. Apprenez aussi à être heureux, en apprenant à faire votre devoir.

MAURICE. — C'est déjà fait.

RANTZ. — Eh bien, vous apprendrez à le mieux faire encore...

MAURICE, *levant la tête avec un peu de fierté*. — Ce n'est pas sûr!

RANTZ. — Si, car vous voyez qu'à tout âge, même à un âge avancé, on progresse *(Avec une voix contenue plus humble et une pointe d'émotion.)* et on s'améliore. La plus belle vertu, c'est de faire son devoir et...

MAURICE. — Non, monsieur. La plus belle vertu, c'est le courage. *(Tout haut, brusquement.)* Adieu, maman!

LIANE. — Mais ne t'en va pas encore! Tu as le temps. Qu'est-ce qui te presse?

MAURICE. — Tout de suite, au contraire... J'ai à faire...

LIANE. — Mais tu vas revenir, ce soir... demain, sûrement... Tu viens demain, n'est-ce pas?... Je t'attends...

MAURICE. — Sûrement.

LIANE. — Je veux que tu sois là aussitôt après le déjeuner! Nous sortirons ensemble... N'y manque pas? Paul? N'est-ce pas... Il faut qu'il vienne... dis-lui qu'il le faut...

RANTZ. — Mais tant qu'il voudra!... Parbleu!

LIANE. — Tu vois bien, Maurice.

MAURICE. — Oui, maman, c'est entendu. Adieu! Au revoir!

LIANE. — Maurice; écoute...

MAURICE, *tournant le dos brusquement*. — Trop pressé! *(A Rantz.)* A quelle heure et où puis-je vous voir demain pour les renseignements?

RANTZ. — A mon cabinet, rue de Grenelle.

MAURICE. — Convenu.

RANTZ. — Mais, encore une fois, votre mère vient de vous dire que vous pouvez...

MAURICE, *l'interrompant*. — Et je suis bien content d'être venu constater, maman, que tu avais bonne mine... excellente... c'est vrai... *(Avec tristesse.)* Tu verras dans quelques jours, maman, il n'y paraîtra plus... plus rien... Au revoir, maman... A demain, monsieur... *(Pendant cet instant il ouvre la porte de droite pour sortir, il recule en disant.)* Ah! Quelqu'un!...

RANTZ, *s'avavançant*. — Qui?

MAURICE, *regardant*. — Je ne sais pas. *(Dans l'entre-bâillement de la porte apparaît le petit Raoul.)* Ah!

RANTZ, *vivement*. — Pas maintenant! pas maintenant! Voyons! J'avais complètement oublié de prévenir en bas... Non... Tout à l'heure, faites redescendre, voyons.

Il fait des signes dans la direction du couloir. Liane s'est levée, anxieuse.

MAURICE. — Mais pourquoi donc? *(Sur le seuil, il laisse passage au petit Raoul et, montrant la chambre.)* Entrez, monsieur!

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

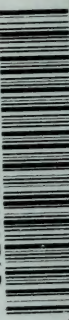
VOLUMES PARUS :

- Barbey d'AUREVILLY... Les Diaboliques.
- Colonel BARATIER... { Epopées Africaines.
Au Congo
- Maurice BARRÈS, { Le Jardin de Bérénice.
de l'Académie française { Du Sang, de la Volupté et de la mort
- Tristan BERNARD... Mémoires d'un Jeune homme rangé
- Jean BERTHEROY... { La Danseuse de Pompéi.
Le Double amour.
- Louis BERTRAND... { Pépète le bien-aimé.
Les Météques.
- BINET-VALMER... { Cruelle énigme.
de l'Académie française { André Cornélis.
L'Amour qui passe.
Le Pays natal.
- Henry BORDEAUX, { L'Amour en fuite.
de l'Académie française { Le Lac noir.
La Petite Mademoiselle.
La Peur de Vivre.
- Marcel BOULENGER... Couplées.
- Élémer BOURGES... Sous la Hache.
- René BOYLESVE... { La Leçon d'amour dans un Parc.
de l'Académie française { Mademoiselle Cloque.
- Adolphe BRISSON... Florisre Bonheur.
- Michel CORDAY... { Vénus ou les Deux Risques.
Les Embrassés.
Les Demi-fous.
- Alphonse DAUDET... { L'Évangéliste.
Les Rois en exil.
Les deux Étreintes.
- Léon DAUDET... { Le Partage de l'Enfant.
Les Morlicoles.
- Paul DÉROULÈDE... Chants du Soldat.
- Lucien DESCAVES... Sous-Offs.
- Henri DUVERNOIS... { Crapotte.
Nounette.
- Georges d'ESPARBÈS... La Légende de l'Aigle.
- Ferdinand FABRE... { La Guerre en dentelles.
L'Abbé Tigrane.
L'Autre Amour.
Vie d'un Bateau.
- Claude FERVAL... { Ma Figure.
Ciel Rouge.
- Léon FRAPIÉ... L'Institutrice de Province.
- Théophile GAUTIER... { Le Capitaine Fracasse (1^{er} vol.).
Le Capitaine Fracasse (2^e vol.).
Renée Mauperin.
Germinie Lacerteux.
Soc. Philomène.
- E. et J. de GONCOURT... Céleste Prudhomat.
- Gustave GUICHES... { Le Cœur de Pierrette.
La Bonne Galette.
Totote.
- GYP... { La Fée.
Maman.
Doudou.
La Meilleure Amie.
- Myriam HARRY... { La Divine Chanson.
Les Transatlantiques.
Souvenirs du Vicomte de Courpière
Monsieur de Courpière marié.
La Carrière.
Le Sceptre.
Le Cavalier Miserey.
Chronique du Cadet de Coutras.
Les Confidences d'une Aieule.
Le Char de l'Etat.
Coutras, Soldat
- Paul HERVIEU, { Flirt.
de l'Académie française { L'Inconnu.
L'Armature.
Peints par eux-mêmes.
Les Yeux verts et les Yeux bleus.
L'Alpe homicide.
Le Petit Duc.
Deux Plaisanteries.
Eva Tumarche et ses Amis.
Sire.
Le Nouveau jeu.
Leurs Sœurs.
Les Jeunes.
Le Lit.
Les Marionnettes.
- Charles Henry HIRSCH... Un Martyr sans la Foi.
- Henri LAVEDAN, { Aphrodite.
de l'Académie française { Les Aventures du roi Pausanias.
La Femme et le Pantin.
Contes choisis.
Les Chansons de Billitis
Biancador l'Avantageux.
L'Avril.
Amants.
La Tourmente
L'Essor.
- Jules LEMAITRE, { Pascal Goffoso.
de l'Académie française { M^{rs} Grande.
Le Cuirassier blanc.
La Force des Choses.
L'Abbé Jules.
Sebastien Roch.
- Pierre LOUÏS... { La Turque.
L'Automne d'une Femme.
Cousine Laura.
Chonchette.
Lettres de Femmes.
Le Jardin secret.
Mademoiselle Jaufre.
Les Demi-Vierges.
La Confession d'un Amant.
L'Heureux Méage.
- Maurice MAINDRON... Nouvelles Lettres de Femmes.
- Paul MARGUERITE... { Le Mariage de Julienne.
Lettres à Française.
Le Domino Jaune.
Dernières Lettres de Femmes.
La Princesse d'Erminge.
Le Scorpion.
M. et Mme Moloch.
La Fausse Bourgeoise.
Pierre et Thérèse.
Femmes.
Lettres à Française Mariée.
Dialogues d'Amour.
Comment elles nous prennent.
Le Professeur d'Amour.
Le Bon plaisir.
Le Mariage de Minuit.
L'Écornifleur.
- Octave MIRBEAU... { Histoires naturelles.
La Glu.
- Eugène MONTFORT... { Les débuts de César Borgia.
Lucien MUHLFELD... { La chanson des Gueux.
Amour Sacré.
La Vie privée de Michel Tessier.
Les Roches blanches.
La Maison des deux Barbeaux.
Péché Mortel.
L'Aventure.
- Marcel PRÉVOST, { Le Mariage de Julienne.
de l'Académie française { Lettres à Française.
Le Domino Jaune.
Dernières Lettres de Femmes.
La Princesse d'Erminge.
Le Scorpion.
M. et Mme Moloch.
La Fausse Bourgeoise.
Pierre et Thérèse.
Femmes.
Lettres à Française Mariée.
Dialogues d'Amour.
Comment elles nous prennent.
Le Professeur d'Amour.
Le Bon plaisir.
Le Mariage de Minuit.
L'Écornifleur.
- Michel PROVINS... { Histoires naturelles.
La Glu.
- Henri de RÉGNIER, { Les débuts de César Borgia.
de l'Académie française { La chanson des Gueux.
Amour Sacré.
La Vie privée de Michel Tessier.
Les Roches blanches.
La Maison des deux Barbeaux.
Péché Mortel.
L'Aventure.
- Jules RENARD... { Histoires naturelles.
La Glu.
- Jean RICHEPIN, { Les débuts de César Borgia.
de l'Académie française { La chanson des Gueux.
Amour Sacré.
La Vie privée de Michel Tessier.
Les Roches blanches.
La Maison des deux Barbeaux.
Péché Mortel.
L'Aventure.
- Ch. ROBERT-DUMAS... { Les débuts de César Borgia.
de l'Académie française { La chanson des Gueux.
Amour Sacré.
La Vie privée de Michel Tessier.
Les Roches blanches.
La Maison des deux Barbeaux.
Péché Mortel.
L'Aventure.
- Édouard ROD... { Les débuts de César Borgia.
de l'Académie française { La chanson des Gueux.
Amour Sacré.
La Vie privée de Michel Tessier.
Les Roches blanches.
La Maison des deux Barbeaux.
Péché Mortel.
L'Aventure.
- André THEURIET, { Les débuts de César Borgia.
de l'Académie française { La chanson des Gueux.
Amour Sacré.
La Vie privée de Michel Tessier.
Les Roches blanches.
La Maison des deux Barbeaux.
Péché Mortel.
L'Aventure.
- Pierre VEBER... { Les débuts de César Borgia.
de l'Académie française { La chanson des Gueux.
Amour Sacré.
La Vie privée de Michel Tessier.
Les Roches blanches.
La Maison des deux Barbeaux.
Péché Mortel.
L'Aventure.

IMPRIMERIE MAUCHAUSSAT, 16, RUE FRANÇOIS GILBERT, 16
PARIS-XV^e — TÉL. Saxe 30-23



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 29 20 10 001 6